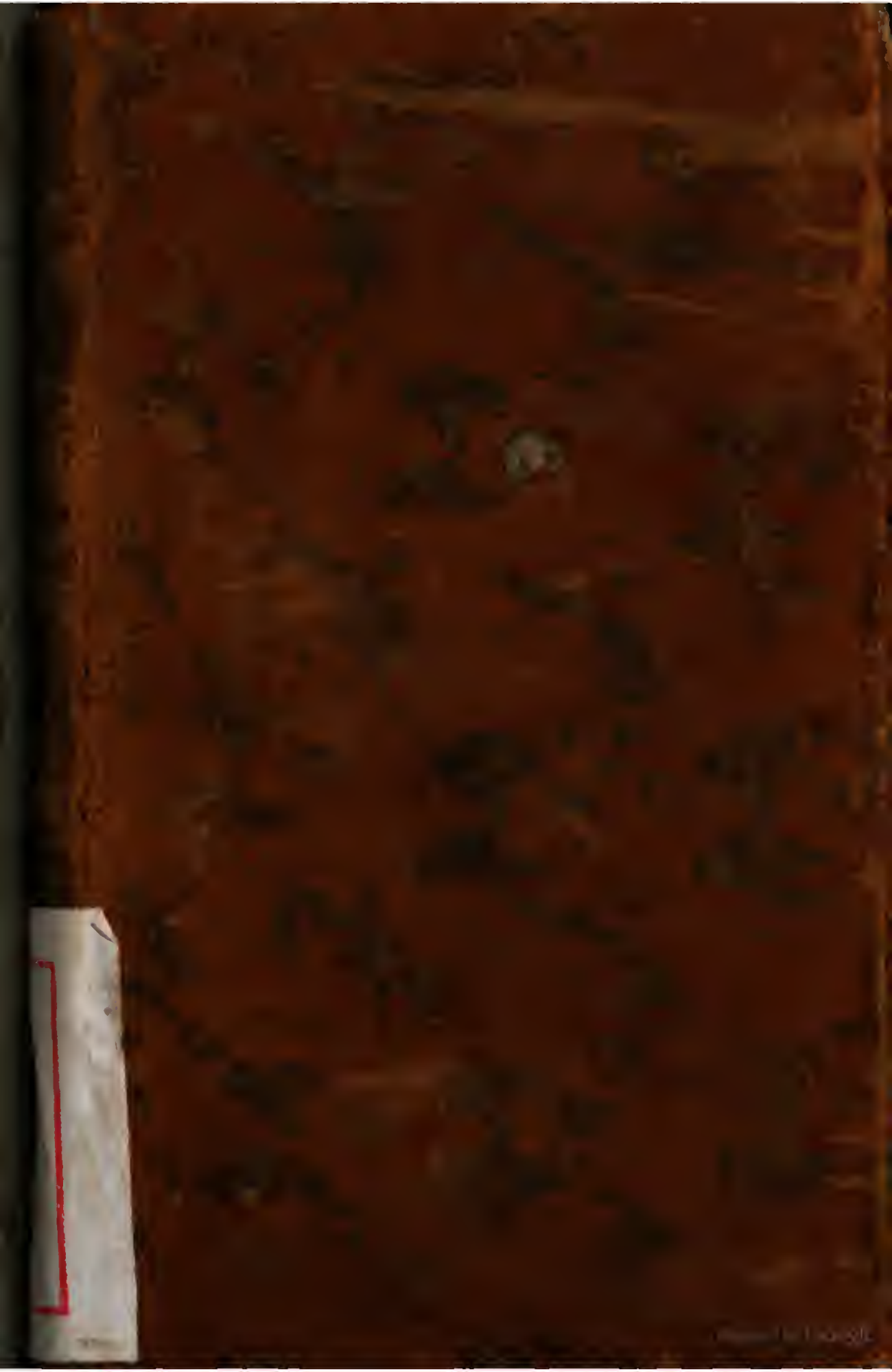


Digitized by Google

POLEMICA
163
K
38.
BIB.NAZ. POLI
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
163
K
38
NAPOLI

EXAMEN

DU

MATÉRIALISME:

OU

RÉFUTATION DU SYSTÈME DE LA NATURE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon.

An Natura mentis & cogitationis expers hæc efficere potuit, quæ non modò ut fierent ratione egerunt, sed intelligi qualia sint sine summâ ratione non possunt? Cicero, de Nat. Deor. l. 2. n. 115.

TOME SECOND.

Deux Volumes *in*-12 reliés, 6 liv.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

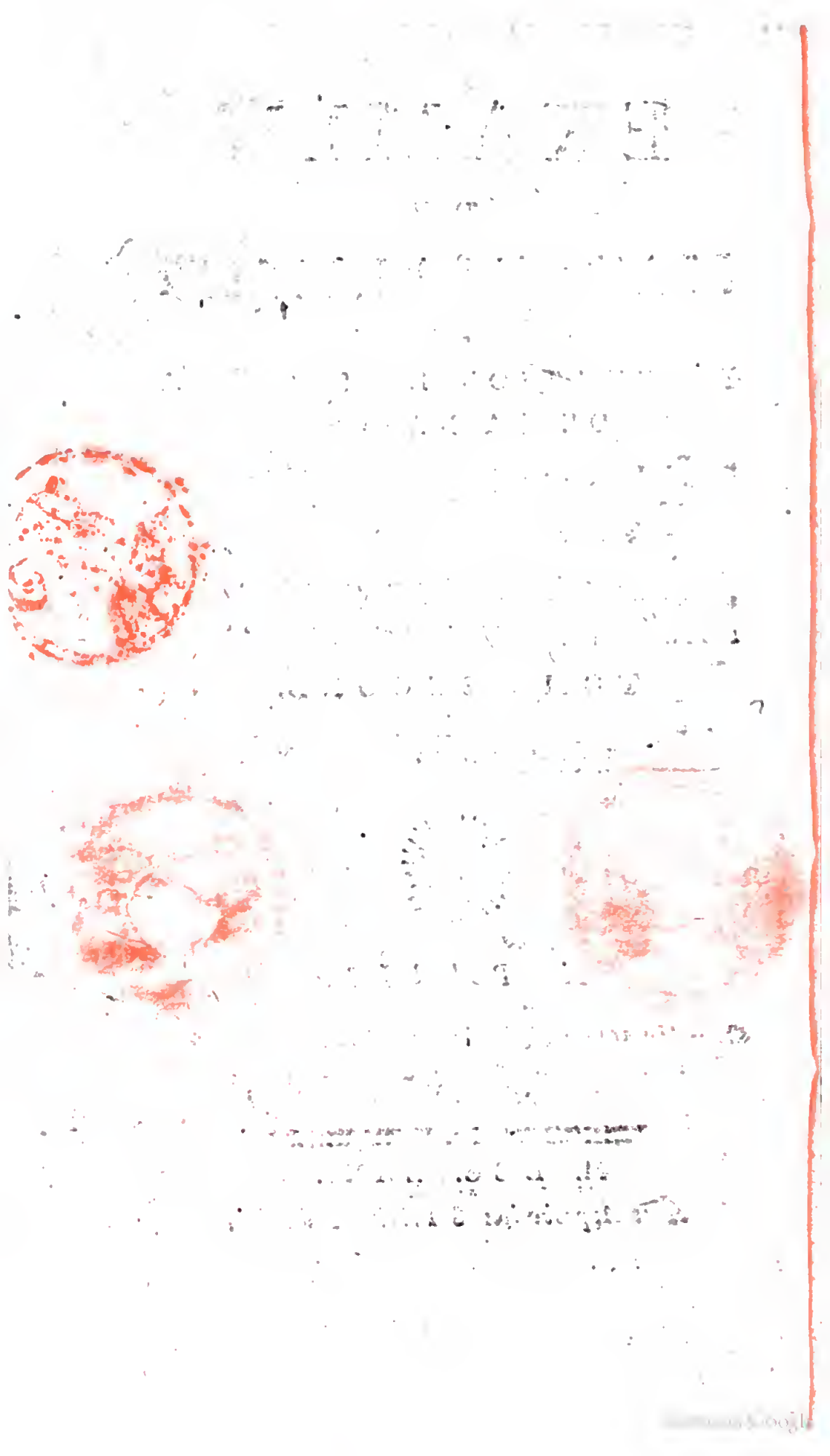


TABLE
DES CHAPITRE
ET
DES MATIERE

Contenus dans le Tome second.

SECONDE PARTIE.

De la Divinité ; des Preuves de ſon exiſtence ; de ſes Attributs ; de la Maniere dont elle influe ſur le bonheur des Hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées ſur la Divinité.

§. 1. *FOLLE entrepriſe des Incrédules de vouloir détruire la Religion.* Pag. 1

§. 2. *La notion d'un Dieu eſt-elle venue de l'ignorance ou de la crainte ?*

§. 3. Preuves du contraire. 11
§. 4. Autres preuves. 14
§. 5. L'homme n'a jamais adoré la matiere. 18
§. 6. Fausses notions du culte extérieur. 22
§. 7. Origine du Sacerdoce. 26
§. 8. Pour prouver l'existence de Dieu, nous n'argumentons point sur notre ignorance. 30
§. 9. Il est évident que tout n'est pas nécessaire. 36

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

§. 1. FAUSSES idées de l'Auteur sur l'idolâtrie. 41
§. 2. La Religion n'est point l'ouvrage des Législateurs. 44
§. 3. Ni des Philosophes. 48
§. 4. Dieu n'a point été imaginé sur le modele de l'homme. 53
§. 5. Vaines opinions des Philosophes. 56
§. 6. Objections sur l'origine du mal. 59
§. 7. Fausses déclamations contre la Providence. 62

CHAPITRE III.

Y a-t-il de la confusion & de la contradiction dans les idées de la Théologie ? De l'Origine du mal.

§. 1. *HAINE des Incrédules contre la Religion.* 66
§. 2. *Les Théologiens n'ont point forgé les mysteres.* 68
§. 3. *Les Attributs de Dieu ne sont point des négations ni des contradictions.* 70
§. 4. *Principes nécessaires pour expliquer l'origine du mal.* 73
§. 5. *Sur le mal physique.* 79
§. 6. *Sur le mal moral & sur la liberté.* 84
§. 7. *Objections sur ce sujet.* 89
§. 8. *Dieu commet-il des injustices ?* 95
§. 9. *L'idée de Dieu peut-elle causer du mal ?* 99
§. 10. *Il n'y a point de partialité en Dieu.* 102
§. 11. *Calomnies des Athées contre la Religion.* 105

CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'existence de Dieu données par Clarke.

§. 1. *ABRÉGÉ de ces preuves.* 109
§. 2. *Objection contre le consentement de tous les hommes.* 114
§. 3. *Autres objections.* 118

§. 4. 1e. Proposition de Clarke : *Il y a un Etre nécessaire ou éternel.* 124
§. 5. 2e. Proposition. *Il est indépendant & immuable.* 127
§. 6. 3e. 4e. 5e. Proposition. *Il existe par lui-même : il est incompréhensible.* 130
§. 7. 6e. Proposition. *Il est infini & présent partout.* 7. *Il est unique.* 132
§. 8. 8e. Proposition. *Il est intelligent.* 137
§. 9. 9e. Proposition. *Il est un agent libre.* 10e. *Il est tout-puissant.* 11e. *Infiniment sage.* 12e. *Il a toutes les perfections.* 143
§. 10. *L'Etre nécessaire n'est point matiere.* 150
§. 11. *Les attributs de Dieu ne conviennent point à la matiere.* 154

CHAPITRE V.

Examen des preuves de l'existence de Dieu données par Descartes, Malebranche & Newton.

§. 1. *INFIDÉLITÉ de l'Auteur à l'égard de Descartes.* 160
§. 2. *Et de Malebranche.* 165
§. 3. *Raisonnemens de Newton.* 167
§. 4. *Sur l'ordre de l'Univers.* 171
§. 5. *Objection sur les maux des êtres sensibles.* 177
§. 6. *Comparaison de l'Univers à une montre.* 181
§. 7. *Sur les causes aveugles.* 186
§. 8. *Sur les effets du hasard.* 191
§. 9. *Contradictions de l'Auteur.* 194

CHAPITRE VI.

Idées naturelles de la Divinité.

§. 1. *LA matiere même nous donne l'idée de Dieu.* 197
§. 2. *L'idée de l'eſprit eſt auſſi ancienne que le monde.* 200
§. 3. *Contradiction de l'Auteur ſur la matiere & ſur le haſard.* 203
§. 4. *Répétition des mêmes objections.* 206
§. 5. Idem. 211

CHAPITRE VII.

Du Théiſme ou Déiſme ; du ſyſtême de l'Optimiſme & des Cauſes finales.

§. 1. *LA Religion porte ſur des preuves de ſentiment.* 216
§. 2. *La différence des opinions ſur la nature de Dieu ne prouve rien.* 218
§. 3. *Objections déja réfutées.* 222
§. 4. *Nous ne demandons point à Dieu des miracles dans nos prieres.* 224
§. 5. *Objections contre la Providence.* 227
§. 6. *Sur l'Optimiſme.* 231
§. 7. *L'Athéiſme vient d'un mauvais cœur.* 234
§. 8. *Le Déiſme n'a aucuns principes ſûrs ; il doit néceſſairement dégénérer.* 238

§. 9. *Les Déiſtes ne s'accordent point ; ils raiſonnent mal.* 241
§. 10. *Ils ſont ſujets au ſchiſme & à l'intolérance.* 243
§. 11. *Leurs principes conduiſent à l'Athéiſme.* 246

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui réſultent pour les hommes de leurs notions ſur la Divinité, ou de leur influence ſur la morale, ſur la politique, ſur les ſciences, ſur le bonheur des Nations & des individus.

§. 1. *Il n'eſt point des Nations policées ſans Religion.* 248
§. 2. *La notion d'un Dieu ne porte point au crime.* 254
§. 3. *Ni à l'intolérance.* 257
§. 4. *Les paſſions ſont la vraie ſource des crimes.* 260
§. 5. *Déclamation contre les Prêtres & contre les Souverains.* 265
§. 6. *Sur les fonctions & les privileges du Clergé.* 269
§. 7. *Sur l'éducation.* 273
§. 8. *Sur les crimes contraires à la Religion.* 276
§. 9. *Elle ne porte point au mal.* 278

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Les notions théologiques ſont la vraie baſe de la morale. Parallele de la morale chrétienne & de la morale naturelle. La Théologie ne nuit point aux progrès de l'eſprit humain.

§. 1. SENTIMENS *naturels à l'homme.* 283
§. 2. *Vrais fondemens de la morale naturelle.* 288
§. 3. *Fauſſes objections contre la morale religieuſe.* 291
§. 4. *Contradiction des Matérialiſtes ſur la morale.* 295
§. 5. *Parallele de la morale naturelle avec la Religion.* 299
§. 6. *De la morale politique.* 306
§. 7. *La Religion a conſervé les ſciences.* 308

CHAPITRE X.

Les hommes ne peuvent-ils rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité ? L'inconſéquence de leur conduite prouve-t-elle quelque choſe ?

§. 1. LES *Matérialiſtes n'ont point détruit les preuves de l'exiſtence de Dieu.* 313
§. 2. *Son eſſence eſt ſuffiſamment connue.* 316
§. 3. *Les inſtructions des Prêtres ne ſont pas ſuſpectes.* 323

§. 4. *Dieu s'eſt aſſez manifeſté à tous les hommes.* 325
§. 5. *Ses attributs ſont le fondement de la Religion.* 326
§. 6. *L'erreur des Athées n'eſt pas pardonnable.* 329
§. 7. *L'abus de la créance oppoſée ne prouve rien.* 331
§. 8. *L'athéiſme eſt l'effet de l'ingratitude.* 336
§. 9. *Il ne peut être l'opinion du genre humain.* 340

CHAPILRE XI.

Examen de l'apologie que l'Auteur a voulu faire de ſes ſentimens. De l'Impiété. Exiſte-t-il des Athées ?

§. 1. *RIEN ne peut excuſer l'Athéiſme.* 343
§. 2. *Il n'eſt appuyé ſur aucun fondement.* 345
§. 3. *Récrimination ridicule contre les Théologiens.* 349

CHAPITRE XII.

L'Athéiſme eſt-il compatible avec la Morale ?

§. 1. *L'ATHÉISME anéantit toutes les vertus.* 352
§. 2. *Foibleſſe des motifs qu'il fournit pour éviter le mal.* 356
§. 3. *Il n'a point de morale fixe.* 362
§. 4. *L'inconſéquence des hommes dans leur conduite ne peut lui ſervir d'excuſe.* 367

§. 5. *En établiſſant la vertu ſur l'intérêt, on la détruit.* 371
§. 6. *Les Athées ſont des hommes dangereux.* 376
§. 7. *En avouant que l'Athéiſme n'eſt pas fait pour le peuple, ils en reconnoiſſent la fauſſeté.* 380

CHAPITRE XIII.

Des Motifs qui portent à l'Athéiſme. Ce Syſtême n'eſt-il point dangereux ? Peut-il être embraſſé par le Vulgaire ?

§. 1. *LES Athées avouent que leur ſyſtême eſt un effet des paſſions & d'un intérêt caché.* 386
§. 2. *Il vient d'un cœur ulcéré.* 389
§. 3. *Ces motifs ne peuvent enfanter que des erreurs.* 391
§. 4. *L'Athéiſme rend les hommes méchans ou les ſuppoſe tels.* 396
§. 5. *Il ne peut point y avoir de Nation athée.* 401
§. 6. *Les Incrédules cherchent la liberté & non la vérité.* 404
§. 7. *Ils prévoient le peu de ſuccès de leurs efforts contre la Religion.* 407

CHAPITRE XIV.

Récapitulation de la ſeconde Partie. Abrégé du Code de la Nature.

§. 1. *TABLEAU des contradictions de la ſe-*
conde Partie. 412

§. 2. *Haine que tous les hommes ont pour l'Athéisme.* 411
§. 3. *Langage insensé que l'Auteur prête à la Nature.* 414
§. 4. *Leçons plus sensées que nous fait la Religion.* 418

Fin de la Table du Tome II.

EXAMEN

EXAMEN

DU

MATÉRIALISME:

OU

RÉFUTATION DU SYSTEME DE LA NATURE.

****

SECONDE PARTIE.

De la Divinité; des preuves de ſon exiſtence; de ſes attributs; de la maniere dont elle influe ſur le bonheur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées ſur la Divinité.

§. I.

DEPUIS ſi long-temps que les Incrédules emploient leur éloquence & leur malignité à déclamer contre les erreurs & les maux du genre humain, contre ceux qui ſont occupés à l'enſeigner & à le gou-

verner ; ils auroient dû eſſayer de former une république ſelon leurs idées, de policer & de rendre heureux quelques-uns de ces peuples ſauvages, ſur leſquels les Souverains ni les Prêtres n'exercent point encore leur empire. Nous ſerions en état de juger de l'Athéiſme par ſes effets ; l'expérience, ce guide infaillible, auquel ils ne ceſſent de nous renvoyer, nous donneroit plus de lumieres que toutes les ſpéculations, nous forceroit peut-être de rendre hommage à un ſyſtême que tous les hommes ſe ſont obſtinés juſqu'ici à rejetter. Puiſque la Religion a rendu miſérables toutes les Nations qui lui ſont ſoumiſes, le zele philoſophique ne doit pas négliger l'occaſion d'arrêter ſes conquêtes ou de les prévenir. Lorſque les hommes l'ont ſucée avec le lait, il eſt trop difficile de les en détacher. Depuis un ſiecle que des génies ſupérieurs ont formé le projet de la détruire, leurs travaux ne ſont pas encore fort avancés ; il eſt même dangereux que l'on ne commence à s'ennuyer de leurs clameurs : le parti le plus prudent ſeroit de nous abandonner à notre mauvais ſort, de porter à des hommes, encore exempts de préjugés, la lumiere dont notre indocilité nous rend indignes.

Il y a peu à gagner ſur l'eſprit des vieillards, & déja le genre humain a vieilli dans ſes opinions ſur la Divinité. Une Religion que nous tenons de nos Peres, par une tradition ſuivie depuis le commencement du monde, qui eſt depuis dix-ſept ſiecles en poſſeſſion de régner ſur nos climats, ſemble

avoir acquis, par ſes rides vénérables, une eſpece de droit à nos reſpects. Dans tous les temps elle a vu frémir contr'elle, des Philoſophes armés de ſophiſmes & de calomnies : leurs Livres ont péri ; elle a conſervé ſes Temples & ſes Autels. Il paroît que le temps de ſa chûte n'eſt pas encore arrivé : que ſait-on même ſi la ſecouſſe momentanée qu'elle éprouve, n'affermira pas ſon empire ? Des hommes, moins intrépides que nos Incrédules, auroient été découragés par le mauvais ſuccès de leurs prédéceſſeurs.

Ce n'eſt pas aſſez d'accumuler contr'elle des objections & des reproches, il faut mettre quelque choſe à ſa place, former une hypotheſe plus vraie ou plus probable, un ſyſtême plus analogue aux beſoins & aux idées de l'humanité. C'eſt le grand ouvrage auquel la Philoſophie a travaillé en vain juſqu'ici. Elle nous avoit enſeigné d'abord le Déiſme ou la Religion naturelle, comme la ſeule qui convenoit à l'homme & qui pouvoit le rendre heureux : aujourd'hui, dépitée contre ſon propre ouvrage, elle s'occupe à le détruire ; elle prétend que l'Athéiſme, le Matérialiſme, l'Irréligion abſolue eſt la ſeule doctrine vraie, le ſeul remede ſouverain aux maux de l'humanité, la ſeule ſource du bonheur.

Puiſqu'elle s'eſt trompée dans ſa premiere prétention, il y a lieu de craindre qu'elle ne ſoit encore abuſée dans le nouveau parti qu'elle a pris ; nous ne pouvons plus nous fier à ſes promeſſes. Nous avons vu, dans

la premiere partie de cet ouvrage, que le Matérialiſme, loin d'être appuyé ſur des raiſons ſolides, n'a pas même de preuves apparentes; qu'il n'eſt établi que ſur des abſurdités, ſur des contradictions, ſur un abus groſſier des termes; que pour l'embraſſer, il faut fermer les yeux à la lumiere naturelle, s'expoſer aux plus terribles conſéquences; que ſi ce dangereux ſyſtême s'introduiſoit dans la ſociété, il la ſapperoit par les fondemens, déchaîneroit contr'elle toutes les paſſions, établiroit l'anarchie, réduiroit par degrés les peuples à la vie brutale & ſauvage.

Quelques accuſations que les Incrédules puiſſent former contre la Religion, ils ne prouveront jamais qu'elle ſoit capable de produire d'auſſi triſtes effets: l'expérience, l'état préſent de la ſociété ſont ſon apologie; il faut avoir renoncé au ſens commun, pour oſer faire un parallele entre ce que nous ſommes & ce que nous deviendrions, ſi malheureuſement nous tombions dans l'Athéiſme. Mais l'Auteur que nous examinons, n'avoit plus rien à riſquer, après avoir écrit ſon premier volume: quand on a pu braver, comme il l'a fait, l'évidence naturelle, la voix de la raiſon & de la conſcience, on peut tout oſer. Il a même, dans ſa ſeconde partie, un avantage qu'il n'avoit pas dans la premiere; il étoit alors queſtion d'établir un ſyſtême & de le prouver: cela n'eſt pas aiſé; & notre Philoſophe y a très-mal réuſſi. A préſent il ne s'agit plus que d'attaquer la

Religion ; il ne faut pour cela que de la malignité, & c'eſt à jouer ce perſonnage, que les Incrédules triomphent ordinairement. L'Auteur avoit des modeles, il les a exactement ſuivis; ſi l'on excepte ce qu'il a dit dans le quatrieme & le cinquieme Chapitre, tout le reſte eſt copié preſque mot à mot de *la Contagion ſacrée*, & de l'*Eſſai ſur les Préjugés*. Il examine l'origine, les dogmes, les preuves, les effets de la Religion : il n'eſt aucun de ces divers objets ſur lequel on ne puiſſe répandre des nuages. Avec un peu d'attention & de droiture, nous parviendrons aiſément à les diſſiper.

§. II.

Il ſe propoſe de montrer, dans ſon premier Chapitre, que la croyance d'un Dieu, & l'habitude de lui rendre un culte, ſont nés de l'ignorance des hommes encore preſque ſauvages & peu inſtruits des cauſes naturelles; c'eſt le ſentiment de leurs maux qui les a fait recourir à une puiſſance inviſible qu'ils ont cru capable de les ſecourir ; c'eſt la crainte & l'abattement où ils ont été réduits par les déſaſtres & les révolutions ſurvenues dans la nature, dont on retrouve encore les veſtiges ſur la face du globe. Tel eſt le ſyſtême adopté par la plupart des Auteurs qui ont écrit contre la Religion (*a*).

(*a*) Lucrece, liv. 1. v. 152. liv. 5. v. 83. & 1217. Contag. ſacrée, ch. 1. Eſſai ſur les préjugés, ch. 7. Les trois Impoſteurs, c. 2. n. 1. Philoſophie de l'Hiſtoire, c. 5. p. 16. Dictionnaire Philoſophique, art. *Religion*.

Avant de diſcuter ces différentes cauſes, il eſt à propos de faire quelques obſervations. 1°. S'il eſt vrai que plus l'homme eſt ignorant & ſtupide, plus il eſt ſuperſtitieux (*a*), c'eſt mal-à-propos que certains critiques ont voulu chercher dans un autre hémiſphere, des peuples ſauvages qui ne connuſſent point Dieu, qui n'euſſent aucune Religion, pour tirer de leur ignorance une induction contre le conſentement général de tous les hommes, qui prouve l'exiſtence d'un Dieu. Ces critiques imprudens ſoutenoient qu'il y a des peuples tellement barbares, qu'ils n'ont point de Religion. Notre Philoſophe prétend au-contraire que plus ils ſont barbares, plus ils ſont portés à ſe faire une Religion. L'on n'exigera point de nous la conciliation de deux jugemens ſi oppoſés; c'eſt à nos adverſaires de s'accorder.

2°. L'Auteur attribue la Religion à une ſource moins odieuſe, que ceux qui ont avancé qu'elle eſt l'ouvrage de l'impoſture, & un moyen dont quelques fourbes adroits ſe ſont ſervis pour ſubjuguer les peuples & pour les ranger ſous leurs loix. L'homme a puiſé la croyance d'un Dieu dans le ſentiment de ſes beſoins, de ſa foibleſſe, de ſon impuiſſance; dans la vue des phénomenes que l'ont effrayé ou étonné, dans l'émotion que lui ont cauſé des événemens, dont les uns ont excité en lui le trouble & la douleur, les autres l'amour, l'admiration, la

(*a*) Page 6.

reconnoiſſance (*a*). Il n'a donc pas été beſoin que des impoſteurs priſſent la peine de le ſéduire ; il eſt parvenu de lui-même à la connoiſſance d'un Dieu ; la nature ſeule lui a ſervi de maître. Nous n'avions pas lieu d'attendre une théorie auſſi favorable à la Religion ; nous reconnoiſſons volontiers que l'Auteur a mieux penſé ſur ſon origine, que la plupart des Incrédules. Si la Religion étoit l'ouvrage des hommes, nous ne pourrions lui aſſigner une ſource plus honorable, ni plus conforme à la marche de la Nature.

3°. En ſuppoſant pour un moment que la croyance d'un Dieu ſoit une erreur, il s'enſuit du-moins que c'eſt une erreur néceſſaire & inévitable, ſur-tout dans le ſyſtême de la fatalité ; il étoit impoſſible à l'homme de n'y pas tomber, puiſque c'eſt la nature même qui l'y a conduit. Quand on viendroit à bout aujourd'hui de lui arracher cette perſuaſion, il ne manqueroit pas d'y revenir bientôt : les hommes ſeront toujours ignorans & foibles ; ils auront toujours des beſoins à ſatisfaire & des maux à déplorer ; il y aura toujours dans la Nature des phénomenes capables de les étonner ou de les effrayer, de les réjouir ou de les attriſter : tant que ſubſiſteront les cauſes qui ont rendu l'homme religieux, l'effet s'enſuivra certainement. L'Auteur toujours très-exact à ſe condamner, le reconnoît formellement. „ Les anciennes révolutions de „ la Terre, dit-il, ont fait éclorre ſes pre-

(*a*) Page 19.

„ miers Dieux ; de nouvelles révolutions en „ produiroient de nouveaux, ſi les anciens „ venoient à s'oublier " (*a*). Y a-t-il du bon ſens à vouloir détruire une croyance à laquelle le genre humain eſt néceſſairement entraîné ?

4°. L'Auteur confond la connoiſſance d'un ſeul Dieu avec le Polythéiſme, la vraie Religion avec les fauſſes. Nous convenons que le Polythéiſme & l'idolâtrie ſont nés de l'ignorance & de l'admiration ſtupide des cauſes naturelles ; que l'homme, après avoir perdu le fil de la tradition primitive, adora d'abord les Elémens (*b*) ; que les ſuperſtitions, les préſages, les ſacrifices de ſang humain, ont eu l'origine que l'Auteur leur aſſigne ; & nous avons ſoutenu ce ſyſtême dans un autre Ouvrage (*c*). Mais il eſt faux que les hommes ainſi égarés d'abord, ſoient parvenus enſuite par leurs réflexions à la connoiſſance d'un ſeul Dieu, *d'un ſeul Agent, d'une Intelligence ſouveraine* à laquelle ils ont ſoumis la Nature (*d*). L'hiſtoire & les monumens de tous les peuples dépoſent contre cette aſſertion. Ce ſeroient les peuples policés qui auroient adoré un ſeul Dieu, pendant que les peuples ſauvages ſeroient demeurés dans l'idolâtrie. Tout au-contraire, nous voyons les Nations les plus éclairées, les Egyptiens, les Grecs, les Romains obſ-

(*a*) Chap. 10. 317. Contagion ſacrée, ch. 14. p. 146.
(*b*) Page 16.
(*c*) Origine des Dieux du Paganiſme, Diſc. Prélim.
(*d*) Page 16. Contag. ſacrée, chap. 3. p. 52.

tinés à perſévérer dans le Polythéiſme, pendant que les Juifs ſeuls adoroient un Dieu unique. Les Philoſophes, loin d'avoir découvert le dogme de l'unité de Dieu, l'ont rejetté, lorſqu'il a été prêché par les Apôtres.

Le genre humain n'a donc pas paſſé de l'erreur à la vérité ; au-contraire, il eſt tombé de la vérité dans l'erreur (*a*). L'Hiſtoire authentique de ſon origine atteſte que Dieu s'étoit révélé aux premiers hommes, & que cette tradition s'eſt conſervée chez les deſcendans des Patriarches. C'eſt en s'éloignant de cette ſource primitive, que les hommes ſe ſont livrés à tous les égaremens dont l'Auteur a fait le détail ; & leur erreur a été volontaire. Ils ne ſe ſont pas corrigés en devenant plus éclairés ; ils ont même ſévi contre les Prédicateurs du Chriſtianiſme qui ont voulu les détromper. La théorie de notre Philoſophe ſur l'origine & les progrès de la Religion eſt contredite par tous les anciens Auteurs, ſacrés & profanes.

5°. Dans le Ch. 13. l'Auteur conviendra que c'eſt *la crainte importune* d'un Dieu vengeur, qui eſt la principale ſource de l'Athéiſme. Il ſeroit fort ſingulier que la croyance d'un Dieu fût née de la même ſource, & que la crainte eût enfanté tout-à-la-fois la Religion & l'Irréligion.

Après ces préliminaires, que l'importan-

(*a*) Voyez l'Hiſtoire des Cauſes premieres, par M. Batteux, p. 114. 185. & 399.

ce de la matiere exigeoit, le Chapitre que nous examinons ne peut plus faire aucune difficulté.

§. III.

Le beſoin eſt le premier des maux de l'homme, mais mal néceſſaire, pour que l'homme puiſſe conſerver ſon être, & exercer ſon activité. C'eſt à nos beſoins que ſont dûs nos deſirs, nos paſſions, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles: ce ſont nos beſoins qui nous forcent à penſer, à vouloir, à travailler. Le *mal* eſt donc néceſſaire à l'homme; ſans lui, il ne pourroit connoître ce qui lui eſt nuiſible, ni l'éviter, ni ſe procurer le bien-être; il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de choix, point de motifs pour rien aimer ni rien craindre, il ſeroit un automate inſenſible, il ne ſeroit plus un homme (*a*).

S'il n'étoit point de mal en ce monde, l'homme, ſelon notre Auteur, n'eût jamais ſongé à la Divinité. Toujours content, il ne s'occuperoit qu'à ſatisfaire ſes beſoins; il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétudes pour l'avenir. Indépendamment de ſes beſoins, l'homme a ſenti une foule de maux; il eſt expoſé à l'inclémence des ſaiſons, à la diſette, à la contagion, aux accidens, aux maladies, &c. Voilà pourquoi tout homme eſt craintif & défiant; il attribue ſes maux à des cauſes inconnues:

(*a*) Pages 3. & 4.

l'homme ignorant eſt un enfant que tout étonne & fait trembler. Dès qu'il ne peut parvenir à démêler les cauſes qui le troublent ou qui le font ſouffrir, il s'en prend à un *pouvoir inconnu*, à une *puiſſance cachée*, qu'il s'efforce de fléchir & de déſarmer. C'eſt ainſi que ſon ignorance & ſa foibleſſe le rendent ſuperſtitieux (*a*); telle eſt, ſelon notre Auteur, la ſuite des idées qui ont conduit l'homme à imaginer un Dieu, à lui rendre un culte, à ſe faire une Religion.

Il y a d'abord, dans cette théorie, une légere contradiction. Le beſoin eſt, dit-on, le premier des maux de l'homme: l'on ajoute que s'il n'y avoit point de mal en ce monde, l'homme ne ſeroit occupé qu'à ſatisfaire ſes beſoins. Mais tant qu'il y auroit des beſoins, il y auroit des maux, ſelon la remarque précédente: on ne doit donc pas ſuppoſer qu'il n'y eût plus de mal, & qu'il y eût encore des beſoins.

Le mal eſt néceſſaire à l'homme: ainſi la Providence eſt juſtifiée; en vain certains Philoſophes l'ont attaquée ſous prétexte qu'il y a des maux dans ce monde; en vain ils ont prétendu qu'un Dieu bon ne pouvoit pas expoſer ſes créatures à ſouffrir; ils ne faiſoient point attention que ſi l'homme n'étoit pas ſenſible à la douleur, il ceſſeroit d'être homme. Notre Auteur lui-même, qui fait cette objection dans la ſuite de ſon Ouvrage, qui y inſiſte, qui la répete plu-

(*a*) Pages 3. 4. 5. 6. Contagion ſacrée, ch. 1. p. 1. & 8.

ſieurs fois, s'eſt réfuté d'avance; il nous a fourni des armes contre lui.

Sans le mal, l'*homme ſeroit un automate inſenſible, il ne ſeroit plus un homme* : Dans cet état, ſans doute, *il ne ſongeroit plus à la Divinité*; un automate n'eſt pas capable de penſer qu'il y a un Dieu, ni de lui rendre un culte. Mais il s'enſuit du-moins que l'homme étant ſenſible & raiſonnable, il ne peut s'empêcher d'avoir une Religion. Je dis ſenſible & *raiſonnable*. Quoique les brutes ſoient ſenſibles, ſujettes comme l'homme à des beſoins, à des douleurs, à l'inclémence des ſaiſons, aux maladies, &c. nous n'avons pas encore apperçu en elles des marques de Religion, nous ne les avons pas vues ſe raſſembler pour rendre hommage à l'Auteur de la Nature. C'eſt donc la raiſon jointe à la ſenſibilité qui inſpire la Religion à l'homme; les Philoſophes qui y renoncent, ſe réduiſent de leur propre aveu, au rang des animaux.

Si l'homme ne ſouffroit pas dans ce monde, il n'auroit jamais ſongé à la Divinité. Suppoſons-le pour un moment. C'eſt que la Religion eſt la ſeule conſolation qu'il puiſſe avoir dans les ſouffrances : & puiſque les maux ſont inévitables, il y a de la cruauté à vouloir arracher cette reſſource à l'humanité.

Cependant l'Auteur lui-même a obſervé que „ les phénomenes de la Nature font „ naître néceſſairement dans les hommes „ des ſentimens divers; que les uns leur ſont

„ favorables, les autres nuiſibles; que les
„ uns excitent leur amour, leur admiration,
„ leur reconnoiſſance; les autres excitent
„ en eux le trouble, l'averſion, le déſeſ-
„ poir. Que d'après les ſenſations variées
„ qu'ils éprouvent, ils aiment ou craignent
„ les cauſes auxquelles ils attribuent les ef-
„ fets qui produiſent en eux ces différentes
„ paſſions (*a*).

L'amour, l'admiration, la reconnoiſſance, ont donc contribué autant que la crainte & la douleur à faire naître l'idée d'une *cauſe inconnue*, d'une *puiſſance cachée*, ou d'une Divinité. Il n'eſt donc pas vrai que l'idée de la Divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes (*b*), puiſqu'elle réveille en nous l'admiration, la reconnoiſſance & l'amour. Il eſt certain d'ailleurs par le fait, que les premieres aſſemblées de Religion chez les plus anciens peuples, ſe paſſoient en réjouiſſances.

Quel avantage l'Auteur peut-il donc tirer des réflexions qu'il vient de faire? Il ne pouvoit mieux prouver que la Religion eſt un ſentiment inévitable à tout homme qui fait uſage de ſa raiſon, une eſpece d'inſtinct enté ſur la Nature; que pour vivre ſans religion, il faut ceſſer d'être homme.

(*a*) Page 19. Contagion ſacrée, c. 1. p. 3. Lucrece, l. 5. v. 83. & 1182. Eſſai ſur les Préjugés, c. 7. p. 154.
(*b*) Page 9. Contag. ſac. p. 7.

§. IV.

Il nous apprend qu'outre les phénomenes naturels & ordinaires, dont les hommes encore groſſiers n'ont point deviné les cauſes, ils ont eſſuyé des calamités qui ont dû répandre la terreur dans tous les eſprits. De vaſtes continens furent engloutis par les eaux; des tremblemens de terre ont bouleverſé une partie du globe; les feux ſouterreins ſe ſont en différens lieux ouvert des ſoupiraux effrayans. L'homme vit dans tous les pays, la Nature entiere armée contre lui. Ce fut dans ces circonſtances fatales, que les Nations ne voyant point ſur la Terre d'agens aſſez puiſſans pour opérer les effets qui la troubloient, porterent leurs regards inquiets & leurs yeux baignés de larmes, vers le Ciel, où elles ſuppoſerent que devoient réſider des agens inconnus, dont l'inimitié détruiſoit ici-bas leur félicité (*a*). Il y a dans ce détail, ſur lequel l'Auteur s'étend avec complaiſance, pluſieurs ſuppoſitions ſans fondement.

1°. Eſt-il bien certain que les hommes n'ont penſé à la Religion, qu'après avoir eſſuyé les fléaux & les déſaſtres dont on vient de parler? Ces calamités n'ont pas été continuelles, il s'eſt quelquefois paſſé pluſieurs ſiecles, ſans que l'on ait vu, ni déluges, ni tremblemens de terre, ni éruptions

(*a*) Pages 7. 8. 9. Contag. ſac. p. 8. Lucrece, l. 5. v. 1217.

de volcans ; ces derniers n'ont preſque jamais paru dans l'intérieur des terres, mais ſeulement dans les Iſles ou ſur les côtes de la mer ; c'eſt une obſervation que pluſieurs Phyſiciens ont faite. Dans l'intervalle qui s'eſt écoulé entre ces différentes révolutions, les hommes ont-ils perdu la notion d'une Divinité, ont-ils ceſſé d'avoir une Religion? ne l'a-t-on pas trouvée chez des peuples qui ne conſervoient aucun ſouvenir des malheurs & des déſaſtres qui ſont arrivés ſur le globe ?

2°. Si la frayeur ſeule avoit rendu les hommes religieux ou ſuperſtitieux, ils n'auroient connu que des Divinités malfaiſantes: les peuples déſolés par un déluge, n'auroient adoré que le Dieu des Eaux ; les Nations effrayées par un volcan, auroient borné leur culte à Vulcain ; la terre ſeule auroit eu des Autels dans les lieux où elle avoit tremblé. Ce n'eſt pas ainſi que la Religion s'eſt établie. Les Péruviens, encore ſauvages, adoroient le Soleil, & ils le regardoient comme une Divinité bienfaiſante : au-contraire les Negres le maudiſſent, lorſqu'il les brule par une chaleur exceſſive, & ils ne lui rendent aucun culte. Les Egyptiens & les Phéniciens, dans les premiers temps, ont adoré les Aſtres, les Elémens, les productions de la terre, dont ils ſe nourriſſoient ; les anciens Perſes honoroient le feu, comme le principe de la vie ; les Indiens reconnoiſſoient *Brahma* ou *Brimha* pour le Créateur ; les Chinois rendent un culte au Ciel

ou à l'Intelligence qui réſide au Ciel, comme au principe de toutes choſes. Les Patriarches, antérieurs au Déluge, connoiſſoient le même Dieu, que leurs deſcendans ont adoré depuis cette grande révolution. Voilà les plus anciennes Religions dont nous ayons connoiſſance; aucune ne paroît fondée ſur des idées effrayantes; aucune n'a imaginé un Dieu ennemi de notre félicité.

3°. Chez toutes les Nations, dès les premiers temps, les aſſemblées de Religion, loin d'avoir eu rien de lugubre, annonçoient plutôt la reconnoiſſance & la joie: elles ſe paſſoient en feſtins, en danſes, en concerts de muſique, analogues à la groſſiéreté de ces temps-là. Nous ne connoiſſons point de fêtes religieuſes, dont un événement funeſte ait été l'objet: toutes les fêtes des Juifs étoient autant de monumens des bienfaits de la Divinité. Voilà des preuves qui démontrent que l'admiration, la reconnoiſſance, l'amour, ont eu beaucoup plus de part, que la crainte & la triſteſſe, à l'établiſſement du culte religieux; & cette obſervation ſeule détruit toutes les ſuppoſitions ſur leſquelles on a déja fait tant de livres; l'*Origine du Deſpotiſme Oriental*; *l'Antiquité dévoilée par ſes uſages*; *la Diſſertation ſur Elie & ſur Enoch*, &c. auſſi-bien que les ſpéculations de notre Auteur.

4°. Les peuples même Polythéiſtes, tels que les Grecs & les Romains, chez leſquels la Religion avoit dégénéré, honoroient de

bons

bons Génies auſſi-bien que des mauvais, & les premiers étoient en plus grand nombre que les ſeconds. Les Egyptiens reſpectoient les animaux utiles, beaucoup plus que les animaux nuiſibles; les plantes alimentaires, plutôt que les poiſons. Les Fêtes Grecques & Romaines n'avoient point pour objet de retracer la mémoire des anciens malheurs, mais plutôt de célébrer des événemens heureux: on peut s'en convaincre par les faſtes d'Ovide, & par le livre de Meurſius *de feſtis Græcorum.*

On enviſageoit les Dieux nationaux, les Divinités locales, non comme des ennemis, dont il falloit appaiſer la colere, mais comme des protecteurs, dont on devoit cultiver la bienveillance. Ainſi les Athéniens honoroient Minerve; les Corinthiens, Venus; les Argiens, Junon; les Phéniciens, Hercule; les Romains, Romulus ou Quirinus, &c. Nous cherchons en vain, dans tous ces cultes, des veſtiges de la terreur, du trouble, du déſeſpoir qui ont forcé les peuples à tourner vers le Ciel *leurs yeux baignés de larmes:* nous voyons ſeulement l'intérêt y préſider, l'homme occupé à former des vœux mercenaires, à demander des biens temporels & rien davantage; le deuil, la triſteſſe, la crainte n'étoient certainement pas les ſentimens dominans dans les fêtes de Cerès, de Venus & de Bacchus.

5°. Quand on dit que l'ignorance des cauſes naturelles a fait imaginer un pouvoir inconnu, une Intelligence occupée à

régir la Nature, il y a une distinction à faire. L'homme a très-bien senti que la matiere ne se meut point elle-même, qu'elle a besoin d'un moteur; qu'un mouvement réglé, des révolutions périodiques, des effets proportionnés à leurs causes, des parties qui forment un tout bien ordonné, des êtres doués de tous les organes & de toutes les facultés propres à les conserver, ne sont point l'ouvrage d'une nécessité aveugle, d'une nature matérielle, mais d'une cause intelligente. Ce Jugement uniforme dans tous les hommes, n'est point l'effet de l'ignorance, mais le fruit de la réflexion. Lorsqu'ils ont jugé qu'une seule intelligence ne suffisoit point pour conduire toute la Nature, que chacune de ses parties étoit animée par un génie particulier, ils se sont trompés. Ce jugement erroné est la source du Polythéisme, mais il n'est pas la cause qui a donné la premiere idée d'une Divinité. Le principe d'où l'homme est parti, est une vérité démontrée, & ce principe a été la source de la Religion : il en a tiré une fausse conséquence qui a fait naître la superstition. Mal-à-propos l'Auteur confond l'une avec l'autre, & leur attribue la même origine.

§. V.

Suivant lui, „ la premiere Théologie de „ l'homme lui fit d'abord craindre & adorer „ les Elémens; il rendit ensuite ses hom„ mages à des agens présidans aux Elé-

„ mens " (*a*). Voilà deux ſuppoſitions ſans fondement. La premiere, que le culte des Elémens fut inſpiré par la crainte plutôt que par la reconnoiſſance. L'homme ſans doute enviſagea d'abord les Elémens dans leur état ordinaire ; or, dans cet état, les Elémens ſervent à ſon uſage & à ſa conſervation beaucoup plus qu'à ſa deſtruction. L'homme a ſenti que l'air lui étoit néceſſaire pour reſpirer, le feu pour ſe chauffer, l'eau pour ſe déſaltérer, la terre pour lui fournir des alimens ; avant qu'il en eût éprouvé les mauvais effets, il les a vus contribuer à ſa vie, avant que de les voir conſpirer à ſa ruine. S'il leur a rendu un culte, ç'a donc été plutôt par reconnoiſſance que par crainte. La maxime : *Primus in orbe Deos fecit timor*, eſt certainement fauſſe.

La ſeconde, que l'homme adora les Elémens en eux-mêmes, avant que de rendre ſes hommages aux agens ou aux génies dont il les crut animés. Jamais l'homme n'auroit rendu un culte aux Elémens, s'il les eût ſuppoſés inſenſibles & inanimés : jamais il n'a pouſſé la ſtupidité juſqu'à honorer une matiere brute, à moins qu'il ne l'ait enviſagée comme la demeure, le ſymbole, le gage de la préſence ou de la protection d'un eſprit ou d'un génie. Telle a été la ſource du culte des *fétiches* ; nous l'avons démontré dans l'*Origine des Dieux du Pa-*

(*a*) Page 16. Contagion ſacr. c. 3. p. 52.

ganiſme (*a*). L'Auteur a très-mal conçu ce point de Mythologie (*b*).

Quand il dit que les phénomenes de la nature, les éclipſes, les cometes, les météores, furent regardés comme des effets *ſurnaturels*; cela demande une explication. Si l'on entend qu'ils parurent extraordinaires, hors du cours journalier & commun de la nature; cela eſt vrai, parce qu'en effet ils ne paroiſſent pas tous les jours. Si on ſuppoſe que le peuple les prit pour des *miracles* proprement dits, pour un renverſement total des Loix de la nature; cela eſt faux. 1°. Le peuple ne fait point attention aux cometes, à moins qu'elles ne ſoient extrêmement viſibles; & l'on n'a commencé à les regarder comme des ſignes funeſtes, que d'après les viſions de l'aſtrologie judiciaire; folie dans laquelle les peuples, encore ſauvages, étoient incapables de tomber. 2°. Le peuple n'eſt affecté par les éclipſes, que quand l'obſcurité qu'elles cauſent, eſt très-ſenſible; & il n'eſt pas-étonnant qu'il ſoit inquiété par une obſcurité qui peut le troubler dans ſes travaux. Si cette inquiétude a ſouvent dégénéré en frayeur, ç'a été chez les Nations qui ſuppoſoient les aſtres animés, qui en admettoient les influences ou qui les adoroient. 3°. Le peuple peut être ſaiſi de crainte à la vue d'un météore, quand il reſſemble à la

(*a*) Tome 1. chap. 13. §. 9.
(*b*) Page 12.

flamme d'un embraſement ; à la lumiere d'un incendie éloigné, ou à l'éruption d'un volcan ; & cela ne prouve rien. Il eſt naturel de craindre la foudre & les éclats du tonnerre, parce qu'ils produiſent ſouvent des effets terribles & funeſtes.

L'Auteur ſans doute ne parle point ſérieuſement, lorſqu'il prétend que les maladies & la mort paroiſſent à l'homme *des effets ſurnaturels* (*a*). Cette ſuppoſition ridicule s'accorde mal avec ce qu'il dit ailleurs, que les alarmes de l'homme diſparoiſſent à meſure que l'expérience l'a plus ou moins familiariſé avec les effets de la nature (*b*). Or s'il y a un objet avec lequel l'homme ait eu lieu de ſe familiariſer, ce ſont les maladies & la mort : tous les jours il a été dans le cas de voir ſes ſemblables morts ou mourans.

Mais enfin ſuppoſons vraies toutes ces allégations ; que s'enſuit-il ? La mort, les maladies, le tonnerre, les météores effrayans, ne ſont point les premiers objets qu'ont adorés les hommes. Ils ont d'abord rendu leurs hommages ou à l'Intelligence unique qui préſide à la Nature, ou aux Elémens qui ſervoient à leurs beſoins, ou aux aſtres dont ils admiroient l'éclat & la marche, ou aux productions de la terre dont ils tiroient leur ſubſiſtance ? cela eſt conſtant par l'Hiſtoire de tous les Peuples : rien

(*a*) Page 10.
(*b*) Page 51.

de lugubre ni d'effrayant dans ce procédé. Il n'eſt donc pas vrai que ce ſoit toujours „ dans l'attelier de la triſteſſe, que l'hom„ me malheureux a façonné le fantôme „ dont il a fait ſon Dieu " (*a*). C'eſt plutôt dans les ſentimens de reconnoiſſance.

§. VI.

La nature des offrandes & des ſacrifices nous atteſte encore cette vérité ; l'Auteur les a préſentés ſous un faux jour. „ Les ſo„ ciétés, dit-il, dans leur origine, ſe „ voyant ſouvent affligées & maltraitées „ par la nature, ſuppoſerent aux Elémens „ ou aux agens cachés qui les régloient, „ une volonté, des vues, des beſoins, des „ deſirs ſemblables à ceux de l'homme. De„ là les ſacrifices imaginés pour les nourrir, „ des libations pour les abreuver, de la „ fumée & de l'encens pour repaître leur „ odorat.... On leur offrit d'abord les fruits „ de la terre, la gerbe ; on leur ſervit en„ ſuite des viandes, on leur immola des „ agneaux, des geniſſes, des taureaux. „ Comme on les vit preſque toujours ir„ rités contre l'homme, on leur ſacrifia „ peu-à-peu des enfans, des hommes. En„ fin, le délire de l'imagination qui va „ toujours en augmentant fit croire que „ l'Agent ſouverain qui préſide à la Na„ ture, ne pouvoit être appaiſé que par „ le ſacrifice d'un Dieu (*b*).

(*a*) Page 11. Contag. ſac. c. 1. p. 7.
(*b*) Page 14. Contagion ſacrée, ch. 1. p. 2, & 17.

Il y a une affectation trop marquée de la part de l'Auteur à confondre les ſentimens de Religion, inſpirés d'abord par la Nature & par la raiſon, avec les ſuperſtitions dans leſquelles une imagination en délire a plongé les hommes dans la ſuite des ſiecles. En déguiſant même à deſſein leur procédé, il nous l'indique encore malgré lui. 1°. Puiſque l'on a ſuppoſé à la Divinité une volonté & des deſirs ſemblables à ceux de l'homme, on a donc pu lui faire des offrandes par le même motif que l'on en fait aux hommes. Or, n'offre-t-on des préſens aux hommes que quand on les ſuppoſe irrités ? N'eſt-ce pas un moyen de leur témoigner de l'amitié & de la reconnoiſſance, de gagner leur bienveillance, d'en obtenir des graces ? Les offrandes, faites à la Divinité, ont donc pu avoir le même objet ; elles ne ſuppoſent pas qu'on la crût toujours irritée.

2°. Les ſacrifices, même ſanglans, ne le prouvent pas davantage. Les peuples agriculteurs ont offert à Dieu les fruits de la terre ; les peuples bergers, chaſſeurs & pêcheurs lui ont préſenté les prémices de leurs troupeaux, de leur chaſſe & de leur pêche, parce qu'ils ne pouvoient offrir que ce qu'ils avoient, & les alimens dont ils ſe nourriſſoient : l'effuſion du ſang, dans les ſacrifices, ne ſignifie donc pas néceſſairement un deſſein d'appaiſer la colere de la Divinité.

3°. Selon l'Auteur, on imagina les ſacrifices, pour la nourrir ; les libations, pour

l'abreuver ; l'encens, pour repaître ſon odorat. Quelle preuve a-t-il que les premiers hommes aient eu cette idée, & qu'ils aient attribué à la Divinité des beſoins ſemblables aux leurs ? L'homme ne peut témoigner ſon reſpect, ſon amour, ſa reconnoiſſance, que par des ſignes extérieurs ; il ne peut honorer Dieu publiquement que comme il honore ſes ſemblables ; il a donc exprimé ſon culte par les mêmes démonſtrations dont il ſe ſert envers les autres hommes. Il n'a pas fait des offrandes, parce qu'il a cru que la Divinité en avoit beſoin. Convaincu que c'eſt Dieu qui produit toutes choſes, a-t-il pu ſe perſuader que Dieu ſeroit dans l'indigence, s'il ne lui offroit rien ? Cette abſurdité n'entre point dans un eſprit ſenſé : &, puiſque l'on avoue que les hommes ont raiſonné, il faut les faire raiſonner conſéquemment.

Notre Philoſophe prétend que l'homme a honoré la Divinité, parce qu'il la regardoit comme l'auteur de tous les maux : par la même raiſon, il a dû l'enviſager comme la ſource de tous les biens. Or il eſt abſurde que celui qui produit tous les biens, ait beſoin qu'on lui offre des victimes pour ſe nourrir, des libations pour s'abreuver, des parfums pour repaître ſon odorat. Les Perſes, qui adoroient le feu, y jettoient des parfums, ſans qu'ils cruſſent que ces parfums lui étoient néceſſaires. Les Péruviens, qui honoroient le ſoleil, lui offroient des animaux & des poiſſons ; mais ils ne ſe perſuadoient

perſuadoient pas que le ſoleil les mangeât. Les Hottentots, qui offrent des ſacrifices à la lune, ne diſent pas que la lune s'en nourrît. Les Sauvages, qui jettent au feu ce qu'ils veulent conſacrer au ſoleil, n'imaginent pas que cet aſtre en reçoive de l'aliment. Quelque ignorans, quelque ſtupides que ſoient les hommes, il ne faut pas les ſuppoſer abſurdes & inſenſés, ſans aucune preuve.

Chez la plupart des peuples, ce qui étoit offert à la Divinité, étoit abandonné aux Prêtres; l'on ne croyoit donc pas que la Divinité elle-même en eût beſoin. Et, quand on pourroit citer quelques exemples de cette erreur, cela ne prouveroit pas qu'elle a été générale.

Nous convenons que les ſacrifices de victimes humaines ſont un délire de l'imagination; mais cet excès n'a pas eu lieu dès la naiſſance de la Religion: il ne s'eſt introduit que chez les peuples déja égarés & corrompus par la ſuperſtition, & qui avoient perdu de vue la tradition primitive du genre humain. L'abus d'une inſtitution ſage & néceſſaire ne prouve rien contr'elle.

N'y a-t-il pas de la folie à prétendre que par une ſuite de cet abus, les hommes ont imaginé que les péchés du monde ne pouvoient être effacés que par le ſacrifice d'un Dieu? Jamais cette idée ne ſeroit entrée dans l'eſprit d'aucun homme, ſi Dieu lui-même ne l'avoit révélée. C'eſt Jeſus-Chriſt qui, en s'offrant pour victime de notre

rédemption, nous a découvert ce myſtere : & ſon Apôtre nous apprend qu'il a été *inconnu à tous les peuples & à tous les ſiecles* (*a*). Jeſus-Chriſt n'a jamais approuvé les ſacrifices de ſang humain ; l'oblation volontaire qu'il a faite de lui-même, & qui devoit être ſuivie de ſa Réſurrection, n'a rien de commun avec la ſtupide barbarie des peuples ſuperſtitieux.

Enfin, quand il ſeroit vrai que tous les peuples ont eu les idées abſurdes & inſenſées que l'Auteur leur attribue en fait de Religion, nous en ſerions d'autant plus obligés de reconnoître que le Chriſtianiſme, cette Religion ſi pure & ſi ſublime, qui nous donne de Dieu des idées ſi dégagées des ſens, qui réprouve avec tant de ſoin tous les abus & tous les excès de la ſuperſtition, ne peut être l'ouvrage des hommes.

§. VII.

L'Auteur remonte à l'origine du Sacerdoce. „ Les vieillards, dit-il, comme ayant „ le plus d'expérience, furent communément chargés de la réconciliation avec la „ Puiſſance irritée. Ceux-ci l'accompagnerent de cérémonies, de rits, de précautions, de formules ; ils retracerent à leurs „ concitoyens les notions tranſmiſes par les „ Ancêtres ; les obſervations faites par eux, „ les fables qu'ils en avoient reçues. C'eſt

(*a*) *Coloſſ.* 1. 26.

„ ainſi que s'établit le Sacerdoce ; c'eſt ainſi „ que ſe forma le Culte ". Il obſerve dans une note, que les hommes ont toujours été pénétrés de reſpect pour l'antiquité ; qu'en fait de Religion ſur-tout, on s'imagine que les Anciens la tenoient de la premiere main ; & qu'ils l'ont eue dans toute ſa ſageſſe & ſa pureté : je laiſſe à penſer, dit-il, combien cette idée eſt fondée (*a*).

Il eſt ſingulier que notre Philoſophe s'obſtine à ne voir dans la Religion, qu'un moyen de *réconciliation avec la Puiſſance irritée* ; mais c'eſt lui-même qui eſt irrité contre la Religion & qui la défigure mal-à-propos. Par ſon aveu même, par les obſervations qu'il a faites, nous ſommes forcés de la regarder plutôt comme un hommage de reſpect, d'amour, de reconnoiſſance, de confiance, que l'homme a rendu dans tous les temps à l'Auteur de ſon être, au Moteur ſouverain de la Nature, à la ſource de tous les biens : & c'eſt la lumiere naturelle qui lui a donné cette notion de la Divinité. Parce qu'un Incrédule ne penſe à Dieu qu'avec crainte, & ne voit en lui qu'un ennemi redoutable, il s'imagine que tous les hommes ont penſé de même.

Il étoit naturel ſans doute qu'avant la formation des ſociétés, un pere fût le Prêtre de ſa famille, & donnât à ſes enfans l'exemple du culte qui eſt dû à Dieu. Après

(*a*) Page 15. Contagion ſacrée, c. 1. p. 9. & c. 4. p. 67. & 76. Eſſai ſur les préjugés, c. 11. p. 257.

la réunion de plusieurs familles, il étoit encore dans l'ordre que les anciens fussent chargés de cette fonction, non-seulement à cause de leur expérience, mais encore à cause de la gravité, de la décence, du sérieux, propres à leur âge. Dans aucune société bien réglée, on ne s'est avisé de confier aux jeunes gens, les emplois ni les affaires qui demandoient de la réflexion, un maintien grave & respectueux.

Cette notion du Sacerdoce en écarte déja tout soupçon de fourberie & d'imposture, du-moins dans son origine. Dès qu'un pere s'imposoit la loi de n'enseigner à ses enfans que ce qu'il avoit appris lui-même de ses ancêtres; on ne voit pas quel motif, quel intérêt il auroit pu avoir de tromper sa famille, de lui enseigner des fables, de lui imposer le joug d'une Religion, dont il auroit reconnu intérieurement la fausseté. Il pouvoit être trompé, & transmettre aux autres *les fables qu'il avoit reçues*; mais, s'il les respectoit, il devoit craindre de les altérer & d'y rien ajouter.

Dans la suite des temps, lorsque l'on se persuada que toute la Nature étoit animée, que toutes ses parties étoient autant de Dieux, chaque particulier, chargé d'enseigner la Religion, & de faire les fonctions du culte public, se persuada aisément qu'il avoit eu des rêves, des visions, des apparitions, des révélations, & les publia sans hésiter. Ainsi les fables ont pu s'introduire sans aucun dessein formel de tromper les

peuples ; les fourberies n'ont eu lieu que chez les Nations déja policées, où le Sacerdoce étoit devenu un emploi honorable & lucratif.

Il eſt donc évident que ſi l'on remonte au temps où le culte étoit plus ſimple, il étoit auſſi plus pur & moins chargé de fables ; qu'ainſi la prévention pour l'antiquité en fait de Religion, n'eſt pas auſſi mal fondée que l'Auteur le prétend (*a*).

Cette opinion eſt encore plus raiſonnable, lorſqu'une Religion eſt née dans un ſiecle très-éclairé, établie ſur des faits publics & éclatans, non point ſur des viſions ou révélations particulieres, prêchée d'abord à des peuples qui avoient une Religion différente, & naturellement prévenus contre les faits & contre les dogmes qu'on leur annonçoit. Tel eſt le caractere particulier du Chriſtianiſme, dans l'établiſſement duquel les fables anciennes ni la fourberie n'ont pu avoir lieu ; nous l'avons prouvé ailleurs.

Pour rendre la Religion ſuſpecte dans ſon origine, il faut démontrer la fauſſeté du principe d'où l'homme eſt parti : que la Nature ou la matiere n'exiſte point par elle-même ; qu'elle ne ſe meut point elle-même ; qu'elle eſt dirigée par un Maître intelligent, ſouverain arbitre de notre deſtinée, auquel nous devons nos hommages. Juſqu'à préſent les Matérialiſtes ne ſont point venus

(*a*) Contagion ſacrée, c. 3. p. 76. Eſſai ſur les préjugés, ch. 5. p. 94.

à bout de prouver positivement que ce principe est faux & insensé ; notre Philosophe y réussira-t-il mieux que les autres ?

§. VIII.

„ Si nous voulons, dit-il, nous rendre „ compte de nos idées sur la Divinité, nous „ serons obligés de convenir que par le mot „ *Dieu*, les hommes n'ont jamais pu désigner que la cause la plus cachée, la plus „ éloignée, la plus inconnue des effets „ qu'ils voyoient..... Ainsi ils ne font qu'assigner une dénomination vague à une „ cause ignorée à laquelle leur paresse, ou „ les bornes de leurs connoissances, les „ forcent de s'arrêter. Toutes les fois qu'on „ nous dit que Dieu est l'auteur de quelque phénomene, cela signifie qu'on „ ignore comment un tel phénomene a pu „ s'opérer, par le secours des forces ou „ des causes que nous connoissons dans „ la Nature (*a*).

Pour rendre la notion de Dieu ridicule, l'Auteur nous prête sa propre maniere de raisonner. Il attribue le mouvement, la gravitation, l'attraction, &c. dont il ne connoît pas la cause extérieure, à l'essence même de la matiere, & il convient en même temps que cette essence nous est inconnue (*b*). C'est donc lui-même qui attri-

(*a*) Pages 16. & 17. Contagion sacrée, c. 1. p. 1. & 21.
(*b*) Chap. 4. p. 136. & t. 1. c. 4. p. 44. c. 6. p. 79.

bue les effets qu'il voit, *à la cauſe la plus inconnue & la plus ignorée.* Voici ſon raiſonnement (*a*): Je ne vois pas la cauſe extérieure de l'électricité, de l'élaſticité, de la vertu de l'aiman, &c. pourquoi donc refuſerois-je à la matiere le pouvoir de les produire par elle-même, & ſans le ſecours d'un agent étranger? Il eſt clair qu'il n'argumente que d'après ſon ignorance, qui ne prouve rien.

Eſt-ce ainſi que nous raiſonnons pour prouver l'exiſtence de Dieu? Nous diſons: Il eſt démontré qu'il y a un Etre éternel & néceſſaire, quel qu'il ſoit (*b*): or il eſt démontré encore que la matiere n'eſt point cet Etre éternel & néceſſaire (*c*): donc il exiſte un être diſtingué de la matiere.

Il eſt certain qu'il y a du mouvement dans l'Univers: or il eſt démontré que la matiere n'en eſt point le principe, que par elle-même & par ſon eſſence, elle eſt inerte & paſſive (*d*): donc il exiſte une cauſe du mouvement qui n'eſt point matiere.

Il eſt démontré qu'il y a de l'ordre, du deſſein, de l'intelligence, dans l'arrangement & dans le mouvement de l'Univers: or il n'eſt pas moins évident que la matiere eſt incapable d'ordre, de deſſein, d'intelligence (*e*): donc l'Auteur & le Moteur de

(*a*) Page 18.
(*b*) V. chap. 4.
(*c*) Voyez tome 1. ch. 2. §. 9.
(*d*) Tome 1. c. 2. §. 2.
(*e*) Tome 1. c. 5.

l'Univers n'eſt point un Etre matériel, mais un Eſprit.

Il eſt évident que le genre humain ne peut ſubſiſter ſans un ordre moral: or il eſt démontré que l'ordre moral eſt impoſſible, s'il n'y a une Loi émanée de la part d'un Légiſlateur intelligent & ſage (*a*): donc il exiſte un tel Légiſlateur.

Dans ces divers raiſonnemens nous n'argumentons point ſur notre ignorance; nous partons de principes clairs, évidens, démontrés, inconteſtables: dira-t-on que la cauſe, dont l'exiſtence eſt ainſi prouvée, eſt *la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue, la plus ignorée de toutes les cauſes?* En deux mots, il ne peut y avoir que deux cauſes, Dieu ou la Matiere: s'il eſt démontré que la matiere n'eſt point *cauſe*, l'exiſtence de Dieu eſt démontrée par l'exiſtence même de la matiere. Nous connoiſſons l'exiſtence de la matiere par les ſens, & l'exiſtence de Dieu par la raiſon: ce que la raiſon nous démontre eſt-il plus caché ou plus inconnu, que ce que nous appercevons par les ſens?

Lorſque nous diſons que Dieu eſt l'Auteur d'un phénomene, cela ne ſignifie pas que *nous ignorons comment ce phénomene a pu s'opérer par les forces de la Nature*; mais cela ſignifie qu'il eſt démontré que les forces de la Nature ou de la matiere ne peuvent pas l'opérer.

(*a*) Tome 1. ch. 9. & c. 9.

„ Il reſte donc à demander, pourſuit „ notre Philoſophe, ſi nous pouvons nous „ flatter de connoître parfaitement les for- „ ces de la Nature, les propriétés des êtres „ qu'elle renferme, les effets qui peuvent „ réſulter de leurs combinaiſons ? Sçavons- „ nous pourquoi l'aiman attire le fer ? Som- „ mes-nous en état d'expliquer les phéno- „ menes de la lumiere, de l'électricité, de „ l'élaſticité ? Connoiſſons-nous le méchа- „ niſme qui fait que la modification de no- „ tre cerveau, que nous nommons *volonté*, „ met notre bras en action ? Pouvons-nous „ nous rendre compte comment notre œil „ voit, notre oreille entend, notre eſprit „ conçoit ? Si nous ſommes incapables de „ nous rendre raiſon des phénomenes les „ plus journaliers que la Nature nous pré- „ ſente, de quel droit lui refuſeroit-on le „ pouvoir de produire par elle-même, & „ ſans le ſecours d'un agent étranger, plus „ inconnu qu'elle-même, d'autres effets in- „ compréhenſibles pour nous (*a*) ?

Je réponds 1°. que nous connoiſſons aſſez la Nature ou la matiere, pour ſçavoir non-ſeulement juſqu'où vont ſes forces, mais pour être convaincus qu'elle n'a *aucune force*, ſi ce n'eſt la force d'inertie, la force paſſive, qui eſt le principe du repos & de l'inaction ; qui, loin de produire aucun mouvement, réſiſte au mouvement, & doit être vaincue par une force active. Tout effet quelconque,

(*a*) Page 18.

opéré dans la Nature, doit donc être attribué à une force active, diſtinguée de la matiere : il eſt auſſi impoſſible que la matiere poſſede aucune force active avec la force d'inertie, qu'il l'eſt qu'une figure ſoit ronde & quarrée.

2°. Que le raiſonnement de l'Auteur eſt une pétition de principe ridicule, qui ſuppoſe avoué ce que nous lui conteſtons formellement, & ce qui eſt évidemment faux. Nous ne comprenons pas pourquoi l'aiman attire le fer, d'où viennent l'électricité & l'élaſticité, comment notre cerveau veut & peut mouvoir nos bras, comment notre œil voit, notre oreille entend, notre eſprit conçoit : ajoutez : *& cependant c'eſt la matiere qui fait tout cela* ; donc elle peut faire autre choſe que nous ne concevons pas. Voilà juſtement ce qu'on vous nie, que la matiere faſſe tout cela.

On vous nie & on vous défie de prouver que la matiere, ſans aucune cauſe diſtinguée d'elle, attire le fer, ſoit électrique ou élaſtique : il y a du mouvement dans tout cela, & la matiere eſt incapable de produire le moindre degré de mouvement ; au-contraire elle y réſiſte.

On vous nie encore plus formellement que *la volonté ſoit une modification du cerveau* ; que le cerveau puiſſe ſe mouvoir lui-même, ou donner le mouvement à aucun de nos membres. C'eſt notre ame qui meut notre corps, & qui n'a pas beſoin d'être mue, parce qu'elle eſt ſpirituelle & active.

On vous nie que l'œil voie, ni que l'oreille entende ; c'eſt l'ame qui voit par les yeux, & entend par les oreilles ; dès qu'il n'y a plus d'ame dans le corps, il n'y a plus de ſenſation.

Nous convenons que *notre eſprit* conçoit ; mais notre eſprit n'eſt point matiere. Le Lecteur ne ſera-t-il pas édifié de la bonne-foi du Philoſophe que nous réfutons ?

„ En ſerons-nous plus inſtruits, dit-il, „ quand, toutes les fois que nous verrons „ un effet dont nous ne pourrons point dé„ mêler la vraie cauſe, on nous dira que cet „ effet eſt produit par la puiſſance ou la vo„ lonté de Dieu, c'eſt-à-dire, vient d'un „ Agent que nous ne connoiſſons point, & „ dont juſqu'ici l'on a pu nous donner bien „ moins d'idées que de toutes les cauſes na„ turelles ? Un ſon auquel nous ne pouvons „ attacher aucune idée fixe, ſuffit-il donc „ pour éclaircir des problêmes ?

Oui, nous en ſerons plus inſtruits, parce qu'au-moins nous ne tomberons pas en contradiction comme font les Matérialiſtes, en attribuant ces effets à une *cauſe paſſive*. En Philoſophie c'eſt déja un très-grand avantage de ne pas déraiſonner.

Dieu n'eſt point un agent inconnu ; il eſt connu de tous les hommes, excepté des Matérialiſtes ; & l'Auteur eſt convenu que c'eſt aſſez d'être homme, pour être invinciblement déterminé à le connoître. Tous les hommes en ont une idée, puiſque tous entendent ſous ce nom, l'Auteur & le Mo-

teur de la Nature ou de la matiere. Ils attachent donc à ce nom *une idée fixe*. Si l'idée de Dieu n'eſt pas une idée fixe, parce que nous ne concevons pas parfaitement ſon eſſence, l'idée de la matiere n'eſt pas plus fixe, ni plus claire; puiſque, de l'aveu de notre Philoſophe, nous ne connoiſſons pas l'eſſence de la matiere.

§. IX.

Il eſt étonné de ce que les hommes n'ont pas compris d'abord que *tout eſt néceſſaire*; que les biens & les maux que nous éprouvons, ſont des ſuites néceſſaires, des qualités inhérentes aux êtres qui nous environnent; qu'ainſi la nature n'eſt ni bonne ni méchante; que les biens & les maux ne ſont des effets ni de ſa colere, ni de ſon amitié: qu'il eſt ridicule de demander à un agent diſtingué d'elle, qu'il change en notre faveur l'eſſence & la façon d'agir des êtres; que par nos prieres nous exigeons toujours des miracles. Les hommes, dit-il, ne firent point des réflexions ſi ſimples (*a*).

Cela n'eſt pas fort ſurprenant; pour faire ces réflexions philoſophiques, il faut démentir notre conſcience & la lumiere naturelle. Les hommes ne prennent pas aiſément ce parti: il en eſt peu qui aient le courage de renoncer à la raiſon pour devenir Matérialiſtes.

(*a*) Pages 22. 23. & 24. Contagion ſacrée, ch. 14. p. 152.

1°. Nous ſentons par nous-mêmes, & ſans aucune reflexion profonde, que nous ſommes libres, maîtres de nos actions : quelqu'ignorant, quelque ſtupide que ſoit l'homme, il porte ce ſentiment profondément gravé dans ſon ame ; il raiſonne & ſe conduit en conſéquence. Les Matérialiſtes eux-mêmes, en s'obſtinant à combattre la liberté, raiſonnent & agiſſent comme ſi tous les hommes étoient libres. C'en eſt aſſez pour démontrer que tout n'eſt pas néceſſaire.

2°. L'homme conçoit qu'il ne peut pas vivre en ſociété avec ſes ſemblables, s'il n'y a pas un ordre moral ; & il puiſe l'idée de cet ordre dans lui-même. Il ne voit pas moins clairement que, ſans liberté, l'ordre moral eſt nul & chimérique (*a*) ; nouvelle preuve que tout n'eſt pas néceſſaire.

3°. Puiſqu'il y a un Créateur de la Nature, & de tous les Etres, il eſt difficile de ſe perſuader qu'il eût créé des agens libres, s'il n'étoit pas libre lui-même. L'homme d'ailleurs voit dans les brutes des êtres ſenſibles qui ne donnent aucun ſigne de liberté ; & les êtres manimés n'en ſont pas capables : il comprend donc qu'il n'y a aucune connexion néceſſaire entre la ſenſibilité & la liberté, encore moins entre l'exiſtence & la ſenſibilité. Il conclut que Dieu a créé très-librement des êtres, dont les uns ſont vivans & actifs, les autres morts & ina-

(*a*) Voyez tome 1. ch. 12.

nimés ; les uns ſenſibles, les autres inſenſibles ; les uns doués, les autres privés de liberté. Il n'apperçoit aucune contradiction à ſuppoſer que ces claſſes d'êtres différens fuſſent autrement diſtribuées. Comment pourroit-il ſoupçonner que tout eſt néceſſaire ? L'univers même ne l'eſt point, puiſqu'il n'y a aucune contradiction à ſuppoſer qu'il n'exiſtât pas, ou qu'il exiſtât autrement qu'il n'eſt.

4°. Dieu qui a voulu que l'homme fût libre, l'a rendu par-là même capable de mérite & de démérite, de vice & de vertu, de punition & de récompenſe, ſoit pour cette vie, ſoit pour l'autre. Dès qu'il a réglé l'ordre de la nature, comme il lui a plu, il l'a diſpoſé de maniere que, ſans en troubler le cours, il peut faire à l'homme du bien ou du mal, quand il le juge à propos ; & il tient dans ſa main le cœur de l'homme pour le conduire ſelon ſes deſſeins, & comme il convient à un Etre intelligent & libre. L'homme a donc compris qu'il eſt ſous la direction d'une Providence attentive, de laquelle ſon ſort dépend abſolument ; qu'il eſt de la ſageſſe de cette Providence d'exiger les hommages, la ſoumiſſion, les vœux des créatures capables de les lui rendre. De-là s'enſuit la néceſſité & la juſtice des prieres & du culte religieux. Par les prieres, l'homme ne demande pas des miracles, ou des effets contre l'ordre de la Nature, puiſque les attentions de la Providence entrent dans cet ordre même, & en ſont partie.

Pour que Dieu me guériſſe d'une maladie, il n'eſt pas néceſſaire qu'il faſſe un miracle, il ſuffit qu'il m'éclaire pour employer les remedes & le régime qui peuvent me convenir; pour me faire réuſſir dans une affaire, c'eſt aſſez qu'il m'inſpire la prudence dans le choix des moyens, &c.

Il faut que ces idées ſoient ſimples & naturelles, puiſqu'elles ſont venues à l'eſprit de tous les peuples.

L'Auteur nous dit que les hommes ſe ſont bien apperçus que la Nature étoit ſourde & n'interrompoit jamais ſa marche; qu'en conſéquence ils l'ont, par intérêt, ſoumiſe à un agent intelligent (*a*). Il eſt faux que l'intérêt ait guidé les hommes dans la notion qu'ils ont univerſellement conçue de l'Auteur de la Nature. Ils ont évidemment compris que ſa marche compaſſée, réguliere, uniforme, & variée dans ſon uniformité même, que toutes ſes parties d'accord entr'elles, & faites évidemment les unes pour les autres, ne pouvoient être l'effet d'une néceſſité aveugle, ni d'une matiere inerte & paſſive.

En ſecond lieu, il eſt faux que tous les hommes ſe ſoient apperçus que la Nature étoit ſourde, puiſque la plupart des peuples, par erreur, ont ſuppoſé la Nature animée, l'ont invoquée & adorée dans ſes différentes parties.

En troiſieme lieu, il eſt faux que jamais

(*a*) Note, p. 25.

la Nature n'ait interrompu ſa marche ; Dieu l'a ſouvent interrompue pour quelques momens, & dans certaines parties, lorſqu'il a voulu manifeſter ſa volonté par des miracles ; & ces événemens ſurnaturels ont toujours été pour ceux qui en furent les témoins, une preuve démonſtrative de l'exiſtence, & du pouvoir libre de la Divinité.

C'eſt donc très-vainement que notre Philoſophe conclut, en diſant que ſi l'ignorance de la Nature donna la naiſſance aux Dieux, la connoiſſance de la Nature eſt faite pour les détruire (*a*). Mieux l'on connoît la Nature, plus on ſent l'empire qu'exerce ſur elle le Maître ſouverain qui l'a formée. Les Philoſophes qui l'ont le plus étudiée, & qui y ont fait les plus ſublimes découvertes, Deſcartes, Leibnitz, Newton, ont été les plus convaincus de l'exiſtence de Dieu. Les Matérialiſtes ne voient la Nature qu'avec des yeux faſcinés ; ils la méconnoiſſent & la déshonorent, en la ſoumettant à une fatalité ridicule, à un aveugle haſard ; ils ne méritent point le nom de Philoſophes. Par les réflexions même de l'Auteur il eſt démontré que les hommes ont été religieux, dès qu'ils ont été capables de réflexion & de reconnoiſſance ; pour les conduire à l'Athéiſme, il faut commencer par les rendre ingrats & ſtupides.

(*a*) Contag. ſac. Préf. p. 9.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

§. I.

LOIN de nous indiquer les vrais motifs qui ont engagé l'homme à rendre un culte au Souverain Maître de l'Univers, l'Auteur du ſyſtême de la Nature a fourni les preuves de la fauſſeté de ſa propre théorie. Aura-t-il un ſuccès plus heureux à développer le fil des idées qui ſont entrées ſucceſſivement dans l'eſprit humain ſur ce grand objet, à ſuivre l'enchaînement des opinions dont les Païens avoient compoſé leur Mythologie, à faire voir la liaiſon des dogmes très-différens, qui forment encore aujourd'hui la croyance & la Théologie des Chrétiens ? En partant de deux ou trois ſuppoſitions fauſſes, il eſt difficile de créer un ſyſtême conſéquent: lorſqu'on s'égare dès le premier pas, on ne peut rencontrer que des erreurs.

Il continue à ſoutenir que la douleur & la crainte ont été les ſeuls principes de la Religion ; & le contraire eſt démontré par lui-même. Il ſuppoſe que la Mythologie Païenne s'eſt arrangée par des raiſonnemens ſuivis ; & il eſt certain que pluſieurs cauſes

y ont concouru par haſard : des événemens imprévus qui ont paru merveilleux, les fictions de la Poéſie, les abus du langage, les fourberies même de quelques impoſteurs y ont contribué chacun pour leur part (*a*) ; il étoit impoſſible que des cauſes auſſi diſparates produiſiſſent un tout régulier. La Mythologie, telle que les Poëtes nous l'ont tranſmiſe, porte encore l'empreinte de la bizarrerie des idées qui lui ont donné la naiſſance.

C'eſt une autre erreur d'imaginer que la Théologie chrétienne eſt l'ouvrage des hommes, & le fruit de leurs réflexions : ceux qui nous l'ont prêchée, ont déclaré qu'ils l'avoient reçue de Dieu même. Bien différent des Philoſophes qui ont donné les dogmes qu'ils ont enſeignés comme le réſultat de leur étude & de leurs méditations, le divin Fondateur de la Religion chrétienne a reconnu qu'il *ne tenoit point ſa doctrine de lui-même, mais de Dieu ſon pere* (*b*) ; & il a prouvé cette révélation par des œuvres, dont Dieu ſeul pouvoit être l'auteur. Les Apôtres, auxquels il l'a confiée, ont fait profeſſion de n'y rien ajouter du leur (*c*) ; & ceux qui ont ſuccédé à leur miniſtere ſe ſont impoſé la même loi.

Voilà des faits conſtans, que notre ſça-

(*a*) Voyez l'origine des Dieux du Paganiſme.
(*b*) *Joan.* 8. *paſſim*, &c.
(*c*) *Matth.* 28, 20. *Luc.* 1. *Gal.* 1. 11. & 12. 1. *Joan.* 2. 3. &c.

vant Obſervateur n'a pu contredire, ſans s'expoſer à une réfutation victorieuſe.

„ La Nature, dit-il, les élémens furent „ les premieres Divinités des hommes; ils „ ont toujours commencé par adorer des „ Etres matériels: comme chaque individu „ ne voit par-tout que des effets matériels, „ il les attribue à des cauſes de même gen„ re " (*a*). Cette aſſertion eſt fauſſe dans tous les points.

Il eſt prouvé, par le témoignage uniforme des Hiſtoriens & des Voyageurs, que les peuples anciens & les modernes, les Nations même ſauvages, & celles dont l'idolâtrie eſt la plus groſſiere, outre les objets ſenſibles auxquels elles rendent un culte, reconnoiſſent un Dieu ſouverain & non matériel qu'elles placent ordinairement dans le Ciel: tel eſt le dogme conſtant & univerſel de la Nature humaine ſans exception (*b*). Il eſt donc faux que les élémens & les différentes parties de la Nature, aient été les premieres Divinités des hommes: la croyance d'une Divinité ſouveraine, maîtreſſe de la Nature, eſt plus ancienne que le culte des Dieux ſecondaires qui lui ont été aſſociés.

Une ſeconde erreur, eſt de nous faire entendre que les adorateurs des élémens, les ont regardés comme des *cauſes matérielles*

(*a*) Page 27. Contag. ſac. ch. 3. p. 50. & ſuiv.
(*b*) Voyez l'Exiſtence de Dieu démontrée, par M. Bullet, ſeconde Partie, p. 7. & l'Hiſtoire des Cauſes prem. par M. Batteux, p. 114. & 185.

& inanimées ; jamais l'homme n'a été aſſez ſtupide pour adreſſer ſes vœux & ſes hommages à la matiere : il a ſuppoſé vivant, animé, intelligent, tout ce qu'il a déifié. Pour les peuples ſauvages & groſſiers, il n'eſt rien d'inſenſible, rien d'inanimé dans la Nature, puiſqu'ils placent *des eſprits* partout. Ils ne connoiſſent point d'*effets matériels*, encore moins de *cauſes de même genre* ; la matiere ne ſe meut point elle-même ; tout ce qui ſe meut eſt mû par un eſprit : telle eſt l'opinion générale de l'humanité. Le Polythéiſme, répandu d'une extrêmité du monde à l'autre, eſt une réclamation unanime contre le Matérialiſme.

L'Auteur l'a ſenti lui-même ; il obſerve qu'à l'aſpect du lever & du coucher des aſtres, &c. les hommes dûrent naturellement croire que ces êtres agiſſoient par leur propre énergie, & qu'ils leur ſuppoſerent le pouvoir & *la volonté* de leur faire du bien & de leur nuire (*a*). Or, quel eſt l'homme aſſez ſtupide pour attribuer *une volonté* à la matiere inanimée ?

§. II.

„ Ce fut communément, dit-il, du ſein
„ des Nations civiliſées que ſont ſortis tous
„ les perſonnages qui ont apporté la ſociabi-
„ lité, l'agriculture, les arts, les loix, les
„ Dieux, les cultes & les opinions religieu-

(*a*) Page 28.

„ ſes, à des familles ou hordes encore éparſes, & non réunies en corps de nation. . . .
„ En rendant leur exiſtence plus heureuſe,
„ ils s'attirerent leur amour & leur vénération; ils acquirent le droit de leur preſcrire des opinions, ils leur firent adopter
„ celles qu'ils avoient eux-mêmes inventées,
„ ou puiſées dans les pays civiliſés, d'où ils
„ étoient ſortis". Il cite pour exemple Bacchus, Orphée, Triptoleme, Moïſe, Numa, Zamolxis (*a*). Tous ces faits ſont mal préſentés, & les exemples mal choiſis.

1°. Bacchus & Triptoleme ſont deux perſonnages fabuleux qui n'ont jamais exiſté; il eſt très-incertain ſi Orphée eſt un être plus réel, & l'hiſtoire de Zamolxis n'eſt pas fort authentique. Numa n'étoit point ſorti du ſein d'une Nation plus civiliſée que la ſienne; les Hiſtoriens ne diſent point qu'il eût voyagé: les Hébreux étoient déja réunis en corps de nation, lorſque Moïſe leur donna des Loix.

2°. Moïſe ne propoſa point aux Hébreux des Dieux nouveaux & inconnus; il leur parla de la part du *Dieu de leurs peres*, du même Dieu qu'avoient adoré Abraham, Iſaac & Jacob, & qu'ils adoroient eux-mêmes: il leur preſcrivit des Loix, & les rits extérieurs du culte; mais il ne leur enſeigna ni de nouveaux dogmes, ni une nouvelle Religion. Il n'avoit point inventé la légiſla-

(*a*) Page 29. Contagion ſacrée, c. 1. p. 12. & c. 4. p. 70. Eſſai ſur les préjugés, c. 14. p. 365. & 367.

tion & les cérémonies qu'il établit ; il ne les avoit point tirées du pays d'où il étoit ſorti : il y a une oppoſition marquée entre les Rits Egyptiens & ceux des Hébreux. Moïſe n'acquit point le droit de leur preſcrire des Loix, en rendant leur exiſtence plus heureuſe ; il les conduiſit dans un déſert, où il ne pouvoit les faire ſubſiſter que par miracle. Voilà un Légiſlateur bien différent de tous les autres.

30. L'Auteur nous a peint la Religion, comme la ſource de tous les maux de l'eſpece humaine. Il convient ici qu'elle a été le moyen dont les Légiſlateurs ſe ſont ſervis pour rendre ſociables les peuples encore diſperſés, & rendre leur exiſtence plus heureuſe. Il nous repréſente ces hommes célebres, comme des bienfaiteurs qui ont gagné l'amour & la vénération de leurs ſemblables ; & bientôt il nous dira que leurs leçons ont été dictées par l'intérêt, par l'impoſture, par l'imagination en délire (*a*). Il a ſoutenu dans le Chapitre précédent, que la croyance d'un Dieu, eſt l'effet naturel du ſentiment que tous les hommes ont eu de leurs maux : à préſent il la fait naître de l'imagination, ou des vues politiques de quelques hommes plus éclairés que les autres, & qui ont ſçu prendre de l'aſcendant ſur eux. Y a-t-il la moindre liaiſon entre ces différentes prétentions ?

Il conjecture que la race humaine eſt peut-être éternelle ; mais qu'elle a ſouvent été

(*a*) Page 36. Contag. ſac. c. 4. p. 67. & ſuiv.

anéantie, pour la plus grande partie, par les étranges révolutions qui ſont arrivées ſur le globe. Il peut y avoir eu non-ſeulement un *déluge univerſel*; mais encore un très-grand nombre d'autres, & ils ont pu être produits par l'impulſion d'un Comete. Ceux qui y échapperent, oublierent totalement les connoiſſances précédentes. Voilà pourquoi, en remontant juſqu'à l'origine de pluſieurs Nations exiſtantes, nous les voyons dans l'état ſauvage (*a*).

On pourroit faire bien des obſervations ſur toutes ces conjectures; mais il faut ſe borner. S'il y a eu un ou pluſieurs *déluges univerſels*, ſelon toute la force du terme, comment quelques hommes ont-ils pu y échapper? Voilà ce qu'il faudroit ſçavoir d'abord. La même hiſtoire qui nous apprend qu'il y a eu un tel déluge, nous raconte auſſi la maniere dont une ſeule famille fut préſervée; ce fut par miracle: notre Auteur conſent-il à recourir à cette voie, pour ſauver quelques reſtes du genre humain, dans les déſaſtres qu'il imagine?

Il eſt ridicule de ſuppoſer que les hommes ainſi ſauvés, aient oublié en un inſtant les connoiſſances qu'ils avoient auparavant; la notion de Dieu principalement a dû ſe graver plus profondément dans leur eſprit, par le ſentiment de leur miſere: ainſi, malgré tous les malheurs poſſibles, cette notion eſt auſſi ancienne que le genre humain. En effet,

(*a*) Pages 29. 30. & 31.

le premier ſoin de Noé, ſauvé du déluge, fut *d'offrir un ſacrifice au Seigneur* (*a*); & cela paroît naturel. Il eſt évident que la reconnoiſſance eut plus de part que la crainte, à cet acte de Religion.

Malgré la longue durée du déluge univerſel, Noé ni ſes enfans n'oublierent point ce qu'ils avoient ſu auparavant; ils recommencerent d'abord à cultiver la terre, à exercer les arts autant qu'ils le purent, & ces connoiſſances paſſerent à leurs deſcendans.

Dans le Chapitre premier notre Philoſophe a remarqué qu'il eſt peu vraiſemblable que le déluge, dont parlent les Livres ſaints, ait été univerſel (*b*); dans celui-ci, il ſoutient qu'il peut y avoir eu, non-ſeulement un déluge univerſel, mais pluſieurs (*c*); que ce déluge peut même arriver par des cauſes naturelles. A quoi nous en tiendrons-nous?

§. III.

Selon lui, c'eſt la Nature perſonnifiée qui a fait naître le Polythéiſme & la Mythologie; on en déifia les différentes parties, & on les adora ſous des noms divers. Tel eſt en effet le ſyſtême qui nous a paru le plus probable, & que nous avons eſſayé de ſoutenir dans un autre Ouvrage. On pourroit conteſter ſur l'explication qu'il donne des

(*a*) *Gen.* 8. 20.
(*b*) Note, p. 10.
(*c*) Page 31.

différentes

différentes Divinités, *Jupiter*, *Junon*, *Iſis*, &c. (*a*) ; mais cette diſcuſſion nous écarteroit de notre ſujet.

Il n'eſt pas certain que les Peuples Polythéiſtes aient adoré *le Grand-Tout*, ou la Nature entiere ſous le nom de *Pan*, ou ſous un autre nom. Cette idée eſt trop Philoſophique pour avoir été conçue avant la naiſſance de la Philoſophie ; cela doit faire ſoupçonner que l'hymne prétendue d'Orphée (*b*), eſt une piece ſuppoſée dans les temps poſtérieurs. Les Poëtes ne parloient point ſur ce ton au ſiecle d'Orphée ; & l'explication que l'Auteur nous donne de la fable de *Pan*, eſt trop ſubtile & trop ingénieuſe. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſi *les Sages* de l'antiquité l'ont ainſi entendue ; nous parlons de la Religion populaire, de la Religion des hommes encore groſſiers, & non de celle des Philoſophes, diſciples de Platon.

On a encore plus de peine à ſe perſuader que les premiers Inſtituteurs des Nations ne leur aient parlé que par des fables, des énigmes, des allégories, en ſe réſervant le droit de les leur expliquer, ou plutôt de les tromper (*c*). Ce langage ne convenoit ni aux ſiecles groſſiers dont nous parlons, ni au perſonnage de Légiſlateur & de bienfaiteur du genre humain. Ces anciens Sages procédoient de meilleure foi ; les allégories ſubtiles ne ſont nées

(*a*) Page 32.
(*b*) Page 34.
(*c*) Page 36. Contagion ſacrée, c. 4. p. 71. Eſſai ſur les préjugés, c. 11. p. 257. & c. 14. p. 365.

que dans les temps postérieurs, & chez les premiers Philosophes. On convient que les fables donnerent lieu à toutes les folies & à tous les crimes possibles ; mais les Législateurs n'en sont pas responsables.

L'Auteur nous propose un mystere inconcevable, lorsqu'il dit que les spéculateurs subséquens ne reconnurent plus la source où leurs prédécesseurs avoient puisé les Dieux ; qu'ils distinguerent la Nature de sa propre énergie, de sa faculté d'agir ; qu'ils firent peu-à-peu de cette énergie une personne, un être incompréhensible qu'ils nommerent *Dieu* ; qu'ainsi, à force de rêver, la Nature disparut, fut dépouillée de ses droits, fut regardée comme une masse privée de force & d'énergie, comme un amas de matieres purement passives (*a*). Ce détail n'est qu'un tissu de suppositions fausses.

En premier lieu, l'Auteur confond les différentes époques du Polythéisme, & il est important de les distinguer. Les peuples encore grossiers & sauvages adorerent les différentes parties de la Nature, à cause du bien ou du mal qu'ils en recevoient, & en firent autant de Divinités différentes. Voilà le premier état de la Religion dégénérée. Les propriétés de ces êtres naturels, grossiérement exprimées, devinrent par l'abus du langage & par les fictions de la Poésie, l'objet des fables. On donna à ces Dieux prétendus, des enfans & des aventures ; peu-à-peu l'on se

(*a*) Pages 37. & 38.

perſuada qu'ils avoient été des hommes. Tel fut l'état de la Mythologie au ſiecle des premiers Poëtes. Les Philoſophes qui ſuivirent bientôt, ſe diviſerent en deux partis, ſelon leur coutume; les uns adopterent le préjugé régnant, & crurent que les Dieux populaires avoient été des hommes. Les autres, plus clair-voyans, reconnurent, au travers de l'enveloppe des fables, les différentes parties de la Nature, diviniſées & traveſties en autant de perſonnages: ils eſſayerent de donner aux fables un ſens allégorique.

Ces derniers *ſpéculateurs reconnurent donc très-bien la ſource, où leurs prédéceſſeurs avoient puiſé les Dieux.*

En ſecond lieu, ce ne ſont point ces ſpéculateurs qui ont commencé les premiers à diſtinguer la Nature de ſa propre énergie; tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, ont fait cette diſtinction. Les Sauvages même, qui en avoient adoré les parties, n'avoient donné dans cette erreur, que parce qu'ils les ſuppoſoient mues & animées par un *eſprit*; c'eſt donc aux eſprits, & non à la matiere, que tous les hommes ont attribué l'énergie & la force de la Nature, & ont adreſſé leur culte.

Non-ſeulement ce fait eſt certain, par la maniere de penſer des Sauvages d'aujourd'hui; mais l'Auteur en eſt convenu lui-même. „ Les ſociétés, *dans leur origine*, ſe „ voyant ſouvent affligées & maltraitées „ par la Nature, ſuppoſerent aux élémens

„ ou *aux agens cachés* qui les régloient, une „ volonté, des vues, des beſoins, des deſirs „ ſemblables à ceux de l'homme. . . . On „ crut que les élémens ou *leurs moteurs* irri- „ tés s'appaiſoient (*a*), &c. Voilà des agens cachés, des moteurs bien diſtingués des élémens, & auxquels le culte étoit adreſſé dès l'origine des ſociétés. „ A force de réfléchir, „ pourſuit-il, l'homme crut ſimplifier les „ choſes, en ſoumettant la Nature entiere „ *à un ſeul agent, à une intelligence ſouve-* „ *raine, à un eſprit, à une ame univerſelle* „ *qui mettoit cette Nature & ſes parties en* „ *mouvement* " (*b*). C'eſt le ſentiment des Philoſophes qui ont regardé Dieu comme l'ame du monde.

Telle eſt donc la différence qu'il y a eu entre les hommes groſſiers & les Philoſophes. Les premiers ſuppoſoient pluſieurs eſprits moteurs dans la Nature, les ſeconds n'en admettoient qu'un ſeul. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi le ſentiment de ces derniers étoit orthodoxe ou non, ni s'ils ſe ſont expliqués aſſez clairement.

L'Auteur prétend qu'en appellant le Moteur de la Nature, *un Eſprit*, *une Intelligence*, *un Etre incorporel*, on n'a fait que ſubſtituer des mots inintelligibles à ceux (*c*) de matiere, de nature, de mobilité, de néceſſité, &c. La queſtion eſt de ſçavoir ſi ces

(*a*) Chap. 1. p. 14. Contagion ſacrée, ch. 1. p. 2.
(*b*) Page 16. Contag. ſacrée, c. 1. p. 52.
(*c*) Page 19.

derniers, dans le ſens des Matérialiſtes, ne ſont pas plus inintelligibles que les premiers; mais nous ne répéterons point ce que nous avons dit dans la premiere Partie.

§. IV.

„ Les hommes, dit-il, puiſerent en eux-
„ mêmes les idées qu'ils attacherent à ces
„ mots; leur ame ſervit de modele à l'ame
„ univerſelle; leur eſprit fut le modele de
„ l'eſprit qui regle la Nature; leurs paſſions
„ & leurs deſirs furent le prototype des
„ ſiens; leur intelligence fut le moule de la
„ ſienne; ce qui leur convenoit à eux-mê-
„ mes, fut nommé l'ordre de la Nature; cet
„ ordre prétendu fut la meſure de ſa ſageſſe;
„ enfin les qualités que les hommes appel-
„ lent des *perfections* en eux-mêmes, furent
„ les modeles en petit des perfections divi-
„ nes: ainſi, malgré tous leurs efforts, les
„ Théologiens furent & ſeront toujours, des
„ *Antropomorphites*, ou ne pourront s'em-
„ pêcher de faire de l'homme, le modele
„ unique de leur Divinité (*a*).

Il y a dans cette objection un mêlange de vrai & de faux, de juſteſſe & d'abſurdité, qu'il n'eſt pas poſſible de faire ſentir en peu de mots.

1°. Si l'homme a puiſé dans lui-même, l'idée des attributs qu'il a donnés à Dieu, il

(*a*) Pages 39. & 40. Contagion ſacrée, ch. 1. p. 2. c. 7. p. 135.

l'a donc puiſée dans la Nature ; pouvoit-il & devoit-il la chercher ailleurs ?

2°. Nous n'avons point puiſé dans la Nature ſeule, l'idée des perfections divines, telle que nous l'avons ; c'eſt la révélation qui nous en a donné une notion plus claire & plus exacte : les Philoſophes, privés de ce ſecours, n'ont fait que balbutier ; l'on ne trouve rien de juſte, rien de ſuivi, dans ce qu'ils ont dit de la nature de Dieu. C'eſt la révélation qui nous apprend que Dieu a créé *l'homme à ſon image* : cette vérité que l'Auteur (*a*) tourne en ridicule, eſt plus ſublime que tout ce que la Philoſophie a jamais imaginé ; elle éleve notre ame, lui donne de l'énergie & du courage ; au-lieu que le Matérialiſme ne tend qu'à nous avilir & à nous énerver.

3°. Puiſque les perfections humaines n'ont été qu'*en petit* le modele des perfections divines, il n'eſt pas vrai qu'elles en ſoient la regle, *le moule*, ni *la meſure* ; les premieres ſont très-bornées, les ſecondes ſont infinies. Il n'eſt pas vrai que nous ſuppoſions en Dieu *des paſſions & des deſirs* ; que l'ordre de la Nature ſoit ce qui convient à nous-mêmes, mais c'eſt ce qui convient au tout & aux deſſeins que Dieu s'eſt propoſés, ni que cet ordre ſoit la meſure de ſa ſageſſe, puiſqu'il pouvoit choiſir un ordre différent.

Ce ſont les Matérialiſtes eux-mêmes qui tombent dans le ridicule qu'ils nous repro-

(*a*) Note, p. 40.

chent mal-à-propos ; lorſqu'ils diſent que ſi nous pouvons offenſer Dieu, nous pouvons donc troubler ſon bonheur ; ils meſurent la Puiſſance divine ſur celle de l'homme ; ils comparent le Légiſlateur ſuprême, à un Souverain foible & borné.

4°. L'Auteur abuſe du terme d'*Antropomorphites* ; on a donné ce nom à ceux qui attribuoient à Dieu un corps humain, une figure humaine : les Théologiens ne donnent point dans cette erreur.

5°. Il eſt faux que nous ſuppoſions en Dieu l'intelligence, la connoiſſance, la ſcience, la ſageſſe, &c. préciſément, parce que nous ſommes intelligens nous-mêmes : nous concevons évidemment que le monde n'eſt point éternel, qu'il a eu un commencement, par conſéquent un Créateur : nous appercevons avec la même évidence, qu'il y a dans le monde de l'ordre, & des moyens qui tendent à une fin ; nous en concluons que Dieu l'a créé avec intelligence, avec connoiſſance, avec ſageſſe, & par un effet de ſa puiſſance. Nous lui attribuons la bonté & la juſtice, parce que nous en faiſons l'expérience. Quand même nous puiſerions ces idées dans notre propre façon d'agir, elles n'en ſeroient pas moins juſtes. L'Auteur, qui refuſe à Dieu ces attributs, les méconnoît auſſi dans l'homme ; & s'ils ſont dans l'homme, ils conviennent beaucoup mieux à Dieu.

6°. Nous diſons que Dieu eſt *éternel & infini*, parce qu'il eſt l'Etre néceſſaire, exiſtant par lui-même : mais notre Philoſophe attri-

bue ces qualités à la matiere (*a*). Il n'eſt donc pas queſtion de ſçavoir d'où viennent ces idées ; mais ſi elles ſont vraies ou fauſſes, ſi elles conviennent à la matiere plutôt qu'à Dieu.

7°. Parce que Dieu eſt éternel & néceſſaire, il eſt immenſe ; c'eſt-à-dire, préſent en tout lieu, quoique ſpirituel & non étendu ; il eſt immuable, quoiqu'il ſoit l'auteur des changemens & des mouvemens de la matiere, où eſt la contradiction ? C'eſt le Philoſophe qui ſe contredit, lorſqu'il aſſure que la matiere eſt éternelle & néceſſaire, mais que ſes formes ſont paſſageres & contingentes (*b*) ; qu'elle eſt unique & qu'elle a des parties (*c*).

§. V.

„ L'idée de l'unité de Dieu, dit-il, fut „ une ſuite de l'opinion que ce Dieu étoit „ l'ame de l'Univers ; cependant elle ne put „ être que le fruit tardif des méditations „ humaines " (*d*). Ce ſont-là deux nouvelles erreurs. 1°. L'Auteur confond ce qui eſt arrivé chez les Païens & parmi les Philoſophes de la Grece, avec ce qui s'eſt paſſé dans le reſte de l'Univers. Le dogme de l'unité de Dieu a perſévéré conſtamment chez les Patriarches & chez leurs deſcendans, depuis la naiſſance du premier homme ; il ne fut

(*a*) Chap. 135. & 136.
(*b*) Voy. premiere Part. ch. 6. §. 9.
(*c*) Chap. 4.
(*d*) Contagion ſacr. c. 3. p. 32.

point le fruit de leurs méditations, mais de la révélation; ils ne croyoient point que Dieu fût l'ame du monde, mais le Créateur & le Gouverneur du Monde. 2°. L'unité de Dieu, conſidéré comme l'ame du monde, fut l'opinion particuliere d'une ou de deux ſectes de Philoſophes. La plupart ne laiſſerent pas d'admettre des Divinités inférieures auxquelles tout le culte religieux étoit adreſſé; l'Auteur lui-même nous le fait remarquer (*a*). L'ame du monde n'eut jamais ni Temple ni Autels : ainſi les Philoſophes détruiſoient l'unité de Dieu en même temps qu'ils ſembloient l'admettre. Lorſque le culte d'un ſeul Dieu fut annoncé, ils s'y oppoſerent de toutes leurs forces.

Le dogme des deux principes fut encore une imagination de quelques Philoſophes, dans laquelle les Juifs, adorateurs d'un ſeul Dieu, ne donnerent jamais. Il eſt ſingulier que notre Auteur étale, avec beaucoup de ſoin, toutes les erreurs que la Philoſophie a enfantées ſur la Divinité, ſans jamais faire mention des notions plus vraies, que la révélation primitive en avoit données, & qui ſe conſerverent par tradition chez un peuple particulier.

Nous convenons que le *Deſtin* auquel les Païens ſoumirent leurs Dieux prétendus, n'eſt viſiblement que la Nature agiſſante par des loix néceſſaires, rigoureuſes & immuables, ou la néceſſité perſonnifiée; que dans

(*a*) Page 43.

cette hypotheſe, il étoit ridicule & abſurde de prier les Dieux, puiſqu'ils n'étoient pas libres (*a*). Mais cette abſurdité n'a point eu lieu chez les Adorateurs du vrai Dieu. L'Auteur auroit dû faire réflexion qu'en expoſant au grand jour les égaremens de la Philoſophie, il ne travaille pas à nous inſpirer beaucoup de confiance en elle; s'il eût pris la peine de dévoiler de même les rêveries des Epicuriens ſes prédéceſſeurs & ſes maîtres, il auroit mis le dernier trait au tableau.

Ce que les Livres des Juifs nous enſeignent ſur les Anges & ſur les Saints, n'a rien de commun avec la croyance des demi-Dieux, des Nymphes, des Génies, ni avec l'apothéoſe des Héros. Les Juifs ni les Chrétiens n'ont jamais rendu un culte divin aux Anges ni aux Saints; ils ne ſe ſont point crus dans l'impoſſibilité d'adreſſer directement leurs hommages & leurs prieres à Dieu (*b*).

Vainement donc, le ſavant Diſſertateur prétend que „ quelques Penſeurs, plus ſub-„ tils que les autres, n'ont admis qu'un ſeul „ Dieu, & ſe ſont flattés d'avoir fait une „ découverte importante “. Le dogme de l'unité de Dieu, n'a point été découvert par des *Penſeurs* ou par des Philoſophes; ceux-ci n'ont jamais travaillé qu'à l'obſcurcir ou à le détruire: il eſt venu d'une révélation primitive, auſſi ancienne que le monde; il

(*a*) Page 44.
(*b*) Page 45. Contagion ſacrée, ch. 3. p. 42. & ch. 15. p. 167.

'eſt conſervé ſans altération chez les Patriarches, chez les Juifs leurs deſcendans, & chez les Chrétiens qui leur ont ſuccédé: on en trouve les notions beaucoup plus claires, chez les Nations qui n'ont point eu de Philoſophes, que chez les peuples qui ont cultivé la Philoſophie. Celle-ci n'a produit que des diſputes & des erreurs ſur la Divinité, & les Penſeurs n'ont été, dans la réalité, que des Sophiſtes & de vains Diſcoureurs.

§. VI.

C'eſt déſormais contre le dogme de l'unité de Dieu, que notre *Penſeur* va diriger ſes coups. „ On fut forcé, dit-il, d'admettre dans ce Dieu monarque, des qualités „ contradictoires, incompatibles. . . . Une „ bonté, une ſageſſe, un pouvoir ſans limites; d'après ſes bienfaits, d'après l'ordre „ que l'on crut voir régner dans le monde. „ Mais d'un autre côté, comment s'empêcher de lui attribuer de la malice, de l'imprudence, du caprice, à la vue des déſordres fréquens & des maux ſans nombre, „ dont le genre humain eſt ſi ſouvent la victime, & dont ce monde eſt le théatre? „ Comment éviter de le taxer d'imprudence, en le voyant continuellement occupé „ à détruire ſes propres ouvrages? Comment ne pas ſoupçonner en lui de l'impuiſſance, en voyant l'inexécution perpétuelle des projets qu'on lui ſuppoſoit (a)?

(a) Pages 45. & 46. Contag. ſacr. ch. 1. p. 4. ſ. 2. p. 37. Eſſai ſur les préjugés, ch. 9. p. 208.

On doit être surpris de voir insister sur l'origine du mal, un Philosophe qui nous fournit lui-même les principes pour répondre à cette difficulté. Il a remarqué que les désordres particuliers que nous voyons dans le monde, rentrent dans l'ordre général (*a*) ; que les êtres qui périssent, sont forcés de contribuer par leur ruine, à la production des autres (*b*) ; il a reconnu que le mal est nécessaire à l'homme ; que s'il étoit inaccessible au mal, il ne seroit pas moins insensible au bien ; que ce ne seroit plus un homme, mais un automate (*c*). Il nous a représenté que la Nature ne fut point pour nous une marâtre ; que si nous étions plus justes, en nous rendant compte de nos plaisirs & de nos peines, nous reconnoîtrions que la somme des premiers excede de beaucoup celle des derniers ; que puisque tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons en conclure qu'ils ne sont pas si malheureux qu'on le pense (*d*). Ce qui est un bien dans le système de la Fatalité, devient-il un mal, dès que l'on croit en Dieu ? L'Apologiste de la Nature est-il en droit de blasphémer contre la Providence ? Il répétera au-moins six fois la même objection.

Ce que la révélation nous apprend sur la punition des *Anges rebelles*, n'a point été imaginé pour trancher la difficulté de l'ori-

(*a*) Tome 1. c. 5. p. 60.
(*b*) Chap. 4. p. 40.
(*c*) Tome 2. c. 1. p. 3. & 4.
(*d*) Tome 1. c. 15. p. 349. 353. & 354.

gine du mal (*a*) ; cette difficulté demeure la même, ſoit que l'homme ait été tenté par le Démon, ſoit qu'il ait été entraîné par ſon ſeul penchant ; puiſque dans l'un & l'autre cas on ſuppoſe qu'il eſt également libre. Qu'y a-t-il de commun entre cette doctrine & la fable des Titans ? Celle-ci n'eſt qu'une allégorie, pour déſigner un changement arrivé dans la Religion Grecque (*b*) ; toutes les ſpéculations bâties ſur le parellele de ces deux opinions, ne ſont qu'une imagination vaine & hors de propos.

La liberté de l'homme eſt le dogme dont on ſe ſert pour répondre en partie aux objections contre la Providence ; l'Auteur s'applique à le préſenter ſous un aſpect ridicule (*c*). Comme il ſe répete encore dans le Chapitre ſuivant, & qu'il entre dans un plus grand détail, nous différerons pour quelques momens de lui répondre. Continuons à ſuivre la progreſſion qu'il a voulu établir entre les différentes parties du Syſtême religieux.

Il eſt faux que la liberté ait été inventée pour juſtifier Dieu du mal qu'il fit à l'homme ; le libre-arbitre eſt une vérité de ſentiment, dont tous les hommes portent la preuve en eux-mêmes. Les plus groſſiers, les plus ignorans, qui n'ont jamais réfléchi ſur l'origine du mal, ni formé aucun ſyſtême, & qui ne conſultent que le bon-ſens, en ſont

(*a*) Page 64.
(*b*) Origine des Dieux du Paganiſme, quatrieme Partie, p. 25.
(*c*) Page 47.

auſſi convaincus, auſſi intimement perſuadés que les Philoſophes. Ces derniers, loin d'être les inventeurs de la liberté, ſont les premiers qui ſe ſoient aviſés de la révoquer en doute, & de l'attaquer par des ſophiſmes. Par une bizarrerie frappante, les Stoïciens qui croyoient une Divinité, ſoumettoient tout au Deſtin ou à la Fatalité; les Epicuriens, qui ne croyoient point de Dieu, admettoient la liberté: ils ne ſe propoſoient pas par-là de rendre raiſon de l'origine du mal (*a*).

§. VII.

Que penſer du tiſſu de calomnies que l'Auteur vomit contre les Religions en général, pour avoir le plaiſir de confondre la véritable avec les fauſſes? Il n'eſt pas vrai que l'on nous faſſe adorer aujourd'hui un Dieu bizarre, injuſte, ſanguinaire, implacable (*b*), &c. & ſur quelle preuve ſont fondés tous ces blaſphêmes? C'eſt que „ Dieu nous „ punit en ce monde, & nous punira dans „ l'autre des fautes dont la nature qu'il nous „ a donnée, nous a rendus ſuſceptibles. Parce que je ſuis ſuſceptible ou capable de pécher, en ſuis-je moins libre quand je peche? Qu'eſt-ce que la liberté dans l'homme, ſinon le pouvoir de faire le bien ou le mal à ſon choix? D'ailleurs Dieu ne punit pas deux fois le même crime; s'il nous en punit en ce

(*a*) Lucrece, l. 2. v. 261.
(*b*) Page 50. Contagion ſacrée, ch. 1. p. 18. c. 2. p. 28. & ſuiv. ch. 3. p. 48. Eſſai ſur les préjugés. c. 6. p. 127.

monde, il ne nous en punira pas dans l'autre, à moins que nous n'y perſévérions malgré le châtiment. *Dùm judicamur à Domino, corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur* (a). *Quis enim filius quem non corripit Pater* (b) ?

„ Il nous punit pour ignorer ſon eſſence „ inconcevable & ſes volontés obſcures (c) : fauſſeté criante ; Dieu ne punit point l'ignorance, à moins qu'elle ne ſoit volontaire & affectée.

„ Il nous punit des tranſgreſſions de nos „ peres ". Et de quelle maniere ? Eſt-ce en nous privant des avantages dûs à notre nature ? S'il ne nous accorde point les mêmes dons ſurnaturels, qu'il avoit fait à nos peres, avons-nous droit de nous en plaindre ?

„ Ses caprices deſpotiques décident de „ notre ſort éternel ; c'eſt d'après ces décrets „ fatals que nous devenons ſes amis ou ſes „ ennemis, en dépit de nous-mêmes ". Impoſture. C'eſt l'uſage de notre liberté qui décide de notre ſort éternel ; il n'y a point en Dieu de décret fatal, de prédeſtination abſolue à la damnation ; c'eſt une imagination impie de Calvin.

„ Il ne nous fait libres que pour avoir le „ plaiſir barbare de nous châtier de l'abus „ néceſſaire que nos paſſions ou nos erreurs „ nous font faire de notre liberté (d). Abſurdité & contradiction ; ſi l'abus de no-

(a) 1. *Cor.* 11. 32.
(b) *Hebr.* 12. 7.
(c) Contagion ſac. ch. 2. p. 36.
(d) Page 10. Contag. ſac. c. 10. p. 51. & 54.

tre liberté eſt *néceſſaire*, nous ne ſommes plus libres. Dieu ne nous la donne point pour que nous en abuſions ; toutes les fois que cela nous arrive, nous abuſons des graces qu'il ajoute à la liberté. Il eſt faux que la Théologie nous montre des mortels punis pour des fautes inévitables & néceſſaires, ſi ce n'eſt la Théologie des Calviniſtes rigides. S'ils ſoutiennent que Dieu *prédeſtine* le plus grand nombre des mortels à être ſes ennemis ; c'eſt une erreur que nous déteſtons.

Après avoir créé des erreurs monſtrueuſes pour les combattre, l'Auteur nous ramene à la Fatalité comme au ſouverain remede de tous les maux. „ En conſidérant la Nature, „ dit-il, les hommes auroient vu que les „ maux phyſiques, les peſtes, les contagions, „ les maladies ſont dues à des cauſes phyſi- „ ques “. Eh ! nous n'en avons jamais douté. „ Ils en auroient cherché les remedes “ (*a*). Auſſi le faiſons-nous : la créance d'une Providence ne nous empêche point d'avoir recours aux remedes naturels.

Il eſt faux que l'idée noire de la méchanceté de Dieu ſe préſente à l'eſprit, plutôt que celle de ſa bonté (*b*). Les Incrédules, qui haïſſent la Divinité par humeur noire, & parce qu'ils ne la connoiſſent pas, penſent peut-être ainſi : mais un Chrétien, inſtruit par ſa Religion & par ſa propre expérience, n'a jamais vu en Dieu que de la bonté & de

(*a*) Page 52.
(*b*) Page 53. Contag. ſac. c. 9. tom. 2. p. 2.

la

la juſtice; il ne rend point ſes hommages à un maître capricieux & malfaiſant, mais à un Pere tendre dont il ne ceſſe d'éprouver les bienfaits, & duquel il eſpere ſon ſalut.

Il eſt faux que toutes les nations aient rendu à la Divinité un culte bizarre, inſenſé, lugubre, cruel (*a*); le culte que nous lui rendons, & le ſeul qui nous intéreſſe, ne fut jamais tel. Il eſt faux que les Adorateurs d'un Dieu, que l'on montre comme un modele de bonté, ſe livrent aux plus cruelles extravagances contre eux-mêmes, & commettent contre les autres les crimes les plus affreux. Ceux qui pratiquent des auſtérités & des mortifications, ne font par Religion que ce qu'ont fait autrefois par tempérance pluſieurs Philoſophes. Loin de nuire à leur ſanté, ils ont ordinairement le corps plus vigoureux, & la tête plus ſaine, que tous les Epicuriens & les Matérialiſtes, qui ne connoiſſent d'autres plaiſirs que ceux du corps. On ne traite point d'inſenſés ni de cruels, les Philoſophes qui affoibliſſent leur tempérament par des veilles aſſidues, & par un goût pour l'étude qui a dégénéré en paſſion: leur travail eſt cependant plus meurtrier que toutes les auſtérités des Anachoretes.

La Religion n'inſpire que la charité, la douceur, la patience envers les autres hommes. L'Auteur eſt convenu lui-même que

(*a*) Page 54. Contagion ſacrée, ch. 1. p. 22. ch. 9. p. 31. & 35.

le faux zele ou le fanatiſme eſt un défaut du tempérament, un déréglement de l'imagination (*a*). Un fait inconteſtable, c'eſt que dans aucun lieu de l'Univers, il ne regne autant d'ordre, de liberté, de paix, de ſécurité, que chez les Nations chrétiennes. Si tous ceux qui ont de la Religion, étoient autant de fanatiques & de perſécuteurs, les Incrédules n'auroient pas autant de liberté qu'ils en ont de parler, d'écrire, d'invectiver & de déraiſonner. Mais il faut nous armer de courage, pour eſſuyer encore plus d'une fois les mêmes déclamations.

CHAPITRE III.

Y a-t-il de la confuſion & de la contradiction dans les idées de la Théologie ? De l'origine du mal.

§. I.

ON a ſouvent eu lieu de remarquer dans les livres des Incrédules, que leurs talens ne ſe déploient jamais avec plus d'avantage que lorſqu'ils attaquent leurs adverſaires. Dès qu'ils ſont obligés d'établir un ſyſtême, de former un plan de doctrine ou de morale, rien de ſi foible que leurs preuves, rien de moins lié que leurs raiſonnemens ; on diroit que leur génie les abandonne. Mais

(*a*) Tome 1. ch. 9. p. 130.

quand il eſt queſtion de former des difficultés contre les opinions reçues, d'invectiver contre les abus, de tourner en ridicule les Théologiens, alors leur eſprit prend l'eſſor, leur ſagacité ſe développe toute entiere; leur éloquence triomphe: le cœur conduit leur plume; la paſſion ſemble les élever au-deſſus d'eux-mêmes. Leur Philoſophie n'a de force que pour détruire; elle eſt impuiſſante, lorſqu'il s'agit de nous preſcrire ce que nous devons croire.

Parmi le grand nombre de ceux qui ont écrit contre les Dogmes du Chriſtianiſme, il n'en eſt aucun qui l'ait fait avec plus de véhémence que l'Auteur du Syſtême de la Nature; on peut dire même avec plus de fureur. Il n'a point fait d'objections nouvelles, mais il a raſſemblé toutes les anciennes, & il a cru leur donner une force invincible par l'énergie des expreſſions. Perſonne n'a diſtilé un fiel plus amer ſur les articles eſſentiels de notre croyance, ſur l'idée que nous avons de Dieu, ſur les effets dont il prétend que la Religion a été la cauſe: elle eſt, ſelon lui, le plus funeſte préſent que l'ont ait pu faire aux hommes; la détruire & la déraciner de tous les cœurs, ſeroit le plus grand ſervice que l'on pût rendre à la ſociété.

Mais après les aveux qu'il a faits, après avoir indiqué la vraie ſource de la créance d'un Dieu, & de l'établiſſement du culte religieux, il eſt étonnant qu'il n'ait pas apperçu l'inutilité & le ridicule de ſes déclamations. Il eſt convenu que l'homme a puiſé

ces idées dans lui-même & dans ſa propre nature, ſans que perſonne les lui ait ſuggérées. Né ſenſible, expoſé à éprouver des biens & des maux, l'homme n'a pu ſe perſuader qu'ils n'euſſent d'autre principe qu'une matiere inanimée & une nature aveugle; il a été invinciblement déterminé à les attribuer à une cauſe intelligente, capable d'amour & de haine, de bienveillance & d'inimitié; de-là le culte qu'il lui a rendu, les efforts qu'il a faits pour mériter ſes faveurs, & détourner les effets de ſa colere: de-là il a conclu l'obligation de pratiquer la vertu pour lui plaire, & d'éviter le crime, de peur de l'irriter: de-là en un mot ſont nées la Religion & la Morale, ſeuls fondemens de la ſociété.

Attaquer ces notions conſtantes, univerſelles, auſſi anciennes & auſſi étendues que la race des hommes, eſt-ce un projet ſenſé? Si elles ſont fauſſes, comment ont-elles été inévitables? Si elles ſont nuiſibles, comment ont-elles été juſqu'à préſent le ſeul mobile des actions humaines, le ſeul reſſort qui a mis le monde *moral* en mouvement? Tels ſont cependant les deux points que notre Réformateur ſe propoſe de démontrer.

§. II.

Il prétend d'abord que les Théologiens, convaincus de l'incompatibilité & de la contradiction des idées qu'ils avoient de la Divinité, ont défendu aux hommes d'en rai-

ſonner ; & qu'ils ont accumulé les Myſteres pour ſe rendre maîtres d'expliquer à leur fantaiſie les voies & les deſſeins du Dieu énigmatique, qu'ils faiſoient adorer (*a*). Le Lecteur appercevra aiſément la contradiction de ce reproche. Sont-ce les Théologiens qui ſont les premiers Auteurs de la Religion ? Alors on pourroit leur attribuer les idées que les hommes ont conçues de la Divinité. Mais l'Auteur a enſeigné lui-même que les Peuples ſauvages n'ont point attendu qu'il y eût des Théologiens pour penſer à un Dieu; ils y ont été forcés, ſelon lui, par le ſentiment de leurs beſoins & de leurs maux ; ils ont puiſé en eux-mêmes, & non dans le cerveau des Théologiens, les attributs qu'ils lui ont donnés. Le mal étoit donc déja fait, & l'erreur établie, lorſque les Théologiens ſont arrivés. En raiſonnant eux-mêmes, ils n'ont fait que ſuivre le tortent qui entraînoit tous les hommes. Il eſt bon de faire attention qu'il ne s'agit point ici des *Myſteres* enſeignés par la révélation ; puiſque l'Auteur parle des qualités que les hommes ont puiſées *dans leur propre nature*, pour les aſſigner à l'Etre qui gouverne l'Univers, qualités dont il ſoutient que *le mélange eſt incompatible*. Or, dès que les hommes ont admis un Dieu, ils lui ont aſſigné des qualités : &, puiſque, ſelon l'Auteur, Dieu a été connu, avant qu'il y eût aucune Religion révélée,

(*a*) Page 56. Contag. ſac. c. 2. p. 28. & c. 4. p. 71. Eſſai ſur les préjugés, ch. 11. p. 237.

il eſt clair que les *myſteres*, ou le mêlange des qualités incompatibles en Dieu, a précédé la révélation ; qu'il y a eu des myſteres dans la Religion naturelle, auſſi bien que dans les Religions révélées. C'eſt un point qu'il ne faut pas oublier.

„ On parvint, dit-il, aiſément à perſua-
„ der aux hommes qu'il falloit croire ce
„ qu'ils ne pouvoient concevoir, que le ſa-
„ crifice de la raiſon étoit le plus agréable
„ que l'on pût faire à un Maître fantaſque,
„ qui ne vouloit pas que l'on fît uſage de ſes
„ dons. Il eſt évident que toute Religion eſt
„ fondée ſur le principe abſurde, que l'hom-
„ me eſt obligé de croire fermement ce qu'il
„ eſt dans l'impoſſibilité la plus totale de
„ comprendre (*a*).

Nous avons pleinement ſatisfait à tous ces reproches dans le *Déiſme réfuté*, premiere Lettre, & il ſeroit inutile d'y répondre de nouveau. L'aveu de l'Auteur ſuffit pour faire ſentir que dès que l'on croit un Dieu, l'on eſt forcé d'admettre des myſteres.

§. III.

„ Les attributs théologiques ou métaphy-
„ ſiques de Dieu, dit-il, ne ſont que de
„ pures négations des qualités qui ſe trou-
„ vent dans l'homme, ou dans tous les êtres
„ qu'il connoît. Ainſi Dieu eſt *infini*, c'eſt-

(*a*) Page 57. Dans le Texte & dans la Note. Contag. ſac. ch. 9. p. 2.

„ à-dire, qu'il n'eſt point, comme les au-
„ tres êtres, circonſcrit par les bornes de
„ l'eſpace : il eſt *éternel* ; cela ſignifie qu'il
„ n'a point eu de commencement, & qu'il
„ n'aura jamais de fin ; *immuable*, ou non
„ ſujet au changement ; *immatériel*, & c'eſt
„ comme ſi l'on diſoit, qu'il n'eſt rien de
„ tout ce que nous connoiſſons (*a*).

Il eſt aſſez ſingulier que l'Auteur nous blâme de donner à Dieu des qualités qu'il accorde lui-même à la matiere ; or il prétend que la matiere *eſt infinie*, *éternelle*, *immuable* (*b*).

En ſecond lieu, eſt-il vrai que l'*éternité* ſoit une qualité négative ? L'Etre éternel, c'eſt l'Etre néceſſaire, l'Etre exiſtant par lui-même : de cet attribut eſſentiel & très-poſitif s'enſuivent tous les autres. Quels que ſoient les termes dont on ſe ſert pour les exprimer, ils ſont auſſi poſitifs & auſſi réels que l'eſſence même de laquelle ils émanent par une conſéquence évidente.

Dirons-nous encore que l'eſprit eſt ſeulement une négation de la matiere ? Mais, par la même raiſon, la matiere eſt une négation de l'eſprit. Nous concevons auſſi clairement l'eſprit, que nous concevons la matiere.

L'Auteur trouve encore mauvais que l'on attribue à Dieu la ſcience, la ſageſſe, l'intelligence, la toute-puiſſance ; de ces qua-

(*a*) Pages 58. & 59.
(*b*) Chap. 4. p. 104. & 136.

lités, dit-il, il ne réſulte qu'un tout métaphyſique & abſtrait (*a*). A-t-il donc oublié qu'en donnant une notion de la matiere, il a déſigné pour ſes attributs, l'étendue, la diviſibilité, la ſolidité, la figurabilité, la mobilité, la gravité: ce ſont-là autant de qualités *abſtraites*; en faut-il conclure que la matiere n'eſt qu'un tout métaphyſique, une abſtraction?

Selon lui, l'intelligence, la ſageſſe, la bonté, la puiſſance, &c. ne ſont que des qualités *morales*, ou plutôt des qualités humaines, dont l'homme ſeul eſt capable, & qui ne peuvent convenir à un être dépourvu d'organes: un Dieu immatériel ne peut ni agir, ni penſer comme un être matériel; il ne peut avoir les qualités, les ſentimens, les volontés, les vertus, dont l'homme eſt ſuſceptible par ſon organiſation. Ce ſont-là, dit-il, des contradictions palpables (*b*).

A la vérité, ſi dans l'homme c'eſt la matiere qui penſe, qui veut, qui agit; ſi ce ſont les organes qui operent tout, ſans que l'ame ou l'eſprit y ait aucune part, il eſt clair qu'un Dieu immatériel & ſans organes, ne peut ni penſer, ni vouloir, ni agir, ni être ſuſceptible d'aucune qualité morale.

Mais notre Philoſophe a-t-il démontré cette prétention abſurde, à laquelle il a conſacré trois Chapitres entiers de ſon premier

(*a*) Page 59.
(*b*) Page 60. Contag. ſac. c. 1. p. 2.

Volume

Volume (*a*) ? Il n'a donné pour preuve que des contradictions & un abus continuel des termes ; l'abſurdité n'eſt pas à dire qu'un être penſe & veut ſans organes ; elle eſt plutôt à ſoutenir que ce ſont les organes qui veulent & qui penſent. „ Il me ſemble, „ dit l'Auteur d'Emile, que la Philoſophie, „ en voulant prouver que la matiere penſe, „ a démontré que les Philoſophes ne pen- „ ſent point.

Cependant, ſelon notre Matérialiſte, c'eſt encore une contradiction d'affirmer (*b*) qu'un pur eſprit eſt le moteur du Monde matériel. Il auroit mieux rencontré, s'il avoit dit qu'il y a contradiction à ſoutenir que la matiere ſe meut elle-même ; & nous l'avons démontré.

„ Un être immenſe peut remplir l'eſ- „ pace, ſans en exclure pourtant la Na- „ ture " : c'eſt une nouvelle contradiction qu'il nous reproche ; mais nous n'avons jamais dit que Dieu *remplit l'eſpace* comme les corps ; nous diſons qu'il eſt préſent à l'eſpace ; les eſprits ne rempliſſent point de lieu, puiſqu'ils ne ſont pas étendus.

L'Auteur inſiſte principalement ſur l'origine du mal ; & cette queſtion mérite une attention particuliere.

§. IV.

On diſtingue des maux de trois eſpeces ;

(*a*) Chap. 7. 8. & 9.
(*b*) Page 61.

les imperfections de tous les êtres ; les douleurs auxquelles ſont expoſées les créatures ſenſibles : les crimes dans leſquels peuvent tomber les agens raiſonnables & libres.

La bonté en général eſt l'inclination à faire du bien. Dès qu'on la ſuppoſe jointe à une puiſſance infinie (& il faut néceſſairement la ſuppoſer telle en Dieu), il eſt abſurde de conclure qu'un Dieu bon doit faire aux créatures tout le bien qu'il peut leur faire ; puiſqu'il peut leur en faire à l'infini, on ne trouvera jamais un point où la bonté doive s'arrêter ; quelque bien qu'il accorde à un être particulier, il peut toujours lui en accorder davantage : ainſi, prétendre qu'une bonté infinie doit faire *tout le bien qu'elle peut*, c'eſt ſe contredire, c'eſt la réduire à l'impoſſibilité de rien faire du tout. Quelque parfaite que l'on ſuppoſe la nature des êtres créés, quelque grand que ſoit leur bonheur, l'un & l'autre ſont toujours finis & bornés ; ils peuvent toujours augmenter ; la même plainte reviendra toujours contre la bonté du Créateur.

Il faut donc convenir que Dieu, quoiqu'infiniment bon & puiſſant, a pu, ſans déroger à ſa puiſſance & à ſa bonté, produire des êtres plus ou moins parfaits, varier les degrés de leurs perfections ; & dès qu'il peut y avoir du plus ou du moins, il y a néceſſairement des imperfections & des défauts, du moins relatifs. Soutenir que Dieu n'a pu créer un être imparfait, c'eſt affirmer qu'il n'a rien pu produire de borné,

qu'il a dû pouſſer la perfection de ſes ouvrages à l'infini, qu'ils ne ſont pas dignes de lui, s'ils ne ſont auſſi parfaits que lui-même. Abſurdité révoltante : tout être créé eſt eſſentiellement borné, & tout être borné eſt imparfait.

De même, Dieu a pu créer des êtres ſenſibles, ſuſceptibles de plaiſir & de douleur. Si en vertu de leur ſenſibilité, ils ſont en droit d'exiger tout le bonheur dont ils ſont capables, nous irons encore à l'infini; puiſque le bonheur peut croître à l'infini. La privation d'un plus grand degré de bonheur connu, eſt un ſujet de regret; par conſéquent un mal. Dès que le bonheur d'une créature eſt borné, l'on dira : mais ſi Dieu lui avoit accordé un bonheur plus parfait, ſa bonté auroit été plus grande; donc la bonté de Dieu n'eſt pas infinie. Voilà comme Bayle & ſes diſciples ont toujours raiſonné (*a*).

Toute la difficulté qu'ils propoſent ſur le mal moral, conſiſte à ſçavoir ſi Dieu, infiniment bon, a pu accorder à l'homme la liberté de pécher, ou le pouvoir de ſe rendre malheureux. Ce pouvoir, diſent-ils, eſt un don empoiſonné, un don funeſte, un mal plutôt qu'un bien; une bonté infinie n'a pas pu & n'a pas dû l'accorder : car enfin la bonté de Dieu nous paroîtroit plus grande, s'il avoit rendu l'homme né-

(*a*) V. Rép. aux Queſt. d'un Prov. c. 145. tome 5. p. 800. de ſes Œuvres.

ceſſairement heureux. Il eſt clair que cette conſéquence nous conduit toujours à l'infini & à la même abſurdité.

Or un principe d'où s'enſuit une abſurdité, eſt évidemment faux. Il eſt abſurde de ſoutenir qu'un Dieu, infiniment bon, doit accorder à ſes créatures tout le bien dont elles ſont capables, tout le bien qu'il peut leur faire, tout le bien que nous pouvons concevoir: cela eſt impoſſible, puiſque ce bien, dans quelque degré qu'il ſoit, peut être augmenté à l'infini.

De-là s'enſuit 1°. une différence eſſentielle entre la maniere dont on doit raiſonner de la bonté de Dieu, & de la bonté des êtres bornés. Un agent borné ne peut être cenſé bon, à moins qu'il ne faſſe *tout le bien qu'il peut faire:* ſa puiſſance eſt la meſure de ſa bonté: à l'égard de Dieu, la regle eſt fauſſe & contradictoire. Toutes les comparaiſons que l'on fait entre Dieu & un Pere, un Tuteur, un Médecin, un Maître, un Souverain, &c. ſont fautives & ne prouvent rien; parce que ceux-ci ne ſont bons, qu'autant qu'ils portent la bonté auſſi loin que leur pouvoir s'étend.

2°. Que l'étendue des bienfaits de Dieu n'eſt point la meſure par laquelle nous devons juger de ſa bonté: ſes bienfaits ſont néceſſairement bornés; il eſt infiniment bon, parce qu'il eſt l'Etre néceſſaire que rien ne peut borner. Tout raiſonnement qui porte ſur la ſuppoſition contraire, eſt faux & abſurde.

3°. Que pour juger ſi un don eſt digne de Dieu, il faut examiner ſi c'eſt un mal qui ne ſoit mêlé d'aucun bien. Dès qu'il eſt bon à certains égards, quand même il pourroit devenir un mal par notre faute, il s'enſuit ſeulement que c'eſt un bien borné, un bien qui pourroit être plus grand; mais il ne s'enſuit pas que ce ſoit *un mal pur*, un don incompatible avec la bonté de Dieu, puiſque ſes dons ſont néceſſairement bornés.

La liberté eſt évidemment un don de cette eſpece, de même que la ſenſibilité. La liberté eſt le pouvoir de nous rendre heureux, auſſi-bien que de nous rendre malheureux: ſous le premier aſpect, elle eſt un très-grand bien; elle ne devient un mal, que par l'abus volontaire que nous en faiſons. Si elle étoit toujours accompagnée d'une grace efficace pour en bien uſer, elle ſeroit ſans doute un plus grand bien; mais il n'eſt pas vrai que ſans ce ſecours efficace, elle ſoit *un mal pur*.

Il eſt bon de remarquer que Bayle lui-même eſt convenu des principes que nous venons d'établir. Il déclare „ qu'il n'admet „ point pour regle de la bonté & de la ſain- „ teté de Dieu, les idées que nous avons „ de la bonté & de la ſainteté en général.... „ Que nos idées naturelles ne peuvent point „ être la meſure commune de la bonté & de „ la ſainteté divine, & de la bonté & de la „ ſainteté humaine; que n'y ayant point de „ proportion entre le fini & l'infini, il ne

„ faut point ſe promettre de meſurer à la „ même aune, la conduite de Dieu & la „ conduite des hommes; & qu'ainſi, ce qui „ ſeroit incompatible avec la bonté & la „ ſainteté de l'homme, eſt compatible avec „ la bonté & la ſainteté de Dieu, quoique „ nos fo bles lumieres ne puiſſent pas ap- „ percevoir cette compatibilité ". Il ajoute, quen admettant le principe oppoſé, on ne conçoit plus comment Dieu peut permettre, que l'homme ſouffre ſeulement *un quart d'heure de colique* (*a*).

De tous les attributs de Dieu, dit-il ailleurs: „ la bonté ſeroit le plus viſible, ſi les „ hommes ſe ſervoient de réflexion. Quelle „ bonté n'eſt-ce pas d'avoir attaché du „ plaiſir à toutes les actions néceſſaires, & „ de nous avoir rendus ſuſceptibles du plaiſir en une infinité de façons? On a beau „ dire que nous ſommes encore plus ſuſceptibles du chagrin & de la douleur, „ cela n'eſt pas vrai; & quand cela ſeroit „ vrai, nous ne devrions pas pour cela „ méconnoître la grande bonté de Dieu, „ puiſqu'il nous ſeroit aiſé de voir que les „ plaiſirs dont nous jouiſſons, viennent des „ Loix qu'il a poſées dans la Nature; & „ qu'au contraire, la plupart de nos chagrins viennent du mauvais uſage que nous „ faiſons de notre raiſon. Mais il n'eſt pas „ vrai que dans ce monde l'homme ſouffre „ plus de maux que de biens; c'eſt notre

(*a*) Œuvres de Bayle, tom. 2. p. 997. & 998.

„ ingratitude, notre orgueil & notre hu-
„ meur inſatiable qui nous fait parler de
„ la ſorte : *Falsò queritur de naturâ ſuâ*
„ *genus humanum*“. Salluſt. (*a*).

En partant de ces notions, qui nous paroiſſent évidentes, en rappellant les aveux de l'Auteur (*b*), toutes les objections qu'il a tirées de Bayle & que cent autres Ecrivains ont copiées, tombent d'elles-mêmes, & ne ſignifient plus rien.

§. V.

„ On prétend, dit-il, que la bonté de
„ Dieu, ſe montre dans toutes ſes œuvres ;
„ cependant nous ne donnons le titre de
„ bon qu'à ceux d'entre les hommes dont
„ les actions ne produiſent ſur nous que des
„ effets que nous approuvons ; le Maître de
„ la Nature a-t-il donc cette bonté ? N'eſt-
„ il pas l'Auteur de toutes choſes ? Dans
„ ce cas ne ſommes-nous pas forcés de lui
„ attribuer également les douleurs de la
„ goutte, les ardeurs de la fievre, les con-
„ tagions, les famines, les guerres qui dé-
„ ſolent l'eſpece humaine, &c. (*c*) ? L'Auteur a beau champ pour déclamer : ſur l'article des maux de ce monde, l'éloquence ne tarit jamais ; c'eſt un des lieux communs le plus fécond & le plus inépuiſable.

1°. La comparaiſon de la bonté de Dieu

(*a*) Nouv. de la Répub. des Lettres, Août 1684. art. 6.
(*b*) Cap. 1. §. 3. ci-deſſus.
(*c*) Page 61. Contag. ſac. c. 2. p. 27.

avec la bonté de l'homme eſt fautive ; nous l'avons démontré : cent fois l'Auteur y reviendra (*a*), & cent fois nous répondrons de même. 2°. Il a reconnu que le *mal eſt néceſſaire à l'homme* ; que ſans lui, il ne pourroit connoître ce qui lui nuit, ni l'éviter, ni ſe procurer le bien-être (*b*). C'eſt donc très-mal raiſonner de conclure, parce que l'homme ſouffre, que Dieu ſe plaît à contriſter ſes enfans (*c*). 3°. Il nous a fait remarquer que la ſomme des biens excede de beaucoup celle des maux ; que les hommes ne ſont pas ſi malheureux qu'on le penſe, puiſqu'ils ſont très-attachés à la vie ; que la Nature ne fut point pour nous une marâtre (*d*). Si l'on a tort d'accuſer la Nature, peut-on avoir raiſon de blaſphémer contre ſon Auteur ?

„ Que deviennent, diſent les Matérialiſtes, ces *cauſes finales*, ſi fauſſement „ ſuppoſées, & qu'on nous donne comme „ les preuves les plus fortes de l'exiſtence „ d'un Dieu ſage & tout-puiſſant, qui „ néanmoins ne peut conſerver ſon ouvrage „ qu'en le détruiſant, & qui n'a pu tout-„ d'un-coup lui donner le degré de perfec-„ tion & de conſiſtance dont il étoit ſuſ-„ ceptible (*e*) ?

J'avoue que je n'entends point cette objection. Les ouvrages de Dieu ont eu dès

(*a*) Pages 67. & 71.
(*b*) Chap. 1. p. 3. & 4.
(*c*) Page 62.
(*d*) Tome 1. ch. 16. p. 340. 353. & 354.
(*e*) Lucret. l. 5. v. 201.

le moment de la création, le même degré de perfection & de conſiſtance qu'ils ont aujourd'hui. L'Auteur a obſervé lui-même qu'un être, en ſe détruiſant, contribue à la production d'un autre; & cet ordre eſt auſſi ancien que le monde: pour que Dieu ſoit cenſé un Etre ſage, il n'eſt pas néceſſaire que les êtres particuliers ſoient éternels. Peut-on admettre la ſenſibilité dans l'homme, ſans admettre les cauſes finales?

Soutiendra-t-on ſérieuſement avec l'Epicurien Lucrece & avec Spinoſa, que les yeux ne nous ont point été donnés pour voir, les oreilles pour entendre, la langue pour parler, les pieds pour marcher; que c'eſt par haſard que nous nous en ſervons pour ces différens uſages (*a*)?

Il tourne en ridicule la maxime, que *l'Univers a été fait pour l'homme*, parce que l'homme eſt mortel, & que ſouvent les autres êtres le détruiſent; parce qu'il n'occupe qu'un très-petit eſpace ſur le globe; parce que s'il y a un Dieu, il eſt le Dieu de toute la Nature (*b*).

Avant de condamner une propoſition, il faudroit commencer par en ſaiſir le véritable ſens. De tous les êtres que nous connoiſſons, y en a-t-il quelqu'un avec lequel la Nature ſemble avoir une relation plus marquée qu'avec les beſoins de l'homme?

(*a*) Lucrece, liv. 4. v. 823. *Spinoſa Ethicæ*; premiere Part. à la fin.

(*b*) Pages 62. & 63. Lucrece, liv. 5. v. 157. Eſſai ſur les préjugés, c. 2. p. 34.

En eſt-il un ſeul qui poſſede, auſſi parfaitement que l'homme, le talent de s'en approprier les différentes parties? Puiſque le Créateur n'a point agi au haſard, mais avec intelligence & à deſſein, il a donc voulu que les choſes fuſſent telles qu'elles ſont en effet. C'eſt lui qui a donné cette propriété à l'homme? & il eſt vrai de dire qu'il a deſtiné à l'uſage de l'homme, les choſes que celui-ci fait réellement ſervir à ſon uſage, ſur leſquelles il exerce une eſpece de domaine; & l'on ne peut diſconvenir que ce domaine ne ſoit fort étendu. Cela n'empêche point que Dieu n'ait également pourvu aux beſoins des autres êtres ſenſibles. Pour que l'homme exerce pendant ſa vie un pouvoir très-marqué ſur une grande partie de la Nature, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit immortel.

Mais, dira-t-on, puiſque Dieu a voulu que les choſes fuſſent telles que nous les voyons; il a donc deſtiné la plupart des êtres aux malheurs, & à la deſtruction de l'homme, puiſque ces êtres le font réellement ſouffrir; voilà donc un trait de méchanceté de la part du Créateur, auſſi-bien que des marques de bonté; ſur quoi fondés, prétendrons-nous que Dieu a plutôt voulu le bien que le mal, puiſque l'un & l'autre ſont également l'effet de l'arrangement qu'il a formé (*a*)?

(*a*) Page 63. Contag. ſac. c. 2. p. 27. Lucrece, l. 5. v. 223.

Nous ſommes fondés à le prétendre, ſur l'aveu que l Auteur a été forcé de faire, & que la vérité lui a dicté, que *la ſomme des biens excede de beaucoup celle des maux*, & que nous n'avons aucun lieu de nous plaindre de la Nature. Il s'enſuit évidemment que le Créateur, en nous donnant la vie, a eu deſſein de nous faire du bien plutôt que du mal; que ſi nous éprouvons l'un & l'autre, c'eſt qu'une Nature ſenſible & bornée, telle que la nôtre, n'a aucun droit à une exiſtence plus heureuſe; ou bien ce droit va à l'infini. Dieu pouvoit ſans doute nous accorder un bonheur plus parfait; mais il a voulu que ce bonheur fût la récompenſe du bon uſage de notre liberté, & fût réſervé pour une autre vie. Il n'y a, dans cette deſtination, aucun ſujet de calomnier ſa bonté; mais plutôt de la bénir, & de nous conformer à ſes deſſeins.

En vain notre Philoſophe ſoutient qu'on ne peut juſtifier la Nature qu'en reconnoiſſant par-tout les effets de la néceſſité, ou en admettant deux principes également puiſſans, oppoſés l'un à l'autre (*a*). Ces deux hypotheſes ſont auſſi déraiſonnables l'une que l'autre. Bayle n'a pas fait difficulté de convenir de l'abſurdité des deux principes; & il ſeroit aiſé de la démontrer. Dans cette ſuppoſition même il faudroit encore admettre la néceſſité, & dire que les deux principes n'ont pas pu agir autrement qu'ils ont

(*a*) Pages 64. & 65.

fait. Or, nous avons fait voir que la néceſſité eſt une chimere, qu'il eſt ridicule de ſoutenir que l'homme, par exemple, ne peut abſolument être plus parfait ni plus heureux qu'il l'eſt, & qu'il y auroit contradiction à le ſuppoſer tel.

§. VI.

La plus grande difficulté eſt de concilier la liberté de l'homme & le péché avec la bonté divine ; & c'eſt ſur quoi l'Auteur inſiſte principalement ; mais ſans obſerver aucun ordre dans ſes objections.

Il ſoutient d'abord que l'homme ne peut offenſer Dieu ; „ offenſer quelqu'un, dit-il, „ c'eſt diminuer ſon bonheur, c'eſt l'affli„ ger, c'eſt lui faire éprouver un ſentiment „ douloureux.... Comment une foible créa„ ture peut-elle agir contre le gré d'une „ force irréſiſtible, qui ne conſent jamais „ au déſordre ou au péché " (*a*) ? Faux principe & fauſſe notion du péché.

Quiconque viole la Loi, offenſe le Légiſlateur, lors même que le bonheur de celui-ci n'en eſt aucunement troublé. Dieu a impoſé des Loix aux créatures raiſonnables, non pour ſon propre intérêt, mais pour le leur ; parce que ſans Loix elles ne pourroient vivre en ſociété. Ces Loix ſeroient ſans aucune force, s'il n'y avoit des peines à craindre pour ceux qui les violent.

(*a*) Page 65. Contagion ſacr. c. 1. p. 3. c. 2. p. 35.

Dieu ne punit donc point, parce qu'il eſt bleſſé par le péché ; mais parce qu'il eſt juſte & ſage. Il ne conduit point les êtres raiſonnables & libres, par une force irréſiſtible, mais par des motifs & par des ſecours, auxquels il eſt toujours en leur pouvoir de réſiſter. Autrement ils ne pourroient être dignes de récompenſe ni de punition.

Comment les Matérialiſtes ne voient-ils pas la contradiction dans laquelle ils tombent. Ils nous reprochent d'avoir formé la Divinité ſur le modele de l'homme ; & ils partent eux-mêmes de cette notion, pour conclure que la Divinité ne ſeroit pas heureuſe, ſi elle prenoit intérêt à nos actions, ſi elle étoit offenſée par nos crimes. Ils raiſonnent de la bonté, de la ſageſſe, de la juſtice de Dieu, ſur l'idée qu'ils ſe forment de ces mêmes qualités dans l'homme : c'eſt ſur cette comparaiſon fautive que portent toutes leurs objections.

„ La juſtice, continue l'Auteur, eſt la „ diſpoſition permanente de rendre à cha„ cun ce qui lui eſt dû ; or la Théologie „ nous répete ſans ceſſe que Dieu ne nous „ doit rien, qu'il peut diſpoſer à ſon gré des „ ouvrages de ſes mains, & même les plon„ ger, s'il lui plaiſoit, dans l'abyme de la „ miſere (*a*).

Vaines ſuppoſitions. La juſtice des hommes, conſiſte à rendre aux autres ce qui leur eſt dû ; la juſtice divine, à demander

(*a*) Page 65. Contagion ſacrée, ch. 2. p. 28.

compte à chacun de ce qu'elle lui a donné. Dieu ne nous doit rien en vertu d'une loi ſupérieure à laquelle il ſoit ſoumis ; mais il nous doit par bonté ce qu'il nous a fait eſpérer en nous donnant l'être. Il ne nous devoit pas l'exiſtence ; mais dès qu'il nous l'a donnée, il s'eſt déclaré notre bienfaiteur & notre pere. Voilà ce que la Théologie nous apprend d'après la parole de Dieu même. Dieu peut diſpoſer à ſon gré de ſes ouvrages, non en les rendant bons ou méchans malgré eux, ni en les rendant malheureux ſans raiſon : jamais la Théologie chrétienne n'a enſeigné cette impiété abſurde ; mais il peut en diſpoſer à ſon gré, par les moyens propres à conduire des êtres libres, & parce qu'il ſçait certainement tout ce qu'ils feront dans toutes les circonſtances poſſibles.

Il y a cependant des innocens qui ſouffrent, & des impies qui proſperent : ſi Dieu attend l'autre vie pour récompenſer les uns & pour punir les autres, il eſt du moins injuſte pendant cette vie (*a*) ; il eſt au moins coupable d'une injuſtice paſſagere.

Si les détracteurs de la Providence pouvoient raiſonner de ſang-froid, ils ſentiroient qu'il eſt abſurde de ſoutenir qu'elle doit récompenſer une bonne action ſur le champ, & punir le crime dès qu'il eſt commis. 1°. Cette conduite ne laiſſeroit aucun lieu au repentir ; elle ôteroit aux pécheurs,

(*a*) Page 66. Lucrece, liv. 6. v. 509.

les moyens de faire pénitence ; & aux juſtes, le mérite de perſévérer dans la vertu malgré ſes épreuves.

2°. Elle rendroit l'homme ſervile & mercenaire ; il éviteroit le mal par la ſeule crainte du châtiment toujours préſent ; il ſeroit vertueux par l'appas d'un avantage temporel infaillible. 3°. Souvent une action qui paroît louable, eſt réellement digne de punition, parce qu'elle a été faite par un motif criminel ; ſouvent un délit, qui ſemble mériter les plus grands ſupplices, eſt pardonnable, parce qu'il a été commis par ſurpriſe ou par erreur. Pour éviter les murmures, pour s'aſſujettir aux idées trompeuſes des hommes, Dieu ſeroit obligé de faire des injuſtices, en récompenſant une vertu qui n'eſt qu'apparente, & en puniſſant ſévérement une ſurpriſe pardonnable. 4°. Les ſouffrances des juſtes, ſont ſouvent la ſuite d'un fléau général : faudra-t-il que Dieu faſſe continuellement des miracles, pour leur procurer un ſort différent de celui des autres hommes ?

Il n'eſt donc pas vrai que la vie future ait été inventée pour mettre à couvert la juſtice de la Divinité ; la raiſon ſeule nous fait ſentir, & l'Auteur en eſt convenu (*a*), qu'il eſt impoſſible, ſelon le cours naturel des choſes, que la vertu ſoit toujours heureuſe en ce monde, & le crime toujours puni ; d'ailleurs un bonheur auſſi court que

(*a*) Page 68.

cette vie, ſeroit un trop foible ſalaire pour la vertu.

C'eſt une objection frivole de dire qu'il n'eſt aucun homme, rempli de bonté & d'humanité, qui ne deſirât de tout ſon cœur de rendre ſes ſemblables heureux; qu'un Roi vertueux devroit, s'il le pouvoit, récompenſer les bons, punir tous les méchans, prévenir tous les abus. Nous avons déja obſervé que ces comparaiſons ne prouvent rien. Le pouvoir borné des hommes ne peut point ſervir de modele au pouvoir infini de Dieu. Les hommes ne peuvent faire du bien ou du mal, récompenſer ou punir qu'en ce monde: leur juſtice impuiſſante ne peut différer ſes effets, ſans s'expoſer à les rendre nuls. Dieu ne riſque rien d'attendre; le criminel ne peut lui échapper; & l'homme vertueux ne peut rien perdre avec lui. Les hommes doivent faire tout le bien qu'ils peuvent; & ce pouvoir ne s'étend pas fort loin: Dieu qui peut en faire à l'infini, n'eſt point obligé à l'infini; ce ſeroit une contradiction.

La Juſtice divine ne reſſemble donc point à celle de l'homme (*a*), dans la maniere de procéder; mais elle obſerve la même regle, de ne jamais punir celui qui ne l'a pas mérité, & de ne point laiſſer la vertu ſans récompenſe.

Notre Philoſophe ſoutient que la clémence ne convient point à Dieu: „ Dans un

(*a*) Page 67.

„ Prince „

„ Prince, dit-il, la clémence eſt, ou une „ violation de la juſtice, ou l'exemption „ d'une loi trop dure; Dieu ne peut, ni „ bleſſer la juſtice, ni déroger à des loix „ que l'on ſuppoſe toujours équitables (*a*).

La clémence des Princes ne bleſſeroit jamais la juſtice, ne nuiroit jamais à la ſociété, ſi leur pouvoir étoit moins borné: s'ils poſſédoient le don de changer les cœurs & les volontés; s'ils avoient d'autres moyens d'arrêter les crimes, que l'exécution des Loix, ils ne courroient jamais aucun riſque à pardonner. Ce privilege eſt l'apanage de la Divinité: ſon regne eſt de tous les ſiecles: *Regnum tuum, regnum omnium ſæculorum* (*b*). Il s'étend ſur les eſprits & ſur les cœurs: la premiere loi qu'elle s'eſt impoſée, eſt de pardonner au pécheur qui ſe repent; ſes châtimens différés n'en ſont que plus certains & plus redoutables.

§. VII.

Notre Matérialiſte entêté traite toutes ces vérités de contradictions & d'*hypotheſes extravagantes* (*c*). Au défaut de raiſons & de preuves il croit nous étourdir par des mots. Il ne veut pas qu'on diſe que Dieu a créé l'Univers *pour ſa propre gloire*. „ Dieu, „ dit-il, n'a pas beſoin de l'eſtime, des „ hommages, de l'admiration des hom-

(*a*) Pages 67. & 68.
(*b*) *Pſ.* 144. 13.
(*c*) Page 69.

„ mes ; il n'a point de rivaux ni d'é-
„ gaux dans la Nature auxquels il puiſſe
„ deſirer de donner une grande idée de lui-
„ même (*a*).

Dieu n'a pas beſoin ſans doute d'une gloire extérieure. De même que la vertu, ſelon notre Philoſophe, trouve toujours ſa récompenſe en elle-même, Dieu à plus forte raiſon, trouve ſa gloire en lui-même. Il n'a point créé l'Univers par beſoin, mais par bonté, pour faire du bien aux êtres ſenſibles & intelligens qu'il a formés. Il les a rendus capables d'admiration, d'amour, de reconnoiſſance : il a donc voulu qu'ils lui rendiſſent ce juſte tribut, & que ce fût pour eux une ſource de bonheur. Dans cette conduite nous ne voyons aucun motif d'intérêt, mais une bonté, une ſageſſe, qui ne ſe démentent point. Dieu punit le péché, non pas, parce qu'il *trouble ſa propre félicité*; mais parce qu'il nuit à la félicité des créatures : devoit-il attacher leur bonheur indifféremment au vice & à la vertu, à l'obéiſſance & à l'ingratitude, à la ſageſſe & à la folie ?

Nous ne ſommes pas au bout des queſtions.

„ Pourquoi permet-il qu'un mortel
„ comme moi oſe attaquer ſes droits, ſes
„ titres, ſon exiſtence même ? Pourquoi
„ permet-il que j'abuſe de ſes graces ; ou
„ pourquoi les graces qu'il me donne, ne

(*a*) Lucrece, liv. 5. v. 166.

„ ſont-elles pas ſuffiſantes, pour me faire
„ agir ſelon ſes vues ? Pourquoi m'a-t-il ac-
„ cordé une liberté, dont il devoit prévoir
„ que je pourrois abuſer ? Eſt-ce un pré-
„ ſent digne de ſa bonté que la faculté de
„ l'offenſer, & de me rendre moi-même
„ éternellement malheureux ? N'eût-il pas
„ mieux montré ſa toute-puiſſance & ſa
„ bonté à mon égard, & n'eût-il pas tra-
„ vaillé plus efficacement à ſa propre gloire,
„ s'il m'eût forcé de lui rendre mes hom-
„ mages, & par-là de mériter un bonheur
„ ineffable (*a*) ?

Il y a dans cette tirade que nous abrégeons, une fauſſeté, une contradiction, une maniere abſurde de raiſonner ; en voilà tout le fondement.

1°. Les graces que Dieu me donne, *ne ſont pas ſuffiſantes* pour me faire agir ſelon ſes vues ; fauſſeté. Une grace inſuffiſante ne ſeroit plus une grace, ce ſeroit un piege indigne de la bonté de Dieu. Il me donne toujours, ou la grace ſuffiſante pour faire ce qu'il exige de moi, ou le pouvoir de prier pour l'obtenir.

2°. S'il m'eût *forcé de mériter* le bonheur ; contradiction. Un être forcé ne peut mériter ; point de mérite ſans liberté.

3°. Dieu auroit *mieux* montré ſa bonté à mon égard, s'il m'eût rendu néceſſairement heureux : d'accord. Il ſeroit encore mieux pour moi d'avoir non-ſeulement un degré

(*a*) Page 70. Contagion ſacr. c. 2. p. 36.

de bonheur, mais d'en avoir cent, & de voir croître mon bonheur à l'infini. Dès que Dieu doit faire ce qui eſt *mieux*, nous ne ſçavons plus où nous arrêter; le *mieux* n'a point de bornes.

Il n'eſt donc point queſtion d'examiner ſi Dieu auroit fait mieux, mais s'il a bien fait: ſi la liberté qu'il m'a donnée, eſt un mal. C'eſt, dit-on, le pouvoir de me rendre malheureux; mais c'eſt auſſi le pouvoir de me rendre heureux. Encore une fois ces deux pouvoirs réunis ſont-ils un mal, *un don funeſte, un préſent indigne de la bonté de Dieu* (a)? Voilà la queſtion d'où il ne faut pas ſortir, & de laquelle nos adverſaires ſortent toujours.

Dieu *devoit prévoir que je pourrois en abuſer*. Si j'en abuſe, Dieu l'a certainement prévu: mais parce qu'il a prévu que j'en abuſerois, étoit-il obligé de me donner des ſecours plus forts & plus abondans, qu'à ceux à l'égard deſquels il a prévu le contraire? En ce cas-là, plus un homme abuſe de ſa liberté, plus il eſt ingrat & révolté, plus Dieu lui doit de graces & de bienfaits. Ainſi raiſonnent ceux qui attaquent la Providence.

Un Dieu prévoyant n'auroit jamais dû accorder la liberté à des êtres capables d'en abuſer. Non, dans le ſyſtême des Matérialiſtes, qui ne veulent que des machines; mais, ſelon les lumieres du bon-ſens, un

(a) Page 71.

Dieu prévoyant a fait ſagement de créer des êtres raiſonnables, intelligens & libres. Ils ſont la plus noble image de lui-même : jamais un homme ſenſé n'a pu être fâché de ce que Dieu lui a donné le pouvoir de ſe rendre heureux. Un Automate eſt incapable de félicité.

Ils en reviennent aux comparaiſons, & il faut les rapporter toutes entieres, afin que l'on en voie mieux la juſteſſe. „ Appelle-„ rions-nous bon, un Pere qui armeroit la „ main d'un enfant pétulant, dont il con-„ noîtroit l'imprudence, d'un couteau dan-„ gereux & tranchant, & qui le puniroit „ pendant toute ſa vie, pour s'en être lui-„ même bleſſé ? Appellerions-nous juſte, „ clément, miſéricordieux, un Prince qui, „ ne proportionnant point le châtiment à „ l'offenſe, ne mettroit point de fin aux „ tourmens d'un Sujet, qui, dans l'ivreſſe, „ auroit paſſagérement bleſſé ſa vanité, „ ſans pourtant lui porter aucun préjudice „ réel, ſur-tout après avoir pris ſoin lui-„ même de l'enivrer ? Regarderions-nous „ comme tout-puiſſant, un Monarque „ dont les Etats ſeroient dans une telle „ anarchie, qu'à l'exception d'un petit „ nombre de Sujets fideles, tous les au-„ tres pourroient à chaque inſtant mé-„ priſer ſes Loix, l'inſulter lui-même, fruſ-„ trer ſes volontés ?

Pour faire l'application de ces exemples il reſte à prouver, 1°. que la liberté eſt un inſtrument qui ne peut ſervir qu'à notre

perte, de même qu'un couteau entre les mains d'un enfant étourdi & pétulant ; 2°. que quand nous péchons, nous ſommes ivres, incapables de réflexion, & que c'eſt Dieu qui prend ſoin de nous enivrer ; 3°. que le péché n'a d'autre effet que de bleſſer paſſagérement la vanité de Dieu ; 4°. que Dieu ne met point de proportion entre le châtiment & l'offenſe ; 5°. que quand l'homme ſe perd par ſa faute, les volontés de Dieu ſont fruſtrées. Dieu veut, ou que l'homme obéiſſe, ou qu'il ſoit puni ; pour que cette volonté ſoit fruſtrée, il faut que quand l'homme a péché, il puiſſe, ſans faire pénitence, ſe ſouſtraire aux châtimens en ce monde & en l'autre. Il n'y a pas une de ces comparaiſons, qui, préſentée dans ſon vrai point-de-vue, ne ſe tourne en preuve contre l'Auteur.

O Cenſeurs de la Divinité, ceſſez d'argumenter contr'elle, & agiſſez de meilleure foi avec les hommes : quand vous avez fait un faux raiſonnement, ne prêtez point aux Théologiens une réponſe ridicule ; ne leur faites point dire que la bonté, la ſageſſe, la juſtice de Dieu n'ont *aucuns rapports* à celles des hommes, & *ne leur reſſemblent en rien* (a). Les rapports & la reſſemblance ne ſont pas parfaits ; ils ne peuvent être tels entre le fini & l'infini : voilà tout ce que cela ſignifie. Ne dites point que la juſtice de Dieu opere de la façon que les hommes

(a) Page 72.

appellent injuſtice, parce que cela eſt faux, & que vous ne pouvez pas le prouver. N'ajoutez point que dans la Théologie, toutes les notions humaines ſont obſcurcies & renverſées; cela ne ſert qu'à nous apprendre que vous n'avez pas des notions humaines, & que vous ignorez ce qu'enſeigne la Théologie. Vous allez en donner de nouvelles preuves.

§. VIII.

L'Auteur fait une excurſion contre la révélation (*a*); mais la révélation n'eſt point notre objet actuel: il faudroit une diſſertation trop longue pour répondre à des plaintes auxquelles nous avons déja ſatisfait dans un autre Ouvrage.

Il objecte le paſſage où Saint Paul dit que l'argile n'eſt point en droit de demander au Potier: *Pourquoi m'as-tu formée ainſi* (*b*)? & il le prend à contre-ſens (*c*). L'Apôtre parle en cet endroit à ceux des Juifs convertis, qui ſe perſuadoient que leur vocation à l'Evangile avoit été la récompenſe de leur fidélité à ſuivre la Loi de Moïſe, & qui étoient ſcandaliſés de ce que cette grace ſembloit accordée aux Païens encore plus abondamment qu'aux Juifs. St. Paul prouve que les uns ni les autres n'avoient mérité ce bienfait; que le choix de Dieu étoit purement gratuit; que ſi les uns étoient laiſſés dans leur incrédulité, ils n'avoient pas ſujet

(*a*) Page 73.
(*b*) *Rom.* 9. 20.
(*c*) Page 74.

de s'en plaindre ; que ſi les autres étoient appellés, ils n'avoient pas lieu de s'en glorifier : que Dieu, maître de ſes dons, pouvoit choiſir qui il lui plaît, ſans qu'on eût droit de lui demander compte de ſa conduite. Telle eſt la doctrine que S. Paul développe dans ſon Epître aux Romains. Il eſt donc queſtion 1°. d'une grace ſurnaturelle & extraordinaire accordée à quelques-uns par préférence ; 2°. d'une incrédulité volontaire de la part des autres : quelle induction peut-on en tirer contre la juſtice de Dieu ?

C'eſt, dira peut-être notre Philoſophe, une partialité de ſa part de faire plus de grace aux uns qu'aux autres. Dieu eſt donc encore coupable de partialité, quand il diſtribue inégalement les dons naturels. Juſqu'à préſent on avoit cru que la partialité pouvoit avoir lieu, quand il s'agit de rendre juſtice ; mais jamais on ne s'eſt aviſé d'en accuſer un bienfaiteur, quand il diſtribue, comme il lui plaît, des graces qu'il ne doit pas. Si Dieu, en favoriſant quelques individus, abandonnoit entiérement les autres, la plainte pourroit encore être fondée ; mais il n'eſt aucune créature raiſonnable à laquelle Dieu ne faſſe du bien.

„ Si Dieu, dit-il, n'a pas beſoin des „ hommes, il ne peut rien leur devoir, & „ les hommes ne peuvent l'offenſer. Cepen„ dant l'autorité de Dieu ne peut être fon„ dée que ſur le bien qu'il fait aux hommes, „ & les devoirs de ceux-ci envers Dieu ne „ peuvent

„ peuvent avoir d'autres motifs que l'eſpoir
„ du bonheur qu'ils attendent de lui ; s'il
„ ne leur doit point ce bonheur, tous leurs
„ rapports ſont anéantis, & leurs devoirs
„ n'exiſtent plus (*a*).

Nous ſoutenons que Dieu n'a pas beſoin des hommes, & qu'il leur doit cependant les attentions de ſa Providence : s'il n'eût pas voulu les leur accorder, il ne les eût pas créés. Quoiqu'un pere n'ait pas beſoin de ſes enfans, s'enſuit-il qu'il ne leur doit rien ? Puiſque c'eſt Dieu qui a créé les hommes, & qui leur a donné l'être, ſon autorité eſt fondée ſur le bien qu'il leur a fait ; l'exiſtence eſt le premier des biens : les devoirs des hommes envers Dieu, ont donc pour motifs, non-ſeulement le bonheur qu'ils en attendent, mais encore les bienfaits qu'ils en ont reçus ; ils ſont fondés ſur la reconnoiſſance auſſi-bien que ſur l'intérêt. Il y a donc entre Dieu & ſes créatures des *rapports moraux* très-évidens & très-réels, malgré la diſtance infinie de leur nature ; & c'eſt ſur ces rapports que la Religion eſt fondée.

„ Au grand étonnement de notre Philo-
„ ſophe, des Théologiens ont prétendu que
„ Dieu ſeroit le maître de détruire & de
„ replonger dans le chaos l'Univers que ſa
„ ſageſſe en avoit tiré; tandis que ces mêmes
„ Théologiens nous citent l'ordre & l'arran-
„ gement merveilleux de cet Univers, com-

(*a*) Page 75. Contag. ſac. c. 2. p. 28.

» me la preuve la plus convaincante de ſon » exiſtence *(a)*.

Mais quand même Dieu anéantiroit l'Univers, s'enſuivroit-il que l'Univers n'a pas exiſté, & que Dieu n'y avoit pas mis un arrangement merveilleux ? Si un Ouvrier briſoit la montre qu'il a faite, en concluroit-on qu'il n'avoit pas employé beaucoup d'art & d'induſtrie à la faire ? A la vérité, nous ne connoiſſons aucun motif qui puiſſe déterminer le Créateur à replonger ſon ouvrage dans le chaos, & il n'agit point ſans motif : mais notre ignorance ne prouve rien contre ſa puiſſance abſolue.

La Théologie n'enſeigne point que Dieu peut agir contre toutes les loix *de la raiſon* ; qu'il ne doit rien à perſonne, dans le ſens que nous avons expoſé ; qu'il peut prédeſtiner ſes créatures au bonheur ou au malheur, ſans aucun mérite de leur part ; qu'il peut les affliger ſans raiſon ; qu'il tend des pieges aux hommes ; qu'il les invite à pécher, &c. *(b)*. Ce ſont-là autant de calomnies haſardées contre la notoriété publique, & qui déshonorent un Ecrivain réduit à cette ſeule reſſource.

Il n'eſt pas vrai qu'on ait jamais ſuppoſé que Dieu peut créer le juſte & l'injuſte, changer le bien en mal & le mal en bien, le vrai en faux & la fauſſeté en vérité, la raiſon en déraiſon, la juſtice en injuſtice, le crime

(a) Page 96.
(b) Pages 76. & 77. Contagion ſacrée, ch. 2. p. 35. & 36.

en vertu, ni altérer les eſſences éternelles des choſes (*a*). On ſoutient que Dieu eſt ſupérieur aux Loix de la Nature, parce qu'il les a établies par une volonté libre, mais non ſupérieur aux Loix de la raiſon & de la vertu, parce qu'elles découlent néceſſairement de ſes perfections infinies.

§. IX.

Après avoir vu l'Auteur déguiſer, altérer, falſifier de propos délibéré tous les dogmes de la Religion pour les rendre ridicules & odieux, on ne ſera pas ſurpris de l'entendre raiſonner de même ſur les effets qu'il leur attribue.

„ Une ſombre terreur, dit-il, doit néceſ-
„ ſairement réſulter de l'idée que l'on ſe
„ forme de l'Etre ſouverain ; jamais un pa-
„ reil Dieu ne pourra ſe faire aimer de nous (*b*). Nous convenons qu'un Dieu, tel que les Matérialiſtes l'imaginent pour avoir droit de blaſphémer contre lui, ne peut inſpirer qu'une ſombre terreur ; mais le Dieu des Matérialiſtes n'eſt point le nôtre. La bonté, la ſageſſe, l'équité, l'amour de l'ordre, que tous les hommes attribuent à la Divinité par un concert unanime, leur inſpirent néceſſairement la reconnoiſſance, l'amour, le reſpect, la ſoumiſſion, la confiance ; & c'eſt dans ces ſentimens que conſiſte la Religion.

(*a*) Pages 78. 79. & 80.
(*b*) Page 77. Contag. ſac. ch. 11. p. 92.

Il ne faut pas nous effrayer lorſque ces raiſonneurs atrabilaires nous diſent que la Religion a fait commettre des horreurs ſur la terre ; que la Religion la plus atroce fut la plus conſéquente ; que tout homme conſéquent, qui croit un Dieu jaloux, doit être un fanatique perſécuteur ; qu'à force de métaphyſique, les Théologiens ſont devenus abſurdes & méchans par ſyſtême ; qu'il eſt impoſſible de leur faire entendre qu'on doit être humain, équitable, pacifique, indulgent, tolérant (*a*). Ce ſtyle benin & charitable peint parfaitement la morale philoſophique, & nous met à portée d'en juger par ſes effets. Ceux qui la prêchent, acheveroient de ſe dévoiler, s'ils avoient la liberté d'établir la tolérance l'épée à la main. La contradiction eſt leur caractere eſſentiel ; & il a été le même dans tous les temps. Nous verrons ailleurs ce qu'on doit penſer de cette tolérance que demandent tous les ennemis de la Religion, & qu'aucun d'eux n'a jamais obſervée.

Ils prétendent que la Morale, fondée ſur le caractere peu moral d'un Dieu qui change de conduite, doit être incertaine ; que l'homme ne peut jamais ſçavoir à quoi s'en tenir, ni ſur ce qu'il doit à Dieu, ni ſur ce qu'il ſe doit à lui-même, ni ſur ce qu'il doit aux autres.

Nous avons fait voir que ce reproche n'eſt applicable qu'à la morale des Matérialiſtes.

(*a*) Page 79. Contag. ſac. ch. 9. p. 4. & ſuiv. Lucrece, liv. 5. v. 1193. Eſſai ſur les préjugés, ch. 14. p. 360.

Elle ne porte ſur rien ; elle confond l'honnête avec l'utile ; elle doit changer ſelon les circonſtances ; elle juſtifie toutes les paſſions & tous les crimes imaginables (*a*). La Morale religieuſe eſt claire & certaine ; l'homme doit l'amour à un Dieu bon, la reconnoiſſance à un Dieu bienfaiſant, la confiance à un Dieu juſte & ſage, le reſpect & la ſoumiſſion à un Dieu auteur & conſervateur de l'ordre. Il doit faire à ſes ſemblables ce qu'il exige que ſes ſemblables lui faſſent ; il leur doit la charité & la juſtice ; il ſe doit à lui-même la conſervation de ſon être par la tempérance & la patience, ſans jamais attenter à ſa vie par le ſuicide.

„ Tout inſpiré, diſent-ils, qui viendra „ de la part de Dieu, & qui ſe prétendra „ chargé d'interpréter ſes oracles, aura droit „ de nous rendre déraiſonnables & criminels ; notre premier devoir ſera toujours „ d'obéir à Dieu ſans murmurer. . . . Ceux „ qui ont eu les premiers le front de dire „ aux hommes, qu'en matiere de Religion, „ il ne leur étoit permis de conſulter, ni „ leur raiſon, ni les intérêts de la ſociété, „ ſe ſont évidemment propoſés d'en faire les „ jouets ou les inſtrumens de leur propre „ méchanceté (*b*).

Un inſpiré n'a aucun droit, à moins qu'il ne prouve, par des miracles, qu'il eſt envoyé de la part de Dieu : & c'eſt ainſi que

(*a*) Premiere Part. ch. 9. 14. & 15.
(*b*) Page 80.

Jeſus-Chriſt a démontré ſa miſſion. Il n'a rendu les hommes ni déraiſonnables ni criminels ; il ne leur a point dit qu'il ne leur étoit pas permis de conſulter leur raiſon : tous ceux qui l'ont conſultée, ont embraſſé ſa doctrine ; il a mieux pourvu qu'aucun autre Légiſlateur aux intérêts de la ſociété, & la ſociété ne peut être heureuſe qu'autant qu'elle obſerve la morale de l'Evangile. Les Incrédules au-contraire, en feignant de conſulter la raiſon, n'enſeignent que des abſurdités ; & ſous prétexte de travailler au bien de la ſociété, ils en ruinent les fondemens. Supprimons la ſuite des invectives d'un Philoſophe, dominé par l'humeur & par la paſſion.

§. X.

Il ſoutient que, quand même on admettroit en Dieu toutes les vertus morales, dans un degré infini, elles ne peuvent s'allier avec les attributs métaphyſiques qu'on lui prête. „ Si Dieu eſt un pur Eſprit, comment pour-„ roit-il agir comme l'homme qui eſt un „ être corporel ? Un pur eſprit ne voit rien ; „ il n'entend ni nos prieres, ni nos cris ; il „ ne peut s'attendrir ſur nos miſeres, étant „ dépourvu des organes par leſquels les ſen-„ timens de la pitié peuvent s'exciter en „ nous : il n'eſt point immuable, ſi ſes diſ-„ poſitions peuvent changer : il n'eſt point „ infini, ſi la Nature entiere, ſans être lui, „ peut exiſter conjointement avec lui ; il „ n'eſt point Tout-Puiſſant, s'il permet,

„ ou s'il ne prévient pas le mal & les déſor-
„ dres dans le monde ; il n'eſt point par-
„ tout, s'il n'eſt pas dans l'homme qui pe-
„ che, ou s'il s'en retire au moment où il
„ commet le péché ". De-là il conclut que nous admettons néceſſairement en Dieu des contradictions (*a*).

Sa méthode ordinaire eſt de partir toujours d'une propoſition fauſſe, comme ſi c'étoit un principe évident. *L'homme eſt un être corporel* : n'eſt-il que cela ? A-t-on prouvé qu'il n'a point d'ame ? Si ſon ame eſt un eſprit, il y a donc de l'analogie entre ſa maniere d'agir & celle de Dieu, qui eſt un pur Eſprit.

Un eſprit ne voit rien, n'entend rien. C'eſt plutôt la matiere qui eſt ſourde & aveugle, auſſi-bien que ſes partiſans, & déja le Pſalmiſte leur reprochoit leur abſurdité : *Celui qui a formé l'oreille de l'homme, eſt-il privé de la faculté d'entendre ; & celui qui lui a donné des yeux, eſt-il incapable de voir* (*b*) ? Dieu n'a pas beſoin d'organes, non plus que l'ame ſéparée du corps ; il fait par ſa puiſſance & d'une maniere plus parfaite, tout ce qu'il nous a donné le pouvoir de faire par le ſecours de nos ſens.

Ses diſpoſitions ne changent point ; les actes de ſa volonté ſont éternels, mais leurs effets changent : il eſt infini, ſans exclure par ſa préſence la nature corporelle, parce

(*a*) Page 81. Eſſai ſur les préjugés, c. 11. p. 256.
(*b*) *Pſ.* 93. 9.

qu'un eſprit ne remplit point comme les corps les lieux où il eſt préſent.

C'eſt parce qu'il eſt Tout-Puiſſant qu'il permet le mal ; il a le pouvoir de le faire rentrer dans l'ordre, de changer les cœurs & les volontés, quand il lui plaît, & de punir ceux qui abuſent de ſon indulgence. Il n'eſt point dans l'homme pécheur par une préſence morale, ou par une union d'amitié ; mais il y eſt par ſa puiſſance, pour lui faire ſentir des remords, pour l'exciter à la pénitence, ou pour le punir quand il le juge à propos.

Un Philoſophe obſtiné à ne point admettre les eſprits ni leurs opérations, ne conçoit point tout cela ; mais on conçoit bien moins la matiere mue par elle-même, la matiere penſante, la matiere agiſſante ſans connoiſſance, comme ſi elle étoit douée de connoiſſance ; en un mot, la matiere changée en Dieu.

Selon lui, „ la révélation, loin de prouver „ la bonté de Dieu, ſeroit plutôt une preu- „ ve de ſa malice. Elle ſuppoſe que Dieu a „ pu laiſſer manquer le genre humain pen- „ dant long-temps de la connoiſſance des „ vérités les plus importantes à ſon bon- „ heur ; ce bienfait, accordé à un petit nom- „ bre d'hommes, annonceroit une partialité „ dans le Pere commun de la race humai- „ ne ; ce ſeroit en lui une marque de chan- „ gement ; d'ailleurs Dieu peut ſe faire con- „ noître ſans miracles, puiſqu'il diſpoſe des „ eſprits & des cœurs (*a*).

(*a*) Page 82. Contag. ſac. c. 2. p. 35.

La révélation ne ſuppoſe point que Dieu a laiſſé le genre humain ſans aucuns moyens pour le connoître ; ſa Providence continuelle & l'ordre conſtant de la Nature, prêchent aſſez hautement ſon exiſtence à tous ceux qui veulent conſulter leur raiſon ; c'eſt la remarque de Saint Paul (*a*) : & la voix de la conſcience annonce ſa Loi à tous les hommes. C'eſt donc leur faute s'ils n'ont pas entendu ce langage énergique, & s'ils ont rendu aux créatures un culte qui n'étoit dû qu'au Créateur.

Au milieu de la dépravation & de l'abrutiſſement général de tous les peuples, Dieu a pu ſans partialité ſe révéler particuliérement à quelques hommes : ce bienfait n'étoit dû à aucun ; &, quand il eſt queſtion d'un bienfait ſurnaturel, la prédilection n'eſt point une partialité : ſçavons-nous d'ailleurs juſqu'à quel point Dieu a porté ſes bienfaits à l'égard de chaque particulier, juſqu'à quel point s'en ſont rendus indignes les peuples laiſſés dans l'infidélité ? Dieu pouvoit ſe faire connoître ſans miracle ; c'eſt encore une queſtion. Je ſoutiens que dans l'état d'aveuglement & de ſtupidité où les peuples étoient plongés, tout moyen efficace de les éclairer doit être regardé comme un miracle.

Une nouvelle révélation n'annonce point en Dieu un changement : il a tout prévu, tout réglé, tout déterminé de toute éternité ; &, lorſque ſes décrets éternels s'exécu-

(*a*) *Act.* 14. & 16.

tent dans le temps, Dieu ne change point de deſſein ni de volonté.

En vain les Incrédules répetent toujours que les myſteres révélés ſont des contradictions, qu'il ſemble que Dieu ait parlé pour n'être pas entendu, que ces myſteres ſont une invention des Prêtres (*a*). Nous avons répondu ailleurs à toutes ces plaintes (*b*), & nous aurons encore occaſion d'en parler.

§. XI.

Il en eſt de même des diſputes de Religion. Selon les propres principes de l'Auteur, elles ſont inévitables, quand même il n'y auroit pas eu de révélation. Il reconnoît que le genre humain a été invinciblement entraîné à croire un Dieu, à ſe faire une Religion (*c*); que, quand on parviendroit à la détruire aujourd'hui, elle renaîtroit bientôt de ſes cendres; que la crainte, l'habitude, le conſentement général, &c. ſemblent rendre ſon empire inébranlable (*d*). D'autre côté, il prêche l'Athéiſme, & d'autres l'avoient déja enſeigné avant lui; voilà donc une diſpute inévitable; il remarque que ſi les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des élémens d'Euclide (*e*), par conſéquent ils en diſputeroient.

(*a*) Page 83. Contag. ſac. c. 4. p. 64.
(*b*) Déiſme réfuté, premiere lettre. Apol. de la Relig. Chrétienne, ch. 7.
(*c*) Ch. 1.
(*d*) Chap. 11. p. 321.
(*e*) Chap. 4., note, p. 127.

Qu'a-t-il donc fait ? En invectivant contre les diſputes, il fournit lui-même matiere de diſpute ; il jette au milieu de la ſociété une ſemence de diſcorde. Comme tous les hommes prennent intérêt à leur Religion, il travaille de propos délibéré à les animer contre lui : il tente un projet dont il reconnoît l'exécution impoſſible : en déclamant contre l'intolérance des Théologiens, il montre cent fois plus d'intolérance & de fanatiſme qu'eux. Et voilà le ton qui regne dans tous les livres des Incrédules.

Ils diſent que le ſeul nom de *Dieu* & de *Religion* met l'imagination en feu, répand par-tout la conſternation ou l'ivreſſe, & produit dans les eſprits les plus affreux ravages (*a*) ? Mais l'Athéiſme en produit de bien plus terribles, & nous en avons la preuve ſous les yeux : il étouffe les plus pures lumieres du bon-ſens ; il donne des vertiges à ceux qui en ſont infatués ; il leur ſouffle une fureur aveugle contre tous ceux qui croient en Dieu ; il les fait travailler à mettre les hommes aux priſes, & à bouleverſer la ſociété.

Laiſſons donc notre fougueux Matérialiſte rouler dans ſa tête les idées noires & ſiniſtres, qu'une bile échauffée y a fait naître, ſe battre les flancs comme le lion en fureur, pour s'animer davantage ; ſuppoſer dans l'eſprit des autres hommes un trouble, une frayeur, un déréglement qui n'exiſtent que

(*a*) Page 84. Contag. ſac. c. 9. p. 6.

dans le ſien. Qu'il nous diſe d'un ton d'énergumene que la Religion eſt le plus funeſte préſent qu'un Miſanthrope auroit pu faire à la race humaine ; qu'elle a couvert la terre d'un déluge de maux ; que celui qui parviendroit à ôter du monde la *notion funeſte* d'un Dieu, ſeroit à coup ſûr l'ami du genre humain (*a*) : quand une fois un cerveau eſt dérangé au point d'enviſager ainſi la Religion, à quel excès n'eſt-il pas capable de ſe porter ? Si la ſociété étoit gouvernée par de tels hommes, „ il vaudroit autant être ſous „ l'empire immédiat de ces êtres infernaux „ qu'on nous peint acharnés contre leurs „ victimes (*b*).

Ce malheur n'arrivera point ; Dieu qui parle hautement dans toutes les parties de la Nature, & dans la conſcience de tous les hommes, continuera de leur faire entendre cette voix impérieuſe qui les a ſubjugués depuis le commencement du monde, & que l'ignorance, la ſtupidité & les paſſions n'ont pu entiérement étouffer. La révélation, revêtue de tous les caracteres les plus propres à convaincre les eſprits raiſonnables, ſera plus reſpectée, quand on réfléchira ſur les travers & les égaremens des Incrédules ; en s'obſtinant à la méconnoître, ils nous font mieux ſentir ſa néceſſité. Déja ce Dieu juſte ſemble ſe venger de ces orgueilleux Titans, par le ridicule dont ils ſe couvrent, par l'eſ-

(*a*) Pages 85. 86. 87. 88. Contag. ſac. ch. 2. p. 38. Lucrece, l. 1. v. 85. & liv. 5. v. 1193.
(*b*) Homélie ſur l'Athéiſme, p. 45.

prit de vertige auquel ils ſont livrés, par les noires idées qui les tourmentent, par la haine qu'ils ont conçue contre lui, & qui, ſemblable à une Furie déchaînée, ne leur laiſſe point de repos.

Pour nous qui adorons en lui un pere & un bienfaiteur, qui goûtons à ſon ſervice la ſérénité & la paix, n'oublions pas qu'il eſt le Dieu des miſéricordes. Il peut, d'un ſeul regard, éclairer les eſprits aveugles, & toucher les cœurs endurcis; il peut, d'un ſeul mot, changer les Perſécuteurs en Apôtres, & les faire tomber à ſes pieds. Gardons-nous de former jamais d'autres vœux: en ſouffrant les calomnies des ennemis de ſon ſaint nom, ſouvenons-nous qu'il nous a ordonné de prier pour eux.

CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'Exiſtence de Dieu, données par Clarke.

§. I.

JUSQU'A préſent l'Auteur du Syſtême de la Nature a ſuppoſé que les hommes ſe ſont accordés à croire l'exiſtence de Dieu, ſans preuve & ſans raiſon, ſans pouvoir même ſe former une idée diſtincte de l'Etre inconnu, auquel ils ont rendu leurs hommages. Cette imagination, digne d'un

Fataliſte décidé, qui croit que le genre humain eſt conduit, comme le reſte de l'Univers, par une néceſſité aveugle, eſt déja ſuffiſamment réfutée par ſon abſurdité même. Mais enfin, il a fallu en venir à la diſcuſſion du fait, examiner ſi les Philoſophes & les Théologiens, qui ont voulu prouver l'exiſtence de Dieu, ont déraiſonné. L'Auteur le ſoutient de toutes ſes forces; & on aura lieu d'admirer dans ſon procédé, la bonne-foi des Matérialiſtes: pour réfuter Clarke, il ſe contente de citer les titres des Chapitres de l'Ouvrage de ce Philoſophe, ſans faire mention des preuves; il préſente les conſéquences, ſans parler des principes qui les appuyent; il détache des lambeaux iſolés, dont on ne voit ni le commencement ni la ſuite: avec cette méthode, il n'eſt aucun Ecrivain que l'on ne puiſſe couvrir de ridicule.

Les preuves de l'exiſtence de Dieu ſe réduiſent à quatre ou cinq chefs principaux, & l'ordre dans lequel on peut les propoſer, eſt aſſez indifférent; nous ne ferons que les indiquer ſommairement; nous en avons déja établi quelques-unes, & nous verrons les autres à meſure que nous ſuivrons notre Auteur.

1°. Il exiſte au-moins un être éternel & néceſſaire: ſi tout étoit contingent, tout auroit commencé d'exiſter; & cette exiſtence commencée, ſeroit un effet, dont on ne pourroit pas aſſigner la cauſe. Les Matérialiſtes, & notre Auteur lui-même, con-

viennent de ce principe évident ; mais ils ſoutiennent que l'Etre éternel & néceſſaire, c'eſt la matiere. Nous avons démontré le contraire dans le ſecond Chapitre de la premiere Partie, §. 9. & nous ſerons forcés d'y revenir : d'où l'on doit conclure que la matiere a eu un Créateur, qui eſt lui-même l'Etre éternel & néceſſaire.

2°. Il y a du mouvement dans l'Univers, & ce mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiere ; nous l'avons prouvé, *ibid.* §. 2. Le principe du mouvement eſt donc un être diſtingué de la matiere, un être capable de volonté ; & nous l'appellons un eſprit.

3°. Le mouvement de l'Univers ne ſe fait point au haſard ; mais ſelon des loix fixes & invariables : l'Auteur en eſt convenu plus d'une fois. Il y a d'ailleurs entre les différentes parties de l'Univers, une correſpondance & des rapports évidens. On apperçoit dans leur ſtructure & dans leurs mouvemens, un deſſein, un plan, un ordre marqué : cet ordre ne peut être l'effet d'une néceſſité aveugle, d'une matiere privée de connoiſſance. Nous l'avons démontré dans le Chapitre 5e. de la premiere Partie. L'Etre qui a créé & qui meut l'Univers, eſt donc une *volonté intelligente*, une cauſe qui ſçait ce qu'elle fait.

4°. En nous examinant nous-mêmes, nous ſentons que nous ſommes capables d'agir par des motifs, que nous ſommes raiſonnables & intelligens, & que nos ſemblables agiſſent de même. Or, entre

des êtres intelligens, & qui agiſſent par des motifs, il faut un ordre moral, il faut des Loix qui les déterminent & les dirigent, & une force pour rendre ces Loix efficaces, des peines & des récompenſes. L'Auteur en eſt convenu (*a*).

Nous entendons dans nous-mêmes, une voix intérieure qui approuve certaines actions, qui en réprouve d'autres, qui nous dit que ſouvent nous ſommes dignes de louange & de récompenſe ; quelquefois que nous ſommes dignes de blâme & de châtiment. L'Etre qui nous a fait tels que nous ſommes, eſt donc un Légiſlateur, un rémunérateur & un vengeur.

5°. D'une des extrêmités du monde à l'autre, tous les hommes ont acquieſcé de concert, à la vérité des principes que nous venons de propoſer ; tous ont ſenti que la matiere eſt incapable de ſe mouvoir ; partout où ils voient du mouvement, ils ſuppoſent un eſprit moteur : tous ont reconnu que l'ordre qui regne dans l'Univers, eſt l'ouvrage d'un Créateur intelligent & ſage : tous ont compris la néceſſité d'un ordre moral, la diſtinction du bien & du mal, du vice & de la vertu : tous enfin ont adoré un Dieu & ſuivi une Religion. Ce ſuffrage unanime de la Nature humaine eſt la voix du ſens commun ; ſi ce n'eſt pas une marque de vérité, il n'y a plus rien de

(*a*) Tome 1. c. 9.

vrai,

vrai, & il n'eſt pas ſûr que deux & deux ſont quatre.

Entre ces différentes preuves, il en eſt deux qui ne ſont pas à portée du commun des hommes ; la premiere demande une ſuite de réflexions ſur la nature des êtres, la derniere exige des connoiſſances hiſtoriques ; les trois autres ont été ſaiſies par les peuples les plus groſſiers, & comme par une eſpece d'inſtinct ; on n'a pas attendu les leçons de la philoſophie pour croire un Dieu. Parmi les Philoſophes, les uns ont donné la préférence à une preuve, les autres à une autre ; les Eſprits entêtés de Métaphyſique, n'ont pas fait grand cas des preuves phyſiques ni des preuves morales, quelques-uns ont prétendu en trouver d'autres, & pour les faire valoir, ſe ſont attachés à déprimer celles dont ils n'étoient pas affectés. C'eſt la méthode ordinaire des Philoſophes. La fureur des diſputes, & la prévention pour le ſyſtême particulier, dont ils croyoient être créateurs, les rendront toujours incertains, & peu propres à inſtruire le genre humain.

Pour nous, qui n'avons point de ſyſtême & qui rendons hommage à la vérité partout où nous croyons l'appercevoir, nous ſoutenons que toutes les preuves dont nous venons de parler, ſont également ſolides, & qu'on ne peut les attaquer que par des ſophiſmes.

§. II.

L'unanimité des hommes à reconnoître un Dieu, eſt la premiere contre laquelle notre Auteur s'éleve ; il prétend la détruire par les réflexions qu'il a faites dans les Chapitres précédens. Selon lui elle ne prouve rien, ſinon que les hommes ont été *des ignorans & des inſenſés*. Ils ont attribué à un Dieu, c'eſt-à-dire, à une cauſe inconnue, les phénomenes dont ils n'appercevoient point la cauſe naturelle, les phénomenes qui leur ont inſpiré de l'admiration ou de la frayeur : le nom d'*Eſprit* dont ils ſe ſont ſervis, ne nous apprend rien que l'ignorance de celui qui le prononce, ſans y attacher aucune idée certaine. L'homme ne peut avoir d'idées réelles, que des choſes qui agiſſent ou qui ont agi ſur ſes ſens : or il n'y a que des objets matériels & phyſiques qui puiſſent remuer nos organes & nous donner des idées (*a*).

Non-ſeulement nous avons prouvé par l'aveu même de notre Auteur (*b*), que toutes nos idées ne viennent point immédiatement des objets extérieurs ; mais il paroît encore que nous ne pouvons concevoir clairement un être, ſans concevoir auſſi ſon contraire : ainſi l'être étendu nous donne l'idée de l'être non étendu ; l'étendue ſoli-

(*a*) Pages 89. & 90.
(*b*) Chap. 10. de la premiere Part. §. 2.

de, de l'étendue pénétrable ou de l'eſpace; l'être fini, de l'être infini; l'être matériel, de l'être immatériel & ſpirituel; l'être actif, de l'être paſſif; l'être contingent, de l'être néceſſaire, &c.

Vainement l'Auteur repliquera que ces *contraires* ne ſont que des *négations*; cela eſt faux. Le mouvement n'eſt pas plus la négation du repos, que le repos n'eſt la négation du mouvement: ce ſont deux états poſitifs; de même l'eſprit n'eſt pas plus la négation de la matiere, que la matiere n'eſt la négation de l'eſprit. La ſubſtance vivante & active, n'eſt-elle que la négation de la ſubſtance morte & paſſive, ou au-contraire? Nous voudrions ſçavoir, dans quelle ſenſation l'Auteur a puiſé l'idée de l'*Etre éternel & néceſſaire*.

Il convient que nous ne connoiſſons la matiere que par les perceptions, les ſenſations & les idées qu'elle nous donne (*a*); & cela eſt vrai: de même nous connoiſſons l'eſprit par ſon action ſur la matiere; action dont elle eſt incapable par elle-même: quoique l'impreſſion que la matiere fait ſur nous, ne nous faſſe pas connoître *ſon eſſence*, cela n'empêche point que nous n'ayons une idée réelle & poſitive de la matiere; donc de même, quoique l'action de l'eſprit ne nous faſſe pas connoître ſon eſſence, nous ne laiſſons pas d'avoir une idée réelle & poſitive de l'eſprit.

(*a*) Page 191. ci-après.

Il n'eſt donc pas néceſſaire que l'idée de Dieu ſoit *innée* (*a*), puiſque nous pouvons l'acquérir par l'expérience & par la réflexion.

„ Mais cette idée de Dieu varie d'un ſiecle „ à un autre, d'une contrée à une autre, „ d'un homme à un autre homme; que dis- „ je? elle n'eſt jamais conſtante dans le „ même individu ". En ſuppoſant le fait pour un moment, qu'eſt-ce que cela prouve? L'idée de la matiere ne varie-t-elle pas à ſon tour? N'eſt-elle pas plus ou moins claire, exacte ou étendue, ſelon qu'un homme eſt plus ou moins inſtruit, plus ou moins éclairé par la réflexion?

D'ailleurs le fait eſt faux; tous les hommes, ſans exception, ont entendu ſous l'idée de Dieu, le *Moteur de la Nature* ou de la matiere, l'*Etre actif*; & tous, ſans exception, ont regardé la matiere comme inerte & purement paſſive.

Comme il eſt décidé que jamais notre Philoſophe n'avancera une propoſition, ſans la contredire auſſi-tôt, il paye encore ici le tribut à cette fatalité: „ toutes les „ ſciences, dit-il, qui ont pour objet quel- „ que choſe de réel, ſe ſont perfectionnées; „ tandis que la ſcience de Dieu eſt par-tout „ au même point ". Et à la page ſuivante(*b*), il dit que „ le Dieu théologique, que les „ Nations civiliſées admettent aujourd'hui

(*a*) Page 91.
(*b*) Page 92. Eſſai ſur les préjugés, t. II. p. 255.

„ ſans le comprendre, eſt, pour ainſi dire, „ le dernier effort de l'imagination hu- „ maine ". Il ſuppoſe donc que cette idée s'eſt perfectionnée. D'ailleurs, ne peut-on pas faire la même remarque ſur la matiere, dont l'eſſence demeure toujours inconnue ?

Il eſt faux qu'il y ait une diſtance infinie entre une pierre informe, un animal, un aſtre, une ſtatue que certains peuples adorent, & le *Dieu abſtrait* de la Théologie. Il eſt faux que le Dieu d'un Peuple ſauvage & groſſier ſoit communément un objet matériel (*a*). Jamais un Peuple ſauvage & groſſier, n'a borné ſon culte à la matiere ; jamais il n'a rendu ſes hommages qu'à un être qu'il croyoit animé : plus un peuple eſt groſſier, plus il eſt porté à ſuppoſer des Eſprits par-tout. Le Lapon qui adore une roche, la regarde comme le ſéjour d'un ou de pluſieurs Eſprits, qu'il craint & qu'il révere. Le Negre qui ſe proſterne devant un ſerpent monſtrueux, croit que ce ſerpent eſt animé par un eſprit bienfaiſant : l'Idolâtre ſe met à genoux devant une ſtatue, dans laquelle il croit que réſide un Génie ou *une vertu cachée* (*b*). Tous adreſſent donc leurs reſpects & leurs vœux à *une vertu cachée*, à un eſprit diſtingué de la matiere : ce n'eſt pas chez les Idolâtres qu'il faut chercher des Matérialiſtes.

L'Auteur diſſerte donc en vain, ſur les

(*a*) Pages 307. & 308.
(*b*) Page 91.

cauſes & ſur les motifs de cette perſuaſion, que ce ſoit la crainte ou la douleur, l'admiration ou la reconnoiſſance qui l'aient enfantée, elle n'eſt pas moins conſtante, pas moins univerſelle : en voulant nous rendre ſuſpecte la ſource d'où elle eſt partie, il eſt forcé d'en reconnoître l'empire : un inſtinct général, une impulſion uniforme de la Nature, a entraîné tous les hommes ; ils ont tous attribué le mouvement & les phénomenes de la matiere à *une cauſe inconnue & puiſſante* (*a*) ; ſi l'on peut encore appeller *inconnue*, une cauſe connue de tous les hommes.

§. III.

Selon lui, l'univerſalité d'une opinion ne prouve rien en faveur de ſa vérité. „ Un „ grand nombre de préjugés & d'erreurs „ groſſieres jouiſſent encore aujourd'hui „ de la *ſanction* preſqu'univerſelle du genre „ humain. La magie, la divination, les „ enchantemens, les préſages, les ſortile- „ ges, les revenans, &c. ont encore de „ zélés Partiſans. Avant Copernic, il n'y „ avoit perſonne qui ne crût que la Terre „ étoit immobile, & que le Soleil tournoit „ autour d'elle. Chaque homme a ſon Dieu : „ tous ces Dieux exiſtent-ils, ou n'en exiſte- „ t-il aucun " (*b*) ? Bayle a beaucoup inſiſté ſur cette objection.

(*a*) Page 95.
(*b*) Page 95.

Je réponds que l'on peut tirer une fauſſe conſéquence d'un principe vrai, évident, démontré, ſans que le principe en reçoive aucune atteinte ; & c'eſt ce qui eſt arrivé dans le ſujet qui nous occupe.

Suppoſons que pluſieurs Sauvages trouvent une montre ſur le chemin : après en avoir admiré la fabrique, & le mouvement régulier de l'aiguille, chacun raiſonne à ſa maniere ſur la cauſe qui a produit cette merveille ; l'un ſoutient qu'elle n'a pu être faite, que par pluſieurs Artiſtes qui y ont travaillé de concert ; l'autre prétend que celui qui en eſt l'auteur avoit deux têtes & quatre bras : un troiſieme ſe perſuade que l'Ouvrier réſide dans le Soleil : tous conviennent que c'eſt l'ouvrage d'une intelligence induſtrieuſe, & non l'effet du haſard. L'erreur dans laquelle ils tombent ſur le nombre, ſur la figure, ſur le ſéjour de l'Ouvrier, prouve-t-elle la fauſſeté du principe ſur lequel ils raiſonnent, qu'un ouvrage qui porte un caractere de connoiſſance, d'induſtrie, de réflexion, eſt la production d'une Intelligence, ou d'un Eſprit.

Voilà préciſément comment les hommes ont raiſonné ſur l'exiſtence de Dieu : tous ont ſenti que le mouvement régulier de l'Univers partoit d'une cauſe intelligente ou ſpirituelle : principe ſur lequel ils n'ont jamais diſputé ni varié. Les uns ont cru qu'une ſeule intelligence ne ſuffiſoit pas au gouvernement du monde, ils en ont admis pluſieurs ; ce ſont les Polythéiſtes : d'autres

ont penſé que cette intelligence étoit l'ame du monde, ce ſont quelques Philoſophes: pluſieurs l'ont placée dans le Ciel ou dans les Aſtres; quelques-uns lui ont attribué une multitude de Miniſtres ſecondaires, qu'ils ont fait préſider aux différentes parties de la Nature, &c. Toutes ces diſputes & ces erreurs dans les conſéquences, ébranlent-elles la vérité du principe évident ſur lequel tous ſont d'accord ?

Une conſéquence fauſſe eſt ordinairement la ſource de pluſieurs autres. Ceux qui ont ſuppoſé des Dieux ou Génies répandus dans toute la Nature, ont cru que ces Génies ſe communiquoient aux hommes, leur découvroient l'avenir par les ſonges, par les préſages, qu'ils obéiſſoient aux enchantemens & à la magie, &c. Cette nouvelle rêverie, & cent autres pareilles, ne portent aucune atteinte au principe ſur lequel eſt fondée la croyance d'une Divinité. Ces imaginations n'ont jamais été conſtantes ni uniformes ; le principe a toujours été le même.

L'erreur des hommes ſur le mouvement du Soleil autour de la terre, prouveroit plutôt contre le Philoſophe qui nous l'objecte, que contre nous ; il prétend que nous ne devons croire que ce que nous voyons, que ce qui eſt conſtaté par les ſens (*a*). Cependant s'il y a un objet que les hommes aient vu, ou qu'ils aient cru voir,

(*a*) Page 95.

c'eſt

c'eſt le mouvement du Soleil. L'erreur venoit d'un ſeul de leurs ſens mal appliqué, & non de leur raiſon : or c'eſt la raiſon, & non les ſens, qui nous enſeigne l'exiſtence d'un Dieu.

Pluſieurs hommes ſenſés, ſelon lui, ont dit : *il n'y a point de Dieu* : mais nous ſommes forcés de lui répondre avec l'Ecriture ſainte & avec le bon-ſens, que ce langage eſt celui des inſenſés : *Dixit inſipiens in corde ſuo : non eſt Deus* (*a*).

La ſeule différence, dit-il, qu'il y ait entre les Athées & les Théologiens, c'eſt que les premiers aſſignent à tous les phénomenes, des cauſes matérielles, naturelles, ſenſibles & connues ; au-lieu que les derniers leur aſſignent des cauſes ſpirituelles, ſurnaturelles, inintelligibles, inconnues (*b*).

Les Philoſophes lui auroient certainement obligation, s'il vouloit leur apprendre quelle eſt la cauſe matérielle, naturelle, ſenſible, connue, de la gravitation, de l'attraction, de l'électricité, de l'élaſticité, du magnétiſme, de la communication du mouvement d'un corps à un autre corps : cette découverte ſeroit beaucoup plus utile, que toutes celles dont il s'eſt flatté juſqu'à préſent. Une *cauſe matérielle* eſt une contradiction ; c'eſt un point démontré ; la matiere eſt eſſentiellement inerte & paſſive ; l'eſprit ſeul eſt actif.

(*a*) *Pſ.* 13. 1.
(*b*) Note, p. 96.

Il ne ſert à rien d'objecter que l'idée de la Divinité eſt un fruit de l'éducation; qu'elle vient en dernier reſſort des Sauvages ignorans qui furent nos premiers peres; ou, ſi l'on veut, des Légiſlateurs adroits, qui ſçurent mettre à profit les craintes, l'ignorance & la crédulité de nos devanciers pour les ſoumettre à leur joug (*a*). Il eſt queſtion de ſçavoir ſi cette éducation eſt fondée en raiſon, & nous ſoutenons qu'elle l'eſt: l'éducation matérialiſte, que l'Auteur voudroit y ſubſtituer, viendroit ſans doute d'une ſource plus pure, & produiroit de meilleurs effets. Il eſt fâcheux que les Sauvages ignorans, qui ont été nos peres, aient mieux raiſonné que des hommes qui ſe donnent pour Philoſophes. Nous avons vu qu'ils n'ont pas attendu les leçons des Légiſlateurs pour croire un Dieu; il eſt inutile de varier à préſent ſur l'origine de leur croyance, & de l'attribuer à une politique intéreſſée, après en avoir fait hommage à la Nature (*b*).

Qu'importe que le Théiſme ſoit un effet de l'éducation préſente, puiſqu'à ſon défaut la même cauſe, d'où il a tiré ſa naiſſance, eſt toujours prête à le reproduire? „ Les „ anciennes révolutions de la terre (diſons „ mieux, les phénomenes de la Nature les „ plus ordinaires) ont fait éclore les pre„ miers Dieux; de nouvelles révolutions en

(*a*) Page 97.
(*b*) Voyez ci-devant ch. 1. §. 2.

„ produiroient de nouveaux, ſi les anciens „ venoient à s'oublier " (*a*). C'eſt donc la Nature qui a fait la loi à l'éducation, & non l'éducation qui a fait violence à la Nature.

Nous n'avons pas beſoin de ſçavoir s'il y a eu des menteurs qui ſe venterent d'avoir vu la Divinité (*b*). Tous les hommes l'ont vue & la voient encore dans la marche de l'Univers : *Les Cieux publient ſa gloire, & les Aſtres qui roulent dans cette vaſte étendue, annoncent l'ouvrage de ſes mains : le jour inſtruit le jour qui doit ſuivre, & la nuit répete les mêmes leçons : leur voix majeſtueuſe ſe fait entendre de l'une des extrémités de la terre à l'autre, & toutes les créatures prêtent l'oreille à ce langage ; le Soleil fidele à ſuivre ſa route, montre aux mortels l'image brillante de la Divinité ; la chaleur qu'il répand, fait ſentir la main bienfaiſante du Créateur. A ſon éclat ſe joint une lumiere intérieure ; la Loi divine, gravée dans le cœur de l'homme, lui enſeigne la ſageſſe avec les maîtres qui inſtruiſent ſon enfance* (*c*). Voilà les impoſteurs qui nous ont ſéduits : que les Matérialiſtes leur impoſent ſilence, ou parlent plus haut s'ils le peuvent.

„ Si notre ſort nous eût fait naître ſur les „ côtes de l'Afrique, nous adorerions avec „ autant d'ignorance & de ſimplicité le ſer-

(*a*) Chap. 10. p. 317.
(*b*) Page 97.
(*c*) *Pſeaume* 18. 1.

„ pent révéré par les Negres, que nous ado-
„ rons le Dieu ſpirituel & métaphyſique que
„ l'on adore en Europe". Cela peut être, parce que nous ne raiſonnerions pas chez les Negres, au-lieu que nous raiſonnons en Europe; & cela ne prouve rien. Mais je ſoutiens que les Negres, en attribuant la Divinité à un animal, penſent moins ridiculement que les Matérialiſtes; ils comprennent au-moins que la matiere ne ſe meut pas elle-même, qu'il faut un eſprit pour l'animer: vérité palpable ſur laquelle les derniers ferment les yeux.

§. IV.

Mais les Théologiens n'ont jamais été d'accord ſur les preuves dont on ſe ſervoit pour prouver l'exiſtence de Dieu: Deſcartes, Paſcal, le Docteur Clarke lui-même, ont été accuſés d'Athéiſme; ce dernier a prétendu prouver l'exiſtence de Dieu *à priori*, & les Scholaſtiques ſoutiennent qu'on ne peut la démontrer qu'*à poſteriori* ou par les effets. Toutes ces allégations ne ſont qu'un mal-entendu.

1°. Aucun Théologien n'a jamais nié que l'exiſtence de Dieu ne fût ſolidement prouvée par la néceſſité d'un premier Moteur, par l'ordre qui regne dans l'Univers, par l'inſtinct moral que nous ſentons en nous-mêmes, par le conſentement de tous les hommes: s'ils ont rejetté d'abord les nouvelles preuves imaginées par Deſcartes & par Clarke, c'eſt qu'ils ont jugé qu'elles n'étoient

pas néceſſaires, & qu'elles leur paroiſſoient ſujettes à des difficultés. 2°. L'accuſation d'Athéiſme ne ſignifie rien, ſinon que les Philoſophes & les Théologiens ſe ſont ſouvent trop échauffés dans la diſpute, & n'ont pas aſſez ménagé les termes. 3°. La démonſtration de Clarke n'eſt point en rigueur un argument *à priori*; il ne prouve point l'exiſtence de Dieu *par ſes cauſes*, mais par la néceſſité d'une premiere cauſe, qui eſt Dieu lui-même; ce qui eſt fort différent.

L'examen que notre Auteur a fait de cette démonſtration eſt très-commode, & d'une eſpece ſinguliere: il ſe propoſe de montrer que les preuves de Clarke ſont peu concluantes, que ſes principes ſont peu fondés, que ſes prétendues ſolutions ne ſont propres à rien réſoudre (*a*). Dans la diſcuſſion cependant qu'il en fait, il n'eſt point queſtion de preuves, de raiſonnemens, ni de ſolutions; l'Auteur ſe contente de citer les titres des Chapitres du Livre de Clarke, & fait ſon poſſible pour approprier à la matiere les qualités qui ne conviennent évidemment qu'à Dieu, voilà tout l'examen. On verra, par le ſimple expoſé, ſi c'eſt l'Auteur, ou ſi c'eſt nous qui cherchons à tromper: nous ſommes obligés de nous replonger ici dans les profondeurs de la Métaphyſique, & il faut convenir que ſouvent Clarke auroit pu raiſonner avec plus de préciſion.

Premiere Propoſition de Clarke: *Quelque*

(*a*) Page 102.

choſe a exiſté de toute éternité. L'Auteur reconnoît que cette propoſition eſt évidente, & n'a pas beſoin de preuves; mais il ſoutient que c'eſt la matiere qui exiſte de toute éternité. Ce qui exiſte, dit-il, ſuppoſe dès-lors même que l'exiſtence lui eſt néceſſaire, & ce qui ne peut point s'anéantir, exiſte néceſſairement: or la matiere ne peut être anéantie.

1°. Si la matiere exiſte néceſſairement, l'Auteur eſt forcé de ſoutenir que cette néceſſité eſt abſolue, & qu'avant toute ſuppoſition, il y a contradiction formelle à concevoir que tel atome de matiere n'exiſte pas; que l'exiſtence contingente eſt une contradiction dans les termes: l'a-t-il démontré?

2°. Si la matiere eſt éternelle, ſa forme eſt auſſi éternelle; la matiere n'a jamais exiſté ſans forme: or l'Auteur convient que la forme de la matiere n'eſt ni éternelle ni néceſſaire, puiſqu'elle change (*a*). Si les formes ont une exiſtence contingente, donc l'exiſtence contingente ne renferme pas contradiction. 3°. Il eſt faux que la matiere ne puiſſe abſolument être anéantie par celui qui l'a créée: il n'y a point de contradiction à ſuppoſer un atome de matiere anéanti. 4°. Aucune des propriétés qui découlent de l'exiſtence néceſſaire, ne convient à la matiere; nous le verrons en détail.

(*a*) Page 102.

§. V.

Seconde Propoſition : *Un être indépendant & immuable a exiſté de toute éternité.* C'eſt par des queſtions que l'Auteur attaque cette propoſition. Il demande ſi l'être néceſſaire eſt indépendant de ſa propre eſſence & des propriétés qui le conſtituent ce qu'il eſt ? Je voudrois ſçavoir ſi notre Matérialiſte s'eſt entendu lui-même. Il eſt abſurde de dire qu'un être eſt dépendant ou indépendant de ſa propre eſſence ; ſon eſſence c'eſt lui-même. Il eſt ici queſtion de l'indépendance *à l'égard d'une cauſe*, & Clarke s'en explique clairement ; mais l'Auteur avoit ſes raiſons pour feindre le contraire. Il eſt évident que l'être qui exiſte par lui-même, ne dépend d'aucune cauſe, puiſqu'aucune cauſe ne lui a donné l'exiſtence, & ne l'a fait ce qu'il eſt.

Il demande ſi cet être peut faire que les êtres qu'il produit, ou qu'il meut, agiſſent autrement qu'ils ne font d'après les propriétés qu'il a pu leur donner ? Aſſurément il le peut : il leur a donné ces propriétés librement, & il en peut ſuſpendre l'effet ; c'eſt librement que Dieu fait graviter la matiere ; & au-lieu de la faire tendre au centre, il peut la lancer vers la circonférence. Quelle contradiction y auroit-il ?

Cet être n'agit donc pas néceſſairement ; il n'eſt point pour lui de moyens indiſpenſables pour remplir ſes vues, parce que ſa

puiſſance ſupplée à tous les moyens : il n'eſt pas vrai que Dieu ne puiſſe agir autrement qu'il ne fait, & qu'il ſoit ſoumis à la néceſſité (*a*). D'ailleurs, quel rapport y a-t-il entre ces queſtions & la propoſition de Clarke ?

L'Auteur conclut que la matiere étant éternelle, ne doit ni ſon exiſtence ni ſon action à aucun autre être ; qu'ainſi elle eſt abſolument indépendante d'un moteur. La concluſion ſeroit évidente, s'il étoit prouvé que *la matiere eſt éternelle*. Mais il réſulte de cet argument même une preuve du contraire : nous avons démontré que la matiere doit ſon action à une cauſe extérieure ; qu'elle eſt ſans action par elle-même. *Tout corps eſt mu par un autre corps qui le frappe.* Donc elle doit auſſi ſon exiſtence à une cauſe différente d'elle-même.

Nous ſoutenons avec Clarke que l'Etre éternel & néceſſaire eſt auſſi immuable ; non pas ſeulement en ce ſens qu'il ne peut changer de nature, mais encore en ce qu'il ne peut changer de façon d'être. Un être quelconque n'exiſte point ſans attributs, ſans propriétés ; s'il exiſte éternellement, ſes attributs ſont éternels ; il ne peut y avoir en lui ni ſucceſſion, ni modification ; il eſt éternellement & néceſſairement tout ce qu'il eſt : ce qu'il penſe, ce qu'il veut, ce qu'il fait, il le penſe, le veut & le fait de toute éternité. Les changemens que Dieu produit

(*a*) Page 104.

dans ſes ouvrages, n'en ſuppoſent aucun dans ſa volonté ni dans ſes deſſeins : *Opera mutas, non mutas conſilium.* S. Auguſtin.

Il n'eſt pas vrai qu'en concevant Dieu ſous ces idées, on le ſuppoſe totalement privé d'action ; qu'un Dieu immuable ſoit un Dieu inutile (*a*) : il n'eſt point privé d'action, puiſque ſon action eſt éternelle comme lui.

„ S'il a créé la matiere, ou enfanté l'U-
„ nivers, il fut un temps où il voulut que
„ cette Matiere & cet Univers exiſtaſſent,
„ & ce temps fut précédé d'un autre temps
„ où il avoit voulu qu'ils n'exiſtaſſent point
„ encore ". Cela eſt faux & abſurde : il eſt abſurde de ſuppoſer un temps, une durée, une ſucceſſion avant la création : le temps étant la durée de l'Univers, n'a été créé qu'avec lui : & avant le temps il n'y avoit que l'éternité ſans aucune ſucceſſion. Dieu en créant n'a pas eu une nouvelle volonté, n'a pas fait un nouveau décret ; il a voulu de toute éternité que le temps & l'Univers commençaſſent d'être ; mais rien en lui n'a commencé, & rien ne doit finir.

Puiſque l'Auteur convient que les formes, les combinaiſons, les mouvemens de la matiere changent ; elle n'eſt point immuable, elle n'eſt point néceſſaire, elle n'eſt point éternelle.

(*a*) Page 104.

§. VI.

Troiſieme : *L'Etre immuable & indépendant, qui exiſte de toute éternité, exiſte par lui-même.*

L'Auteur n'en diſconvient point ; mais comment peut-il ſoutenir que la matiere exiſte par elle-même, n'ayant pu prouver qu'elle agiſſe par elle-même ?

Quatrieme : *L'eſſence de l'Etre qui exiſte par lui-même eſt incompréhenſible.* Clarke, ſelon notre Philoſophe, eût parlé plus exactement, s'il eût dit que ſon eſſence eſt impoſſible : il oublie ce qu'il vient de dire, que la matiere exiſte par elle-même ; il s'enſuivroit donc, ſelon lui, que l'eſſence de la matiere eſt impoſſible.

„ Si Dieu exiſtoit, dit il, ce ſeroit par la „ matiere ſeule que nous pourrions le con„ noître, c'eſt-à-dire, nous aſſurer de ſon „ exiſtence & de ſes qualités " (*a*). Auſſi convenons-nous que l'exiſtence de la matiere & l'examen de ſes qualités nous font évidemment connoître l'exiſtence de Dieu. La matiere eſt contingente ; par conſéquent il a fallu qu'un être néceſſaire, différent d'elle, lui donnât l'exiſtence : la matiere eſt inerte ; elle a donc beſoin d'un moteur : la matiere eſt ſans connoiſſance ; il faut donc qu'une intelligence regle ſes mouvemens : la matiere n'eſt point ſuſceptible de liberté,

(*a*) Page 108.

& cependant nous voyons en elle des modifications qui pourroient n'y pas être ; c'eſt donc un agent libre qui les lui donnent : Outre les connoiſſances que nous puiſons dans nos réflexions ſur la matiere, l'eſprit qui agit en nous, & que Dieu a créé à ſon image, nous donne des idées encore plus claires de l'exiſtence & de la ſpiritualité de Dieu.

L'Auteur avoue que l'eſſence de la matiere eſt incompréhenſible, que nous ne connoiſſons l'eſſence d'aucun être ; & nous lui avons déja objecté pluſieurs fois cet aveu important ; mais il ſoutient qu'en admettant un Dieu, la matiere n'en deviendra pas plus aiſée à comprendre : nous venons de démontrer le contraire. Si l'on n'admet point un Dieu, l'eſſence de la matiere n'eſt plus qu'un aſſemblage de qualités abſurdes & contradictoires.

L'incompréhenſibilité de Dieu, dit-il, devroit convaincre les hommes qu'ils ne devroient point s'en occuper, que c'eſt une folie d'en raiſonner ; par conſéquent c'eſt auſſi une folie de raiſonner de la matiere & de nous en occuper, puiſqu'elle eſt incompréhenſible.

Ve. Propoſition : *L'Etre qui exiſte par lui-même, eſt néceſſairement éternel.* En reconnoiſſant l'évidence de cette propoſition, l'Auteur demande pourquoi l'on s'obſtine à le diſtinguer de l'Univers ? parce que l'Univers éternel ou exiſtant par lui-même, renferme contradiction. Il ſeroit néceſſaire,

quant à l'exiſtence, & non quant à la forme; il ſeroit tout-à-la-fois le ſujet de l'immutabilité & du changement. Car enfin qu'entend-on, quand on dit d'un être qu'il eſt ſujet au changement? Veut-on parler de ſon eſſence? cela ſeroit ridicule; les eſſences ne changent point. Eſt-il queſtion de ſon exiſtence? ce ſeroit ſuppoſer qu'il peut être anéanti, & les Matérialiſtes n'admettent pas plus l'anéantiſſement que la création. Il s'agit donc uniquement de ſes modifications: un être n'eſt donc ni immuable ni eternel, dès que ſes modifications ſont contingentes ou paſſageres.

Il n'eſt pas moins abſurde de dire que le mouvement général de l'Univers eſt néceſſaire, mais que tel mouvement particulier ne l'eſt pas (*a*). Le mouvement général n'eſt que l'aſſemblage ou la totalité des mouvemens particuliers; ſi tout mouvement particulier eſt contingent, comment le mouvement général peut-il être néceſſaire?

„ Mais ſi l'Etre éternel n'eſt pas matériel, „ comment en faire dériver la matiere? Elle ne peut point en dériver par une ſimple émanation ſans doute; elle n'en peut venir que par création, ou par un ſeul acte de la volonté de Dieu.

§. VII.

VIe. Propoſition: *L'Etre qui exiſte par*

(*a*) Page 108.

lui-même doit être infini & préſent par-tout. Notre Philoſophe ne combat point directement cette vérité, mais il cherche à en éluder les conſéquences, & il paſſe la preuve ſous ſilence. Voici comme Clarke a raiſonné.

„ Exiſter par ſoi-même, c'eſt exiſter en „ vertu d'une néceſſité abſolue, eſſentielle „ & naturelle. Or cette néceſſité étant à „ tous égards abſolue, & ne dépendant „ d'aucune cauſe extérieure, il eſt évident „ qu'elle eſt d'une maniere inaltérable la „ même *par-tout*, auſſi-bien que *toujours*... „ Une néceſſité abſolue n'a de relation, ni „ au temps, ni au lieu, ni à aucune choſe „ que ce ſoit. Par conſéquent tout ce qui „ exiſte en vertu d'une néceſſité abſolue en „ elle-même, doit néceſſairement être in- „ fini, auſſi-bien qu'éternel.

„ De-là, continue Clarke, je conclus „ premiérement que l'infinité de l'Etre „ exiſtant par lui-même eſt une infinité de „ *plénitude*, auſſi-bien que d'immenſité; „ c'eſt-à-dire, qu'il exiſte *également* & ſans „ interruption en tous lieux. Que l'on ſup- „ poſe, ſi l'on veut, la matiere *illimitée*, „ elle ne ſera pas pour cela infinie dans un „ ſens de plénitude, puiſqu'il pourroit s'y „ rencontrer des vuides.

„ Je conclus en ſecond lieu que l'Etre „ exiſtant par lui-même, doit être un être „ *ſimple & immuable*, *incorruptible*, *ſans* „ *parties*, *ſans figure*, *ſans mouvement &* „ *ſans diviſibilité*; en un mot, un être qui

„ n'a aucune des propriétés de la matiere ;
„ car toutes ces propriétés nous donnent
„ clairement l'idée de quelque choſe de
„ fini. La *diviſibilité* ou la diſtinction des
„ parties ſuppoſe qu'elles ont des bornes,
„ ce qui détruit l'idée de l'infini. Le *mou-*
„ *vement* ſuppoſe que l'être mu n'eſt pas
„ par-tout. Avoir des parties, ſignifie ou
„ que les choſes ſont différentes dans leur
„ maniere d'exiſter, ce qui eſt incompati-
„ ble avec la néceſſité ; ou qu'elles ſont di-
„ viſibles, ce qui renverſe l'infinité parfaite.
„ *La corruption ou le changement* ſuppoſe le
„ mouvement & la ſéparation des parties ;
„ & ces deux choſes ne peuvent avoir lieu
„ que dans les êtres finis.

Telle eſt la chaîne des raiſonnemens de Clarke ; on va voir ce que notre Philoſophe a répondu. „ Le mot *infini*, dit-il,
„ ne préſente qu'une idée négative qui ex-
„ clut toutes les bornes. Il eſt évident qu'un
„ être qui exiſte néceſſairement, qui eſt
„ indépendant, ne peut être limité par rien
„ qui ſoit hors de lui ; il doit être ſa li-
„ mite à lui-même ; en ce ſens l'on peut dire
„ qu'il eſt infini.

1°. Il eſt faux que le mot *infini*, dans le ſens expliqué par Clarke, ne préſente qu'une idée négative ; *la préſence en tous lieux* n'eſt pas une négation : au-contraire l'*infini* exclut toute négation ; c'eſt le *fini* qui la renferme & la ſuppoſe. 2°. Il eſt abſurde de dire que l'être qui exiſte par une néceſſité *abſolue*, *eſt ſa limite à lui-même* ;

une néceſſité abſolue & une néceſſité limitée, ſont deux contradictoires. 3°. Il eût été à propos de montrer que l'*infinité*, en quelque ſens qu'on l'entende, peut s'accorder avec les propriétés de la matiere; il le falloit abſolument pour réfuter Clarke. L'Auteur a ſagement évité cette diſcuſſion; par conſéquent il ſe tient pour vaincu ſur ce point : il a trouvé plus commode d'argumenter contre l'*immenſité* de Dieu ou contre ſa préſence en tout lieu.

Il demande ſi la matiere exiſte, & ſi elle n'occupe pas du moins une partie de l'eſpace ? Donc, ou elle exclut la Divinité, ou la Divinité n'eſt autre choſe que l'eſpace ou le vuide. Si on dit que *Dieu pénetre la matiere :* donc il correſpond à la matiere, donc il eſt étendu comme la matiere & n'eſt pas diſtingué d'elle.

Toute la force de cette difficulté ne conſiſte que dans cette équivoque : *Dieu correſpond à la matiere.* Si on entend par-là que Dieu eſt préſent à la matiere, cela eſt vrai; mais il eſt auſſi préſent où elle n'eſt pas : il eſt préſent à toutes les parties de l'eſpace que la matiere n'occupe point : il n'eſt donc point étendu ni limité par la matiere, ni comme la matiere. Lorſque l'Auteur conclut : Dieu ſera donc dans mon corps, dans mon bras, &c. c'eſt encore la même équivoque; Dieu eſt préſent à mon corps & à mon bras, mais il n'eſt renfermé ni dans mon corps, ni dans mon bras, puiſqu'il eſt préſent par-tout.

VIIe. Propoſition. *L'Etre exiſtant néceſſairement, eſt néceſſairement unique.*

Clarke démontre cette propoſition, parce que la néceſſité abſolue n'admet ni différence ni diverſité d'exiſtence. Si l'on admet deux êtres, on pourra ſuppoſer ſans contradiction que l'un des deux n'exiſte point; dès-lors il n'eſt plus l'Etre néceſſaire. D'ailleurs l'Etre néceſſaire étant infini, on ne peut ſuppoſer deux infinis; l'un ne ſeroit pas l'autre; l'un n'auroit pas les attributs de l'autre; il y auroit privation dans l'un de ce qui ſeroit dans l'autre: cela détruit l'idée de l'infini.

De-là Clarke conclut l'*unité* de Dieu dans toute la rigueur du terme; la contradiction où l'on tombe en admettant deux principes; & l'abſurdité du ſyſtême de Spinoſa: il conclut encore que la matiere n'eſt point l'Etre néceſſaire, puiſqu'elle n'eſt point un être unique; en effet, ſelon l'opinion de notre Auteur, il n'y a pas deux particules de matiere exactement ſemblables (*a*).

Afin de ſe débarraſſer de cet argument, notre ſubtil diſputeur ſupprime le terme eſſentiel. Si Dieu eſt l'Etre unique, dit-il, il n'y a rien hors de lui: s'il n'y a rien hors de lui, ou la matiere n'exiſte pas, ou Dieu n'eſt rien autre choſe que la matiere, comme le prétend Spinoſa.

Pour raiſonner de bonne-foi, il falloit

(*a*) V. Premiere Part. c. 2. §. 11.

dire:

dire : Si Dieu eſt l'*Etre néceſſaire* unique, il n'y a aucun être, même contingent, diſtingué de lui : alors la propoſition eſt évidemment fauſſe ; l'unité de l'Etre néceſſaire n'exclut point l'exiſtence des êtres contingens. L'argument de Clarke prouve qu'il ne peut y avoir *deux Etres néceſſaires*, mais il ne prouve pas qu'il ne peut y avoir *un Etre néceſſaire* & des êtres contingens, auxquels il a donné l'exiſtence. Ces êtres ſont diſtingués de lui, mais non *hors de lui*, puiſqu'il eſt par-tout. C'eſt une nouvelle équivoque dont l'Auteur abuſe.

§. VIII.

VIIIe. Propoſition. *L'Etre exiſtant par lui même eſt néceſſairement intelligent* ; puiſque l'intelligence eſt une perfection.

L'Auteur objecte que l'intelligence eſt une qualité humaine, une qualité des êtres organiſés, & que nous ne connoiſſons nulle part hors de ces êtres. „ Pour avoir de l'in-
„ telligence, dir-il, il faut penſer ; pour
„ penſer, il faut avoir des idées ; pour avoir
„ des idées, il faut avoir des ſens ; quand
„ on a des ſens, on eſt matériel ; & quand
„ on eſt matériel, on n'eſt point *un pur eſ-*
„ *prit*.

Pour avoir des idées, il faut avoir des ſens ; c'eſt la queſtion que notre Philoſophe avoit entrepris de prouver, tom. 1. c. 10. Nous lui avons démontré par ſes propres aveux, 1°. que notre ame ou l'eſprit qui eſt

en nous, a le pouvoir de réitérer, de renouveller, de reſſuſciter ſes idées, ſans aucune action nouvelle de la part des objets extérieurs, & ſans le miniſtere des ſens: d'où l'on doit conclure qu'il eſt fort incertain ſi elle ne peut pas en avoir en premiere inſtance, ſans les avoir reçues par les ſens. 2°. Que quand l'eſprit uni à un corps, ne pourroit avoir des idées que par les ſens, cela ne prouve point que l'eſprit, ſéparé du corps, ſoit encore dans la même impuiſſance. 3°. L'opinion des Philoſophes, qui rejettent les idées innées, n'eſt fondée que ſur cet argument: Nous concevons que toutes nos idées peuvent venir médiatement ou immédiatement des ſenſations, donc elles en viennent en effet: & ce raiſonnement n'eſt pas une démonſtration. 4°. Il eſt encore moins démontré qu'indépendamment des ſenſations l'ame ne puiſſe avoir la conſcience de ſa propre exiſtence, & par conſéquent une idée. 5°. Quand il ſeroit prouvé que l'eſprit créé, l'eſprit de l'homme, ne peut avoir d'idées que par les ſens; il ne s'enſuivroit pas que l'Eſprit incréé, l'Etre exiſtant par lui-même, eût beſoin du même ſecours.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des êtres intelligens dans l'Univers; nous demandons qui en eſt le Créateur, & ſi la matiere non intelligente a la force de les produire? L'Auteur nous répond que „ l'Etre néceſſaire qui „ comprend, qui renferme & produit des „ êtres animés, renferme, comprend & pro-

„ duit des êtres intelligens " (*a*). Juſqu'à préſent on avoit cru qu'un effet ne peut être plus parfait que ſa cauſe, qu'une cauſe ne peut donner ce qu'elle n'a pas ; cette maxime eſt donc chargée : la matiere paſſive tire de ſon ſein des êtres actifs ; la matiere inanimée enfante des êtres animés ; la matiere non intelligente produit des êtres intelligens : & après cette déciſion l'on ſoutient que rien ne ſe fait de rien, que le néant ne peut rien produire : cependant le néant de l'intelligence produit des êtres intelligens.

Il reſte encore une queſtion : „ *Le grand* „ *tout*, l'Univers entier, a-t-il une intelli- „ gence particuliere qui le meuve, le faſſe „ agir, le détermine, comme l'intelligence „ meut & détermine les corps animés ? „ C'eſt ce quē rien ne peut prouver, " ſelon notre Philoſophe ; mais il devroit nous apprendre, ſur quoi fondé il affirme que l'*intelligence meut & détermine les corps animés* ; quelles ſont les marques auxquelles on peut reconnoître l'action d'une intelligence.

Un Philoſophe eſt-il un être penſant ? Nous pouvons quelquefois en douter ; mais enfin „ c'eſt ſur le fil des idées, la conſé- „ quence qui regne entre les propoſitions & „ la liaiſon des raiſonnemens, qu'il faut ju- „ ger qu'un être penſe . . . ſi l'Univers ; que „ dis-je ? Si l'aîle d'un papillon m'offre des

(*a*) Page 110.

„ traces mille fois plus distinctes d'une in-
„ telligence, que nous n'avons d'indices de
„ la faculté de penser dans un Philosophe;
„ il seroit mille fois plus fou de nier qu'il
„ existe un Dieu, que de nier qu'un homme
„ pense. Avons-nous jamais remarqué dans
„ les raisonnemens, les actions, & la con-
„ duite de quelque homme que ce soit, plus
„ d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de
„ conséquence, que dans le méchanisme
„ d'un insecte? La Divinité n'est-elle pas
„ aussi clairement empreinte dans l'œil d'un
„ Ciron, que la faculté de penser dans les
„ Ouvrages du grand Newton? Quoi! le
„ monde formé prouve moins une intelli-
„ gence, que le monde expliqué? Quelle
„ assertion (*a*)! C'est le raisonnement de
„ Ciceron (*b*).

L'homme n'a donc pas tort *de juger de tout, par ce qu'il voit en lui-même:* Par-tout où il apperçoit les mêmes preuves d'intelligence qu'il sent en lui-même, il est bien fondé à juger que ce n'est point la matiere seule qui agit. Sur ce principe seul il juge sans hésiter qu'un autre homme est raisonnable & intelligent, parce qu'il le voit agir & raisonner, comme il raisonne & agit lui-même. Selon les idées d'un Matérialiste, je n'ai aucune raison pour croire qu'un homme & une pierre ne sont pas de même nature.

(*a*) Pensées philos. n. 20.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 2. n. 114.

„ L'homme a prétendu que, pour être „ parfait, il falloit être comme lui; voilà la „ ſource de tous ſes faux raiſonnemens ſur „ la Nature & ſur ſon Dieu ". Quoi! l'homme a tort de prétendre qu'un être penſant eſt plus parfait qu'un être non penſant; qu'un être intelligent vaut mieux qu'un être privé d'intelligence; qu'un être animé a des facultés préférables à celles d'un être inanimé; qu'un Philoſophe eſt quelque choſe de mieux qu'un champignon? En vérité on nous prend pour des êtres qui ne penſent point.

Nous ſoutenons donc, malgré tous les Matérialiſtes que „ ce ſeroit faire tort à la „ Divinité, que de lui refuſer une qualité „ qui ſe trouve dans l'homme, & à laquelle „ nous attachons avec raiſon une idée de „ perfection & de ſupériorité; que ſi un „ homme s'offenſe, lorſque nous lui diſons „ qu'il manque d'intelligence, Dieu s'offen- „ ſera de même, lorſque les Matérialiſtes „ refuſent de reconnoître de l'intelligence „ dans ſes ouvrages: que puiſqu'ils n'accor- „ dent point d'intelligence à la Nature ou à „ la Matiere, il faut néceſſairement imagi- „ ner un Dieu qui penſe, qui agiſſe, qui ait „ de l'intelligence pour elle ". Qu'un Philoſophe qui ſe croit ſi ſupérieur aux autres hommes, parce qu'il ſe flatte de penſer mieux qu'eux, a très-mauvaiſe grace, & ſe contredit très-groſſiérement, lorſqu'il ne daigne pas accorder la faculté de penſer à l'Auteur de la Nature!

„ C'eſt dans la terre que s'engendrent des „ animaux vivans, que nous nommons des „ vers ; cependant nous ne diſons point „ que la terre ſoit un être vivant ". Je vous ſoutiens que ſi la terre étoit le principe productif d'un ver ſans un germe préexiſtant, nous ſerions forcés de dire que la terre eſt un être vivant ; il eſt auſſi impoſſible qu'un être privé de la vie produiſe un être vivant, qu'il eſt impoſſible que le néant produiſe quelque choſe ; &, puiſque c'eſt dans la Nature que ſe forment des êtres intelligens, ſentans, penſans, nous ſommes forcés de ſuppoſer, ou que la Nature ſent, penſe, eſt intelligente, ou qu'elle a un maître qui fait tout cela pour elle.

Mais ſi nous ſommes obligés d'attribuer au Créateur *toutes les qualités* que nous voyons dans ſes créatures, il faudra dire que Dieu, qui a fait la matiere, eſt lui-même matiere ; que Dieu, qui a fait tant d'inſenſés, eſt inſenſé lui-même ; que Dieu, qui a fait des hommes qui pechent, eſt ſujet à pécher. Fort bien. Il n'eſt plus queſtion que de prouver qu'un être corporel, inſenſé, ſujet à pécher, eſt plus parfait qu'un être ſpirituel, ſage, impeccable : nous ne diſons pas qu'il faut attribuer à Dieu toutes *les qualités* des créatures, mais toutes les perfections. L'homme eſt corporel, ſouvent inſenſé & pécheur, parce qu'un être créé & borné eſt néceſſairement ſujet à des défauts ; l'Etre, incréé & conſéquemment infini, doit avoir toutes les perfections, ſans aucun défaut.

§. IX.

IXe. Propoſition. *L'Etre exiſtant par lui-même eſt un agent libre.* Clarke prouve cette propoſition, 1°. parce que l'Etre exiſtant par lui-même eſt indépendant ; il ne peut donc être déterminé par aucune cauſe extérieure ; 2°. parce qu'un être néceſſité dans ſon action eſt purement paſſif ; 3°. parce que ſi Dieu n'eſt pas libre, tout ce qui exiſte eſt auſſi néceſſaire que lui ; ce qui eſt évidemment faux ; 4°. parce qu'un être infini, & qui agit par la néceſſité de ſa nature, doit produire des effets infinis comme lui ; & c'eſt une abſurdité. Il développe toutes ces preuves, & en fait ſentir la connexion.

Notre Auteur n'a pas jugé à propos d'examiner ſi elles ſont fauſſes ; mais il répete que ſi Dieu peut empêcher le mal, il veut donc que le mal ſe commette, puiſqu'il ne l'empêche point. Nous avons déja répondu qu'il n'eſt aucun mal particulier que Dieu ne puiſſe empêcher ; que prévenir ou empêcher tous les maux, ſans exception, eſt une conduite incompatible avec la nature de l'homme telle qu'elle eſt ; que Dieu, en créant l'homme libre & mortel, ſujet au péché & à la douleur, n'a point dérogé à l'idée d'une bonté infinie.

On ne peut donc enviſager dans la conduite de Dieu aucune néceſſité, ſinon une néceſſité *de conſéquence* ou de *ſuppoſition*, qui ne détruit point la liberté, puiſqu'elle la ſup-

poſe. C'eſt une fauſſeté de dire *qu'un être qui ne peut agir qu'en vertu des loix de ſon exiſtence propre, n'eſt point un être libre, mais néceſſité dans toutes ſes actions*; que la volonté de Dieu eſt *néceſſitée* par l'intelligence, la ſageſſe, & les vues qu'on lui ſuppoſe (*a*).

Dieu n'a été néceſſité par aucune de ſes perfections ou *des loix de ſon exiſtence*, à créer le monde, à produire tels ou tels êtres; il l'a fait librement, parce qu'il l'a voulu, & rien ne l'a forcé à vouloir. Dès qu'il l'a voulu, il eſt conſéquemment dans la néceſſité de gouverner le monde avec intelligence, avec ſageſſe, avec bonté: il ne peut agir d'une maniere contraire à ſes perfections, ni ſe démentir lui-même. Mais encore une fois, cette néceſſité de conſéquence ne détruit pas la liberté, elle la ſuppoſe; c'eſt une perfection en Dieu, & non un défaut.

De même, un homme qui veut ſe rendre ſolidement heureux, doit néceſſairement prendre les moyens qui l'y conduiſent, pratiquer la vertu, agir de telle & telle maniere: mais cette néceſſité ſuppoſe un choix & l'exercice de la liberté; elle n'y eſt pas contraire.

Il n'eſt pas vrai que les Théologiens, dans la crainte de gêner la liberté de Dieu, aient ſuppoſé qu'il n'étoit aſſervi à aucunes regles: jamais perſonne n'a imaginé que Dieu pouvoit agir injuſtement, en inſenſé, ſe con-

(*a*) Page 113.

tredire

tredire & ſe démentir : la liberté & la folie ne ſont pas la même choſe ; la ſageſſe eſt la perfection de la liberté, & non ſa deſtruction.

Dieu n'eſt point lié par les Loix phyſiques de la Nature qu'il a impoſées à tous les êtres, quoique ces Loix ſoient un effet de ſa ſageſſe infinie & de ſon intelligence ſuprême ; parce que ces Loix ne ſont pas les ſeuls moyens qu'un Etre intelligent & ſage a pu choiſir pour conduire les créatures ; il en eſt une infinité d'autres, & Dieu peut les employer, ſans ſe contredire ni ſe démentir. Il eſt lié par les *Loix morales*, parce qu'elles ſont une perfection ; mais il n'eſt point lié dans la maniere de les exercer, parce qu'il a dans les tréſors infinis de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, une infinité de moyens dont il peut ſe ſervir, ſans faire tort à perſonne.

Quoique Dieu ne puiſſe récompenſer le crime ni punir la vertu, il ne s'enſuit pas que l'action d'un homme produiſe en Dieu une volonté nouvelle : Dieu a voulu de toute éternité que tel crime fût puni dans le temps, & telle vertu récompenſée ; il a tout prévu éternellement ; il ne peut lui ſurvenir aucune nouvelle connoiſſance, aucun nouveau motif, aucune volonté nouvelle.

Quand même il nous ſeroit encore plus difficile d'accorder en Dieu la liberté avec l'éternité ; cette difficulté ne détruit pas les démonſtrations que nous avons de ces deux attributs, & auxquelles notre Philoſophe n'a

donné aucune atteinte, dont il n'a ſeulement pas fait mention.

Xe. Propoſition. *La cauſe ſuprême de toutes choſes poſſede une puiſſance infinie.* L'Auteur ſemble avouer cette propoſition, comme une conſéquence évidente de ce qui a précédé : „ il n'y a de puiſſance qu'en elle, dit-„ il : cette puiſſance n'a donc point de bor-„ nes ". Mais il répete les mêmes objections qu'il a déja faites, que l'homme en faiſant le mal, agit contre la puiſſance divine, &c. Il ſeroit inutile de réitérer les mêmes réponſes.

XIe. Propoſition. *L'Auteur de toutes choſes doit être infiniment ſage.*

On ne peut conteſter cette propoſition, qui eſt étroitement liée avec les précédentes. Celui qui a fait toutes choſes, en connoît parfaitement la nature, & les moyens les plus convenables pour les conduire. La ſageſſe de Dieu éclate d'ailleurs dans tous ſes ouvrages.

Selon notre Philoſophe, la ſageſſe & la folie ſont des qualités fondées ſur nos propres jugemens ; les hommes que nous ſuppoſons doués de raiſon, ſont plus ſouvent inſenſés que ſages ; ainſi Dieu doit être l'auteur de la folie auſſi-bien que de la ſageſſe. D'ailleurs, pour juger de la ſageſſe de Dieu, il faudroit au-moins entrevoir le but qu'il ſe propoſe ; or nous ne le connoiſſons pas ; quel que ſoit ce but, Dieu n'y parvient jamais, puiſque les hommes agiſſent toujours *en dépit de ſes vues.*

Il auroit parlé plus ſenſément, s'il avoit dit que nous jugeons de la ſageſſe & de la folie ſur des idées très-claires & très-exactes; & il n'y a pas beaucoup de ſageſſe à prétendre que nous ne ſçavons pas les diſtinguer : ſur quoi pourroit-on fonder la morale? Il n'eſt pas néceſſaire de connoître toutes les vues & tous les deſſeins de Dieu, pour juger de l'ordre de ce monde ; de même que nous n'avons pas beſoin de connoître les motifs qui ont déterminé un Horloger à faire une montre, pour ſçavoir ſi la montre eſt bien faite. Lorſque les hommes agiſſent en inſenſés, ſe privent du bien que Dieu veut leur faire, ſa ſageſſe n'eſt pas trompée, puiſqu'il a prévu ce déſordre particulier ; il maintient l'ordre général en exerçant ſa juſtice. L'affectation de l'Auteur à renouveller la même difficulté ſous mille formes différentes, ne prouve rien autre choſe que ſon entêtement & la foibleſſe de la cauſe qu'il ſoutient : les preuves directes qu'il n'attaque jamais, demeurent dans toute leur force. ,,

XIIe. Propoſition. *La Cauſe ſuprême doit néceſſairement poſſéder une bonté, une juſtice, une véracité infinies, & toutes les autres perfections morales qui conviennent au Gouverneur & au Juge ſouverain du monde.*

L'Auteur ne combat cette propoſition que par ſes ſophiſmes ordinaires. ,, L'idée de la ,, perfection, dit-il, eſt une idée abſtraite, ,, métaphyſique, négative, qui n'a nul ar- ,, chetype ou modele hors de nous. Une ,, choſe n'eſt parfaite ou imparfaite, qu'au-

„ tant qu'elle nous eſt utile ou inutile ;
„ agréable ou déſagréable.

1°. Suppoſons-le pour un moment : l'Auteur eſt convenu que dans ce monde, la ſomme des biens relativement à nous, eſt plus grande que celle des maux (*a*) : les cauſes naturelles ſont donc arrangées de maniere qu'elles nous procurent plus d'utilité que de dommage ; elles ont même, relativement à nous, une perfection réelle. Conſéquemment nous ſommes bien fondés à juger que l'Auteur de la Nature a eu pour but l'utilité & le bien des créatures ſenſibles, & que les moyens dont il s'eſt ſervi, répondent *parfaitement* à ſon deſſein.

2°. Le principe eſt faux : un inſtrument deſtructif, un animal dangereux & nuiſible par rapport à nous, peuvent être parfaits dans leur eſpece : il ſuffit que la conformation & l'arrangement de toutes les parties, correſpondent parfaitement à l'uſage immédiat pour lequel elles ſont faites.

Le ſophiſme continuel de notre Philoſophe eſt de confondre toujours la fin prochaine avec les fins éloignées ; le deſſein particulier avec le plan général ; le but immédiat de chaque choſe avec les vues ſupérieures que l'Auteur de la Nature a pu ſe propoſer : & c'eſt l'artifice de tous ceux qui ne veulent point reconnoître les cauſes finales.

Il eſt donc inutile de répéter que Dieu n'eſt pas parfaitement bon relativement aux

(*a*) Tome 1. ch. 16. p. 349. 350. 352. 354.

hommes, puiſque ſouvent ils ſont bleſſés de ſes ouvrages ; que ſouvent à côté de l'ordre nous voyons le déſordre le plus complet ; que les œuvres de la Divinité ſe détruiſent ſans ceſſe ; que, puiſque les imperfections de ce monde ſont néceſſaires, Dieu ne pourra pas y remédier dans un autre monde.

L'Auteur lui-même nous a fait remarquer, que ce qui n'eſt pas bon à un individu particulier, peut être bon à un autre ; que l'ordre & le déſordre ſont par conſéquent relatifs ; que la deſtruction d'un être contribue à la production d'un autre être (*a*). Un Dieu aſſez ſage & aſſez puiſſant, pour avoir diſpoſé les choſes de cette maniere dans le monde que nous habitons, aura ſans doute aſſez de puiſſance & aſſez de ſageſſe pour nous rendre parfaitement heureux dans un autre monde, & pour remédier à tous les maux que nous éprouvons dans celui-ci.

Il eſt faux que les qualités morales des hommes ſoient fondées *uniquement* ſur leurs beſoins mutuels ; nous avons fait voir que cette regle *enviſagée ſeule*, eſt fautive & ſujette à des conſéquences énormes (*b*). Il eſt faux qu'un pur eſprit ne puiſſe avoir de rapport avec des êtres matériels ; un être infini avec des êtres finis ; un être éternel avec des êtres périſſables & paſſagers ; dès qu'il les a créés, il y a entr'eux & lui des rapports eſſentiels : nous avons démontré

(*a*) Tome 1, ch. 3. & c. 5.
(*b*) Premiere Part. c. 9. §. 1, c. 12. §. 4.

que les rapports mutuels ne ſuppoſent pas néceſſairement des beſoins mutuels, ni une reſſemblance de nature (*a*).

Nous ne pouvons nous diſpenſer de remarquer que toutes les objections de notre Auteur contre les perfections morales que nous attribuons à la Divinité, la Providence, la ſainteté, la véracité, la juſtice; contre les conſéquences que nous en tirons pour fonder nos obligations morales; contre la créance d'une vie future après celle-ci, ſont tirées des Œuvres poſthumes du Lord Bolingbroke. C'eſt-là qu'il a copié ſes invectives contre les Philoſophes ſpiritualiſtes, anciens & modernes; en particulier contre Clarke, contre les Théologiens, & contre les leçons de Jeſus-Chriſt même (*b*): il a pouſſé l'exactitude, juſqu'à ſuivre toutes les contradictions de ce Déiſte Anglois.

§. X.

Suivant Clarke & ſelon la vérité, „ l'être „ exiſtant par lui-même, doit être un être „ ſimple, immuable, incorruptible, ſans „ parties, ſans figure, ſans mouvement, ſans „ diviſibilité; en un mot, un être en qui ne „ ſe rencontrent aucunes des propriétés de „ la matiere, qui, étant toutes finies, ſont „ incompatibles avec l'infinité parfaite.

L'Auteur replique qu'il n'eſt pas poſſible

(*a*) Page 118.
(*b*) Voyez l'Ouvrage de M. Leland ſur les Déiſtes d'Angleterre, tome 2. Lettre 6. & ſuiv.

d'avoir la notion, ni de ſe former l'idée d'un tel être.

Platon a dit que „ ceux qui n'admettent „ que ce qu'ils peuvent voir & manier, ſont „ des ſtupides & des ignorans, qui refuſent „ d'admettre la réalité de l'exiſtence des „ choſes inviſibles ". Notre Philoſophe qui n'aime point à être traité de *ſtupide & d'ignorant*, prend occaſion d'invectiver contre Platon & contre ſa doctrine ; il prétend que la Théologie chrétienne n'eſt qu'un tiſſu des rêveries métaphyſiques de Platon ; qu'il n'y a eu de vraie Philoſophie que celle de Democrite & d'Epicure ; que tout ce que nos ſens ne nous font point connoître, n'eſt rien pour nous(*a*);qu'en diſant qu'un être ne peut tomber ſous nos ſens, on nous apprend que nous n'avons aucuns moyens de nous aſſurer s'il exiſte ou non (*b*).

1°. Il devroit donc nous dire par quel ſens Newton a connu l'*attraction*, ce grand reſſort qui eſt le mobile de l'Univers, cette propriété myſtérieuſe qui eſt eſſentielle à la matiere. Nous ſentons très-bien qu'un corps gravite ſur notre main ou ſur nos épaules ; mais nous n'avons pas encore ſenti que la Terre peſât ſur le Soleil, ni le Soleil ſur la Terre.

2°. „ Nous connoiſſons en nous-mêmes „ des modifications que nous nommons des „ ſentimens, des penſées, des volontés,

(*a*) Pages 123. & 124. Eſſai ſur les préjugés, c. 11. p. 260.
(*b*) Page 125.

„ des paſſions ; & la réflexion nous prouve ,
„ dit-il , que ces effets matériels ne peuvent
„ partir que d'une cauſe matérielle " (*a*).
Fort bien ; c'eſt donc par nos ſens que nous connoiſſons ces modifications. Félicitons l'Auteur de ce qu'il a vu ſes penſées , flairé ſes raiſonnemens , touché au doigt ſes volontés , & entendu ſes paſſions , tout comme il a vu , touché , entendu les propriétés de la matiere.

3°. Il avoue „ qu'un aveugle-né ne raiſonneroit pas bien , s'il nioit l'exiſtence „ des couleurs , quoique ces couleurs n'exiſtent réellement pas pour lui , mais ſeulement pour ceux qui ſont à portée de les „ connoître " ; mais il ajoute que cet aveugle ſeroit ridicule s'il vouloit les définir. Il eſt donc démontré que nous devons admettre l'exiſtence des choſes mêmes que nos ſens ne nous font pas connoître & qu'il nous eſt impoſſible de définir exactement : mais n'eſt-il pas ridicule de dire qu'un aveugle-né doit admettre l'exiſtence des couleurs , & que ces couleurs *n'exiſtent pas pour lui ?*

Quoiqu'un aveugle-né ne puiſſe pas définir exactement les couleurs , il peut dumoins en avoir des notions imparfaites , par la même voie qui lui en atteſte l'exiſtence ; par le témoignage de ceux qui ont des yeux. De même , puiſque nous ſommes convaincus de l'exiſtence de Dieu par la réflexion & par le raiſonnement , nous pouvons par

(*a*) Page 126.

cette même voie en avoir une idée imparfaite, le concevoir comme l'*Etre néceſſaire*, l'Auteur & le Moteur de la Nature : il eſt faux que nous ayons beſoin d'une connoiſſance plus parfaite, pour être en état *de juger ſi ſon exiſtence eſt poſſible ou non* (*a*). L'Auteur lui-même ne convient-il pas que nous ne connoiſſons point l'eſſence de la matiere ? Cela nous empêche-t-il de juger ſi ſon exiſtence eſt poſſible ou non ?

Il eſt faux qu'on diſe abſolument que la raiſon eſt un guide infidele en matiere de Religion (*b*) ; jamais perſonne n'a prétendu que l'exiſtence de Dieu & les dogmes principaux de la Religion naturelle ne pouvoient pas être prouvés par la raiſon. Il eſt faux que nous ne puiſſions point avoir d'idées vraies d'un eſprit ; que les idées que nous nous en formons, ſe contrediſent & ſe détruiſent. L'Auteur n'a point prouvé cette contradiction, & il ne la prouvera jamais. C'eſt lui au-contraire qui tombe en contradiction, en ſoutenant que la matiere peut ſentir, peut penſer, peut avoir des volontés & des deſirs (*c*) ; & nous le lui avons démontré dans la premiere Partie. Il y tombe encore, en répétant ſans ceſſe que Dieu eſt un *Etre inconnu*, après avoir avoué que tous les hommes le connoiſſent & ſont invinciblement entraînés à le connoître. Il y tombe enfin, en ſoutenant qu'une ſubſtance immatérielle ne

(*a*) Page 127.
(*b*) *Ibid.* Eſſai ſur les préjugés, c. 1. note, p. 7.
(*c*) Page 129.

peut ſe faire ſentir à nous, après avoir ſuppoſé que des perceptions, des idées, des cauſes morales peuvent agir ſur la matiere.

§. XI.

Tout ce qui n'eſt point matiere n'eſt rien : telle eſt la déciſion ſouveraine de notre Philoſophe; &, ſelon lui, c'eſt une vérité ſi frappante, qu'il n'y a que des préjugés invétérés ou de la mauvaiſe foi qui puiſſent en faire douter (*a*). Ainſi tous les hommes, qui croient avoir une ame diſtinguée de leurs corps, tous les hommes, qui reconnoiſſent un Dieu moteur de la matiere, ſont dupes d'un préjugé invétéré, ou ſont de mauvaiſe foi. Pour être de bonne-foi, il faut croire & ſoutenir toutes les abſurdités du Matérialiſme, réſiſter au témoignage de la conſcience (*b*), donner le démenti à la Nature, ſupprimer toutes les preuves du ſyſtême de la ſpiritualité (*c*), ne répondre à aucune, paſſer ſous ſilence les démonſtrations de l'exiſtence de Dieu, s'attacher à étourdir les Lecteurs par une foule d'objections.

Voici encore un exemple de la bonne-foi philoſophique. „ On fonde l'exiſtence de „ Dieu ſur la néceſſité d'une force qui ait „ le pouvoir de commencer le mouvement : „ mais ſi la matiere a toujours exiſté, elle a „ toujours eu le mouvement, qui, comme

(*a*) Page 131.
(*b*) Page 132.
(*c*) Voyez premiere Partie, ch. 7. §. 1.

„ on l'a prouvé, lui eſt auſſi eſſentiel que ſon „ étendue, & découle de ſes propriétés pri- „ mitives " (a). *La matiere a toujours exiſté :* comment l'Auteur l'a-t-il démontré ? La matiere exiſte ; donc elle a toujours exiſté : voilà tout ſon raiſonnement ; il exiſte lui-même ; donc il a toujours exiſté.

Le mouvement eſt auſſi eſſentiel à la matiere que ſon étendue : où eſt la preuve ? Loin d'en donner aucune, l'Auteur a fourni la démonſtration du contraire : il n'eſt aucune maſſe ni aucune partie de matiere qui ne reçoive le mouvement d'une cauſe extérieure : *tout corps eſt mu par un autre corps qui le frappe.* La matiere reçoit-elle auſſi ſon étendue d'une cauſe extérieure ?

Le mouvement découle des propriétés primitives de la matiere : de quelles propriétés primitives ? L'Auteur eſt convenu que nous ne les connoiſſons pas ; que l'eſſence de la matiere & ſes élémens primitifs nous ſont inconnus.

Et, voilà comme on triomphe du Docteur Clarke & des Théologiens. Pour réſumer ſes réponſes, l'Auteur décide „ 1°. que „ l'on peut concevoir que la matiere a exiſté „ de toute éternité, vu qu'on ne conçoit „ pas qu'elle ait pu commencer ". Non-ſeulement on le conçoit, mais on comprend clairement qu'elle n'eſt point l'*Etre éternel & néceſſaire.* Il eſt abſurde de dire qu'une molécule de matiere quelconque renferme par ſa nature l'idée de l'exiſtence néceſſaire.

(a) Page 133.

„ 2°. Que la matiere eſt indépendante ; „ vu qu'il n'y a rien hors d'elle : qu'elle eſt „ immuable, vu qu'elle ne peut changer de „ nature, quoiqu'elle change ſans ceſſe de „ formes ou de combinaiſons ". La matiere eſt ſi peu indépendante, qu'elle ne peut être mue, ſi une cauſe extérieure ne lui imprime le mouvement. Selon les principes de l'Auteur, ſi elle change de forme, elle change auſſi de nature : il a dit que la ſeule différence du ſite entre deux particules de matiere met de la diverſité *dans leur eſſence* (*a*).

N'eſt-il pas abſurde de ſoutenir d'un côté que Dieu n'eſt pas immuable, puiſqu'il doit changer ſouvent de volontés ; & de l'autre que la matiere eſt immuable, quoiqu'elle change ſans ceſſe de formes & de combinaiſons ?

„ 3°. Que la matiere exiſte par elle-mê- „ me, puiſque ne pouvant pas concevoir „ qu'elle puiſſe s'anéantir, nous ne pouvons „ pas concevoir qu'elle ait pu commencer „ d'exiſter ". Nous concevons très-bien que la matiere peut être anéantie par celui qui lui a donné l'être ; il n'y a point de contradiction à concevoir que telle particule de matiere n'exiſte pas. Puiſque tous les atomes de matiere ſont autant d'êtres de nature différente, il eſt impoſſible de concevoir qu'ils exiſtent par eux-mêmes, & que leur néceſſité d'être, ne ſoit pas uniforme : toute diverſité dans la maniere d'être, vient d'une cauſe extérieure.

(*a*) Tome 1. ch. 2. p. 28.

„ 4°. Que nous ne connoiſſons point l'eſ-
„ ſence ni la vraie nature de la matiere,
„ quoique nous ſoyons à portée de connoître
„ quelques-unes de ſes propriétés ". Ainſi l'Auteur ſoutient d'une part que c'eſt une abſurdité d'affirmer que Dieu eſt l'*Etre néceſſaire*, puiſque nous ne connoiſſons point ſon eſſence; & de l'autre il aſſure que la matiere eſt l'être néceſſaire, quoique nous ne connoiſſions point ſon eſſence; il ſoutient encore que le mouvement découle néceſſairement de cette eſſence qu'il ne connoît point.

„ 5°. Que la matiere étant ſans commen-
„ cement, n'aura jamais de fin, quoique ſes
„ combinaiſons & ſes formes commencent
„ & finiſſent ". Nous avons déja fait ſentir qu'il y a contradiction à reconnoître une ſucceſſion & un changement de formes dans un Etre éternel & néceſſaire: qu'il eſt éternellement & néceſſairement tout ce qu'il eſt: que raiſonner autrement, c'eſt ne plus entendre les termes.

„ 6°. Que la matiere eſt infinie, & n'eſt
„ peut-être bornée par rien (*a*); qu'elle eſt
„ préſente par-tout, s'il n'y a point de lieu
„ hors d'elle ". Nouvelle abſurdité de ſuppoſer un infini, dont toutes les parties ſont diſtinguées, & par conſéquent bornées par elles-mêmes: la matiere n'eſt pas préſente par-tout; puiſqu'il y a de l'eſpace vuide entre ſes différentes parties.

(*a*) Lucrece, l. 1. v. 957.

„ 7°. Que la Nature eſt unique, quoi-
„ que ſes élémens ou ſes parties ſoient in-
„ finiment variées & douées de propriétés
„ très-différentes “. La Nature, c'eſt la matiere & rien davantage : or il eſt contradictoire que la matiere ſoit *unique*, & compoſée de parties infiniment variées ; c'eſt une agrégation d'êtres différens.

„ 8°. Que la matiere modifiée, arrangée,
„ combinée d'une certaine façon, produit
„ dans quelques êtres, ce que nous nom-
„ mons l'*intelligence* ; c'eſt une de ſes façons
„ d'être, mais ce n'eſt pas une de ſes pro-
„ priétés eſſentielles “. Dans un *Etre néceſſaire*, toute propriété eſt néceſſaire & eſſentielle. Il eſt abſurde de dire qu'une molécule non intelligente deviendra intelligente par une combinaiſon ou une ſituation différente : l'intelligence n'eſt ni une figure, ni une ſituation, ni un mouvement ; ou toute matiere penſe, ou aucune ne penſera jamais. La matiere penſante eſt une contradiction.

„ 9°. Que la matiere n'eſt point un agent
„ libre, puiſqu'elle ne peut agir autrement,
„ qu'elle ne fait en vertu des loix de ſa
„ Nature ou de ſon exiſtence “ : Nous le ſçavons très-bien ; & comme nous ſentons que nous ſommes libres, en dépit de tous les ſophiſmes des Matérialiſtes, nous en concluons que nous ſommes quelque choſe de plus que de la matiere. *Des loix* eſſentielles à la matiere ſont une chimere, ſi perſonne ne lui a preſcrit des loix : la matiere non intelligente ne s'eſt pas fait des loix à elle-même.

„ 10°. Que la puiſſance ou l'énergie de la „ matiere n'a d'autres bornes que celles que „ lui preſcrit ſa nature même “. Il eſt abſurde de ſuppoſer des *bornes* dans un être néceſſaire : qu'eſt-ce qui peut preſcrire des bornes à la néceſſité abſolue ?

„ 11°. Que la ſageſſe, la juſtice, la „ bonté, &c. ſont des qualités propres à „ la matiere combinée & modifiée, comme „ elle ſe trouve dans quelques êtres de la „ Nature humaine, & que l'idée de la perfection eſt une idée abſtraite, négative, „ métaphyſique, ou une maniere de conſidérer les objets, qui ne ſuppoſe rien de „ réel hors de nous “. Une matiere ſage, juſte, bonne, &c. eſt un verbiage inſenſé dont le Matérialiſte devroit rougir. L'idée de la perfection ſuppoſe l'idée d'*intelligence* ; la perfection n'eſt pas plus une idée négative, que l'idée d'intelligence ; elle ſuppoſe un but, une fin, un deſſein, de la réflexion. L'Auteur a reconnu un but dans la Nature, & il a confeſſé que la matiere en eſt incapable (*a*).

„ 12°. Enfin, que la matiere eſt le prin„ cipe du mouvement ; qu'elle le renferme „ en elle-même, puiſqu'il n'y a qu'elle qui „ ſoit capable de le donner & de le rece„ voir “. La matiere eſt capable de recevoir le mouvement ; mais elle eſt incapable de le donner, ſi elle ne l'a reçu ; elle n'en eſt donc pas le principe : il y a contradiction à

(*a*) Voyez premiere Part. c. 5. §. 1. & 5.

dire qu'elle renferme le mouvement en elle-même, & qu'elle le reçoit d'ailleurs.

Un être immatériel, ſimple, dépourvu de parties, privé d'étendue, de maſſe, de peſanteur, eſſentiellement actif, peut ſe mouvoir & mouvoir les corps par ſa volonté; il peut les créer, les produire, les conſerver, s'il eſt tout-puiſſant. Nous ſommes forcés de le concevoir ainſi, puiſqu'on ne peut le concevoir autrement ſans contradiction.

L'Auteur ſemble n'avoir réſumé & rapproché ſes principes, que pour nous faire mieux ſentir l'inconſéquence & l'abſurdité du Matérialiſme.

CHAPITRE. V.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu; données par Deſcartes, Malebranche & Newton.

§. I.

IL importe fort peu à la queſtion de l'exiſtence de Dieu, de ſavoir ſi Newton, Deſcartes & Malebranche ont bien ou mal raiſonné ſur ce ſujet; ce n'eſt pas d'eux que nous avons reçu nos preuves; & comme il n'eſt aucun d'eux qui ne ſoit tombé dans quelque faux raiſonnement ſur d'autres matieres, il ne ſeroit pas fort étonnant qu'ils euſſent auſſi payé le tribut à l'humanité dans celle-ci.

Mais

Mais lors même que nous n'avons aucun intérêt à défendre les ſentimens d'un Auteur, il eſt toujours de l'équité naturelle de ne point les déguiſer à deſſein, & de ne pas le calomnier. Si le Matérialiſme étoit évidemment démontré, ſes partiſans ſeroient diſpenſés de réfuter les faux raiſonnemens des défenſeurs du ſyſtême oppoſé; quand un Ecrivain eſt ſûr d'avoir établi ſolidement ſes principes, il n'a plus beſoin de diſcuter ceux des autres avec des yeux critiques, encore moins de les altérer & de les préſenter ſous un faux jour: Quiconque montre de la mauvaiſe foi dans l'examen de l'opinion de ſes adverſaires, donne lieu de penſer qu'il ſe défie de la bonté de ſa cauſe, & qu'il ne cherche qu'à faire illuſion. L'Auteur du *Syſtême de la Nature*, très-peu délicat ſur les moyens de faire valoir l'hypotheſe abſurde dont il eſt infatué, a cru lui rendre un ſervice eſſentiel, en jettant du ridicule ſur les autres Philoſophes, en préſentant des lambeaux découſus de leurs ouvrages, en ſupprimant ce qui pouvoit éclaircir leur véritable ſentiment, en leur attribuant même des erreurs qu'ils déſavouent & qu'ils réfutent. Ce procédé, qui n'eſt ni honnête, ni rare parmi les incrédules, peut tromper pendant quelques momens les lecteurs peu inſtruits & avides de ſéduction, mais il ne peut manquer de tourner enfin à la honte des maîtres & des diſciples: Nous ne prétendons adopter les opinions d'aucun des Philoſophes accuſés dans ce Chapitre, mais ſeulement démon-

trer le plus briévement qu'il nous ſera poſſible, que notre Auteur procede contr'eux de mauvaiſe foi.

Puiſqu'il vouloit examiner un argument de Deſcartes, il falloit au-moins le rapporter, pour que le lecteur pût en juger : Voici comme raiſonne ce Philoſophe : „ Par le „ nom de Dieu, dit-il, j'entends une ſubſ„ tance infinie, éternelle, immuable, in„ dépendante, toute connoiſſante, toute„ puiſſante, & par laquelle moi-même & „ toutes les autres choſes qui ſont (s'il eſt „ vrai qu'il y en ait qui exiſtent) ont été „ créées & produites. Or ces avantages ſont „ ſi grands & ſi éminens, que plus attentive„ ment je les conſidere, & moins je me per„ ſuade que l'idée que j'en ai, puiſſe tirer „ ſon origine de moi ſeul : & par conſéquent „ il faut néceſſairement conclure de tout ce „ que j'ai dit auparavant que Dieu exiſte : „ car encore que l'idée de la ſubſtance ſoit „ en moi de cela même que je ſuis une ſubſ„ tance, je n'aurois pas néanmoins l'idée „ d'une ſubſtance infinie, moi qui ſuis un „ être fini, ſi elle n'avoit été miſe en moi „ par quelque ſubſtance qui fût véritable„ ment infinie (*a*).

Ce que Deſcartes *avoit dit auparavant*, c'eſt qu'un effet ne peut avoir moins de réalité que ſa cauſe : tel eſt le principe d'où il eſt parti, & ſur lequel porte ſon argument.

Remarquons 1°. que Deſcartes ne s'eſt

(*a*) Médit. III. p. 57. Edit. *in*-12. en François.

point borné à cette preuve; il en donne d'autres dans ſes divers Ouvrages (*a*). L'Auteur n'en fait aucune mention ; il s'arrête à celle qui lui a paru la plus foible.

2°. Au-lieu de rapporter la preuve en entier, il ſe contente d'en copier la concluſion. „ Toute la force de l'argument dont „ j'ai uſé pour prouver l'exiſtence de Dieu, „ conſiſte en ce que je reconnois qu'il ne „ ſeroit pas poſſible que j'euſſe en moi l'idée „ d'un Dieu, ſi Dieu n'exiſtoit véritable„ ment"... Il avoit dit peu auparavant: „ Il „ faut néceſſairement conclure que de cela „ ſeul que j'exiſte, & que l'idée de Dieu eſt „ en moi, l'exiſtence de Dieu eſt très-évi„ demment démontrée". Quand on ſe borne à rapporter ces mots, le raiſonnement de Deſcartes eſt défiguré : Deſcartes concluoit de l'exiſtence de l'effet, l'exiſtence de la cauſe ; ici on le fait conclure de l'idée de Dieu, l'exiſtence de Dieu: ces deux manieres de raiſonner ſont très-différentes.

3°. C'eſt ſur cette fauſſe ſuppoſition que l'Auteur argumente contre Deſcartes. „ Nous „ répondrons à Deſcartes, dit-il, que nous „ ne ſommes point en droit de conclure qu'u„ ne choſe exiſte, de ce que nous en avons „ l'idée ; notre imagination nous préſente „ l'idée d'un *Sphinx* ou d'un *Hippogriphe*, „ ſans que pour cela nous ſoyons en droit „ d'en conclure que ces choſes exiſtent réel„ lement". Ce n'eſt pas-là le raiſonnement de

(*a*) Médit. V. Principes de la Philoſ. n. 14. 20. & 21.

Deſcartes dans l'endroit dont il eſt queſtion.

4°. C'eſt dans la cinquieme Médit. que Deſcartes a raiſonné comme l'Auteur le ſuppoſe ; il s'eſt propoſé l'objection qu'on lui fait, & voici ce qu'il répond (*a*). „ De cela „ ſeul, que je ne puis concevoir Dieu, que „ comme exiſtant, il s'enſuit que l'exiſtence „ eſt inſéparable de lui, & partant qu'il „ exiſte véritablement. Non que ma penſée „ puiſſe faire que cela ſoit, ou qu'elle im„ poſe aux choſes aucune néceſſité ; mais au„ contraire la néceſſité qui eſt en la choſe „ même, c'eſt-à-dire, la néceſſité de l'exiſ„ tence de Dieu, me détermine à avoir „ cette penſée. Car il n'eſt pas en ma liberté „ de concevoir un Dieu ſans exiſtence „ (c'eſt-à-dire, un être ſouverainement par„ fait, ſans une ſouveraine perfection), „ comme il m'eſt d'imaginer un cheval ſans „ aîles, ou avec des aîles ". Il falloit donc démontrer que la réponſe de Deſcartes ne vaut rien.

5°. Après avoir ſupprimé ce qu'a dit ce Philoſophe, que Dieu eſt *une ſubſtance infinie.... par laquelle toutes choſes ont été créées & produites*, l'Auteur en prend droit d'accuſer Deſcartes d'Athéiſme & de Spinoſiſme ; de lui reprocher qu'il renverſe l'idée de la création ; qu'il nous repréſente Dieu *comme une modification* de la matiere, comme une vertu qui s'applique ſucceſſivement aux différentes parties de l'Univers, &c.

(*a*) Page 101.

Encore une fois nous ne prétendons point adopter les raiſonnemens de Deſcartes ; mais pour le réfuter, il falloit agir de meilleure foi ; ne point déguiſer, ni altérer ſes raiſonnemens ; ne point lui prêter ce qu'il n'a pas dit en propres termes, ce qui eſt même expreſſément contraire à ſa doctrine.

§. II.

L'Auteur a fait encore pis à l'égard de Malebranche, ſi cependant on peut faire pis. Il l'accuſe d'avoir dit que l'*Univers n'eſt qu'une émanation de Dieu ; que nous voyons tout en Dieu ; que tout ce que nous voyons eſt Dieu ſeul ; que Dieu ſeul fait tout ce qui ſe fait ; qu'il eſt lui-même toute l'action & toute l'opération qui eſt dans toute la Nature ; en un mot, que Dieu eſt tout l'Etre & le ſeul Etre.* Si Malebranche s'étoit ainſi exprimé, ce langage ſeroit effectivement celui d'un Spinoſiſte : heureuſement c'eſt une calomnie bien avérée ; l'Auteur qui ne cite aucun Ouvrage de Malebranche, a cru ſans doute que perſonne ne prendroit la peine d'y chercher le contraire, & de le convaincre d'impoſture.

1°. Non-ſeulement Malebranche n'a point dit que l'*Univers eſt une émanation de Dieu*, mais c'eſt une abſurdité qu'il met dans la bouche d'un interlocuteur, qu'il réfute expreſſément, qu'il traite d'impiété, d'extravagance, de chimere ; & il finit en diſant : *nous ne ſommes que parce que Dieu veut que nous ſoyons* (a).

(a) Neuvieme Entret. de Métaphyſ. n. 11. p. 338.

2°. Il a dit que nous voyons tout en Dieu; que tout ce que nous voyons eſt Dieu ſeul; mais il entend par-là que toutes nos idées purement intellectuelles, ſont les idées de Dieu même, ſont la raiſon univerſelle, par laquelle tous les eſprits ont beſoin d'être éclairés. Cette opinion peut être fauſſe, mais elle n'a rien de commun avec le ſyſtême de Spinoſa.

3°. Il a prétendu que Dieu ſeul fait tout ce qu'il y a de phyſique & de réel dans les êtres & dans leurs modifications; il ſoutenoit ainſi que les agens créés ne ſont que des cauſes occaſionnelles: ce n'eſt pas encore là le Spinoſiſme.

4°. Il eſt faux qu'on liſe dans aucun des Ouvrages de Malebranche, que *Dieu eſt tout l'Etre & le ſeul Etre.* Il eſt ſi éloigné de dire que la matiere eſt Dieu, qu'il enſeigne en cent endroits que Dieu a créé les corps(*a*).

5°. Il n'eſt pas plus vrai qu'il ait ſoutenu abſolument que l'exiſtence de la matiere & des corps n'eſt pas démontrée; que la foi ſeule nous enſeigne ce grand myſtere: il dit au-contraire: „ Je ne vois pas qu'il ſoit poſ-„ ſible de trouver quelqu'autre raiſon, pour „ m'empêcher de croire qu'il y a des corps, „ malgré les divers ſentimens que j'en ai: „ ſentimens tellement ſuivis, tellement en-„ chaînés, ſi bien ordonnés, qu'il me pa-„ roît comme certain que Dieu voudroit „ nous tromper, s'il n'y avoit rien de tout

(*a*) Sixieme Entret. Métaphyſ. n. 5.

» ce que nous voyons " (*a*). S'il a prétendu que ces preuves ne ſont pas une démonſtration métaphyſique ou géométrique, cela ne ſignifie pas qu'elles ſont incertaines.

6°. Malebranche n'a écrit nulle part, qu'*il eſt incertain ſi Dieu eſt ou n'eſt pas Créateur d'un monde matériel & ſenſible*; il a écrit formellement le contraire. Toutes les conſéquences qu'on lui impute, toutes les accuſations dont on le charge, ſont autant d'impoſtures (*b*).

Nous proteſtons de nouveau que nous n'embraſſons aucune des opinions particulieres de Malebranche; mais autre choſe eſt de croire qu'un Philoſophe s'eſt trompé, & autre choſe de lui attribuer des erreurs & des impiétés qu'il déſavoue: ſi la Morale des Matérialiſtes leur permet ce procédé, la raiſon & l'équité naturelle, auſſi-bien que la Religion, nous le défendent.

On remarquera qu'au-lieu d'examiner les preuves de l'exiſtence de Dieu, données par Malebranche, l'Auteur ſe borne à relever des erreurs réelles ou apparentes que ce Philoſophe a enſeignées ſur la nature de Dieu; ce n'eſt pas-là ce que le titre du Chapitre annonçoit, ni ce qu'il y avoit de mieux à faire.

§. III.

Newton qui méritoit quelques égards, n'eſt pas traité différemment. L'Ecrivain

(*a*) Sixieme Entretien, n. 9.
(*b*) Page 142.

célebre qui a donné les *Elémens de la Philoſophie de Newton*, reconnoît que ce grand homme étoit pénétré d'un profond reſpect pour la Divinité ; que toute ſa Philoſophie conduit néceſſairement à la connoiſſance d'un Etre ſuprême, qui a tout créé, tout arrangé librement. Il étoit convaincu que la matiere n'exiſte pas néceſſairement, puiſque le monde a des bornes & qu'il y a du vuide ; qu'elle ne gravite point par ſa propre eſſence, mais par une volonté particuliere du Créateur ; que ſi les Planetes tournent en un ſens plutôt qu'en un autre, dans un eſpace où rien ne leur réſiſte, c'eſt la même main toute-puiſſante qui a dirigé leur cours avec une liberté abſolue. Ainſi Newton voyoit la volonté libre de Dieu dans tous les phénomenes où les Matérialiſtes s'obſtinent à ne nous montrer qu'une néceſſité abſolue, qui n'eſt fondée ſur rien.

De toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu, celle des cauſes finales étoit la plus forte aux yeux de Newton ; il penſoit que les deſſeins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vaſtes & les plus petites parties de l'Univers, & qu'il appercevoit mieux qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un Artiſan infiniment habile. Il ne trouvoit point de raiſonnement plus convaincant, en faveur de la Divinité, que celui de Platon : „ Vous jugez que j'ai une ame intelligente, „ parce que vous appercevez de l'ordre „ dans mes paroles & dans mes actions ; „ jugez donc, en voyant l'ordre de ce

„ monde

„ monde, qu'il y a une ame ſouveraine-
„ ment intelligente (*a*).

Pour montrer que Newton a mal raiſonné, il faudroit commencer par prouver qu'il n'a pas connu la Nature ; qu'il l'a vue avec des yeux faſcinés ; qu'il a imaginé des rapports & des deſſeins où il n'y en eut jamais. On nous dit d'un côté que *ſon vaſte génie a deviné la Nature & ſes Loix* ; de l'autre, qu'il n'eſt plus qu'un enfant, quand il quitte la Phyſique & l'évidence pour ſe perdre dans la Théologie (*b*) ; comme ſi ce n'étoit pas dans la Phyſique même & dans l'expérience qu'il a puiſé la créance d'un Dieu.

Quand même Newton ſe ſeroit trompé en raiſonnant ſur les attributs de la Divinité, quand il ſe ſeroit exprimé avec peu d'exactitude ſur ſon eſſence, l'argument qu'il tiroit des cauſes finales, en ſeroit-il moins concluant & moins démonſtratif ?

Sous le nom de *Dieu*, il entendoit non-ſeulement un être infini, tout-puiſſant, éternel & créateur ; mais un maître qui a mis une relation entre lui & ſes créatures,
„ qui gouverne tout, non comme l'ame du
„ monde, mais comme le ſeigneur & le
„ ſouverain de toutes choſes..... Le mot
„ *Dieu*, ſelon lui, eſt relatif & ſe rapporte
„ à des *Eſclaves*..... C'eſt la ſouveraineté
„ de l'être ſpirituel qui conſtitue Dieu.

Voilà ce que notre Matérialiſte ne peut

(*a*) Elémens de Philoſophie de Newton, prem. part. c. 1.
(*b*) Page 143.

pardonner à Newton ; en traduiſant *ſervus* par le terme vil & odieux d'*eſclave*, il lui reproche d'avoir fait de ſon Dieu un Monarque, un Deſpote, qui a le privilege d'être bon ou méchant quand il lui plaît. Il lui objecte qu'avant la création, Dieu étoit un Souverain ſans Sujets & ſans Etats ; qu'il n'y avoit rien dont il fût Seigneur, qu'ainſi il n'étoit pas Dieu.

Newton ſans doute n'auroit pas été terraſſé par cet argument. S'il avoit daigné répondre, il auroit dit que toute dépendance n'eſt pas un eſclavage : que les hommes ne ſont méchans que par impuiſſance ; qu'ainſi l'Etre tout-puiſſant ne peut être méchant ; qu'il n'y a point de plus vrai Monarque que celui qui a le pouvoir de ſe créer des Etats, & de ſe donner des Sujets par un ſeul acte de ſa volonté.

Mais l'éloquence de notre Philoſophe ne tarit jamais, quand il faut argumenter contre Dieu ; il répete toute la tirade d'objections contre les attributs de Dieu, que nous avons déja eſſuyée plus d'une fois, & ce n'eſt pas la derniere. Comment Dieu eſt-il le maître des êtres, qui ſouvent ne font pas ce qu'il veut, & qu'il a laiſſés libres de ſe révolter contre lui ? S'il remplit tout, n'eſt-il pas étendu & matériel ? S'il produit tous les changemens que ſubiſſent les êtres, peut-il être toujours le même ? S'il eſt ſpirituel, comment peut-il mettre la matiere en action, &c. ? Là-deſſus il déplore la foi-

bleſſe & la puſillanimité de Newton (a), qui n'a pas eu le courage d'être Athée.

Quand la lumiere naturelle ne nous fourniroit pas de quoi répondre à ces différentes queſtions, il eſt clair qu'elles ne détruiſent point les démonſtrations directes de l'exiſtence de Dieu ; & quand une vérité eſt démontrée, la difficulté d'en concevoir les conſéquences, n'eſt pas un motif de s'obſtiner à la méconnoître. Mais nous avons répondu ailleurs, & il eſt inutile de répéter.

§. IV.

Il reſte donc à examiner ſi la preuve qui perſuadoit Newton eſt fauſſe, ſi l'ordre de l'Univers ne prouve rien.

„ Cet ordre, ſelon notre Auteur, nous „ paroît excellent & ſage, lorſqu'il nous eſt „ favorable & qu'il ne trouble point notre „ exiſtence propre ; ſans cela nous nous „ plaignons du déſordre, & les *cauſes finales* „ s'évanouiſſent. Alors nous ſuppoſons au „ Dieu immuable, des motifs pareillement „ empruntés de notre propre façon d'agir, „ pour déranger le bel ordre que nous ad- „ mirions dans l'Univers. Ainſi c'eſt tou- „ jours de nous-mêmes, c'eſt dans notre „ façon de ſentir que nous puiſons les idées „ de l'ordre ; tandis que tout le bien & le „ mal qui arrivent, ſont des ſuites néceſ- „ ſaires de l'eſſence des choſes, & des

(a) Pages 144. 145. & 146.

„ loix générales de la matiere (a).

1°. Il eſt faux que l'ordre de l'Univers ne nous paroiſſe excellent & ſage, qu'autant qu'il nous eſt favorable : nous n'admirons pas moins le méchaniſme du corps humain, quoique nous ſentions, par la maniere dont ce corps eſt conſtitué, qu'il doit être ſujet à ſouffrir, qu'il ne peut pas toujours durer ; que les mêmes cauſes qui nous conſervent la vie pendant un certain temps, doivent enfin nous conduire à la mort. Nous reconnoiſſons une induſtrie auſſi admirable dans la conformation des plantes ou des animaux nuiſibles, & dont nous n'avons encore ſçu tirer aucune utilité, que dans celle des productions naturelles qui ſervent le plus à nos uſages. Quand nous parvenons à découvrir la cauſe des phénomenes effrayans & terribles de la Nature, nous ne ſommes pas moins frappés du jeu par lequel ils ſont opérés, que nous le ſommes de l'arrangement régulier des ſaiſons, des merveilles de la végétation, ou du cours compaſſé des planetes. Il n'eſt pas vrai que dans ces cas-là même, *les cauſes finales s'évanouiſſent.*

2°. Il eſt faux que dans ces mêmes cas nous ſuppoſions à Dieu des motifs empruntés de notre propre façon d'agir. Nous reconnoiſſons que Dieu, en faiſant ſes ouvrages, a eu des vues & une maniere d'opérer très-différentes des nôtres. Il a voulu conſerver le tout par la deſtruction des parties, & faire

(a) Page 150.

rentrer dans l'ordre général, les déſordres apparens & particuliers ; & telle eſt en effet la marche de la Nature avouée par notre Philoſophe. Voilà une conduite dont nous ne trouvons point le modele en nous-mêmes, parce que le pouvoir & la ſageſſe de l'homme ne vont point juſques-là.

3°. Nous n'avons pas tort de puiſer dans nous-mêmes l'idée de l'ordre & de l'intelligence, ni de l'appliquer aux êtres divers qui nous environnent. Nous ſentons par notre expérience, la différence eſſentielle qu'il y a entre agir avec connoiſſance, & agir ſans connoiſſance : nous concevons évidemment qu'une cauſe privée de connoiſſance, ne peut agir de la même maniere qu'une cauſe qui ſçait ce qu'elle fait : quand tous les Matérialiſtes de l'Univers nous répéteroient juſqu'à la fin des ſiecles, qu'une cauſe néceſſaire & ſans intelligence peut agir tout comme une cauſe libre & intelligente, & produire les mêmes effets, la lumiere naturelle & le ſens commun réclameront toujours contre cette abſurdité.

4°. Il eſt faux que tout le bien & le mal ſoient des ſuites néceſſaires de l'eſſence des choſes. Newton l'a compris, & voici comme il raiſonne : „ D'une néceſſité phyſique „ & aveugle qui ſeroit par-tout & toujours „ la même, il ne pourroit ſortir aucune va„ riété dans les êtres ; la diverſité que nous „ voyons, ne peut venir que des idées & „ de la volonté d'un être qui exiſte néceſ-

„ ſairement “. Voyons ſi notre habile Philoſophe réfutera Newton.

„ Pourquoi, dit-il, cette diverſité ne „ viendroit-elle pas des cauſes naturelles, „ d'une matiere agiſſante par elle-même, „ & dont le mouvement rapproche & combine des élémens variés & pourtant analogues, ou ſépare des êtres à l'aide des „ ſubſtances qui ne ſe trouvent point propres à faire union (*a*) ?

Sophiſte mal-adroit, vous ne donnerez pas le change à Newton ; vous lui parlez de la diverſité des effets, & il s'agit de la diverſité des cauſes. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir pourquoi des *cauſes naturelles différentes*, *des élémens variés*, des ſubſtances non analogues, produiſent des effets différens, mais pourquoi ces élémens ſont variés ; pourquoi il y a des ſubſtances analogues & d'autres non analogues ; pourquoi deux grains de ſable ſont, ſelon vous, eſſentiellement divers ; pourquoi ils ne ſont pas de même nature que deux grains d'or : quelle eſt la cauſe premiere de cette diverſité ?

La néceſſité ſans doute : Newton prouve le contraire : il dit, *une néceſſité abſolue, phyſique, aveugle, eſt par-tout & toujours la même* ; c'eſt une cauſe uniforme ; comment peut-il en ſortir des êtres divers, des eſſences différentes ? Pour lui répondre, il faut montrer pourquoi un grain de ſable & un

(*a*) Page 151.

grain d'or, qui ſont deux *êtres néceſſaires*, exiſtans par eux-mêmes, ne ſe reſſemblent point; pourquoi la néceſſité eſt d'être tel dans l'un, & de ne pas être tel dans l'autre: il faut montrer qu'il y a contradiction à ce que deux êtres néceſſaires ſoient abſolument ſemblables; il faut prouver que la diſtinction individuelle, emporte néceſſairement diverſité de nature. C'eſt le ſophiſme de Spinoſa & de tous les Matérialiſtes; mais un ſophiſme n'impoſoit point à Newton.

Ce n'eſt pas tout encore; il faut commencer par examiner s'il peut y avoir deux *êtres néceſſaires*; ſi la néceſſité n'exclut pas même la diſtinction des individus; ſi l'être néceſſaire n'eſt pas eſſentiellement *unique*, comme Clarke l'a démontré.

On parle à Newton d'une *matiere agiſſante par elle-même*; ce grand Phyſicien n'en connoiſſoit point de cette eſpece: il comprenoit que la matiere eſt eſſentiellement inerte & paſſive; ſur ce principe il a fondé la théorie des loix générales du mouvement, & ces loix ſont une démonſtration de l'inertie de la matiere.

Vainement on lui eût cité *les loix générales de la matiere*, il auroit répondu que toute *loi* eſt l'effet de la volonté libre d'un Légiſlateur ou d'une intelligence; & ce point lui étoit démontré: il voyoit que le mouvement de rotation, qui emporte la Terre d'Occident en Orient, auroit pu ſe faire en ſens contraire, non-ſeulement ſans

contradiction, mais ſans que le ſyſtême général du monde en fût dérangé; conſéquemment il lui paroiſſoit abſurde d'attribuer à la néceſſité, une direction qui porte tous les caracteres de la liberté.

Notre Philoſophe trouve mauvais que Newton ait appellé la néceſſité *aveugle*. „ Elle n'eſt aveugle, dit-il, que parce „ qu'aveugles nous-mêmes, nous en ignorons l'énergie, & que nous ne connoiſſons pas ſa maniere d'agir". Au-contraire, c'eſt parce que nous la connoiſſons, que nous en parlons ainſi : une cauſe privée de connoiſſance, eſt une cauſe aveugle, ou bien le langage humain eſt abſurde: la néceſſité eſt une cauſe abſolue & uniforme; il eſt ridicule d'admettre de la variété dans ſes effets.

„ Les Phyſiciens, continue-t-il, expli„ quent tous les phénomenes par les pro„ priétés de la matiere; & quand ils ne peu„ vent les expliquer, faute de connoître les „ cauſes naturelles, ils ne les croient pas „ moins déductibles de ces propriétés ou de „ ces cauſes. Les Phyſiciens ſont-ils donc „ en cela des Athées? Sans quoi ils répon„ droient que c'eſt Dieu qui eſt l'Auteur „ de tous ces phénomenes.

1°. Les Phyſiciens n'expliquent point tous les phénomenes; ils ne peuvent expliquer le magnétiſme, l'électricité, l'élaſticité, la gravitation, l'attraction, la communication du mouvement d'un corps à un autre corps; ils ne croient point ces phé-

nomenes déductibles des propriétés de la matiere, puiſqu'ils ne voient dans la matiere aucune propriété de laquelle on puiſſe les déduire ; voilà pourquoi Newton attribuoit l'attraction à la volonté libre de Dieu.

2°. Les Phyſiciens, qui expliquent un phénomene par les propriétés connues de la matiere, ne ſont pas des Athées, parce qu'ils ſont perſuadés que c'eſt Dieu qui a donné librement telle ou telle propriété à la matiere : ceux qui penſent autrement ſont effectivement Athées.

§. V.

L'auteur recommence à nous parler des *loix de la matiere*, des loix que rien ne peut changer, & il leur attribue tout ce qui ſe fait dans l'Univers (*a*) ; n'eſt-ce pas abuſer des termes, de donner le nom de *Loi* à la néceſſité fatale, au deſtin aveugle que l'on ſuppoſe ſans raiſon & ſans preuve, & dont on ne peut nous donner aucune idée ? Nous avons déja prouvé qu'il n'y a d'autre néceſſité réelle & abſolue que celle qui réſulte de la contradiction des idées, & qui conſiſte en ce qu'il eſt impoſſible que la même choſe ſoit & ne ſoit pas. Nous avons démontré que cette néceſſité n'exiſte point dans la Nature, & qu'on ne peut y en admettre d'autre que celle qui vient de la volonté du

(*a*) Pages 152. Lucrece, Liv. V. 707.

Créateur (*a*). Ainſi, répéter ſans ceſſe que dans la Nature *tout eſt néceſſaire*, ce n'eſt pas détruire l'exiſtence de Dieu, ni l'opération de ſa volonté, c'eſt la ſuppoſer : tout eſt néceſſaire, parce que Dieu a fait les choſes telles qu'elles ſont, & parce qu'il a voulu que telle cauſe fût invariablement liée à tel effet ; voilà la *Loi* qu'il a établie : ſuppoſer d'autres loix qui ne viennent de perſonne, c'eſt déraiſonner.

Autre objection que l'Auteur a déja faite ailleurs. „ Si d'après les mouvemens réglés „ & bien ordonnés que nous voyons, nous „ attribuons de l'intelligence, de la ſageſſe, „ de la bonté à la cauſe inconnue ou ſuppo- „ ſée de ces effets, nous ſommes obligés de „ lui attribuer pareillement de l'extrava- „ gance & de la malice, toutes les fois que „ ces mouvemens deviennent déſordonnés, „ c'eſt-à-dire, ceſſent d'êtres réglés pour „ nous, ou nous troublent nous-mêmes „ dans notre façon d'exiſter (*b*).

La conſéquence eſt fauſſe ; il eſt aiſé de le démontrer. Suppoſons qu'un Ouvrier ait été aſſez habile, non-ſeulement pour faire une montre parfaite, mais encore pour y cacher à deſſein un reſſort, qui, venant à ſe débander au bout d'un certain temps, doit réduire toute la machine en poudre : lorſque le reſſort aura fait ſon effet, s'enſuivra-t-il que la montre n'étoit pas conſtruite avec

(*a*) V. premiere part. ch. 4. §. 5.
(*b*) Page 153.

induſtrie ; que toutes les parties n'étoient pas faites les unes pour les autres ; qu'il n'y avoit aucun plan, aucun deſſein ſuivi dans cet ouvrage ; que l'Ouvrier étoit un malhabile homme ? Il s'enſuivra ſeulement qu'il avoit fait ſa montre pour ne durer que pendant un temps déterminé, & qu'il y a parfaitement réuſſi.

Il eſt donc ridicule de ſoutenir que les animaux ne nous annoncent point un Ouvrier qui réunit la puiſſance à la ſageſſe, parce que ces animaux ſe détruiſent & meurent après un certain temps (*a*) : il s'enſuit ſeulement que Dieu ne les a pas faits pour être immortels & pour durer toujours.

Il s'enſuit du-moins, conclut l'Auteur, que Dieu manque de bonté, en permettant que des machines qu'il a rendues ſenſibles, éprouvent de la douleur, & meurent après une courte durée. Cette conſéquence eſt encore fauſſe. Si Dieu eût accordé à l'animal l'immortalité avec l'exemption de la douleur, il lui eût ſans doute accordé *un plus grand bien* ; en lui donnant une vie bornée, ſujette à des inſtans de douleur, parmi un plus grand nombre de ſenſations agréables, il lui a fait un *bien moins grand* : mais il n'eſt pas vrai qu'il lui ait fait un mal pur, ni qu'il manque abſolument de bonté à ſon égard (*b*).

C'eſt encore avec moins de fondement

(*a*) Page 154. Lucrece, l. 5. v. 201.
(*b*) V. chap. 3. §. 4.

qu'il nous objecte que l'homme eſt une machine plus mobile, plus frêle, plus ſujette à ſe déranger par ſa grande complication, que celle des êtres les plus groſſiers ; que les animaux & les plantes ſont, à bien des égards, plus favoriſés de la Nature que l'homme (*a*).

Toutes ces plaintes que l'humeur a ſi ſouvent dictées aux détracteurs de la Providence, ſont également fauſſes & ridicules ; elles ne partent que d'un mauvais cœur. Quelque foible & quelque délicate que ſoit la complexion de l'homme, il n'eſt preſque aucun animal qui vive plus long-temps : s'il eſt ſujet à un plus grand nombre de maux, il eſt auſſi capable d'un plus grand nombre de plaiſirs ; & l'eſpérance d'une félicité parfaite dans une autre vie, eſt le plus puiſſant remede à toutes ſes peines. Un ſcélérat ou un Matérialiſte peuvent juger ſans doute que le ſort d'un animal eſt préférable au leur ; mais ils ne doivent pas accuſer la Providence des égaremens de leur eſprit, ni de la dépravation de leur cœur.

Si l'on demandoit à un homme de bien : *Voudriez-vous avoir créé un monde qui renferme tant d'infortunés ?* Il répondroit ſûrement : Je ne me trouve point aſſez infortuné pour blaſphémer contre celui qui m'a donné la vie.

(*a*) Page 155. Lucrece, liv. 5. v. 223.

§. VI.

Inutilement on preſſe notre Philoſophe, en lui diſant que la Nature entiere porte l'empreinte de la ſageſſe de l'Ouvrier tout-puiſſant qui l'a formée, il répond que *la Nature n'eſt point un ouvrage* ; qu'elle a toujours exiſté par elle-même ; que des élémens éternels & toujours en mouvement font éclorre tous les êtres & tous les phénomenes que nous voyons (*a*).

Mais malgré ſon obſtination, il demeure pour conſtant, 1°. qu'aucun des êtres particuliers que nous connoiſſons, n'eſt éternel : & il paroît que l'Auteur en juge ainſi (*b*). Tous les êtres particuliers ſont donc *des ouvrages*, puiſque le mouvement les fait éclorre : comment donc *le grand tout*, ou l'aſſemblage de ces parties, n'eſt-il pas *un ouvrage* ? 2°. Qu'un mouvement éternel, néceſſaire & eſſentiel à la matiere, n'eſt compatible avec aucune eſpece de repos, & ne peut produire aucun être permanent.

3°. Qu'un mouvement qui n'eſt dirigé par aucune cauſe intelligente, eſt une cauſe aveugle qui agit *au haſard* ſelon toute la rigueur des termes, & qu'une cauſe ſemblable ne peut enfanter aucune production réguliere. L'Auteur, pour faire illuſion, a ſubſtitué au *concours fortuit des atomes le concours*

(*a*) Page 156. Lucrece, liv. 1. v. 1020.
(*b*) Tome 1. c. 3. Lucrece, l. 5, v. 325.

néceſſaire des élémens, comme ſi le changement d'un terme changeoit la nature des choſes. Qu'un agent ſoit néceſſaire ou contingent, n'importe ; dès qu'il agit ſans connoiſſance, il agit *au haſard* ou par *cas fortuit*, c'eſt le langage de tous les ſiecles & de tous les hommes.

L'Ouvrier de l'Univers eſt-il dedans ou dehors ? Eſt-il matiere ou mouvement ? Eſt-il l'eſpace, le néant ou le vuide ? Queſtions fort ſenſées & très-dignes d'un Philoſophe ; il faut y ſatisfaire. Dieu eſt préſent à tout l'Univers, mais il n'y eſt pas renfermé ; il peut créer un nouvel eſpace & un nouvel Univers. Il n'eſt, ni la matiere, ni le mouvement, ni l'eſpace, puiſqu'il eſt Créateur de l'un & de l'autre. Le verbiage de l'Auteur, cent fois répété, ne ſignifie rien.

Si l'on préſentoit une montre à un Sauvage, il jugeroit ſans doute que c'eſt l'ouvrage d'un être intelligent ; l'Univers entier ne porte-t-il pas des caracteres plus ſenſibles d'une intelligence que tous les ouvrages de l'art ? Cette objection, qui eſt fort ſimple, fatigue un peu notre ſçavant Auteur. Il répond en premier lieu, „ nous ne pouvons „ douter que la Nature ne ſoit très-induſ„ trieuſe ; mais nous ne jugeons de l'induſ„ trie que par rapport à nous-mêmes ; & „ c'eſt en comparant la Nature à nous-mê„ mes, que nous lui ſuppoſons de l'intelli„ gence ; cependant elle n'eſt ni plus ni „ moins induſtrieuſe dans l'un de ſes ou„ vrages que dans les autres ". Soit. Si la

Nature eſt induſtrieuſe, elle eſt donc intelligente, elle a donc de la connoiſſance; de l'induſtrie ſans connoiſſance eſt une contradiction. Il eſt faux que nous jugions uniquement de l'induſtrie par rapport à nous-mêmes; ſoit que nous puiſſions faire un ouvrage, ſoit que nous ne le puiſſions pas, dès qu'il ſuppoſe un plan, un deſſein ſuivi, un but & des moyens relatifs, nous jugeons qu'il a fallu de la connoiſſance ou de l'intelligence pour le faire. Quand nous ſerions aſſez habiles pour former un animal, cela ne nous empêcheroit pas de penſer qu'il faut beaucoup d'induſtrie & de connoiſſance pour lui donner l'être. Au-contraire, plus un Ouvrier eſt habile, plus il eſt en état d'apprécier le degré d'induſtrie qu'il faut pour produire un ouvrage quelconque. Il n'eſt donc pas vrai que nous jugions de l'intelligence ou de l'induſtrie d'un agent *à proportion de l'étonnement que ſes œuvres produiſent en nous.* Ce ne ſeroit, ni l'étonnement, ni l'ignorance qui ſeroit la regle du jugement que le Sauvage porteroit ſur une montre. Le plus habile Horloger ne s'aviſera jamais de croire que la montre qu'il a faite lui-même, pouvoit être exécutée ſans intelligence.

Il répond en ſecond lieu, que le Sauvage, en voyant une montre, ne l'attribuera peut-être pas ſeulement à un homme, mais à un Génie, à un Eſprit, à un Dieu, c'eſt-à-dire, à une *force inconnue*, à qui il aſſignera un pouvoir dont il croit que les êtres de ſon

eſpece ſont abſolument privés : par-là il ne prouvera rien, ſinon qu'il ne ſçait pas ce que l'homme eſt capable de produire. C'eſt ainſi que l'on attribue à Dieu tous les effets dont on ne connoît pas la cauſe immédiate.

Fort bien. Il eſt donc clair que le Sauvage attribuera la montre à une cauſe intelligente quelconque : ſon raiſonnement ſera-t-il faux ? N'aura-t-il que l'ignorance pour fondement? Il lui ſera dicté par le bon-ſens. Le Sauvage pourra ſe tromper ſur le degré d'intelligence néceſſaire à la production d'une montre ; ſuppoſer que l'homme ne peut pas en avoir aſſez pour cela ; recourir, ſi l'on veut, à une cauſe inconnue, tout cela ne prouve rien. La baſe de ſon jugement eſt toujours ce principe : qu'un ouvrage où il y a de l'ordre, des parties correſpondantes & deſtinées à un certain uſage, eſt la production d'une cauſe douée de connoiſſance, & qui ſçait ce qu'elle fait. Ce principe eſt-il faux ? Voilà la queſtion.

Quelle différence y a-t-il donc entre un Phyſicien qui connoît la cauſe immédiate & naturelle d'un phénomene, & l'homme groſſier que l'attribue à Dieu ? C'eſt que celui-ci recourt en premiere inſtance à la cauſe ſupérieure, au-lieu que le Phyſicien n'y a recours qu'en dernier reſſort ; il ſçait très-bien que c'eſt Dieu qui a créé la cauſe naturelle à laquelle il attribue l'effet qu'il examine, & qui lui a donné l'énergie dont elle eſt douée ; mais, s'il s'obſtine à ſoutenir

nir que cette cauſe naturelle eſt la cauſe unique qui agit ſans connoiſſance, & ſans être dirigée par la cauſe premiere ſouverainement intelligente, il raiſonne plus mal que le Sauvage.

L'Auteur répond en troiſieme lieu, que le Sauvage attribuera peut-être la montre à un homme, mais qu'il ſe gardera bien d'en faire honneur à un être immatériel, & de penſer qu'un agent privé d'organes & d'étendue puiſſe agir ſur des êtres matériels; ce ridicule eſt réſervé à ceux qui, faute de connoître les forces de la Nature, en attribuent les effets à un être qu'ils connoiſſent encore moins.

Je ſoutiens que le Sauvage, en attribuant la montre à un homme, en fait honneur non à la matiere, mais à l'eſprit; ce n'eſt pas parce qu'un homme a des mains, qu'il eſt capable de faire une montre, c'eſt parce que ſes mains ſont dirigées par ſa tête ou par ſon intelligence, autrement le Sauvage pourroit faire honneur de la montre à une ſtatue. Mais une ſtatue, fût-elle encore plus mouvante que le flûteur automate, ne produira jamais une montre par ſa propre énergie.

Voilà donc toute la différence qu'il y a entre un Matérialiſte & un Sauvage. Le premier, fier de comprendre l'artifice & le jeu de toutes les parties de la montre, ne veut pas remonter plus loin qu'au reſſort qui met tout en mouvement; le ſecond, très-peu inſtruit de l'uſage des parties, at-

tribue le tout à un ouvrier intelligent, & raiſonne beaucoup mieux.

§. VII.

L'Auteur, qui prévoyoit une autre objection, a tâché de la prévenir. „ Qu'on „ ne nous diſe point que d'après cette hy„ potheſe, nous attribuons tout à une cauſe „ aveugle, au concours fortuit des atomes, „ au *haſard*. Nous n'appellons *cauſes aveu„ gles*, que celles dont nous ne connoiſſons „ point le concours, la force & les loix. „ Nous appellons fortuits, des effets dont „ nous ignorons les cauſes, & que notre „ ignorance & notre inexpérience nous em„ pêchent de preſſentir. Nous attribuons au „ haſard tous les effets dont nous ne voyons „ point la liaiſon néceſſaire avec leurs cauſes. „ La Nature n'eſt point une cauſe aveugle; „ elle n'agit point au haſard; tout ce qu'elle „ fait, ne ſeroit jamais fortuit pour celui „ qui connoîtroit ſa façon d'agir, ſes reſ„ ſources & ſa marche; tout ce qu'elle pro„ duit eſt néceſſaire, & n'eſt jamais qu'une „ ſuite de ſes Loix fixes & conſtantes .... „ Il peut bien y avoir ignorance de notre „ part; mais les mots *Dieu*, *Eſprit*, *In„ telligence*, &c. ne remédieront point à „ cette ignorance; ils ne feront que la re„ doubler, en nous empêchant de cher„ cher les cauſes naturelles des effets que „ nous voyons". De-là l'Auteur conclut que le *haſard* eſt un mot vuide de ſens, ou

du-moins qu'il n'indique que l'ignorance de ceux qui l'ont employé (*a*).

Toutes ces notions ſont fauſſes & ſont un abus continuel des termes. Nous avons fait voir dans la premiere Partie, Chapitre V. §. 1. que toute cauſe privée de connoiſſance, eſt une cauſe aveugle; que ſon effet, ſoit contingent, ſoit néceſſaire, eſt fortuit, s'il n'eſt pas dirigé par une Intelligence.

Parler ſans ceſſe de *Loix fixes & conſtantes* dans la Nature, ſans qu'une Intelligence les ait établies, ſans qu'on puiſſe en découvrir la ſource, c'eſt ſe jouer du langage & de la ſimplicité des Lecteurs, & c'eſt toute la reſſource d'un Matérialiſte pouſſé à bout.

Plus on avance, mieux on apperçoit l'embarras de notre Philoſophe. S'il y eut jamais un principe avoué par le ſens commun, c'eſt qu'un ouvrage régulier ne peut être dû aux combinaiſons du haſard: & ce principe eſt l'écueil du Matérialiſte; il n'a pas oſé dire qu'un Poëme, tel que l'*Iliade*, pût être formé par des lettres jettées ou combinées au haſard.

„ Nous en conviendrons ſans peine, dit-
„ il, mais en bonne foi, ſont-ce des let-
„ tres jettées avec la main, comme des
„ dés, qui produiſent un Poëme? Autant
„ vaudroit-il dire que ce n'eſt point avec
„ le pied que l'on peut faire un diſcours.

(*a*) Pages 160. & 161.

» Un cerveau modifié d'une certaine ma-
» niere, eſt la ſeule matrice dans laquelle
» un Poëme puiſſe être conçu & développé.
» Une tête organiſée, comme celle d'Ho-
» mere, produira néceſſairement, &
» non pas au haſard, le Poëme de l'I-
» liade (*a*).

Je ne crains point d'avancer que, par cette réponſe, l'Auteur renverſe tout ſon ſyſtême, ou qu'il donne tête baiſſée dans l'abſurdité qu'il veut éviter.

1°. Prétendre qu'un effet n'eſt point produit par haſard, parce qu'il eſt produit néceſſairement; c'eſt une abſurdité, à moins qu'on ne ſoutienne que *la néceſſité & l'intelligence* c'eſt la même choſe: tout ce qui ne vient point de l'Intelligence de près ou de loin, vient du haſard, il n'y a pas de milieu.

2°. Un Poëme n'a pas plus beſoin d'une *matrice* pour être conçu, que l'homme n'a beſoin d'un germe ou d'une matrice pour être formé. Il y a pour le moins autant d'induſtrie, d'intelligence, d'artifice dans la maniere dont le corps humain eſt conſtruit, que dans le Poëme le plus parfait ſorti du cerveau d'un Poëte; aucun Anatomiſte n'en diſconviendra. Or l'Auteur nous a enſeigné que l'homme peut naître de pourriture, ſans germe & ſans matrice (*b*); ſi une tête organiſée comme celle

(*a*) Pages 161. & 163.
(*b*) Tome I. ch. 2. note, p. 23.

d'Homere, a pu ſortir du ſein de la pourriture, par le concours fortuit des particules de matiere, pourquoi ſon Poëme ne proviendroit-il pas d'un aſſemblage de lettres jettées au haſard ? J'oſe défier tous les Matérialiſtes de l'Univers de donner une diſparité.

Si les loix de la génération des hommes ne ſont pas fixes, conſtantes, uniformes, invariables, néceſſaires, il n'eſt plus dans la Nature de Loix certaines & néceſſaires. Toute cauſe quelconque peut produire toutes ſortes d'effets ; *un diſcours peut être fait avec le pied.* Pour enfanter un Poëme, l'Auteur exige *des germes intellectuels* (*a*) : & pour produire un homme, il ne faudra point de germe humain. Mais j'ai tort; l'Auteur s'eſt rétracté : il reconnoît que „ le germe humain ne ſe développe point au haſard ; il ne peut être conçu & formé que „ dans le ſein d'une femme (*b*).

C'eſt ainſi que les Matérialiſtes ſont conſtans dans leurs aſſertions. Dans le Tome premier, l'Auteur a décidé (*c*), que „ c'eſt „ au mouvement *ſeul* que ſont dûs les changemens, les combinaiſons, les formes ; „ en un mot, toutes les modifications de la „ matiere : c'eſt par le mouvement que *tout* „ *ce qui exiſte*, ſe produit, s'altere, s'accroît „ & ſe détruit..... Dans la génération, dans „ la nutrition, dans la conſervation, nous

(*a*) Page 163.
(*b*) Pag. 162.
(*c*) Chap. 3. p. 33. & 34.

„ ne verrons jamais que des matieres diver-
„ ſement combinées “. A préſent c'eſt autre choſe ; pour former un homme, il faut un germe ; tout comme pour conduire un Poëme, il faut abſolument des *germes intellectuels*.

Mais enfin ou le *mouvement ſeul*, ſans cauſe intelligente, peut produire ces germes, ou il ne le peut pas. S'il le peut, il n'y a point de loi invariable ; le mouvement ſeul doit produire auſſi aiſément un Poëme avec des lettres, qu'un germe ou un corps humain avec des molécules de matiere. S'il ne le peut pas, quelle en eſt la raiſon ? Si c'eſt en vertu d'une loi invariable, preſcrite à la Nature ou à la matiere, qui eſt-ce qui lui a impoſé cette loi ?

Le germe humain ne ſe développe point au haſard ; c'eſt donc une cauſe intelligente qui le développe : il n'y a pas de milieu. *Il ne peut être conçu ou formé que dans le ſein d'une femme* : Telle eſt la Loi invariable & ſacrée, portée par l'Auteur de la Nature, & qui s'exécute depuis la création, à laquelle le Matérialiſme même eſt forcé de rendre hommage ; il n'eſt plus queſtion des forces de la Nature, de l'énergie de la Nature, des reſſources de la Nature : elle n'a point de forces, point de reſſources pour braver la Loi de ſon Créateur. Il lui eſt auſſi impoſſible de produire ſans germe une mite ou un ciron, que de produire un Poëme hors du cerveau d'un Poëte.

Comment donc accorder ce que l'Au-

teur enſeigne dans une même page (*a*) : „ que rien ne ſe fait au haſard, que tous „ les ouvrages de la Nature ſe font d'après „ des Loix certaines, uniformes, invaria- „ bles; & que l'homme naît par le con- „ cours néceſſaire de quelques élémens “. ? Ou ce *concours néceſſaire* eſt dirigé par une Intelligence, ou il ſe fait au haſard : choiſiſſez, Philoſophe. Dans le premier cas nous ſommes d'accord, vous tombez enfin aux pieds du Dieu que vous avez renié. Dans le ſecond, ne nous parlez plus de Loi; le haſard, dirigé par des Loix certaines, n'eſt plus haſard, c'eſt une contradiction.

§. VIII.

Malheureuſement ce n'eſt pas la derniere; la page précédente nous en offre encore une très-complette; „ ſeroit-on bien „ étonné, s'il y avoit dans un cornet cent „ mille dez, d'en voir ſortir cent mille *ſix* „ de ſuite ? Oui ſans doute; mais ſi ces dés „ étoient tous *pipés*, on ceſſeroit d'en être „ ſurpris. Eh bien ! Les molécules de la „ matiere peuvent être comparées à des *dés* „ *pipés*.... La tête d'Homere ou la tête „ de Virgile n'ont été que des aſſemblages „ de molécules; ou, ſi l'on veut, des dés „ pipés par la Nature; c'eſt-à-dire, des êtres „ combinés & élaborés de maniere à pro- „ duire l'Iliade ou l'Enéide.

(*a*) Page 163. Lucrece, l. 2. v. 707. l. 5. v. 914.

Voilà ſans doute un chef-d'œuvre d'imagination ; commençons par nous entendre, le preſtige ſera diſſipé. Un *dé pipé* eſt celui où l'on a placé exprès le centre de gravité à l'une des faces, afin que le dé tombe toujours de ce côté-là, & préſente conſtamment la face oppoſée. Un *dé pipé* eſt donc eſſentiellement l'ouvrage de l'intelligence & de la réflexion ; & l'on oſe attribuer *à la Nature*, c'eſt-à-dire, à la matiere privée d'intelligence, l'ouvrage d'une intelligence, ou d'une cauſe qui agit à deſſein ? En vérité c'eſt une dériſion.

D'autres Philoſophes ont déraiſonné ſur le même ſujet plus franchement & avec moins de détours que notre Auteur ; ils ont ſoutenu ouvertement que l'Enéide pouvoit être le réſultat de caracteres jettés au haſard (*a*). Voici le raiſonnement de l'un de ces Sophiſtes.

Le premier mot de l'Enéide *Arma*, n'eſt compoſé que de quatre lettres, & elles ne peuvent recevoir que vingt-quatre combinaiſons différentes : il y a donc à parier qu'en multipliant les jets, on amenera la combinaiſon *Arma* : donc en les multipliant toujours, on peut former le premier vers, donc le livre entier ; telle eſt l'analyſe des ſorts.

Admirons d'abord le bon-ſens des ſuppoſitions que l'on fait, & l'induſtrie ſingu-

(*a*) Vues philoſ. de Prémontval, tome 2. p. 329. Penſées philoſ. n. 21.

liere

liere que l'on attribue au haſard. 1°. Il faut ſuppoſer le haſard capable de former des lettres & des caracteres réguliers, c'eſt-à-dire, de produire un des chefs-d'œuvres de l'eſprit humain. L'art d'écrire a toujours été régardé comme tel, & l'on n'y eſt parvenu qu'après les tentatives de pluſieurs ſiecles. 2°. Il faut que ces caracteres ſoient de la même langue & à l'uſage du même peuple. Si les uns ſont Latins, les autres Hébreux, Arabes ou Indiens, plus d'écriture liſible ni réguliere. 3°. Il faut qu'ils ſoient imprimés ſur des corps réguliers, au-moins ſur des cubes; afin qu'étant jettés, ils puiſſent prendre une aſſiette fixe, & préſenter une ſurface. 4°. Qu'ils ſoient raſſemblés dans un même lieu, qu'ils tombent ſur une ſuperficie plate & dans un eſpace déterminé; s'ils ſont jettés par un coup de vent dans une campagne à perte de vue, loin de pouvoir les trouver arrangés, on n'en réunira pas ſeulement le demi-quart. 5°. Qu'ils reçoivent tous une quantité à-peu-près égale de mouvement; autrement ils ſeront emportés à dix lieues les uns des autres. Voilà déja bien des ſuppoſitions abſurdes, dès qu'on les attribue au haſard; mais enfin, puiſqu'on le veut, admettons ces abſurdités.

Les quatre lettres *Arma*, ne peuvent former, dit-on, que vingt-quatre combinaiſons différentes. Cela eſt faux. 1°. Si elles ſont gravées ſur des cubes, ſur quatre dés, il faut que chaque lettre ſoit imprimée ſur les ſix faces de chaque dé; autrement, au lieu du

côté marqué A, le dé peut préſenter cinq côtés blancs. Au-lieu de quatre faces imprimées, il en faut vingt-quatre. Cela nous met déja bien loin du compte. Que ſeroit-ce, ſi les lettres étoient gravées ſur un corps à huit ou à trente-deux faces? 2°. Les quatre lettres ne peuvent former que vingt-quatre combinaiſons dans l'ordre ſucceſſif & ſur la même ligne; mais chaque lettre en tombant, peut paroître renverſée de haut en bas, couchée de gauche à droite, de droite à gauche, en ligne diagonale ou tranſverſale; de huit ſituations différentes, il n'en eſt qu'une réguliere. Nouvel accroiſſement de combinaiſons. 3°. Les lettres, au-lieu de ſe ranger en ligne droite & horizontale, peuvent ſe placer en ligne perpendiculaire, en quarré, en triangle, en demi-cercle, &c. dès-lors plus d'écriture. Que l'on juge du réſultat, lorſqu'en multipliant les mots & les lettres, on multipliera les difficultés à l'infini.

Je ſçais qu'on peut donner pluſieurs autres réponſes à l'argument de Premontval; mais en vérité c'eſt lui faire trop d'honneur que de le réfuter ſérieuſement.

§. IX.

La concluſion de notre Auteur répond parfaitement au reſte du Chapitre. „ Il n'en „ coûte pas plus à la Nature pour produire „ un grand Poëte, capable de faire un Ou„ vrage admirable, que pour produire un

„ métail brillant, ou une pierre qui gravite „ ſur la terre “. Je le crois; la Nature eſt toute-puiſſante & douée d'une ſageſſe infinie. „ Tous ſes ouvrages ſe font d'après des „ loix certaines, uniformes, invariables... „ Ce n'eſt point par des combinaiſons fortuites & par des jets haſardés, qu'elle produit les êtres que nous voyons; tous ſes „ jets ſont ſûrs, toutes les cauſes qu'elle emploie, ont immanquablement leurs effets. Ces cauſes ſont préparées avec tant de prévoyance, qu'il en réſulte toujours des combinaiſons régulieres, des êtres dont les parties ſont faites évidemment les unes pour les autres, & concourent au même but.

„ Ainſi ne limitons jamais les forces de „ la Nature..... Des jets infinis, faits pendant l'éternité, avec des élémens & des „ combinaiſons infiniment variées, ſuffiſent „ pour produire tout ce que nous connoiſſons, & beaucoup d'autres choſes que „ nous ne connoîtrons jamais “ (*a*). Dans la durée infinie des ſiecles qui ont précédé, la Nature s'eſt eſſayée ſans doute; elle a produit des êtres informes, des animaux manqués, des hommes imparfaits, qui n'ont pas pu ſe conſerver, qui n'ont pas eu la force de ſe reproduire. A force de tentatives, elle eſt parvenue à faire les choſes telles qu'elles ſont; comme elle a vu qu'elle ne pouvoit mieux faire, elle s'en eſt tenue là: & vraiſemblablement elle ne changera

(*a*) Lucrece, v. 1220. l. 5. v. 417. 803. 835.

plus ; ſes loix ſont déſormais conſtantes, uniformes, invariables, après avoir varié pendant une éternité.

„ *Le haſard n'eſt donc rien.* Ce n'eſt pas „ le haſard qui a produit l'Univers, il eſt „ de lui-même ce qu'il eſt ; il exiſte néceſ- „ ſairement & de toute éternité ". Oublions donc les jets infinis & *les combinaiſons variées* ; nous n'en avons plus beſoin: *l'Univers eſt de lui-même ce qu'il eſt* ; tous les êtres ſont néceſſairement ce qu'ils ſont, & tout a été ainſi de toute éternité. Cela ſe conçoit beaucoup mieux que „ l'Etre inconcevable qu'on „ a voulu aſſocier à la Nature, qu'on a „ diſtingué d'elle, que l'on a ſuppoſé néceſ- „ ſaire & exiſtant par lui-même ; tandis que „ juſqu'ici l'on n'a pas pu le définir, ni en „ rien dire de raiſonnable (*a*).

Ainſi, en répandant à pleines mains les contradictions, en évitant avec ſoin les termes de haſard & de cas *fortuit* pour en retenir la choſe ; en confondant la *néceſſité* avec l'*intelligence* ; en attribuant à la Nature ou à la matiere, la ſageſſe & la puiſſance de Dieu, nous parviendrons à détrôner cet être incommode, à mettre la Nature à ſa place, à rendre tous les hommes libres & heureux ; parce que l'on conçoit beaucoup mieux les contradictions que la Nature de Dieu. Ne vaut-il pas mieux ſe contredire & déraiſonner, que d'avoir un Dieu à reſpecter & à craindre ? Le Lecteur jugera ſi nous en impoſons aux Matérialiſtes.

(*a*) Pages 163. 164. 165.

CHAPITRE VI.

Idées naturelles de la Divinité.

§. I.

PAR le titre ſeul de ce Chapitre, l'Auteur s'eſt réfuté lui-même. Si les idées que nous avons de la Divinité ſont *naturelles*, ſi la Nature, agent univerſel & néceſſaire, les a empreintes dans le cerveau de tous les hommes, en vain la Philoſophie ſa rivale ſe flatte de les effacer, & de nous ſouſtraire à une force qu'elle regarde elle-même comme invincible. Prêcher l'Athéiſme, c'eſt prouver ſérieuſement que nous ne devons pas être hommes. Comment un Matérialiſte peut-il pouſſer l'aveuglement juſqu'à ne pas ſentir le ridicule de ſa prétention & de ſes efforts? Veut-il nous ramener *aux autels de la Nature*, en nous défendant d'écouter ſa voix & de ſuivre ſes impreſſions? Mais il falloit qu'aucune eſpece de contradition ne lui échappât, pour combler l'opprobre dont ſon Livre doit couvrir la nouvelle Philoſophie, & pour achever de diſſiper le preſtige qu'elle a opéré ſur une partie des hommes.

Il n'a fait que raſſembler ici les principes qu'il s'eſt efforcé d'établir dans la premiere Partie de ſon Ouvrage; il les ſuppoſe démon-

trés, & jamais ſuppoſition n'a été plus mal fondée. Nous avons vu qu'au-lieu de les prouver par des raiſons ſolides, il ne les a étayés que par des abſurdités & des contradictions. Pour raiſonner ſenſément, il faut parler un langage diamétralement oppoſé au ſien.

La matiere n'eſt point un être éternel & néceſſaire, puiſque ſes modifications ſont contingentes. Elle eſt indifférente au mouvement & au repos, à recevoir telle ou telle figure, à être ſituée dans un lieu ou dans un autre, à être diviſée ou réunie, à former telle ou telle combinaiſon, à occuper plus ou moins d'étendue: elle porte donc tous les caracteres d'un être purement paſſif, qui reçoit ſa maniere d'être d'une cauſe diſtinguée de lui-même. Comment une cauſe qui ne lui a pas donné l'être, peut-elle en régler la maniere à ſon gré? On ne peut ſuppoſer le mouvement eſſentiel à la matiere, qu'en réuniſſant deux hypotheſes contradictoires; l'une qu'elle ſe meut par elle-même, l'autre qu'elle reçoit le mouvement par une ſuite d'impulſions continuées à l'infini. Il eſt évident d'ailleurs que ce mouvement eſt dirigé par des loix fixes & invariables. La matiere n'eſt point le principe de ces loix, puiſqu'elle eſt eſſentiellement incapable de penſée & de connoiſſance; ces loix lui ont été preſcrites par une cauſe intelligente qui en maintient conſtamment l'exécution.

Cette cauſe dont l'exiſtence eſt démontrée par la Nature même & par les propriétés

de la matiere, eſt nommée *eſprit* ou *intelligence*, *Dieu* ou *la Divinité*. Deux ſubſtances abſolument diſtinguées, doivent avoir des attributs différens. Puiſque la matiere eſt contingente, Dieu eſt l'Etre éternel & néceſſaire qui lui a donné l'exiſtence. La matiere eſt étendue, diviſible & bornée : Dieu eſt ſimple, infini, préſent par-tout. La matiere eſt paſſive, reçoit toutes ſes modifications : Dieu eſt l'Etre eſſentiellement actif, qui modifie la matiere comme il lui plaît. La matiere change continuellement : Dieu eſt éternellement & néceſſairement ce qu'il eſt. La matiere eſt incapable de penſée, de volonté, de liberté : Dieu eſt eſſentiellement intelligent, & ſa volonté eſt ſouverainement libre : il n'y a d'autre *néceſſité* dans la Nature, que celle qu'il a établie lui-même en donnant des loix à la matiere.

Il eſt donc impoſſible de connoître la matiere telle qu'elle eſt, ſans connoître un Dieu créateur & moteur : quoique nous connoiſſions imparfaitement ces deux ſubſtances, il nous eſt impoſſible de ne pas les diſtinguer : ſi nous connoiſſions plus parfaitement la matiere, Dieu nous ſeroit mieux connu. Mais il n'a pas attendu que les hommes fuſſent devenus Philoſophes, & fiſſent de profonds raiſonnemens pour le connoître : quelque ſtupide, quelqu'abruti que l'homme puiſſe être, dès qu'il voit du mouvement & de l'action dans la matiere, ſurtout un mouvement conſtant & régulier, il reconnoît le bras inviſible qui la meut &

la dirige; l'inſtinct plus prompt que la réflexion, & ordinairement plus ſûr, lui fait adorer le Moteur de la Nature.

Ce n'eſt donc pas la notion de Dieu qui eſt une imagination nouvelle; elle eſt auſſi ancienne que l'homme, & inſéparable de la raiſon. Ce n'eſt qu'à force d'en étouffer la voix & de s'étourdir par de faux raiſonnemens, que quelques Philoſophes ſont parvenus par vanité, à jetter des doutes & des nuages, ſur une vérité que l'homme porte gravée dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Ils ont fait peu de Proſélytes, parce que la Nature perd difficilement ſes droits: le genre humain a réclamé d'une voix unanime, & a dévoué à un opprobre éternel, ces faux Docteurs qui abuſoient de leurs prétendues lumieres: ou plûtôt, Dieu même, auquel ils oſoient diſputer l'encens des mortels, s'eſt vengé de leurs attentats, par l'infamie dont il les a couverts (*a*).

§. II.

Il eſt faux que l'idée d'un être immatériel ou purement ſpirituel, ne ſe ſoit pas préſentée de bonne-heure à l'eſprit humain; qu'elle ſoit le fruit lent & tardif de l'imagination des hommes (*b*); l'ouvrage d'une Théologie ſubtile; une production du temps, comme les Dieux, enfans de Saturne. Il y avoit

(*a*) *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus: corrupti ſunt & abominabiles facti ſunt.* Pſ. 52. 1.
(*b*) Pages 167. & 168. Contag. ſac. c. 3. p. 52.

des hommes avant qu'il y eût des Philoſophes ; la Religion eſt plus ancienne que les ſubtilités de la Dialectique ; & jamais l'homme n'a rendu ſes hommages à la matiere. Platon, que l'on veut nous faire regarder comme auteur du ſyſtême de la ſpiritualité, avoit eu des maîtres ; les premiers Sages ne furent point Matérialiſtes. Pythagore & ceux dont il avoit reçu des leçons, reconnoiſſoient un Dieu, & croyoient avoir une ame immortelle (*a*). Leucippe, Democrite, Epicure leur Diſciple, créerent la doctrine des atomes, pour ſe diſtinguer par une opinion nouvelle ; c'eſt l'eſprit de contradiction qui lui a donné la naiſſance.

Nous perſuadera-t-on qu'après cinq cens ans de diſputes continuelles & opiniâtres, ſur la diſtinction de la matiere & de l'eſprit, les Philoſophes ne s'entendoient pas encore ; que Platon & ſes partiſans étoient dans le fond du même avis que les Epicuriens ? Ce ſeroit un bel exemple de l'utilité des diſſertations Philoſophiques, & un préſage des grandes lumieres qu'elles répandront aujourd'hui. Si l'on ſoutient que les Philoſophes de part & d'autre ne s'expliquoient pas avec beaucoup de clarté, nous en conviendrons ſans peine : c'eſt un défaut dont ils ne ſont pas encore corrigés. Si l'on ajoute que la révélation nous a donné de la parfaite ſpiritualité, des notions beaucoup plus claires que celles des anciens Philoſophes, nous

(*a*) Hiſtoire des Cauſes premieres, par M. Batteux, p. 114.

applaudirons encore à cette obſervation : c'eſt une preuve que la Philoſophie n'a pas rendu la révélation moins néceſſaire, & qu'il faut au genre humain d'autres Docteurs que les Philoſophes.

Ce fut donc un courage fort utile que celui de ces *Penſeurs*, qui oſerent ſecouer le joug qui leur avoit été impoſé dans leur enfance (*a*), ſoutenir que tout eſt matiere, nier l'exiſtence de Dieu. Le genre humain a tiré de grands fruits de leurs travaux. Ce ſont eux ſans doute qui ont apprivoiſé les hommes encore ſauvages, formé & policé les ſociétés, établi les Loix, inventé les Arts, adouci les mœurs, fait les plus belles découvertes dans les Sciences, fondé le bonheur & la proſpérité des Etats ſur le Matérialiſme : point du tout ; ils ont écrit, diſputé, déraiſonné ; ils ont tout cenſuré & tout blâmé ; ils ont tourné en ridicule les Légiſlateurs & leurs inſtitutions ; ils ont déchiré d'une dent jalouſe & maligne, les Philoſophes & les Théologiens qui n'étoient pas de leur avis (*b*). Voilà tous leurs exploits, & ceux de leurs ſucceſſeurs ne ſont pas moins brillans.

On n'exigera pas de nous que nous répétions pour la dixieme fois des allégations ſans preuves, auxquelles nous nous ſommes déja trop arrêtés.

(*a*) Page 160. Contag. ſac. c. 15. p. 177. Eſſai ſur les préjugés, c. 11. p. 266.

(*b*) Voyez le Livre de Plutarque contre Colotès.

§. III.

„ La matiere, diſent-ils, eſt éternelle ; „ la *Nature* a été, eſt & ſera toujours oc- „ cupée à produire, à détruire, à faire & „ à défaire, à ſuivre les loix réſultantes de „ ſon *exiſtence néceſſaire* " (*a*). La Nature eſt le grand tout, c'eſt l'Univers tel qu'il eſt. Or, avancer que ſon exiſtence eſt néceſſaire, n'eſt-ce pas dire qu'il eſt néceſſairement tout ce qu'il eſt ; que ſa maniere d'être ne peut changer, pendant qu'on avoue que tout y eſt dans un changement continuel ?

„ La Nature eſt dépourvue de projets & „ d'intelligence ; elle n'a point d'intelligen- „ ce & de but ; elle agit néceſſairement ; „ parce qu'elle exiſte néceſſairement ; ſes „ Loix ſont immuables & fondées ſur l'eſ- „ ſence même des êtres " (*b*). L'Auteur le répete en mêmes termes (*c*), & il dit le contraire quelques lignes plus bas. „ Si l'on „ nous demandoit après cela quel eſt le but „ de la Nature ? Nous dirons que c'eſt d'a- „ gir, d'exiſter, de conſerver ſon enſem- „ ble " (*d*). La Nature a donc un but, & elle n'en a point. Elle n'eſt point intelligente, & elle agit comme les êtres intelligens, de la maniere la plus propre à ſe conſerver. Elle n'eſt point intelligente, & elle

(*a*) Page 174.
(*b*) Page 175.
(*c*) Page 177.
(*d*) Page 178.

ſuit des Loix. Elle n'eſt point intelligente, & elle n'agit point *au haſard*, parce qu'elle agit ſelon les loix néceſſaires (*a*).

„ La génération ne ſe fait point au haſard ; „ l'animal ne produit qu'avec l'animal de „ ſon eſpece. Il eſt de l'eſſence de la ſemen- „ ce du mâle de s'unir avec celle de la fe- „ melle. La même loi s'obſerve pour la „ production des plantes " (*b*). Cependant le ſeul mêlange de l'eau avec la farine produit des animaux vivans, ſans qu'il ſoit beſoin de mâle & de femelle ; il eſt incertain ſi l'homme ne peut pas naître de pourriture, ſans ſemence & ſans germe (*c*). Ainſi l'eſſence des choſes peut changer ; les loix de la génération, fondées ſur cette eſſence, ne ſont ni néceſſaires ni immuables ; la génération qui ne ſe fait point au haſard, peut ſe faire au haſard. Sans doute qu'en vertu de ce changement, les animaux peuvent perdre auſſi leur vertu productive : ne plus enfanter que des monſtres, & dans un monde où rien ne s'anéantit, les eſpeces peuvent être anéanties.

Voilà les dogmes intelligibles & ſenſés qu'il faut croire, au-lieu de l'exiſtence de Dieu & de la création.

„ Animés & vivans nous-mêmes, ſem- „ blables aux Sauvages, nous prêtons une „ ame & de la vie à tout ce qui agit ſur „ nous : penſans & intelligens nous-mêmes,

(*a*) Page 176.
(*b*) Pages 175. & 176.
(*c*) Tome 1. ch. 2. p. 23.

„ nous prêtons à tout de l'intelligence & de „ la penſée ; mais, comme nous en voyons „ la matiere incapable, nous la ſuppoſons „ mue par un autre agent ou cauſe, que nous „ faiſons toujours ſemblable à nous (*a*).

Il eſt vrai que les Sauvages, plus ſenſés que les Matérialiſtes, croient que la matiere eſt une ſubſtance inerte & paſſive ; que l'eſprit ſeul eſt actif & intelligent : par-tout où ils voient du mouvement, & ſur-tout un mouvement régulier, ils ſuppoſent un Eſprit moteur ; & cette opinion des Sauvages eſt le cri de la raiſon & de la Nature. Puiſque la matiere eſt incapable de penſer, & qu'elle agit cependant comme pourroit faire un être penſant, il faut bien que quelqu'un penſe pour elle ; qu'un Moteur la conduiſe, puiſqu'elle n'eſt pas en état de ſe conduire. Et puiſque les Matérialiſtes ne veulent plus raiſonner, il eſt bien force que nous raiſonnions malgré eux.

Nous ne faiſons point ſemblable à nous, la cauſe ſuprême qui meut la Nature ; elle eſt infinie, & nous ſommes bornés. Mais enfin puiſqu'il eſt évident qu'un mouvement réglé, compaſſé, aſſujetti à des loix, ne peut avoir la matiere pour principe, nous ſommes forcés de croire que Dieu, Auteur & Moteur de la Nature, penſe, veut, agit, eſt ſage & intelligent. Nous ſentons en nous un certain degré d'activité & d'intelligence : pouvons-nous juger que celui qui nous a

(*a*) Page 178. Contag. ſac. ch. 1. p. 1. & 2.

faits, ne ſoit ni actif ni intelligent ? Dieu a créé la matiere ſans être matériel, parce que la matiere eſt bornée & que Dieu ne peut pas l'être : mais il n'a pu créer l'intelligence, ſans être intelligent, parce que la cauſe ne peut être moins parfaite que ſon effet ; une intelligence infinie ne renferme point contradiction.

§. IV.

„ Il exiſte quelque choſe de néceſſaire " (*a*). L'Auteur le comprend, & cela eſt inconteſtable : cette choſe n'eſt point la Nature ni l'Univers ; puiſque, ſelon les Matérialiſtes mêmes, l'état de l'Univers eſt contingent : la Nature ne peut agir néceſſairement, puiſqu'elle n'exiſte pas néceſſairement : elle reçoit ſon action du même principe auquel elle doit ſon exiſtence. Il eſt ridicule de demander *pourquoi Dieu exiſte ?* après avoir reconnu que quelque choſe exiſte néceſſairement ; puiſque cette choſe n'eſt pas la Nature, c'eſt Dieu.

Quoique Dieu exiſte néceſſairement, on ne doit pas conclure qu'il agit néceſſairement en produiſant des créatures : il y a contradiction à ſuppoſer que l'Etre néceſſaire n'exiſte pas ; mais il n'y en a point à ſuppoſer qu'il ne produit pas des êtres diſtingués de lui (*b*). C'eſt une abſurdité de dire qu'il ne peut pas déroger aux loix néceſſaires

(*a*) Page 178.
(*b*) Page 179.

de ſon exiſtence ; l'exiſtence néceſſaire n'impoſe point de loix ; au-contraire elle eſt la ſouveraine indépendance. Il eſt faux que Dieu ne puiſſe déroger à ſes propres Loix : c'eſt librement qu'il a créé des êtres capables de recevoir des Loix ; il eſt abſurde que Dieu ſoit gêné par des Loix phyſiques, par leſquelles il gouverne ſon ouvrage ; quant aux Loix morales à l'égard de Dieu, elles ne ſont autre choſe que ſes divines perfections.

Il eſt faux que les mots *Dieu* & *Création* ſoient des mots abſtraits & inventés par l'ignorance ; plus la raiſon eſt éclairée, plus elle en comprend la néceſſité, & la réalité des objets qu'ils ſignifient. C'eſt *la Nature, la néceſſité, la fatalité, l'action de la Nature, l'énergie de la matiere*, qui ſont des mots abſtraits & vuides de ſens, inventés par l'entêtement philoſophique, & qu'on ne peut expliquer que par des contradictions.

„ L'homme eſt matériel ; il ne peut avoir „ des idées que de ce qui eſt matériel com- „ me lui " (*a*). Le principe & la conſéquence ſont également faux. L'homme eſt un eſprit, & c'eſt la plus noble partie de lui-même ; il penſe, il veut, il juge, il raiſonne, il délibere, il doute : il choiſit, il agit, il meut la matiere : il a l'idée de ſes propres actions, & ces actions ne ſont ni des propriétés matérielles, ni des modifications de

(*a*) Page 180.

la matiere. Il n'eſt pas plus impoſſible à l'homme de concevoir qu'un Dieu ſpirituel produit & meut la matiere, que de ſentir qu'une ame ſpirituelle meut ſon propre corps, & il le conclut néceſſairement de ce que la matiere eſt incapable de ſe mouvoir.

Ce n'eſt donc point dans les qualités matérielles de ce corps, ni dans ſon organiſation, que l'homme puiſe les attributs qu'il donne à la Divinité; c'eſt dans ſon eſprit ou dans ſon ame: &, puiſqu'il conçoit Dieu comme un pur Eſprit, il n'eſt pas vrai que cette notion ſoit un *antropomorphiſme* véritable, ni qu'il ſuppoſe à Dieu une nature ou une forme humaine (*a*).

Il eſt faux qu'un pur Eſprit ne ſoit pas ſuſceptible de volonté: eſt-ce la matiere qui eſt capable de vouloir? Dieu n'a point de paſſions, de deſirs, de projets; ces affections ne conviennent qu'à un être borné: ſes perfections ne ſont point des perfections humaines, puiſqu'elles ſont infinies. Il eſt faux que l'ordre établi dans l'Univers par la Sageſſe divine, ſoit continuellement troublé: Dieu fait rentrer dans l'ordre général phyſique, tous les déſordres apparens & particuliers; il maintient l'ordre moral en puniſſant le crime & en récompenſant la vertu; ceux mêmes qui s'efforcent de troubler cet ordre, lui rendent intérieurement hommage par les remords dont leur déſobéiſſance eſt ſuivie.

(*a*) Page 181.

Il

Il eſt faux que nous n'ayons *aucune idée* des qualités que nous attribuons à Dieu ; puiſque nous les concevons par analogie, avec ces mêmes qualités qui ſont en nous (*a*), il s'enſuit du-moins que nous en avons une imparfaite. Il eſt faux que ces idées ne ſoient pas *fixes*, puiſqu'elles ſont diſtinguées de tout autre idée. Il eſt faux que nous raſſemblions les parties de l'homme pour former un Dieu ; les qualités ſpirituelles de l'ame ne ſont pas des parties. Il eſt faux que nous concevions l'*ame de la Nature* ſur le modele de l'ame humaine : Dieu n'eſt point l'ame de la Nature, puiſque la Nature eſt diſtinguée de Dieu, & qu'il en eſt le Créateur. Il eſt faux qu'une *ſubſtance ſpirituelle* ſoit la même choſe qu'une *ſubſtance inconnue*, puiſque tous les hommes ſans exception la connoiſſent. Il eſt faux que l'eſprit ne ſoit ni plus noble, ni plus parfait que la matiere : le premier eſt l'être actif ; le ſecond l'être purement paſſif ; c'eſt l'idée puiſée dans la Nature. Enfin il eſt faux que la *ſimplicité* de Dieu ne ſoit qu'un effet des abſtractions métaphyſiques ; c'eſt une conſéquence évidente de l'exiſtence néceſſaire.

Pour réfuter efficacement la créance des hommes touchant de Divinité, il faudroit du-moins la préſenter de bonne-foi, ſans altération & ſans déguiſement : nous avons droit de conclure qu'elle n'eſt ni abſurde, ni ridicule ; puiſque, pour la faire paroître

(*a*) Page 182.

telle, notre Auteur eſt forcé de la changer, & de la rendre méconnoiſſable. C'eſt la méthode conſtante de tous les ennemis de la Religion ; elle eſt plus propre à confirmer notre foi qu'à l'ébranler.

Si les hommes préféroient toujours le merveilleux au ſimple, s'il falloit abſolument des myſteres pour remuer leur imagination, le Matérialiſme ſeroit l'hypotheſe la plus conforme à leur goût : il n'en eſt aucune qui renferme plus de myſteres & de choſes incroyables, plus de dogmes abſurdes & contradictoires : la matiere, telle que la conçoivent les Matérialiſtes, eſt un être plus *myſtique*, plus inconnu, plus inconcevable qu'un Dieu ſpirituel. Il eſt inutile & ridicule d'obſerver qu'un Dieu inintelligible eſt plus conforme aux intérêts des Prêtres (*a*), après avoir reconnu que la croyance d'un Dieu a précédé l'établiſſement du Sacerdoce (*b*). Ce ne ſont pas les Prêtres qui ont forgé la Religion, c'eſt la Religion qui a fait établir des Prêtres ; & puiſque l'Auteur avoue la répugnance invincible de l'homme à méconnoître Dieu, pour fixer ſes regards ſur la Nature (*c*), s'il n'y avoit aujourd'hui ni Prêtres, ni Religion, il y en auroit infailliblement demain. Il eſt ſingulier qu'après avoir décidé que les penchans de la Nature ſont irréſiſtibles & la ſeule loi que l'homme doit ſuivre, on le blâ-

(*a*) Page 183.
(*b*) Chap. I. p. 15.
(*c*) Page 184.

me de les avoir ſuivis, & de n'y avoir pas réſiſté. Mais le penchant irréſiſtible des Matérialiſtes eſt de ſe contredire.

§. V.

L'homme, ſuivant eux, eſt tombé dans une abſurdité, en diſtinguant l'ame du corps, la vie de l'être vivant, la faculté de penſer de l'être penſant. Imputation fauſſe en partie. On diſtingue l'ame du corps, parce qu'il eſt abſurde que la matiere vive & penſe: mais on ne diſtingue point la vie de l'être vivant, ni la faculté de penſer de l'être penſant. La vie, c'eſt la ſuite des opérations de l'eſprit dans le corps; & ſans l'eſprit le corps n'a ni vie ni action, c'eſt un cadavre: la faculté de penſer & d'agir eſt l'eſſence même de l'eſprit, comme la mort & l'inertie eſt l'eſſence de la matiere. L'ame du monde, imaginée ſur le modele de l'ame humaine, n'eſt point une idée naturelle à l'homme, c'eſt une rêverie des Philoſophes.

Il n'eſt pas vrai que la créance d'un Dieu ait empêché l'homme d'étudier la Nature; cette étude a été cultivée avant qu'il y eût des Matérialiſtes; elle a ſervi à démontrer plus parfaitement l'exiſtence de Dieu à tous ceux qui ont examiné de bonne-foi les opérations de la Nature: les plus grands Phyſiciens ont été Théiſtes par raiſonnement & par conviction, après l'avoir été par inſtinct, comme le reſte des hommes. Newton proſterné devant l'Etre ſouverain, dont il con-

noiſſoit l'ouvrage mieux que tous les Matérialiſtes du monde, eſt un exemple dont ils devroient rougir. Le Matérialiſme & la Fatalité ne peuvent ſervir qu'à étouffer l'étude & l'induſtrie, à rendre l'homme hébeté & ſtupide. De quoi lui ſervira-t-il de s'adreſſer à la Nature pour obtenir ſes faveurs & pour écarter ſes diſgraces (*a*). *La Nature eſt ſourde, & le Deſtin eſt inexorable*; il ne lui reſte qu'à ſuivre ſes penchans comme les brutes, en attendant l'anéantiſſement qui lui eſt commun avec elles. La connoiſſance de la Nature ſe borne à ce merveilleux axiome, *tout eſt néceſſaire* : l'étude, les recherches, les connoiſſances, les efforts, ne peuvent nous ſouſtraire à la néceſſité.

C'eſt la Religion qui a mis le monde moral en mouvement ; ſans elle, notre eſpece ſeroit encore brute & ſauvage ; ſans elle, nous retomberions dans l'état dont elle nous a tirés. Un peuple Athée & Matérialiſte, ſi un tel peuple pouvoit exiſter, ſeroit incapable de ſociété, de police, de légiſlation : il ne connoîtroit d'autre félicité que celle des brutes, d'autre bonheur qui l'indépendance, d'autre regle que ſes appétits corporels : un Athée n'exiſte que pour lui ſeul ; c'eſt un être iſolé qui ne tient à rien ; il eſt déplacé, inutile ou dangereux dans la ſociété.

Il y a de la folie à prétendre que la Re-

(*a*) Page 185.

ligion eſt *la ſource de tous les maux du genre humain*; nous verrons les preuves accablantes ſur leſquelles on veut établir cette propoſition abſurde & démentie par l'état connu de toutes les Nations; nous ſentons d'avance toute la valeur du verbiage pompeux dans lequel notre Auteur ſe perd. „ Les „ hommes ne furent heureux que lorſque, „ conſultant la raiſon, prenant l'expérience „ pour guide, & faiſant abſtraction de leurs „ idées romaneſques, ils reprirent courage, mirent en jeu leur induſtrie, & s'adreſſerent à la Nature, qui ſeule peut „ fournir les moyens de ſatisfaire leurs beſoins & leurs deſirs, & d'écarter ou diminuer les maux qu'ils ſont forcés d'éprouver (*a*).

Quels ſont donc ces heureux prétendus, qui, faiſant abſtraction de l'exiſtence de Dieu, n'ont offert leur encens qu'à la Nature ſourde, au Deſtin inexorable, & n'ont élevé des autels qu'à la matiere? En quel lieu de l'Univers les trouverons-nous? Veut-on parler de quelques Matérialiſtes cachés, honteux de leur propre ſyſtême, qui profitent des bienfaits de la Religion en blaſphémant contr'elle; qui bornés à ſatisfaire *leurs beſoins & leurs deſirs*, comme les animaux dont ils envient ſecrétement le ſort, font ſemblant d'être hommes: rêveurs mélancoliques, à qui l'imagination peint tout en noir, qui ne voient dans ce monde que des

(*a*) Page 186. Contag. ſac. c. 4. p. 61.

erreurs & des maux ; qui ne ſçavent que déclamer triſtement contre le ſort de leurs ſemblables, oſeront-ils nous vanter leur bonheur ? Quel eſt l'homme raiſonnable qui ſoit tenté de le leur envier ?

N'eſt-ce pas une puiſſante conſolation contre les maux de la Nature, que de penſer que *tout eſt néceſſaire*, & qu'il n'y a rien de mieux à eſpérer ni en ce monde ni en l'autre ?

Il vaudroit encore mieux, dit Epicure, croire les fables populaires touchant la Divinité, que de nous mettre ſous le joug d'une fatale néceſſité : on peut appaiſer les Dieux, mais rien ne peut fléchir l'impitoyable néceſſité (*a*).

Nous ſerons beaucoup mieux inſtruits ſans doute, quand nous ſçaurons que la Nature eſt Dieu (*b*) : cette foi juſtifiante nous guérira de toutes nos erreurs & de tous nos maux : avec des contradictions nous ſçaurons tout accorder ; avec des abſurdités nous parviendrons à éclaircir toutes les queſtions ; en déraiſonnant, nous deviendrons des Dieux (*c*). Déja notre Auteur eſt parvenu au faîte de cette apothéoſe par ſon intrépidité : il veut nous *ramener aux autels de la Nature* (*d*) ; & il nous défend d'*adorer une Nature ſourde qui agit néceſſairement* (*e*). Dans un moment il nous dira que la Na-

(*a*) Morale d'Epicure, p. 201.
(*b*) Page 188.
(*c*) *Nos æquat victoria cœlo.* Lucrece, l. 1. v. 80.
(*d*) Page 186.
(*e*) Page 190.

ture n'eſt point un marâtre, ni le Deſtin inexorable (*a*) Ainſi la Nature eſt ſourde & elle ne l'eſt point; le Deſtin eſt inexorable & il ſe laiſſe fléchir; il ne faut point les adorer, & il faut leur élever des autels. Nous n'avons point l'ambition de prétendre au privilege de ſoutenir ainſi le pour & le contre: tout examiné nous nous en tenons à la Nature, non pour l'adorer, mais pour écouter ſes leçons & reconnoître le Dieu ſouverain, tout-puiſſant, infiniment ſage & infiniment bon qu'elle nous annonce. La plume d'un Matérialiſte toujours trempée dans le fiel, nous le repréſente comme un ennemi & un tyran; la Nature & la raiſon ne nous montrent en lui qu'un bienfaiteur & un pere.

Nous devons des excuſes au Lecteur de toutes ces répétitions fatiguantes; mais nous y ſommes forcés par l'obſtination d'un Auteur, qui n'a mis d'autre variété dans tous les Chapitres que celle du ſtyle; qui s'eſt flatté de perſuader les hommes à force de les étourdir.

(*a*) Chap. 7. p. 130.

CHAPITRE VI.

Du Théïsme ou du Déïsme ; du Systême de l'Optimisme, & des Causes finales.

§. I.

QUAND nous pourrions oublier pour un moment les preuves palpables & invincibles de l'existence de Dieu ; quand nous fermerions les yeux sur l'ordre de l'Univers, sur la nature de la matiere, sur notre propre nature, sur les fondemens nécessaires de la morale & de la société ; quand, séduits comme les Incrédules, par la vanité de nous distinguer des autres hommes, nous serions tentés d'embrasser un systême extraordinaire ; il nous seroit encore impossible de devenir Matérialistes. Les variations continuelles des partisans de cette opinion ; la contradiction frappante de leurs principes ; les idées révoltantes qu'ils adoptent ; l'obstination même avec laquelle ils les répetent, suffiroient pour nous en dégoûter. La mauvaise foi perce de toutes parts dans leur procédé ; on voit que sans être persuadés ils cherchent seulement à s'aveugler ; qu'ils se roidissent par réflexion contre l'évidence qui les frappe, & contre la conscience qui les accuse ; que semblables à des enfans peureux qui tremblent dans les ténebres, ils tâchent de se rassurer

raſſurer & de s'enhardir par des clameurs. La vérité s'annonce avec moins de bruit ; un ſyſtême raiſonnable, prouvé, conſéquent, n'a pas beſoin de tant d'artifices pour faire des Proſélytes : un Ecrivain qui ſent ſes forces, & qui compte ſur le poids des raiſons, n'eſt ni enthouſiaſte ni déclamateur ; il ne fatigue point ſes lecteurs par des répétitions affectées, par des invectives continuelles contre ſes adverſaires, par un ton de mépris & d'inſulte envers ceux qu'il ſouhaite véritablement d'éclairer ; ce n'eſt point ſous les enſeignes du fanatiſme que l'on combat pour la vérité & pour la vertu. Quand les Docteurs de l'Athéiſme voudront perſuader, qu'ils prennent un ton plus modeſte & plus inſinuant, qu'ils commencent par raiſonner de ſang-froid, par impoſer ſilence à la paſſion & à l'humeur.

Pour croire un Dieu, pour avoir une Religion, l'homme n'a pas beſoin de ſe livrer à des méditations profondes, il lui ſuffit d'interroger ſon propre cœur. La raiſon peut s'égarer dans des ſpéculations abſtraites ; le ſentiment eſt preſque toujours un guide plus ſûr ; dans le calme des paſſions la vérité parle au cœur plus efficacement qu'à l'eſprit. Nous ſentons ce que nous ſommes, & tous les ſophiſmes poſſibles n'étoufferont jamais la voix intérieure de la Nature. Elle nous dit que nous avons commencé d'être ; que nous ne tenons point l'exiſtence de nous-mêmes ; que celui qui nous l'a donnée n'avoit aucun beſoin de pla-

cer un être de plus dans l'Univers ; qu'en déployant ſa puiſſance pour nous former, il n'a pu avoir d'autre motif que d'exercer ſa bonté. La vie, la ſatisfaction ſeule d'exiſter & de penſer ſont un bienfait ; la joie pure que nous inſpire une bonne action ou un ſentiment vertueux ; l'attendriſſement que nous cauſe un trait d'humanité, dont nous ſommes les auteurs ou les témoins ; les douceurs de l'amitié ; le lien des affections ſociales ; le pouvoir de contribuer quelquefois au bonheur de nos ſemblables, font chérir la vie à un cœur bien fait : il ſe ſent ſous la main d'une Providence attentive & prodigue de ſes dons : un moment de retour vers l'Etre ſuprême répand en lui une douce émotion, lui fait oublier les maux inſéparables de ſa nature.

Quand la reconnoiſſance parle, la Philoſophie doit ſe taire ; la Religion entre d'elle-même & ſans effort dans l'homme ſenſible : Celui qui croit un Dieu par ſentiment, n'a rien à redouter de l'Athéiſme. Quand ce monſtre parviendroit à étonner la trahiſon, l'humanité réclameroit toujours ; accablée du poids de vingt ſophiſmes, elle diroit encore : *Je ſens qu'il y a un Dieu.*

§. II.

C'eſt contre cet inſtinct même que notre Matérialiſte dirige ſes traits. Selon lui, les ſentimens des hommes ſur la Divinité ne ſont point conſtans ni uniformes ; chaque

individu a ſa façon de l'enviſager, ſe fait un Dieu particulier d'après ſon propre tempérament, ſes diſpoſitions naturelles, ſon imagination plus ou moins exaltée, & ſelon la maniere dont il eſt affecté dans des temps différens. L'idée de la Divinité eſt perpétuellement flottante dans les eſprits, & varie à chaque inſtant pour tous les êtres de l'eſpece humaine : il n'en eſt pas deux qui admettent préciſément le même Dieu ; il n'en eſt pas un ſeul qui, dans des circonſtances variées, ne le voie diverſement. De-là les cultes différens qu'ils lui rendent, les diſputes ſur la Religion, les inconſéquences de leurs opinions & de leurs ſyſtêmes (*a*).

Par un artifice qui lui eſt ordinaire, l'Auteur confond ici deux objets très-différens : le ſentiment de l'exiſtence de Dieu, commun à tous les hommes, & les opinions ſpéculatives des Philoſophes ſur la nature de Dieu. Tout homme, quel qu'il ſoit, cultivé ou ſauvage, ignorant ou Philoſophe, heureux ou malheureux, reconnoît un Dieu auteur de ſon être ; créateur, conſervateur & moteur de la Nature. Point de diverſité, de variations, ni de diſpute ſur ce point ; le concert eſt unanime & la diſſenſion n'a pas lieu. Tel eſt le ſentiment profond ſur lequel ont été fondées toutes les Religions, tous les Cultes établis, tous les Autels érigés : les idées particulieres ſont entées ſur celle-là, & les opinions les plus bizarres

(*a*) Pages 191. & 192. Contagion ſacrée, c. 2. p. 23. & 24.

n'ont pu l'étouffer parmi les hommes.

Que dans un accès de mélancolie, ou de douleur aiguë, un insensé s'échappe jusqu'à blasphémer contre Dieu, lui reprocher les maux qu'il endure, lui disputer le titre de Dieu bon & bienfaisant; cette fureur passagere ne le pousse point à nier que Dieu soit l'auteur de son être, & de tout ce qui arrive dans la Nature: son impiété même atteste le contraire, puisqu'il s'en prend à Dieu de la sensation qu'il éprouve. Dès que la passion calmée aura fait place à la raison, il désavouera dans son cœur le blasphême que sa bouche a prononcé.

Si les hommes ont disputé sur la Nature divine, ce n'est point la Religion, mais la vaine curiosité qui a produit cet abus. Ils n'y sont tombés que quand ils sont devenus Philosophes, ou quand ils ont cru l'être. La vanité, l'envie de se distinguer, le desir d'avoir des admirateurs & des prosélytes ont fait naître les opinions différentes sur la Nature divine. L'ignorance avoit enfanté la pluralité des Dieux, & les bizarreries dans le culte; une affectation de science, & souvent la jalousie ont divisé les sectes des Philosophes; & la même cause produira toujours le même effet.

Toutes ces sources de division prouvent d'une maniere sensible la nécessité d'une révélation; & Dieu y avoit pourvu dès le commencement du monde. C'est en perdant de vue cette révélation primitive que les hommes se sont égarés: pour opposer

une barriere éternelle à l'erreur, Dieu s'eſt révélé d'une maniere plus éclatante aux Juifs; ainſi il a préparé les voies à la révélation qu'il vouloit donner par Jeſus-Chriſt, & qui ſubſiſtera juſqu'à la fin des ſiecles.

Mais les hommes ont diſputé ſur la révélation même; cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'ils diſputent ſur tout. L'Auteur nous dit après Hobbes, que ſi les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des élémens d'Euclide (*a*). Il a ſoutenu que les hommes étant différemment organiſés ne peuvent avoir exactement la même opinion ſur aucun ſujet, pas ſeulement la même notion de *l'unité* (*b*): Qu'eſt-ce que prouvent donc les diſputes ſur la nature de Dieu?

Il eſt ridicule d'objecter que l'on ne diſpute point ſur les principes de Géométrie. Mettez l'intérêt & les paſſions de la partie, vous verrez ſi l'on ne diſputera point. D'ailleurs les Pyrrhoniens ne convenoient d'aucune vérité: enfin, propoſer le Matérialiſme, eſt-ce un bon moyen de bannir les conteſtations? Déja depuis deux mille ans l'on combat ſur cette hypotheſe inſenſée. Tous les hommes ont-ils la même notion de la matiere? L'Auteur ſoutient qu'elle eſt active & éternelle; le reſte des hommes prétend qu'elle eſt contingente & paſſive:

(*a*) Chap. 4. p. 127.
(*b*) Tom. 1. c. 10. p. 181. & 182.

pour que la diſſenſion fût plus complette, quelques-uns ont douté de ſon exiſtence; & l'on argumente ſur les différentes notions que les hommes ont de Dieu (*a*) !

§. III.

„ Quel eſt, demande notre Philoſophe, „ le concept qui conſtitue Dieu ce qu'il eſt, „ & duquel découle la démonſtration de „ tout ce qu'on dit de lui " (*b*) ? Nous avons montré, d'après Clarke, que ce concept eſt l'*être néceſſaire* ou exiſtant par lui-même. Si quelques Philoſophes penſent autrement, cela ne prouve rien.

„ Il y a, ſelon lui, contradiction à dire „ qu'un eſprit ſans étendue puiſſe exiſter „ dans l'étendue, ou mouvoir la matiere „ qui a de l'étendue, ou créer un être éten- „ du; & il n'y a qu'un renverſement de cer- „ velle qui puiſſe faire admettre des contra- „ dictions (*c*).

Le Lecteur fera l'application de cette maxime comme il lui plaira. Nous avons dit que Dieu eſt préſent à l'étendue; mais qu'à proprement parler il n'exiſte point dans l'étendue, & qu'il n'eſt point borné par l'étendue : il exiſte en lui-même dans ſa propre immenſité, comme il exiſtoit avant la création. Dieu ne meut point la matiere par un choc ou par le contact à la maniere

(*a*) Page 194. Contag. ſac. c. 1. p. 6.
(*b*) Page 195.
(*c*) Note, p. 195.

des corps, mais par ſa volonté, de même que notre ame donne le mouvement à notre corps. Dieu a créé la matiere, non par émanation, comme ſi la matiere avoit déja exiſté en lui, mais par un ſeul acte de ſa volonté. C'eſt à l'Auteur de prouver qu'il y a contradiction dans cette maniere de concevoir l'action de Dieu.

„ L'intelligence univerſelle, dit-il, dont „ les vues doivent s'étendre à tout ce qui „ exiſte, ne peut avoir des rapports plus „ directs & plus intimes avec l'homme, „ qui ne fait qu'une partie inſenſible du „ grand tout (*a*).

Cela eſt faux; ces rapports plus directs ſont fondés ſur les attributs particuliers que Dieu a donnés à l'homme en le créant, ſur ſon intelligence, ſur le talent de faire ſervir à ſon bien-être la plupart des créatures, ſur les qualités morales de ſon cœur : qualités dont les autres êtres ſenſibles ſont incapables.

Il eſt indécent de comparer l'homme aux inſectes & aux fourmis d'un jardin. Il n'en a pas plus coûté à Dieu de créer l'homme que de faire naître des inſectes; mais il n'a pas fait à ceux-ci les mêmes dons qu'à l'homme. Ces dons mêmes nous mettent à portée de connoître juſqu'à un certain point les deſſeins de Dieu ſur l'homme, de deviner ſon plan, d'admirer les vues de ſa ſageſſe (*b*).

(*a*) Contag. ſac. c. 2. p. 27. c. 10. p. 66. Lucrece, liv. 5. v. 157. Eſſai ſur les préjugés, c. 2. p. 34.
(*b*) Page 196.

„ Les effets bons ou mauvais, favorables „ ou nuiſibles à nous-mêmes, qui partent „ de la Toute-puiſſance & de la Providence „ divine, ne ſont point des effets *néceſſaires* „ de ſa ſageſſe, de ſa juſtice, de ſes décrets „ éternels ". Il n'y a point en Dieu de décrets abſolument néceſſaires, parce qu'il a dans les tréſors de ſa puiſſance des moyens variés à l'infini d'exécuter ſes volontés, tous également conformes à ſa ſageſſe & à ſa juſtice. Dieu, pour exercer ſa juſtice, par exemple, n'eſt point obligé de punir l'homme au moment où il peche; il peut différer le châtiment pendant toute la durée de cette vie; il peut le châtier plus ou moins rigoureuſement pour le faire rentrer en lui-même; il peut le convertir en un inſtant par une grace extraordinaire; il peut le laiſſer dans l'impénitence, & ne le punir que dans l'autre vie. Et, dans aucun de ces plans divers, il n'y a rien de contraire à la juſtice ni à la ſageſſe de Dieu.

§. IV.

Mal-à-propos on nous accuſe de demander à Dieu des miracles, lorſque nous lui adreſſons nos prieres. Dieu, ſelon le cours ordinaire de ſa Providence, n'empêchera point en notre faveur le feu de bruler, quand nous nous en approcherons de trop près; mais ſans bleſſer notre liberté, il nous empêchera, par une réflexion & un mouvement inattendu, de nous y précipiter imprudemment. Il n'empêchera point qu'un édi-

fice qui tombe ne nous écraſe, quand nous paſſerons à côté de lui; mais par une délibération contraire il nous détournera d'y paſſer. Il ne changera point la nature des humeurs qui cauſent la fievre ou la goutte; mais il nous fera découvrir des remedes efficaces, & nous donnera la patience pour ſupporter nos maux. Le corps eſt moins malade, lorſque l'eſprit eſt tranquille. Il ne rendra point notre patrie heureuſe ſous l'oppreſſion d'un conquérant ambitieux ou d'un tyran; mais il changera le cœur de cet homme terrible, & le rendra plus humain.

Toutes ces reſſources & mille autres, que nous ne connoiſſons pas, ne ſont point des miracles: elles entrent dans le cours ordinaire de la Providence envers les créatures libres & intelligentes. Lorſque Dieu parle à notre eſprit, cela n'eſt pas plus contraire aux Loix & à l'ordre de la Nature, que lorſqu'un homme parle à un autre homme, & lui fait connoître ſes penſées. L'homme ſans doute ne doit pas ſe flatter d'être plus ſage que ſon Dieu, ni de lui faire changer de volonté; mais il peut ſe flatter qu'étant vertueux & ſoumis, Dieu a la volonté éternelle de le protéger & de le récompenſer.

L'éternité des Décrets divins n'eſt point incompatible avec la liberté de Dieu, ni avec celle de l'homme; ces décrets ſuppoſent en Dieu la connoiſſance claire & diſtincte de tous les événemens, de toutes les

déterminations poſſibles de la part de l'homme. Par le pouvoir infini de changer à ſon gré nos volontés, ſans gêner notre libre arbitre, Dieu eſt exempt de la néceſſité de changer les ſiennes.

Il eſt abſolument faux que toutes les Religions de la terre ſoient fondées ſur l'eſpérance de changer les volontés de Dieu, de régler ſa conduite, de détourner ſes arrêts, de réformer ſon plan *(a)*. Elles ſont fondées ſur ce principe dicté par la raiſon, que Dieu a formé ſon plan & réglé ſes arrêts ſur les actions libres des hommes qu'il a prévues de toute éternité, & ſur le pouvoir qui lui appartient de diriger ces mêmes actions comme il lui plaît, ſans bleſſer aucunement la liberté des créatures.

Il eſt donc faux que la Religion ſuppoſe en Dieu de l'inconſtance, de l'impuiſſance, de la foibleſſe, ni dans l'homme le pouvoir de troubler la félicité de ſon ſouverain maître: mais elle ſuppoſe que Dieu diſtingue la vertu d'avec le vice, la ſoumiſſion d'avec la déſobéiſſance, la fidélité d'avec la révolte. Elle ſuppoſe que Dieu en créant l'homme libre, capable de mériter & de démériter, a voulu qu'il fît de cette faculté un uſage raiſonnable, utile à lui-même & aux autres. Dieu n'eſt point pour cela un être foible ou changeant, puiſqu'il l'a ainſi réglé de toute éternité *(b)*.

(a) Page 197. Contag. ſac. c. 10. p. 52.
(b) Page 198.

Il n'y a dans tout cela aucun ſujet de triompher de la Religion, ni de conclure que Dieu, tel qu'elle le dépeint, eſt *un être impoſſible* (*a*). Jamais les Matérialiſtes ne montreront dans ces notions une contradiction claire, telle que nous la faiſons ſentir dans leurs principes.

Vainement il répete que la Religion eſt l'ouvrage de quelques fourbes adroits, de quelques enthouſiaſtes, de quelques Prêtres intéreſſés, dont les hommes ſont les dupes & les eſclaves : il a démenti lui-même ce reproche en remontant à la premiere origine de la Religion & du Sacerdoce (*b*). Quant à la Religion chrétienne, Jeſus-Chriſt, ſon Auteur, n'a été ni un fourbe, ni un enthouſiaſte, ni un maître intéreſſé : il a donné des exemples éclatans des vertus contraires.

§. V.

Nous nous abuſons ſans doute, quand nous citons les avantages que le culte de Dieu a procuré aux hommes ; ſes ennemis ſont bien éloignés d'en convenir. Ils répondent que l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine ; qu'il faut ſçavoir d'abord ſi c'eſt une erreur ou une vérité : qu'une erreur ne peut être véritablement utile au genre humain : que l'exiſtence de Dieu, abſtraction faite de ſon utilité, eſt impoſſi-

(*a*) Page 199.
(*b*) Chap. 1. §. 2. 3. & 7. & p. 200. Contagion ſac. ch. 3. p. 57. c. 4. p. 64. & ſuiv.

ble à croire, & répugne à toutes les notions communes (*a*).

Cette réponſe renferme ſeulement deux contradictions. 1°. Sans avoir prouvé la vérité du Matérialiſme, l'Auteur a voulu nous le perſuader à cauſe de ſon utilité (*b*); il a poſé pour principe que l'utilité étoit *la pierre de touche* des opinions humaines (*c*). 2°. Peut-on dire que l'exiſtence de Dieu eſt impoſſible à croire, après avoir reconnu que tout le monde le croit? qu'elle répugne à toutes les notions communes, pendant que l'on avoue que c'eſt la notion commune de tous les hommes?

Avant de déclamer dans le Chapitre ſuivant contre les effets de la Religion, l'Auteur ſoutient qu'elle n'eſt utile ni aux hommes heureux, ni aux malheureux. En vain un homme, comblé des faveurs de la Providence, lui dit : *Laiſſez-moi remercier la ſource de tant de bienfaits*; plus vainement encore un infortuné lui crie : *Souffrez que j'adore un pere compatiſſant & tendre qui m'éprouve en ce monde.* „ Non, répond fiére-„ ment le benin Philoſophe; la vérité ne „ peut jamais vous rendre malheureux; „ c'eſt elle qui conſole véritablement (*d*). Comment conſole-t-elle? Quel ſecours le Matérialiſme donne-t-il contre les maux de ce monde? Voilà ce qu'on ne nous ap-

(*a*) Pages 201. & 229.
(*b*) Tome 1. c. 12.
(*c*) *Ibid.* p. 224.
(*d*) Pages 202. & 203.

prend point. Ainſi, hommes fortunés, ſoyez ingrats; hommes ſouffrans, gémiſſez ſans eſpérance, la Philoſophie vous l'ordonne.

Mais non, il eſt encore une reſſource, c'eſt de blaſphémer contre la Providence. „ La Terre eſt couverte de malheureux qui „ ne ſemblent y être venus que pour y ſouf„ frir, gémir & mourir. La contagion, la „ peſte, la guerre, les révolutions phyſiques „ & morales, la ſtérilité & les poiſons, le „ ciel & les élémens, les Tyrans & leurs „ Miniſtres ſe relayent pour tourmenter, „ pour déſoler, pour anéantir la race hu„ maine. Dieu eſt donc auſſi ſouvent in„ juſte, rempli de malice, d'imprudence, „ de déraiſon, que de bonté, de ſageſſe & „ d'équité. C'eſt un Dieu capricieux; ce „ n'eſt point un ami & un pere, c'eſt un „ bourreau " (*a*). Ainſi, ou à-peu-près, parlent & raiſonnent les damnés dans l'Enfer; & voilà comme les Matérialiſtes ſont heureux.

Oublions, s'il eſt poſſible, toutes ces horreurs. L'Auteur revenu de ſon délire, & honteux de ſes propres excès, avoue qu'il y a dans la Nature un mêlange conſtant de biens & de maux. „ S'obſtiner, dit-il, à n'y „ voir que du bien, ſeroit auſſi *inſenſé* que „ de ne vouloir y appercevoir que du mal. Ce mêlange a lieu dans le phyſique & dans le moral; ce qui réjouit un individu, en

(*a*) Pages 204. & 205. Contag. ſacr. ch. 7. p. 138. & ſuiv.

plonge d'autres dans le deuil & dans la triſteſſe : les êtres ſenſibles vivent aux dépens les uns des autres, ſont alternativement ſujets au plaiſir & à la douleur. Il conclut qu'il n'y a pas plus de raiſon d'admettre un Dieu bon qu'un Dieu méchant ; que l'homme n'eſt pas plus l'objet des ſoins de la Providence que les autres créatures; qu'on ne peut point le regarder comme *cauſe finale* de la création; que nous ne pouvons attribuer aucun but, aucun deſſein fixe à la Divinité (*a*). Autant de fauſſes conſéquences.

1°. Rappellons-nous la confeſſion de l'Auteur. La ſomme des biens de ce monde eſt plus grande que celle des maux; ſi l'homme n'eſt pas heureux en gros, il l'eſt en détail (*b*) : le mal eſt néceſſaire à l'homme ; s'il n'y étoit pas ſenſible, il ne pourroit pas éprouver du bien, ni conſerver ſon être (*c*). Il eſt donc faux que Dieu ait créé l'homme pour le rendre malheureux : quoiqu'il ne lui ait pas accordé tout le bien dont un être ſenſible eſt capable, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit méchant à ſon égard.

2°. Les facultés de l'homme ſont plus étendues & plus variées que celles des autres créatures ſenſibles ; il jouit donc d'un bonheur plus parfait. Il eſt le ſeul être intelligent & libre, capable de connoître & d'adorer ſon Créateur : il y a donc entre Dieu & lui un rapport plus marqué, une liaiſon plus étroite.

(*a*) Page 206.
(*b*) Tome 1. ch. 16. p. 252. & 254.
(*c*) Tome 2. ch. 1. p. 3. 21.

3°. Il y a une relation évidente entre la plupart des êtres & nos beſoins : c'en eſt aſſez pour juger que Dieu a fait les uns pour les autres.

4°. Nous pouvons donc attribuer un but & un deſſein à la Divinité, quand même nous ne comprendrions pas toutes ſes vues & tous ſes deſſeins. Quand nous ne ſçaurions pas pourquoi Dieu a fait l'homme, s'enſuivroit-il qu'il ne lui a pas donné les yeux pour voir, les pieds pour marcher, la langue pour parler, l'amour de ſoi pour ſe conſerver ; que c'eſt par haſard, & ſans aucun deſſein de la part du Créateur, que nos organes ſont conformés de la maniere la plus propre à remplir toutes les fonctions néceſſaires à la vie ? Les *cauſes finales* ne ſuppoſent donc point la connoiſſance de toutes les vues & de tous les deſſeins de Dieu (*a*).

§. VI.

L'Auteur fait encore un autre aveu important. Ce ſont, dit-il, des hommes contens, d'une ame ſenſible, d'une imagination vive, qui croient voir dans la Nature entiere des preuves marquées de bienveillance & de bonté, l'empreinte d'une intelligence parfaite, d'une ſageſſe infinie, d'une Providence tendrement occupée du bien-être de l'homme, & à qui cette perſuaſion inſpire de la reconnoiſſance. Cette préven-

(*a*) V. premiere Part. c. 5. §. 2.

tion leur perſuade que les maux ſont néceſſaires pour conduire l'homme à une plus grande félicité ; que les déſordres de ce monde ne ſont qu'apparens. C'eſt à cette eſpece d'ivreſſe qu'eſt dû le ſyſtême de *l'Optimiſme* ; l'opinion que, même pour l'homme, *tout eſt bien* dans une nature où le bien eſt conſtamment accompagné de mal, & où tout eſt néceſſaire (*a*).

Il eſt conſolant d'entendre un Matérialiſte rendre gloire à Dieu. Les ames ſenſibles, les cœurs reconnoiſſans ne ſont point tentés de méconnoître la Providence, d'attribuer tout à la fatalité. „ Ces idées naiſſent, dit-„ il, d'un tempérament malheureux, d'une „ humeur fâcheuſe, d'un eſprit chagrin, „ d'un caractere mélancolique, aigri par des „ malheurs & par des infirmités " (*b*). Heureuſement ces hommes, nés pour être le fléau de leurs ſemblables, ne ſont pas le plus grand nombre de notre eſpece. On reconnoîtra aiſément l'original du tableau que l'Auteur vient de tracer.

Le ſyſtême de *l'Optimiſme* eſt faux, en ce qu'il ſuppoſe que ce monde eſt le meilleur & le plus parfait que Dieu ait pu produire : c'eſt borner ſans raiſon la puiſſance divine. Si Dieu n'a pas pu créer un monde où il y eût plus de biens & moins de maux ; il n'eſt pas infiniment puiſſant.

Mais ce ſyſtême n'eſt pas néceſſaire pour mettre à couvert la bonté de Dieu : obliger

(*a*) Pages 207. & 208. Contagion ſacrée, ch. 2. p. 5.
(*b*) Pages 213. & 214.

cette

cette bonté infinie à faire en toutes choſes *le meilleur*, c'eſt la réduire à l'impoſſible & tomber en contradiction (*a*).

Pour la juſtifier, il n'eſt pas beſoin non plus de connoître *le but du tout* (*b*); c'eſt aſſez de ſçavoir que la ſomme des biens eſt plus grande que celle des maux, & l'Auteur en convient.

Il pouvoit ſe diſpenſer de nous demander ſi nous ſommes les confidens de la Divinité, pour ſçavoir qu'elle veut tirer un plus grand bien des maux de ce monde (*c*). Elle a daigné nous faire cette confidence par l'épreuve que nous faiſons de ſa bonté, par l'idée qu'elle nous donne de ſa juſtice, par la notion de l'Etre infiniment parfait étroitement liée à celle de l'*être néceſſaire*, par la conviction intime des récompenſes dues à la vertu : & cela eſt évident à tous ceux qui n'ont pas *un tempérament malheureux*, *une humeur fâcheuſe*, *&c.*

Le dogme de la vie future & de l'immortalité de l'ame, qui juſtifie pleinement la Divinité, qui fait le ſoutien & la conſolation de l'homme de bien, qui fait trembler le méchant & le Matérialiſte même, malgré ſon intrépidité apparente, n'eſt point un dogme *peu probable* (*d*). Nous en avons donné les preuves (*e*), & jamais l'Auteur ne pourra les détruire.

(*a*) Voyez chap. 3. §. 4.
(*b*) Page 209.
(*c*) Page 210.
(*d*) Page 211.
(*e*) V. premiere Partie, c. 13. §. 2.

Il eſt inutile de nous arrêter plus longtemps à des reproches auxquels nous avons déja ſatisfait plus d'une fois.

§. VII.

Par une révolution ſinguliere, nous allons nous réunir pour quelques momens aux Matérialiſtes : l'Auteur défend une theſe ſur laquelle nous ſommes preſqu'entiérement de ſon avis. C'eſt aux Déiſtes qu'il en veut. Il ſoutient que leur ſyſtême n'eſt point conſéquent ; que dès qu'ils admettent un Dieu, ils ſont forcés de recevoir tous les dogmes qui ſont la baſe des Religions révélées ; qu'il n'y a plus aucune barriere à laquelle on puiſſe s'arrêter ; qu'il n'y a point de milieu raiſonnable entre ce qu'il nomme *la Superſtition* & l'Athéiſme. Il eſt eſſentiel de ſuivre toutes ſes réflexions.

1°. Dès que les Déiſtes conviennent qu'un Dieu intelligent, juſte, bon & ſage a créé ou arrangé l'Univers, ils ſont obligés de répondre à toutes les objections des Athées contre la Providence, ſur leſquelles notre Auteur continue à inſiſter ; ils ſont forcés de recourir aux différentes hypotheſes que l'on établit pour expliquer l'origine du mal ; de ſuppoſer que l'homme a une ame ; qu'il eſt libre ; qu'il peut offenſer Dieu ; qu'il y a une autre vie après celle-ci : autant d'abſurdités, ſelon les Matérialiſtes. L'Auteur releve en paſſant l'inconſéquence de ceux qui nient la liberté de l'homme, & qui cepen-

dant s'obſtinent à parler d'un Dieu vengeur & remunérateur. Comment, dit-il, un Dieu juſte peut-il punir des actions néceſſaires (*a*) ?

La remarque eſt très-ſenſée ; mais l'Auteur ſe perce de ſes propres traits ; il a nié la liberté ; & il a ſoutenu que la ſociété étoit en droit de punir des crimes néceſſaires. Si un Dieu juſte ne le peut pas, une ſociété juſte le peut-elle davantage ?

2°. Il convient que les idées d'ordre & d'harmonie dans l'Univers, de juſtice, de ſageſſe, de bonté dans ſon Créateur, peuvent être adoptées par les hommes ſains, d'un tempérament heureux, d'une imagination riante. „ Mais l'homme, d'un tempéra„ ment mélancolique, aigri par des mal„ heurs & des infirmités, l'homme chagrin „ & d'une humeur fâcheuſe, ne peut voir „ dans ce monde que déſordre, difformité, „ malice, vengeance de la part d'un Dieu „ fantaſque & jaloux. Ce ſont ces idées „ ſombres qui ont fait éclorre ſur la terre „ les cultes bizarres, les ſuperſtitions cruel„ les & inſenſées, tous les ſyſtêmes abſur„ des, toutes les notions & les opinions ex„ travagantes, &c. (*b*).

Ainſi l'Auteur paroît convenir que l'Athéiſme & le Matérialiſme ne ſont pas faits pour entrer dans une tête ſaine & bien organiſée ; c'eſt *le délire de quelques rêveurs nour-*

(*a*) Note, p. 212.
(*b*) Pages 213. 214. 215. Contagion ſacrée, c. 2. p. 23.

vis de bile, ou enivrés de la fureur philoſophique, *que leur humeur atrabilaire diſpoſe à la méchanceté* (*a*), de même que la ſuperſtition. La Religion tient un ſage milieu entre ces deux excès.

Conſéquemment nous ſommes diſpenſés de répondre à ceux qui nous objectent les pratiques inſenſées & abſurdes, les opinions folles & cruelles que pluſieurs peuples ont fondées ſur la créance d'un Dieu ; ces abus ſont nés du délire & d'une imagination déréglée : la Religion n'eſt point reſponſable de la folie des nations ni de celle des particuliers. Comme le Matérialiſme n'a ſûrement pas le pouvoir de guérir un mal dont il eſt atteint lui-même, nous ne pouvons mieux faire que de nous attacher au Chriſtianiſme, qui nous préſerve de tout culte inſenſé, de toute ſuperſtition cruelle, de toute morale fauſſe & pernicieuſe. Sous le joug de cette Religion ſage & ſainte, la tête des particuliers peut ſe déranger, ſans que la maladie devienne épidémique : ſi ce frein ſalutaire étoit retranché, nous ſerions à la merci du premier viſionnaire, & toutes les affections de cerveau ſeroient contagieuſes.

3°. Sur le même principe, l'Auteur prétend que c'eſt uniquement dans la diverſité des tempéramens & des paſſions qu'il faut chercher la différence que nous voyons entre le Dieu du Théiſte, de l'Optimiſte, de l'Enthouſiaſte heureux, & celui du Dévot

(*a*) Page 215.

ſuperſtitieux (*a*) ; que la Divinité doit prendre néceſſairement la teinture du caractere des hommes (*b*).

De-là nous concluons en premier lieu, qu'il faut chercher dans la même ſource les idées fauſſes & odieuſes que les Athées ſe forment de la Divinité, pour avoir droit d'en nier l'exiſtence. En ſecond lieu, que Jeſus-Chriſt, qui nous a donné de Dieu des idées ſi grandes, ſi ſublimes, ſi ſages, ſi conſolantes, a été indépendamment de ſa Divinité & de ſa miſſion bien prouvées, la plus belle ame, le plus heureux caractere, le Légiſlateur le plus reſpectable qui ait jamais paru ſur la terre, & qu'il faut préférer ſa doctrine à toutes les autres. En troiſieme lieu, que rien n'eſt plus néceſſaire aux hommes qu'une Religion fixe, indépendante de leur caractere, de leur tempérament, de leurs idées particulieres ; que ſi l'on s'en écarte un moment, il faudra changer de créance, ſuivant les diverſes altérations de la machine, ſuivant les événemens, ou ſelon les idées du premier Philoſophe qui trouvera le ſecret de nous ſubjuguer : l'Auteur en convient (*c*). Nous ne pouvons donc aſſez bénir la Providence de nous avoir, par la révélation, mis à couvert de ce danger, auquel les Déiſtes, qui n'ont d'autre guide que leurs propres lumieres, ſont néceſſairement expoſés.

(*a*) Page 215.
(*b*) Page 216. Contag. ſac. c. 2. p. 23. & ſuiv.
(*c*) Page 216.

§. VIII.

„ Le Théiſme, continue notre Philoſo-
„ phe, ou la prétendue *Religion naturelle*,
„ ne peut avoir de principes ſûrs; ceux qui
„ la profeſſent, ſont néceſſairement ſujets à
„ varier dans leurs opinions ſur la Divinité
„ & ſur la conduite qui en découle. Leur
„ ſyſtême fondé dans l'origine ſur un Dieu
„ ſage, intelligent, dont la bonté ne peut
„ jamais ſe démentir, dès que les circonſ-
„ tances viennent à changer, doit bientôt
„ ſe convertir en fanatiſme & en ſuperſti-
„ tion. Ce ſyſtême médité ſucceſſivement
„ par des enthouſiaſtes de différens carac-
„ teres, doit éprouver des variations con-
„ tinuelles, & ſe départir très-promptement
„ de ſa prétendue ſimplicité primitive. La
„ plupart des Philoſophes ont voulu ſubſti-
„ tuer le Théiſme à la ſuperſtition; mais
„ ils n'ont pas ſenti que le Théiſme étoit
„ fait pour ſe corrompre & pour dégénérer.
„ En effet, des exemples frappans nous prou-
„ vent cette funeſte vérité; le Théiſme s'eſt
„ par-tout corrompu; il a formé peu-à-peu
„ les ſuperſtitions, les ſectes extravagantes
„ & nuiſibles dont le genre humain s'eſt
„ infecté (*a*).

Il s'attache à prouver ce fait par l'énumération des différentes Religions qui ſubſiſtent aujourd'hui. La Religion d'Abraham,

(*a*) Pages 217. & 219.

dit-il, paroît avoir été dans l'origine un Théiſme imaginé pour réformer la ſuperſtition des Chaldéens; le Théiſme d'Abraham fut corrompu par Moïſe, qui s'en ſervit pour former la ſuperſtition judaïque.

On doit faire attention, 1°. qu'Abraham n'eſt pas l'Auteur de ſa Religion; il la tenoit de ſes peres; elle eſt auſſi ancienne que le monde. Ce n'étoit pas un *ſyſtême imaginé*, mais une doctrine révélée aux premiers hommes: 2°. que Moïſe n'enſeigna aux Hébreux aucun nouveau dogme; leur créance étoit établie & fixée avant lui; il ne fit qu'en prévenir l'altération, par le culte extérieur & par les loix qu'il leur donna. Puiſque le Théiſme s'étoit corrompu chez les autres Nations, rien n'étoit plus néceſſaire que de prévenir le même abus chez les Juifs: le ſuccès a rendu témoignage à la ſageſſe & à l'utilité de cette précaution.

Nous convenons que le Théiſme de Socrate & de Platon s'eſt corrompu; que les diſciples de ce dernier, Proclus, Jamblique, Plotin, Porphyre, auxquels il faut joindre l'Empereur Julien, furent *de vrais fanatiques, plongés dans la ſuperſtition la plus groſſiere*. Mais ni Socrate ni Platon n'étoient exempts eux-mêmes de cette contagion, puiſqu'ils adoroient l'un & l'autre les Dieux d'Athenes, obſervoient toutes les pratiques de l'Idolâtrie, enſeignoient qu'il ne falloit rien changer à la Religion de leur Patrie.

Mahomet, en combattant le Polythéiſme de ſon pays, a eu ſûrement d'autres vues que de

ramener les Arabes au Théiſme primitif d'Abraham & d'Iſmaël, puiſqu'il a inſpiré à ſes Sectateurs une haine violente contre les Juifs & contre les Chrétiens qui ne ſont pas Polythéiſtes : & il n'eſt pas ſurprenant que le Mahométiſme ſoit diviſé en ſoixante-douze Sectes.

On peut ajouter que le culte d'un ſeul Dieu, enſeigné par Zoroaſtre, a dégénéré chez les Perſes ; que l'ancienne Religion des Bramines eſt devenue une idolâtrie groſſiere ; que chez les Chinois, le Théiſme ancien s'eſt partagé ; qu'une partie des diſciples de Confucius eſt tombée dans le Matérialiſme ; l'autre dans le culte inſenſé du Dieu *Fo* ; que ceux même des Lettrés, qui ne donnent point dans ces excès, ne laiſſent pas d'être ſujets à pluſieurs ſuperſtitions, telle que la créance des eſprits, la divination, le culte des ancêtres, &c.

Mais il n'eſt pas vrai que la Religion de Jeſus ait été un pur Déiſme ou Théiſme qui s'eſt corrompu peu-à-peu. Dans les livres qui renferment ſa Loi, il eſt queſtion très-expreſſément de culte, de Prêtres, de ſacrifice, d'offrandes ; & l'on y trouve en termes plus ou moins exprès, tous les dogmes du Chriſtianiſme actuel ; nous l'avons prouvé dans d'autres ouvrages (*a*).

C'eſt un trait d'équité & de juſteſſe admirable d'enſeigner que le Chriſtianiſme

(*a*) Apol. de la Relig. Chrét. ſeconde Partie, art. *Chriſtianiſme.*

eſt

eſt devenu *la plus nuiſible des ſuperſtitions*; il eſt plus nuiſible ſans doute que le Mahométiſme, & cela paroît clairement par les effets : car enfin les Turcs ſont plus inſtruits, plus vertueux, mieux policés, plus heureux que nous.

§. IX.

Un nouveau reproche que notre Auteur fait aux Déiſtes, c'eſt qu'ils ne s'accordent point. „ Les uns ſuppoſent que Dieu, re-
„ tiré dans la profondeur de ſon eſſence,
„ après avoir fait ſortir la matiere du néant,
„ l'abandonne pour toujours au mouve-
„ ment qu'il lui a une fois imprimé. Ils n'ont
„ beſoin d'un Dieu que pour enfanter la
„ Nature ; cela fait, tout ce qui s'y paſſe,
„ n'eſt qu'une ſuite néceſſaire de l'impulſion
„ qui lui fut donnée dans l'origine des cho-
„ ſes ; il voulut que le monde exiſtât, mais
„ trop grand pour entrer dans les détails
„ de l'adminiſtration, il livre tous les évé-
„ nemens aux cauſes ſecondes ou naturel-
„ les ; il vit dans une parfaite indifférence
„ à l'égard de ſes créatures, qui n'ont plus
„ aucun rapport à lui, & demeure entiére-
„ ment inutile aux hommes (*a*).

„ D'autres ſuppoſent des rapports plus
„ particuliers entre l'agent univerſel &
„ l'eſpece humaine; prétendent que l'hom-
„ me a des devoirs à remplir envers ſon

(*a*) De l'Eſprit, troiſieme Diſcours, c. 9. p. 118.

„ Créateur, doit imiter ſa bonté & faire
„ comme lui du bien aux créatures. Quel-
„ ques-uns s'imaginent que Dieu étant juſte,
„ réſerve des récompenſes à ceux qui font
„ du bien, & des châtimens à ceux qui font
„ du mal à leurs ſemblables.... Comme
„ chacun de ces ſpéculateurs ſe fait à part
„ un ſyſtême de Religion, ils ne ſont au-
„ cunement d'accord ſur leurs cultes ni ſur
„ leurs opinions, & ne ſçavent à quoi
„ s'en tenir.

Il ajoute que les écrits des Déiſtes ſont communément remplis de paralogiſmes & de contradictions, que leurs ſyſtêmes ſont ſouvent de la derniere inconſéquence. Les uns diſent que tout eſt néceſſaire, nient la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, refuſent de croire la liberté de l'homme. Ne pourroit-on pas leur demander dans ce cas à quoi peut ſervir leur Dieu (*a*) ?

Cependant ceux qui ſuppoſent un Dieu juſte, ne ſont-ils pas obligés d'admettre des devoirs & des regles émanés de cet être, que l'on ne peut offenſer, ſi l'on ne connoît ſes volontés ? Ainſi, de proche en proche, le Théiſte ſe trouve forcé de ſouſcrire à toutes les hypotheſes auxquelles on a recours pour expliquer la conduite de Dieu, le péché d'Adam, la chûte des Anges rebelles, la liberté de l'homme, le pouvoir d'offenſer Dieu & de l'appaiſer enſuite. Il faut un culte, des cérémonies, des myſteres. Que ſçait-

(*a*) Page 220.

on ſi Dieu, pour ſe manifeſter aux hommes, n'a pas eu recours à des incarnations, à des tranſubſtantiations? Toutes ces choſes ſont-elles plus incroyables & moins poſſibles que les idées du Théiſme, qui ſuppoſent qu'un Dieu immatériel a pu créer & mouvoir la matiere, peut avoir de l'intelligence & penſer comme les hommes, peut conſentir au déſordre, &c. (*a*)?

Eſt-il dans aucune Religion du monde un myſtere plus inconcevable que celui de la *création* ou de l'éduction du néant? Un myſtere plus difficile à comprendre que l'eſſence même de Dieu, qu'il eſt pourtant néceſſaire d'admettre?

Il conclut que le ſuperſtitieux le plus crédule raiſonne d'une façon plus conſéquente, ou du-moins eſt plus ſuivi dans ſa crédulité, que ceux qui, après avoir admis un Dieu, dont ils n'ont qu'une idée confuſe, s'arrêtent tout-d'un-coup, & refuſent d'admettre des ſyſtêmes de conduite, qui ſont des réſultats immédiats & néceſſaires de la ſuppoſition d'où ils ſont partis (*b*). C'eſt aux Déiſtes de voir ſi l'Auteur a tort de leur faire ces objections.

§. X.

Enfin notre Philoſophe ſoutient que le Déiſme doit être ſujet à autant d'héréſies & de ſchiſmes que la Religion. „ Les Déiſ-

(*a*) Pages 221. & 222.
(*b*) Page 225.

» tes, dit-il, ont des principes communs » avec les partiſans de la révélation, & » ceux-ci ont ſouvent de l'avantage dans » leurs diſputes contr'eux. S'il exiſte un » Dieu qui a des rapports avec nous, pour- » quoi ne lui rendrions-nous pas un culte ? » Mais quelle regle ſuivre dans le culte » que nous devons lui rendre ? Le plus ſûr » ſera de prendre le culte de nos peres & » de nos Prêtres (*a*).

Ce ſera le plus ſûr ſans doute, s'il eſt démontré par de bonnes preuves que ce culte eſt révélé, & ſi nos Prêtres ont des témoignages non récuſables d'une miſſion divine ; ces deux circonſtances ne ſe trouvent réunies que dans la Religion Catholique. Auſſi ſoutenons-nous que tout Déiſte de bonne-foi & qui ſçait raiſonner, ne peut ſe diſpenſer d'être Chrétien ſoumis à l'Egliſe ; & qu'il n'y a point de milieu raiſonnable entre notre Religion & l'Athéiſme.

» Le Théiſme, continue l'Auteur, eſt, » par rapport à la ſuperſtition, ce que la » Réforme ou le Proteſtantiſme a été par » rapport à la Religion Romaine. Les Ré- » formateurs, révoltés de quelques myſte- » res, n'en ont point conteſté d'autres qui » n'étoient pas moins révoltans. Dès que » l'on peut admettre le Dieu théologique, » il n'eſt rien dans la Religion que l'on ne » puiſſe adopter. D'un autre côté ſi, no- » nobſtant la réforme, les Proteſtans ont

(*a*) Page 224.

„ été ſouvent intolérans, il eſt à craindre „ que les Théiſtes ne le fuſſent de même; „ il eſt difficile de ne pas ſe fâcher en fa- „ veur d'un objet que l'on croit très-impor- „ tant ". Nous ferons uſage de cette obſervation dans la ſuite.

„ Les opinions des hommes ne ſont dan- „ gereuſes, que lorſqu'on veut les gêner, „ ou quand on s'imagine être obligé de „ faire penſer les autres comme on penſe „ ſoi-même. Nulles opinions, pas même „ celles de la ſuperſtition ne ſeroient dan- „ gereuſes, ſi les ſuperſtitieux ne ſe croyoient „ pas en conſcience obligés de perſécuter, „ & n'en avoient pas le pouvoir. C'eſt ce „ préjugé que, pour le bien des hommes, „ il eſt eſſentiel d'anéantir; & ſi la choſe „ eſt impoſſible, le ſeul objet que la Philo- „ ſophie puiſſe raiſonnablement ſe propo- „ ſer, ſera de faire ſentir aux dépoſitaires „ du pouvoir, que jamais ils ne doivent „ permettre à leurs ſujets de faire du mal „ pour leurs opinions religieuſes (*a*).

Nous remarquerons 1°. que perſonne n'a le pouvoir phyſique de gêner les opinions ni les penſées; mais ſous prétexte de la liberté de penſer, vouloir encore jouir de la liberté de parler, d'écrire & d'agir comme on juge à propos, c'eſt un artifice dont perſonne n'eſt la dupe; 2°. que jamais les Philoſophes n'ont joui d'une liberté plus entiere & plus abſolue que celle qu'on leur

(*a*) Note, p. 224, Eſſai ſur les préjugés, ch. 2. p. 23.

accorde aujourd'hui ; s'ils ſe plaignent encore, on doit juger par-là de l'étendue de leurs prétentions ; 3°. que jamais perſonne n'a enſeigné qu'il fût permis aux Sujets *de faire du mal* pour leurs opinions religieuſes ; 4°. que puiſque les opinions mêmes de la ſuperſtition ne ſont pas dangereuſes, c'eſt bien mal-à-propos que notre Philoſophe s'éleve contre toutes les Religions, & vomit contr'elles un torrent d'injures & de calomnies ; 5°. que tout ce qu'il a dit ſur l'utilité de connoître la vérité, & ſur la néceſſité de la montrer aux hommes, n'eſt qu'un langage de parade, auquel il ne croit point lui-même.

§. XI.

Encore une fois, c'eſt aux Déiſtes de répondre aux argumens qu'il fait contre leur ſyſtême ; ſi cependant ils ont jamais eu un ſyſtême fixe & déterminé : le ſeul point ſur lequel ils ſe réuniſſent, eſt de déclamer contre la Religion.

Il nous paroît démontré que dès que l'incrédulité a fait un premier pas, il n'y a plus de bornes fixes où elle puiſſe s'arrêter, & qu'en raiſonnant conſéquemment, elle eſt forcée d'en venir à l'Athéiſme décidé ; les preuves en ſont ſenſibles.

Les Déiſtes rejettent la révélation, 1°. parce qu'elle propoſe *des myſteres* ; or ils ne peuvent diſconvenir qu'il n'y ait des myſteres dans la Religion naturelle ; 2°. parce qu'elle eſt fondée ſur des *miracles* ; ils en attaquent

non-ſeulement la certitude, mais encore la poſſibilité. On ne peut ſoutenir que les miracles ſont impoſſibles, qu'en ſuppoſant l'immutabilité des loix de la Nature, la néceſſité abſolue, la fatalité; & cette prétention va droit au Matérialiſme. 3°. Pour combattre la certitude des miracles, les Déiſtes poſent ordinairement pour principe qu'il n'y a point de certitude proprement dite, que la certitude géométrique & métaphyſique; que la certitude morale & la certitude phyſique ne ſont que des probabilités (*a*); qu'on doit ſe défier même du témoignage des ſens (*b*). Et cette maniere de raiſonner, conduit bientôt à douter des preuves de l'exiſtence de Dieu. 4°. Ils s'élevent contre la révélation, parce qu'ils veulent établir la tolérance abſolue de toutes les opinions, ſans exclure même l'Athéiſme: c'eſt tout ce que prétendent les Athées pour triompher. 5°. Ils ſoutiennent qu'un Dieu juſte n'a pas pu donner la révélation à un peuple plutôt qu'à un autre; qu'il y auroit de la *partialité* dans cette conduite. On leur prouve que cette objection peut ſe tourner contre la Religion naturelle, & contre la conduite générale de la Providence; or admettre un Dieu ſans Providence, c'eſt n'en point admettre du tout.

Ne ſoyons donc pas ſurpris, ſi la plupart des Philoſophes, en partant des mêmes prin-

(*a*) Dictionnaire philoſophique, art. *Certitude*. Œuvres philoſophiques de Hume. Quatrieme Eſſai & ſuiv.
(*b*) Penſées philoſophiques, n. 20.

cipes que leurs prédéceſſeurs, ont fait les mêmes progrès, & ſont arrivés au même point, au Matérialiſme pur. La chaîne des erreurs ſe tient auſſi étroitement que celle des vérités; dès que l'on eſt ſaiſi par le premier anneau, il faut la parcourir toute entiere. Cette conſidération ſeule fait ſentir à tout homme ſenſé la néceſſité abſolue d'une Religion révélée & du joug de la foi, pour arrêter la fougue de la raiſon humaine, & la préſerver des égaremens où elle eſt toujours prête à ſe précipiter.

Le reſte du Chapitre que nous examinons, ne contient que des objections rebattues, & auxquelles nous avons déja répondu.

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui réſultent pour les hommes de leurs notions ſur la Divinité, ou de leur influence ſur la Morale, ſur la Politique, ſur les Sciences, ſur le bonheur des Nations & des Individus.

§. I.

POUR juger ſi la Religion eſt utile ou inutile aux hommes, il n'eſt qu'une ſeule maniere de raiſonner qui ſoit ſenſée & déciſive, c'eſt de conſulter les faits & l'expérience. Si les Philoſophes pouvoient alléguer l'exemple d'une Nation Athée & Ma-

térialiſte, mieux policée que les peuples qui connoiſſent un Dieu, plus éclairée ſur la Morale, ſur la Politique, ſur les Sciences, plus fortunée & plus accomplie à tous égards, cet argument ſeroit ſans replique : l'Auteur qui nous a cités ſi ſouvent au tribunal de l'expérience, y triompheroit ſans doute ; nous ſerions forcés de paſſer condamnation.

Mais c'eſt à nous d'invoquer cette preuve victorieuſe, contre laquelle toutes les ſpéculations viennent échouer. Malgré tous les préjugés philoſophiques, il y a une Morale, une Légiſlation, pluſieurs formes de gouvernemens ſur la terre ; on y cultive les Sciences ; & depuis que l'on écrit l'Hiſtoire, on connoît des Nations qui ont été, ou qui ſont aujourd'hui plus ou moins heureuſes & floriſſantes. En peut-on nommer une qui n'ait admis un Dieu, qui n'ait eu une Religion ?

Si jamais l'on a découvert une peuplade ſans aucun veſtige de culte public, les hommes qui la compoſoient n'étoient ni Athées ni Matérialiſtes par principe ; ils étoient ignorans, ſauvages, abrutis, miſérables, peu différens des animaux parmi leſquels ils vivoient. C'eſt par la connoiſſance d'un Dieu que tous les hommes, ſans exception, ont paſſé de la vie brutale à l'état de ſociété ; ce ſont les fêtes & les aſſemblées religieuſes qui ont ſervi à les rapprocher : les premieres Loix ont été données par les mêmes fondateurs qui ont établi une forme de culte ;

les premieres notions de la Morale ont été appuyées ſur la créance d'un Dieu rémunérateur & vengeur ; les plus anciens Gouvernemens ont été théocratiques. La Poéſie eſt le premier talent que l'on a cultivé, & les Poëtes ont été d'abord les chantres de la Divinité : c'eſt dans les pratiques du culte divin, que l'on a commencé à mettre un peu plus de magnificence, de goût & de décence que dans les uſages ordinaires de la vie : l'art de bâtir, la Peinture, la Sculpture ont conſacré les prémices de leurs travaux à l'honneur de l'Etre Suprême : les premieres alliances entre les Nations ont été jurées ſous les yeux de la Divinité & ſur le ſang des victimes : les chants, la danſe, les repas communs ont pris naiſſance aux pieds des autels ; c'eſt-là que les hommes ont ſenti naître dans leur ame, les premiers tranſports de joie & d'amitié fraternelle, les premiers ſentimens du bonheur & des affections ſociales.

Les Matérialiſtes parviendront-ils à faire oublier tous ces faits, à nous faire regarder comme une ſource empoiſonnée, la Religion à laquelle les hommes ſont redevables de tous les avantages dont ils jouiſſent ?

Si nous jugeons des peuples par comparaiſon, dans quelles contrées voyons-nous ces biens réunis au plus haut degré ? Eſt-ce chez les Nations infidelles ou ſauvages, ou chez les Nations chrétiennes ? Nous atteſtons encore ici l'expérience. On juge d'un homme par ſes actions, d'un arbre par ſes

fruits, d'une cauſe par les effets, d'une loi ou d'une inſtitution par les conſéquences qui en réſultent. Philoſophes à ſyſtêmes, Diſſertateurs éternels, partez donc de ce principe; jugez la Religion ſur la même regle ſelon laquelle on juge des autres inſtitutions: jettez un regard ſur le genre humain, comparez, & décidez.

Mais non; la raiſon & l'équité n'ont plus d'empire ſur des juges aveuglés par la paſſion. Les hommes ſont vicieux & méchans; il y a donc des défauts dans la Morale & dans l'éducation. Dans aucun lieu du monde la Légiſlation n'eſt parfaite, ni le Gouvernement ſans abus: nous ſommes encore très-bornés dans nos connoiſſances, & le genre humain pourroit être moins malheureux qu'il n'eſt. Puiſque la Morale, la Politique, les Loix, l'éducation ſont fondées ſur la Religion, donc c'eſt la Religion qui eſt la cauſe du mal; donc il faut la détruire pour y remédier. Voilà le ſophiſme ridicule dont on remplit des volumes entiers, & ſur lequel nos nouveaux Légiſlateurs ne tariſſent plus.

Les Epicuriens, leurs prédéceſſeurs, ont fait autrefois contre la raiſon & contre l'uſage que l'homme en fait, les mêmes objections que l'on fait aujourd'hui contre la Religion. Si l'on veut conſulter le troiſieme Livre de Ciceron ſur la Nature des Dieux, n. 65 & ſuivant, l'on y reconnoîtra le langage de notre Auteur. Quand il nous aura prouvé que nous abuſons de la raiſon

auſſi-bien que de la Religion, s'enſuivra-t-il que nous devons renoncer à l'une & à l'autre ?

Les hommes ſont vicieux & méchans ; le fait eſt trop vrai, quoique toujours exagéré par les Incrédules : ils le ſont malgré la Religion, malgré les Loix, la Morale, l'éducation & la raiſon, parce que les paſſions ſont l'apanage eſſentiel de leur Nature. Si les paſſions étoient moins fougueuſes, toutes les inſtitutions ſociales ſeroient plus efficaces, ou plutôt elles ceſſeroient d'être néceſſaires ; la raiſon agiroit indépendamment des Loix religieuſes & civiles. Sages Réformateurs, travaillez à modérer les paſſions, vous rendrez également ſervice à la Religion, à la Politique, à la Morale ; vous agirez de concert avec elles, vous perfectionnerez tout, & vous ne détruirez rien.

Dans quels lieux de l'Univers les paſſions cauſent-elles plus de ravages ? Eſt-ce dans les petites ſociétés d'un peuple laborieux, dans les extrêmités des grands Empires ? Non, dans ces lieux fortunés les mœurs ſont ſimples & pures ; la paix, l'innocence, l'humanité douce, la fraternité regnent ; les affections ſociales ſont dans toute leur force ; la Religion eſt reſpectée & pratiquée ; on retrouve des hommes. C'eſt dans les grandes villes, au milieu de l'oiſiveté, du luxe, de l'abondance, des plaiſirs, que le vice a établi ſon ſéjour, & la folie ſon empire. C'eſt-là que les Incrédules étudient les hom-

mes, enfantent leurs ſyſtêmes déſtructeurs: ils jugent la Religion où elle n'eſt plus, & la Nature où elle eſt méconnoiſſable. Cenſeurs chagrins, quittez ces lieux empeſtés, reſpirez un air plus pur, & vos yeux faſcinés reverront la lumiere.

Heureuſement ils ſe réfutent eux-mêmes, & nous prémuniſſent contre leurs ſophiſmes; on prie le Lecteur d'y faire attention. Quand il eſt queſtion d'examiner les effets de leur propre morale, ils poſent pour principe que „ ce ne ſont point les opinions gé„ nérales de l'eſprit qui nous déterminent à „ agir, mais les paſſions; que les hommes „ avec la meilleure théorie ont quelque„ fois la pratique la plus mauvaiſe; que le „ tempérament de l'homme eſt toujours plus „ fort que ſes Dieux; l'organiſation plus „ puiſſante que la Religion; les objets pré„ ſens, l'intérêt, l'habitude, plus efficaces que les ſpéculations (*a*). Ils concluent „ que ſi un Athée eſt vicieux, ce n'eſt pas „ une preuve que ſa morale eſt inutile ou „ mauvaiſe.

Lorſqu'ils veulent rendre odieuſe la Morale religieuſe, ils raiſonnent différemment; ils ſoutiennent que l'homme eſt méchant par réflexion & par principes; qu'il agit conſéquemment aux idées qu'il a conçues de la Divinité; que ſi des Chrétiens ſont vicieux & méchans, c'eſt une preuve que leur Religion eſt non-ſeulement inutile mais pernicieuſe.

(*a*) Chap. 21. p. 243. & ſuiv.

Bayle étoit déja tombé dans la même contradiction. Il enſeignoit d'un côté que l'Athéiſme n'a aucune influence ſur les mœurs ; que l'homme ne ſuit point dans ſa conduite les opinions ſpéculatives de ſon eſprit *(a)*. Il affirmoit de l'autre que l'Idolâtrie étoit pire que l'Athéiſme ; que les Païens avoient été vicieux, parce qu'ils adoroient des Dieux méchans & corrompus. Il ſoutenoit donc que l'Athéiſme ne changeoit point les mœurs, & que le Paganiſme les changeoit ; il faiſoit contre l'Idolâtrie le même raiſonnement que notre Auteur fait contre la Religion en général.

C'eſt ainſi que les contradictions ſe perpétuent & deviennent héréditaires parmi les Incrédules.

§. II.

Dans deux Chapitres entiers de déclamations nous ne trouverons aucune objection nouvelle ; l'Auteur a tout dit dès le commencement de ſon Ouvrage, & il ne fait que répéter ce que nous avons lu dans la Contagion ſacrée, dans le Chriſtianiſme dévoilé, dans les Lettres à Eugenie, dans l'Eſſai ſur les préjugés, &c.

La grande queſtion eſt de prouver que la notion d'un Dieu peut porter au crime, & rendre les hommes vicieux ; depuis long-temps nous demandons cette preuve à notre Philoſophe.

(a) Chap. 12. p. 346. & 347.

Il ſoutient que la juſtice & les autres perfections morales, que l'on attribue à Dieu, ſont ſujettes à ſe démentir; qu'en ſuppoſant le principe que *Dieu ne doit rien aux hommes*, il s'enſuit que ſa conduite ne peut pas être le modele de la nôtre.

1°. Quand nous accorderions la conſéquence, l'argument ne prouveroit encore rien : il s'enſuivroit ſeulement que nous devons régler notre conduite, non ſur celle de Dieu, dont nous ignorons les raiſons & les motifs, mais ſur la Loi qu'il nous impoſe & qu'il a gravée dans nos cœurs. 2°. Quelle preuve d'injuſtice trouve-t-on dans la conduite de Dieu ? C'eſt qu'il ne récompenſe point la vertu, & ne punit point le crime dans cette vie (*a*). Mais nous avons démontré qu'une conduite contraire ſeroit le comble de l'injuſtice, & qu'elle eſt impoſſible (*b*). 3°. Peut-on imaginer un ſeul homme, j'entends un Chrétien, qui ait jamais pouſſé la folie juſqu'à être injuſte de propos délibéré, afin de reſſembler à Dieu, juſqu'à faire ce qu'il jugeoit être un crime, parce que Dieu fait la même choſe ? 4°. Nous avons expliqué en quel ſens *Dieu ne doit rien aux hommes*; il ne leur doit rien, abſolument parlant, puiſqu'il ne leur doit pas l'exiſtence, & qu'il peut les laiſſer dans le néant : mais, dès qu'il les a créés, il eſt devenu leur pere & leur bienfaiteur; il leur doit l'accompliſſement de ſes promeſſes,

(*a*) Page 118. (*b*) Chap. 1. §. 6.

& cette obligation eſt fondée ſur ſes perfections mêmes, qu'il ne peut jamais démentir.

Platon a dit que *la vertu conſiſte à reſſembler à Dieu* : Jeſus-Chriſt, dans l'Evangile, nous exhorte *à être parfaits comme notre Pere céleſte* (*a*). Ces maximes ne peuvent nous porter au mal, puiſque Dieu ne fait jamais que du bien (*b*).

Toutes les révélations, dit notre Auteur, s'accordent à nous annoncer un Dieu deſpotique, jaloux, vindicatif, intéreſſé, capricieux, inſenſé, &c. (*c*). Fauſſe allégation. Il y a bien de la différence entre *un Dieu vengeur* & un Dieu *vindicatif*; le premier n'exprime qu'un Dieu juſte, & en ce ſens il a dit: *La vengeance m'appartient, c'eſt moi qui rendrai à chacun ce qui lui eſt dû* (*d*). Le ſecond ne ſe dit qu'en mauvaiſe part; il déſigne une paſſion injuſte, qui eſt toujours une marque de foibleſſe & qui ne peut convenir à Dieu. C'eſt encore un trait de juſtice en Dieu d'être *jaloux* de l'honneur qui lui eſt dû, de ne point ſouffrir qu'on le rende impunément à de fauſſes Divinités.

Quant à un Dieu deſpotique, intéreſſé, capricieux, inſenſé, l'Auteur doit ſe ſouvenir de ce qu'il a dit lui-même, que ce ſont les hommes d'un tempérament mélancoli-

(*a*) *Matt.* 5. 48.
(*b*) Contagion ſac. ch. 10. p. 35.
(*c*) Page 236. Eſſai ſur les préjugés, c. 9. p. 208.
(*d*) *Deuter.* 32. 35.

que,

que, aigri par les malheurs ou par les infirmités ; les hommes d'un caractere chagrin, fâcheux, porté à la méchanceté, qui ſe forment ces idées bizarres de la Divinité (*a*).

§. III.

„ Mais la Religion diviſe les hommes „ au-lieu de les réunir ; au-lieu de s'aimer, „ ils ſe diſputent, ils ſe haïſſent, ils ſe per„ ſécutent : en cela chacun croit ſe confor„ mer aux vues du Dieu qu'il ſert, & ne ſe „ fait aucun reproche des crimes qu'il com„ met pour ſa cauſe (*b*).

Comme c'eſt ici le reproche auquel les ennemis de la Religion reviennent ſans ceſſe, il eſt bon de l'examiner avec attention.

1°. C'eſt une erreur de croire que l'intolérance, la haine, l'antipathie ſoit une propriété attachée excluſivement aux opinions religieuſes ; elle eſt inſéparable de toute opinion que les hommes regardent comme importante, à laquelle ils tiennent par intérêt, par vanité, ou par quelqu'autre motif. L'Auteur en eſt convenu : *Il eſt difficile*, dit-il, *de ne pas ſe fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très-important* (*c*). Les hommes ſeront donc toujours ſujets à ſe fâcher pour leurs droits, pour leurs uſa-

(*a*) Chap. 7. p. 213.. 214. 215.
(*b*) Page 237. Contag. ſac. Eſſai ſur les préjugés, ch. 2. p. 20. c. 4. p. 77. c. 8. p. 166. c. 14. p. 361.
(*c*) Page 224. V. encore Contag. ſacrée, ch. 4. pag. 77. ch. 9. pag. 56. Hiſt. Natur. de la Relig. par David Hume, tom. 3. pag. 68. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, ch. 3. note 1, pag. 103.

ges, pour leurs loix, leurs gouvernemens, leurs poſſeſſions, leurs habitudes, leurs ſyſtêmes, parce qu'ils regardent tous ces objets comme importans. L'intolérance eſt donc un apanage de l'Athéiſme auſſi-bien que de la Religion ; les Athées attachent beaucoup d'importance à leur doctrine : ſi on les en croit, le bonheur du genre humain en dépend. Auſſi ſe fâchent-ils très-violemment contre ceux qui ne ſont pas de leur avis ; ils ne leur épargnent ni les calomnies ni les injures. S'ils étoient les maîtres de les perſécuter, ils croiroient rendre un ſervice eſſentiel à l'humanité. Une des ſources les plus ordinaires de la colere & de l'intolérance, c'eſt la vanité ; or on ſçait quelle eſt l'humilité des Incrédules. Sans aucune intention *de ſe conformer aux vues de Dieu*, ils ſçavent très-bien outrager les hommes.

2°. Un nouvel artifice de leur part eſt de ſuppoſer que l'intolérance eſt un caractere particulier aux Religions révélées, & ſinguliérement au Chriſtianiſme. Mais notre Auteur & d'autres ont fait voir que les Déiſtes doivent être intolérans, s'ils agiſſent conſéquemment. Toutes les Religions l'ont été plus ou moins ſelon les circonſtances. Il eſt impoſſible d'être convaincu de la vérité d'une Religion, & de ne pas ſouhaiter qu'elle prévale ſur toutes les autres. L'indifférence des Religions ne peut ſubſiſter qu'avec un pyrrhoniſme univerſel.

3°. Il eſt eſſentiel de diſtinguer cette indifférence des Religions d'avec la tolérance

raiſonnable que la charité preſcrit. Le Chriſtianiſme n'a jamais ordonné de perſécuter ni de faire violence à perſonne pour cauſe de Religion *(a)*; l'on défie les Incrédules de citer aucune maxime de l'Evangile, aucune doctrine des Apôtres de laquelle on puiſſe conclure le droit de perſécution. Les Apôtres ſe ſont annoncés comme envoyés de Dieu *pour faire rendre obéiſſance à la foi chez toutes les Nations* (*b*), mais par la perſuaſion & non par la violence.

Lorſque le Chriſtianiſme eſt devenu la Religion des Princes & des ſujets, des Nations entieres, les Souverains ont été en droit de juger ce qu'il leur convenoit de permettre ou de défendre pour le bien de leur Etat, pour la tranquillité de leurs peuples, pour le maintien de leur autorité. Ils ont toléré ou interdit les autres cultes comme ils l'ont trouvé bon & ſelon les circonſtances, non pour le ſalut éternel des hommes, qui n'eſt point l'objet de la politique, mais pour leur intérêt temporel. Le vrai motif de l'intolérance dans les Souverains a toujours été *la raiſon d'Etat*, & non l'eſprit de la Religion.

4°. Il y a eu dans tous les temps & dans toutes les Religions des particuliers d'un caractere violent, impérieux, qui ſous l'apparence du zele ont cherché à ſatisfaire leurs paſſions particulieres. Ils outrageoient ſans

(*a*) De l'Eſprit, ſecond Diſcours, ch. 1. note, p. 104. & c. 23. p. 370.
(*b*) Rom. 1. 5.

doute la Religion, en voulant la ſervir par des moyens qu'elle réprouve; ils en méconnoiſſoient l'eſprit, ils en trahiſſoient les véritables intérêts *(a)*. Mais ces hommes dangereux n'auroient pas été moins redoutables s'ils avoient été Matérialiſtes; ils auroient fait pour l'Athéiſme ce qu'ils faiſoient pour la Religion. Ce n'eſt pas la Religion qui les rendoit méchans, c'eſt au contraire leur méchanceté naturelle qui pervertiſſoit leur Religion. Elle prêche la charité & non la haine, la paix & non la violence, la douceur & non la perſécution. Les crimes commis ſous ombre de Religion ne peuvent pas plus lui être imputés, que les fureurs des Incrédules contr'elle ne peuvent être attribuées à la raiſon ou à la Philoſophie. Les méchans, dominés par leurs paſſions, ne s'informent guere ſi leur conduite eſt conforme ou contraire *aux vues du Dieu qu'ils ſervent.*

§. IV.

On doit raiſonner de même ſur les cultes inſenſés, ſur les uſages cruels ou obſcenes pratiqués chez certains peuples, tels que les ſacrifices de ſang humain, les macérations barbares des Talapoins & des Faquirs, les proſtitutions & les débauches établies à l'honneur de certaines Divinités *(b)*. Ils

(a) De l'eſprit, ſecond Diſcours, ch. 23. p. 360.
(b) Page 237. Contagion ſac. c. 9. p. 31. & 33. Lucrece, l. 1. v. 85.

partoient du caractere particulier des Nations, & c'eſt ce caractere même qui avoit altéré en elles les notions religieuſes. Ce n'eſt pas parce que les Grecs honoroient Venus qu'ils étoient impudiques; c'eſt au-contraire leur impudicité naturelle qui les avoit portés à déifier cette paſſion : ils n'étoient pas adonnés au vin, parce qu'ils adoroient Bacchus; mais leur goût naturel pour le vin étoit la cauſe du culte inſenſé de ce Dieu. Dira-t-on que les Romains eurent peur, & qu'ils eurent la fievre, parce qu'ils avoient bâti des Chapelles à ces deux êtres imaginaires? Non, mais ils firent cette ſottiſe, parce qu'ils avoient été peureux & malades.

Il ne faut pas confondre l'effet avec la cauſe. Un culte inſenſé influoit ſans doute ſur les mœurs par réaction, & en favoriſant les paſſions dont il étoit l'ouvrage; mais c'eſt la corruption primitive des mœurs qui avoit perverti le culte. Les peres, en conſacrant leurs paſſions & leurs folies, les perpétuerent chez leurs enfans. Sans les principes de morale naturelle, fondés ſur la créance d'une Divinité, ces paſſions & ces folies auroient cauſé encore de plus grands ravages. La ſource premiere des maux & des erreurs des hommes a toujours été & ſera toujours dans leurs paſſions.

Les Incrédules raiſonnent donc très-mal, lorſqu'ils comparent la Religion à une épée placée dans la main d'un furieux. La Religion n'eſt point une épée, c'eſt une chaîne;

mais un furieux peut ſe ſervir de ſes chaînes pour s'aſſommer lui-même ou pour bleſſer les autres : ſeroit-il moins à craindre, s'il étoit déchaîné ?

Sans la créance d'un Dieu & ſans Religion, point de morale ; les paſſions ſont la ſeule regle de l'homme ; c'eſt un point démontré. Si des paſſions indomptées parviennent à pervertir la regle même, à corrompre la Religion & la Morale, que s'enſuit-il ? Qu'il valoit mieux les abandonner à elles-mêmes, & laiſſer vivre l'homme en bête ? Cette conſéquence révolte le ſens commun. Il faut plutôt conclure que Dieu ne pouvoit accorder aux hommes un plus grand bienfait que de leur donner une Religion révélée & une Morale fixe, qui fuſſent à couvert ſous ſon autorité des attentats des paſſions.

L'Auteur attaque cette Religion & cette Morale même ; il ſoutient qu'elles ſont pernicieuſes. „ Le Dieu des Juifs, dit-il, eſt un „ tyran ſoupçonneux qui ne reſpire que le „ ſang, le meurtre, le carnage, & qui demande qu'on le nourriſſe de la fumée des „ animaux ; le pur eſprit des Chrétiens veut „ que pour appaiſer ſa fureur on égorge ſon „ propre fils (*a*).

On reconnoît à ce ſtyle décent, modéré, plein de douceur & de charité, la tolérance philoſophique. Quel bonheur pour les hommes, s'ils étoient ſous les loix de maîtres ſi

(*a*) Page 238. Contagion ſacrée, ch. 1. p. 15. & 16. ch. 3. p. 39. c. 9. p. 9.

débonnaires ! Remercions l'Auteur de n'avoir pas reproché aux Juifs qu'ils nourriſſoient leur Dieu du ſang de victimes humaines, & aux Chrétiens qu'en offrant le ſacrifice de Jeſus-Chriſt, ils égorgent de nouveau le Fils de Dieu.

Nous avons fait voir dans une autre Ouvrage que la cruauté que les Juifs ont exercée envers leurs ennemis dans leurs expéditions militaires, étoit le ſeul droit de la guerre connu pour lors, & que, ſelon le cours naturel des choſes, il étoit impoſſible de leur donner d'autres mœurs que celles des Nations dont ils étoient environnés (*a*). Nous ne liſons point dans nos Livres ſaints l'ordre par écrit que Dieu avoit donné aux Juifs d'égorger ſon propre Fils : la mort de Jeſus-Chriſt a été un ſacrifice libre & volontaire de ſa part ; Dieu, en l'acceptant pour prix de notre rédemption, a montré ſa miſéricorde & non ſa fureur. Il a reſſuſcité ſon Fils, & l'a comblé de gloire ; c'eſt le culte que nous lui rendons qui excite les blaſphêmes de ſes ennemis ; mais, malgré leur indignation jalouſe, Jeſus-Chriſt ſera adoré juſqu'à la fin des ſiecles.

Il n'eſt pas vrai que le nom de Dieu ſoit devenu pour toutes les Nations le ſignal de la terreur, de la cruauté, de l'inhumanité, & ſerve de prétexte continuel à la violation des devoirs de la Morale (*b*). Il y a moins

(*a*) Apol. de la Relig. Chrét. c. 3. §. 8.
(*b*) Page 238. Contagion ſacr. c. 3. p. 54.

de terreurs, moins de cruautés, moins de crimes chez les Nations religieuſes que chez les autres. D'ailleurs, quand le fait ſeroit vrai, l'Auteur doit ſe ſouvenir que les erreurs, les crimes, les ſuperſtitions viennent de l'organiſation, du tempérament, de l'humeur atrabilaire, & non de la créance d'un Dieu (*a*).

Qu'il ne nous parle donc plus de *morale humaine fondée ſur la nature de l'homme*; il ne connoît pas mieux la nature de l'homme que celle de Dieu, pas plus la morale que la Religion. Ni l'une ni l'autre n'ont jamais parlé à ſon cœur : il ne s'eſt nourri que de fiel & d'amertume contre ſes ſemblables; il ne voit en eux que des tigres & des monſtres, parce qu'il ne les regarde que dans lui-même.

Ne diroit-on pas que ce miſanthrope ſatyrique a vécu parmi des Cannibales ? Nous ſervons un Dieu cruel & nous lui reſſemblons; nous n'eſpérons de mériter ſes graces que par des crimes & des frénéſies; nous foulons aux pieds tous les devoirs de l'humanité; nous méconnoiſſons les préceptes clairs de la Morale (*b*). Ce portrait ſans doute n'eſt pas flatté; mais à force d'être hideux, il eſt ridicule & ne reſſemble à perſonne. Réformateurs ſi éloquens & ſi bien inſtruits de nos défauts, il n'eſt qu'un moyen pour nous corriger; ſoyez plus ſages, plus

(*a*) Chap. 10. p. 303. chap. 7. p. 213. 214. 215. tome 1. ch. 5. p. 64. & 65.
(*b*) Page 239. Contag. ſac. ch. 8.

humains,

humains, plus patiens, plus vertueux que nous; on pourra douter alors ſi votre morale ne vaut pas mieux que la nôtre.

§. V.

On s'attend bien qu'un Cenſeur déchaîné contre tous les hommes n'a pas épargné les Prêtres. Selon lui, ils ne prêchent ſouvent que la haine, la diſcorde & la fureur au nom de Dieu; ils ſont communément plus ambitieux, plus avides, plus endurcis, plus opiniâtres, plus vains que les autres. Nous les voyons, dit-il, lutter contre l'autorité ſouveraine, armer le Prince contre les ſujets, & les ſujets contre le Prince, diſtribuer aux peuples crédules des couteaux pour ſe maſſacrer (*a*). On ſeroit tenté de penſer qu'ils ne croient point au Dieu qu'ils annoncent, ni à la morale qu'ils enſeignent: ils ſont communément les plus fourbes des hommes; les meilleurs d'entr'eux ſont méchans de bonne foi (*b*).

C'eſt aux peuples de juger ſi le tableau eſt reſſemblant, & s'ils reconnoiſſent leurs Paſteurs ſous ces traits. Une calomnie outrée ne peut nuire qu'à ſon Auteur, elle porte ſa réfutation avec elle. Nous avons répondu ailleurs aux reproches que l'on fait au Clergé (*c*). Si malheureuſement il y avoit

(*a*) Contagion ſacrée, ch. 4. & 5. Eſſai ſur les préjugés, chap. 5. p. 120. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, chap. 14. p. 252.
(*b*) Pages 239. 240 241.
(*c*) Apol. de la Relig. Chrét. c. 15.

des Prêtres ſur leſquels puſſent tomber les traits lancés par les Incrédules, leur conduite ne prouveroit rien contre la Religion qu'ils enſeignent. L'Auteur obſerve lui-même que l'homme s'écarte ſouvent par foibleſſe des vérités dont il eſt le plus perſuadé ; c'eſt ſur ce principe qu'il fonde l'apologie des Athées (*a*) : y a-t-il de l'équité à juger différemment de ceux qui enſeignent la Religion ? Mais encore une fois, la notoriété publique dépoſe contre ſes calomnies.

Après les Prêtres, il étoit naturel que les Souverains euſſent leur tour. Tout homme qui par ſon rang, ſon autorité, ſes privileges, bleſſe l'orgueil des Incrédules, doit s'attendre à en eſſuyer les attaques.

Selon notre Cenſeur, la Religion n'a fait que corrompre la politique, & la changer en tyrannie ; les Prêtres crient ſans ceſſe aux Monarques qu'ils ſont les images du Très-haut ; qu'ils ont comme lui le droit de diſpoſer des biens, de la perſonne, de la liberté, de la vie de leurs ſujets : les Princes, ainſi enivrés par la flatterie, ſe perſuadent que comme Dieu ils ne ſont point comptables de leurs actions aux hommes, & ne doivent rien au reſte des mortels. Il eſt donc évident, dit-il, que c'eſt à la Religion & aux flatteries de ſes Miniſtres que ſont dûs le deſpotiſme, la tyrannie, la corruption & la licence des Princes, l'aveuglement & le malheur des peuples. Il préſente le tableau

(*a*) Ch. 12. §. 4.

le plus horrible du déréglement, du luxe, de la corruption des Souverains, des injuſtices de leurs Miniſtres, des ravages de la guerre, du brigandage des conquérans (*a*).

Pour tirer de ces faits, vrais ou ſuppoſés, une preuve apparente, il faudroit examiner s'il n'y a jamais eu de corruption, d'injuſtices, de déſordres, de brigandage, de guerres injuſtes dans les Etats républicains. Si les mêmes malheurs ont eu lieu ſous ce Gouvernement, auſſi-bien que dans les Monarchies, ils n'y ſont pas nés de la flatterie des Miniſtres de la Religion. Sont-ce les flatteries des Pontifes de l'ancienne Rome qui ont été la cauſe du brigandage des Romains ſous la République, des vices & de la cruauté des Empereurs? Les peuples ont-ils été mieux traités ſous le joug de ces maîtres idolâtres, que ſous le Gouvernement des Princes Chrétiens?

Heureuſes les Nations dont les Souverains n'oublieroient jamais qu'ils ſont les images du Très-haut: qu'ils doivent imiter ſa bonté & ſa juſtice; être comme lui les peres & les bienfaiteurs des hommes; n'uſer de la grandeur & de la puiſſance que pour procurer le bonheur de leurs ſujets! Cette idée ne formeroit jamais des tyrans, mais des ſages; elle n'inſpireroit point le deſpotiſme ni l'abus de l'autorité; Dieu n'abuſe point de la ſienne; elle ne ſouffleroit point le feu de la guerre; Dieu commande la paix; elle

(*a*) Pages 241. & ſuiv. Contagion ſacrée, c. 6. & 7. Eſſai ſur les préjugés, ch. 2. p. 25. & c. 14. p. 369.

n'autoriſeroit aucun vice ; Dieu les condamne tous. Un Monarque, perſuadé que Dieu eſt ſon modele & ſon juge, ne refuſeroit point de rendre compte de ſa conduite, puiſque Dieu lui-même a daigné quelquefois rendre compte de la ſienne. *Ceſſez de faire le mal*, diſoit-il à ſon peuple ; *apprenez à faire le bien ; exercez la juſtice & la charité : venez alors, & reprenez ma conduite à votre égard : venite & arguite me* (*a*). *Jugez entre ma vigne & moi ; qu'ai-je dû lui faire que je ne lui aie point fait ? Judicate inter me & vineam meam* (*b*).

La paſſion qui aveugle les Incrédules, les empêche de voir qu'ils forment contre les Prêtres des accuſations contradictoires. Ils leur reprochent d'être ſerviles adulateurs des Princes, & en même temps d'être rivaux de l'autorité ſouveraine (*c*) ; de dire aux Rois qu'ils peuvent tout oſer ; & de leur montrer des bornes qu'ils ne doivent pas franchir ; de favoriſer le deſpotiſme, & de le réprimer.

Nous ne voyons pas, diſent-ils, que les mauvais Princes aient été des Athées (*d*). Cela eſt ſurprenant ſans doute ; alors c'eût été des monſtres que rien n'eût pu dompter. Il eſt abſurde d'avancer que la Religion les a rendus plus méchans que la Nature ne les

(*a*) *Iſaïe*, 1. 18.
(*b*) *Ibid.* Chap. 5. 3.
(*c*) Pages 248. & 240. Eſſai ſur les préjugés, ch. 2. pag. 22. & ch. 12. p. 303. Contag. ſac. ch. 4. pag. 69. c. 5. pag. 78. & ſuiv.
(*d*) Page 243. Contag. ſac. c. 6. p. 124.

avoit faits. Qu'importe que Neron, Conſtantin & Philippe II aient été ſuperſtitieux : s'ils étoient tombés dans l'Athéiſme, auroient-ils changé de tempérament & d'organiſation ? Neron fut d'abord modéré & ſage ; il ne devint pas méchant pour avoir changé de créance. Eſt-ce après ſa converſion que Conſtantin a commis les crimes qu'on lui reproche ? Il eſt faux qu'il ait trouvé dans les Prêtres Chrétiens des complices diſpoſés à expier ſes forfaits ; ſes prédéceſſeurs idolâtres en avoient commis de plus grands & en plus grand nombre. Son ſiecle lui pardonna ſes fautes en faveur de ſes exploits & de ſes grandes qualités : ſon crime, aux yeux des Incrédules, eſt d'avoir embraſſé & protégé le Chriſtianiſme ; s'il l'avoit perſécuté, ils en auroient fait un héros ſupérieur à Julien.

§. VI.

Autre calomnie de reprocher à la Religion qu'elle fournit aux hommes les plus déréglés le moyen de compenſer par des pratiques ce qui manque à leurs mœurs, & d'expier facilement leurs crimes (*a*).

Jamais la Religion n'a enſeigné que les pratiques pouvoient ſuppléer aux mœurs ; c'eſt une erreur expreſſément condamnée dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (*b*). La ſeule expiation efficace qu'elle

(*a*) Page 246.
(*b*) *Iſaïe*, 58. *Matt.* 5. 8. *Marc.* 7. 6. &c.

fourniſſe aux pécheurs, eſt de changer leur cœur, & de réparer les effets de leurs crimes autant qu'il leur eſt poſſible. *Le ſacrifice le plus ſalutaire eſt de garder les Commandemens de Dieu, & de renoncer à l'iniquité; la vraie propitiation pour le péché, la vraie priere pour en obtenir le pardon, c'eſt de s'éloigner de l'injuſtice. La meilleure des offrandes eſt de faire du bien; exercer la miſéricorde eſt la victime la plus agréable à Dieu.* Eccli. 35. 1. & ſuiv.

Il eſt faux que ſous l'empire de la Religion, la morale naturelle ait été ignorée & méconnue. On n'a jamais oublié „ que l'homme a „ des beſoins; que la ſociété n'eſt faite que „ pour lui faciliter les moyens de les ſatisfaire; que le Gouvernement doit avoir „ pour objet le bonheur & le maintien de „ cette ſociété, qu'il doit ſe ſervir des mobiles néceſſaires pour influer ſur des êtres „ ſenſibles; diſtribuer à propos les peines „ & les récompenſes " (a). Cette morale n'eſt mieux connue, ni plus exactement enſeignée dans aucun lieu que chez les Nations Chrétiennes. Elle y ſeroit mieux ſuivie, ſi les paſſions ne parloient pas plus haut que la morale.

Il eſt faux que la Morale parmi nous ſoit *purement ſacerdotale*, accommodée aux vues & aux intérêts variables des Prêtres (b). Elle eſt invariable, puiſqu'elle eſt conſignée dans l'Evangile : elle eſt très-populaire,

(a) Page 247.
(b) Page 248.

puiſque tout homme qui ſçait lire, peut la puiſer dans ſa ſource; elle n'eſt point accommodée aux intérêts des Prêtres, puiſqu'elle leur impoſe des devoirs plus rigoureux qu'aux autres hommes.

Il eſt faux qu'un Souverain religieux ſe faſſe un devoir de tyranniſer la penſée; d'accabler & d'écraſer les ennemis des Prêtres; d'égorger ſes ſujets par piété. Ces déclamations fanatiques ſont ſur-tout déplacées & ridicules dans un temps où la liberté de penſer, de parler & d'écrire, eſt plus grande qu'elle ne fut jamais. Il eſt dangereux qu'à force d'abuſer de cette licence, les Incrédules ne parviennent enfin à en faire trop bien ſentir les inconvéniens.

L'Auteur, dont la bile eſt échauffée, déplore amérement les honneurs, les titres, les privileges, les immunités, les biens accordés aux Miniſtres de la Religion, qu'il regarde comme les Membres de la ſociété les plus inutiles, les plus dangereux, les plus mauvais citoyens; il demande ſi les Princes en ſont devenus plus puiſſans, les Nations plus heureuſes, plus floriſſantes, plus raiſonnables (*a*)?

1°. Selon ſes idées mêmes il eſt forcé de convenir que les Souverains, en protégeant le Sacerdoce, ſe rendent plus puiſſans, puiſqu'il dit que les Prêtres ne ceſſent de prêcher aux peuples la ſoumiſſion, & qu'il leur en

(*a*) Page 250. Contag. ſac. c. 5. p. 90. & 109. Eſſai ſur les Préjugés, c. 14. p. 267.

fait même un crime (*a*). Le Souverain en eſt plus puiſſant encore, parce que dans ſes beſoins preſſans, il trouve dans les contributions du Clergé un ſecours que les autres Ordres de l'Etat ne pourroient lui fournir. Au-contraire, les Souverains qui ont dépouillé le Clergé pour enrichir des Courtiſans avides, ne ſont pas devenus plus puiſſans, ni les peuples plus heureux; on peut conſulter ſur ce ſujet les Hiſtoriens Anglois, même Proteſtans (*b*).

2°. Les Nations en ſont plus heureuſes, puiſque les contributions du Clergé ſe font à leur décharge; puiſque dans les calamités publiques les peuples affligés n'ont point de reſſource que dans la charité de leurs Paſteurs : nous voyons tous les jours des traits de libéralité de leur part, dont nous ſommes édifiés & attendris, & auxquels les Incrédules eux-mêmes ſont forcés d'accorder des éloges. Chez les Nations Chrétiennes les pauvres ſont mieux ſoulagés que par-tout ailleurs; les ſéculiers riches & charitables ne croient pouvoir mieux placer leurs aumônes qu'en les confiant au zele & à la prudence des Paſteurs. Enfin dans tous les lieux ce ſont eux qui prennent le ſoin des établiſſemens de charité.

Que repliqueroient les calomniateurs du Sacerdoce, ſi on leur mettoit ſous les

(*a*) Page 242.
(*b*) Hume, Hiſt. de la Maiſon de Tudor, tome 2. pag. 336. tome 3. pag. 23. & 370. La Converſion de l'Anglet. au Chriſtian. comparée avec ſa prét. réformation; troiſieme Entret. c. 4. p. 268.

yeux les Eſclaves vieux & infirmes abandonnés à Rome, & jettés comme un troupeau de bêtes dans une iſle du Tibre, pour y mourir de faim ? Les pauvres regardés au Japon comme un objet d'horreur ; plus de trente mille enfans étouffés ou noyés tous les ans à la Chine, ou jettés dans les rues pour être foulés aux pieds : en Amérique, les vieillards abandonnés ſans ſecours ; les enfans en bas âge enterrés avec leurs meres, pour que l'on ſoit délivré du ſoin de les élever (*a*) ? Voit-on régner cette barbarie & ce mépris de la nature humaine par tout où il y a des Prêtres formés par l'Evangile (*b*) ?

3°. Par leurs ſoins, les Nations ſont évidemment *plus raiſonnables & les mœurs meilleures*. En aucun lieu du monde le peuple n'eſt mieux inſtruit, moins groſſier, moins ſtupide, moins abruti, moins vicieux que chez les Nations Chrétiennes, où ce ſont les Prêtres qui ſont chargés de l'inſtruction. Les Incrédules, ſemblables à des enfans incapables de réflexion, s'imaginent que ce qu'ils voient ſe fait de même par-tout ailleurs.

§. VII.

Par un nouveau trait d'équité, cette fonction même donne de l'humeur à notre Réformateur. „ Les corrupteurs de la jeuneſſe,

(*a*) Recherches philoſ. ſur les Amériquains, tome 1. p. 121. & 210. t. 2. p. 224.
(*b*) Apol. de la Relig. Chrét. ch. 11. §. 2. 3. 4.

„ dit-il, ſe ſont rendus les maîtres excluſifs de „ l'éducation. Sous de pareils Inſtituteurs, „ que put devenir la jeuneſſe ? On empoi- „ ſonna l'homme dès l'enfance ; on lui rétre- „ cit le génie par des minuties ſacrées, par „ des devoirs puériles, par des dévotions „ machinales ; on lui remplit la tête de ſo- „ phiſmes & d'erreurs ; on l'enivra de fana- „ tiſme. L'éducation ſacerdotale & reli- „ gieuſe forma-t-elle des citoyens, des „ époux, des peres de familles, des maî- „ tres juſtes, des ſerviteurs fideles, des ſu- „ jets ſoumis, des aſſociés pacifiques ? Non; „ elle fit ou des dévots chagrins, incom- „ modes pour eux-mêmes & pour les au- „ tres ; ou des hommes ſans principes, qui „ mirent bientôt en oubli les erreurs dont „ on les avoit imbus, & qui jamais ne con- „ nurent les regles de la Morale " (*a*). Nous abrégeons une invective que l'*ivreſſe du fanatiſme* a dictée.

Il faut eſpérer que le monde, dégoûté de l'éducation ſacerdotale & religieuſe, confiera déſormais aux Incrédules l'inſtruction de la jeuneſſe ; & l'on verra pour lors les prodiges dont ils ſont capables. Déja l'on a vu quelques eſſais de leur façon qui doivent donner les plus grandes eſpérances. Nous n'avons encore qu'un ſeul *Traité d'Education*, publié par un Philoſophe moderne ; & tous les autres l'ont trouvé abſurde.

(*a*) Pages 250, & 252. Contag. ſac. c. 5. pag. 88. & 89. Eſſai ſur les préjugés, c. 1. 5. & 13.

Il fut un temps, & il n'eſt pas fort éloigné, où l'on connoiſſoit parmi nous les vertus ſociales, la probité, la franchiſe, l'honneur, le zele patriotique, la bravoure, la fidélité, l'amitié, la généroſité, l'uſage raiſonnable des richeſſes, la modération dans les plaiſirs, l'humanité envers les malheureux; où le François, fier de ſes avantages, alloit avec aſſurance donner aux Nations étrangeres le ſpectacle de ſes mœurs & de ſon caractere; où les Etrangers eux-mêmes venoient apprendre parmi nous, ſinon la vertu, du-moins le talent de la rendre aimable. Alors l'éducation des jeunes Seigneurs n'étoit preſque confiée qu'à des Eccléſiaſtiques; ce ſont *ces corrupteurs de la jeuneſſe* qui ont formé par leurs leçons meurtrieres preſque tous les grands hommes qui ont fait honneur à la Nation.

Depuis quelques années l'on a reconnu l'abus de cette éducation ſacerdotale & religieuſe; on a ſubſtitué aux anciens Inſtituteurs, des Gouverneurs élégans & maniérés, imbus d'un léger vernis philoſophique, qui ont donné à leurs éleves une morale bien ſupérieure à celle de l'Evangile. Dès-lors le nombre des citoyens zélés, des époux fideles, des peres de famille laborieux, des maîtres juſtes, &c. a dû augmenter à l'infini. La génération préſente doit l'emporter de beaucoup ſur celle qui a précédé. Cependant l'on ſe plaint de la corruption actuelle de la jeuneſſe; les villes reten-

tiſſent des excès auxquels elle ſe livre ; le monde eſt plein de familles déshonorées, de peres affligés & malheureux.

Dans les différentes Ecoles qui ſe ſont formées dans les Provinces, on a voulu introduire des Inſtituteurs affranchis de la décence eccléſiaſtique, formés dans la Capitale par la morale des Incrédules ; bientôt il a fallu congédier ces hommes merveilleux, dont les exemples étoient auſſi pernicieux que les leçons. Ce ſont-là des faits connus, & qui ne ſont que trop bien avérés.

Paſſons ſous ſilence la fin tragique de pluſieurs jeunes gens pervertis par la lecture des livres de nos impies, & contre leſquels la juſtice a été forcée de ſévir ; nous voudrions pouvoir oublier ces triſtes événemens. On peut conſulter les Magiſtrats eux-mêmes ſur la ſource des crimes déférés à leur tribunal.

Nous avons vu dans la premiere Partie, par l'expoſé de la Morale prétendue naturelle, quels ſont les effets que l'on doit en attendre ; nous en parlerons encore dans le Chapitre ſuivant.

§. VIII.

Mais les Prêtres ont forgé des crimes fictifs & imaginaires d'*impiété*, de *ſacrilege*, d'*héréſie*, de *blaſphême* ; ceux qui en ſont jugés coupables, ſont punis plus ſévérement qu'un aſſaſſin, qu'un tyran, qu'un oppreſ-

ſeur, qu'un voleur, qu'un ſéducteur, qu'un corrupteur (*a*).

Je réponds 1°. que quand la Religion ſeroit fauſſe, ces crimes prétendus fictifs ſeroient encore des crimes réels. N'eſt-ce pas un crime de fâcher les hommes & de les outrager ? & n'eſt-ce pas les inſulter d'une maniere ſanglante, que de traiter indignement l'objet de leur culte ? L'Auteur a reconnu qu'*il eſt difficile de ne pas ſe fâcher pour des opinions que l'on regarde comme importantes* ? Or les excès dont nous parlons, attaquent directement des opinions que nous regardons comme très-importantes, & qui, dans l'état actuel des choſes, ſont le fondement & le lien de la ſociété. Quand même une loi ſeroit abuſive, tant qu'elle a force de loi, il n'eſt point permis aux particuliers de l'enfreindre, encore moins d'invectiver contr'elle, d'injurier le Légiſlateur & ceux qui lui obéiſſent. Malgré le zele des Athées, la Religion eſt une loi que leurs ſophiſmes n'ont pas encore fait abroger : tous ceux qui s'élevent contr'elle ſont donc puniſſables, ſelon la juriſprudence de tous les peuples. Un aſſaſſin, un voleur, &c. violent une loi particuliere ; ceux qui attaquent la Religion, détruiſent le fondement de toutes les loix.

2°. L'Auteur eſt forcé de convenir que l'Athéiſme n'eſt pas fait pour le commun des hommes (*b*) ; le peuple ne peut donc

(*a*) Page 251. Contag. ſac. c. 10. p. 72.
(*b*) Chap. 10. p. 117. c. 14. p. 199.

avoir d'autre morale, d'autre regle de conduite, d'autre frein contre les passions, que les principes de Religion ; tout ce qui les attaque, est donc un attentat contre la société, qui ne peut être trop rigoureusement puni.

3°. Mais la fausseté de la Religion est-elle démontrée ? C'est l'absurdité de l'Athéisme qui l'est. Dès que la Religion est vraie, nécessaire, indispensable, l'impiété, le blasphême, le sacrilege sont des crimes réels ; & les Athées qui en sont coupables sont dignes de châtiment.

En enseignant, disent-ils, que la Religion est au-dessus de tout, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, on apprend au citoyen à se révolter contre son Prince, à se détacher de sa femme, de ses enfans, de son ami, à égorger ses semblables toutes les fois qu'il s'agit des intérêts du Ciel (*a*).

On ne peut pas pousser plus loin l'inconséquence & l'aveuglement. 1°. Il est absurde de vouloir qu'un souverain soit soumis aux loix, & de le mettre au-dessus de la Religion, qui est la premiere des loix. 2°. Dans une société corrompue, où la morale naturelle est oubliée, si l'on exigeoit d'un Philosophe un crime contraire à cette morale, doit-il trahir sa conscience, ou résister ? L'Auteur décide qu'il doit demeurer ferme dans ses principes (*b*). Il jugera donc qu'il

(*a*) Pages 253. & 277. Contagion sacrée, ch. 5. pag. 87. 91. 93. Essai, c. 13. p. 339.
(*b*) Premiere Partie, c. 15. p. 325. & 326.

vaut mieux *obéir à la nature* dont il a fait ſon Dieu, que d'*obéir aux hommes*, ainſi il conſacrera la maxime qu'il réprouve. 2°. Cette alternative eſt-elle un cas fréquent, ordinaire, duquel on puiſſe conclure que la Religion trouble la ſociété ? Si un Souverain deſpotique commandoit à notre Matérialiſte de croire en Dieu & de pratiquer la Religion ſous peine de la vie, que répondroit-il à cet ordre abſolu ? 4°. De quel front oſe-t-il reprocher à la Religion de faire révolter les ſujets contre leur Prince, après avoir enſeigné des maximes qui inſpirent la révolte & les attentats ? Que les chefs qui nuiſent à la ſociété, perdent le droit de lui commander ; que la crainte eſt le ſeul obſtacle que l'on puiſſe oppoſer à leurs paſſions (*a*) ; que ſi les hommes craignoient moins la mort, ils ne ſeroient ni eſclaves ni ſuperſtitieux, que la tyrannie ſeroit à jamais bannie des Nations, &c. (*b*).

§. IX.

Nouvelle contradiction d'objecter que les hommes ſont méchans & vicieux en dépit de la Religion & des idées théologiques, malgré la créance d'un Dieu & la crainte d'un enfer (*c*), & de ſoutenir que c'eſt la Religion qui les rend tels ; ſuivent-ils leur

(*a*) Premiere Partie, c. 9. p. 144. & 145.
(*b*) Premiere Partie, c. 14. p. 311.
(*c*) Page 254. Eſſai, ch. 12. p. 299.

Religion *en dépit de la Religion*, ou lui réſiſtent-ils en lui obéiſſant ?

Ces malfaiteurs, qui chaque jour rempliſſent nos gibets & nos échafauds, ne ſont peut-être pas des Incrédules ni des Athées *(a)* ; mais parce qu'ils ont bravé les échafauds & les gibets auſſi-bien que la Religion, s'enſuit-il que ces objets de terreur ſont inutiles ou pernicieux ; qu'ils ſont la cauſe des forfaits à la punition deſquels ils ſont deſtinés ?

Voilà les beaux raiſonnemens ſur leſquels on bâtit des ſyſtêmes, & l'on écrit des volumes entiers.

Nous applaudiſſons à un pere qui donnant des avis à ſon fils vicieux & criminel, lui repréſente les inconvéniens temporels & préſens auxquels il s'expoſe, lui fait entrevoir les conſéquences naturelles de ſes déréglemens ; ſa ſanté dérangée par la débauche, ſa réputation perdue, ſa fortune délabrée par le jeu, les châtimens de la ſociété, &c. *(b)*. Mais s'il ne lui parle point de la colere d'un Dieu vengeur, ni des peines de l'autre vie, il ne remplit que la moitié de ſon devoir.

Si le jeune homme indocile perſévere dans ſes déréglemens, comme cela arrive ſouvent, s'enſuivra-t-il que la leçon du pere a été déplacée ou pernicieuſe ? Si les deux motifs réunis n'operent encore rien,

(a) Page 255.
(b) Page 256.

en conclura-t-on que le ſecond eſt plus mal fondé que le premier ?

Cherchons donc à multiplier & à renforcer, s'il eſt poſſible, les barrieres capables d'arrêter la fougue des paſſions, & non pas à les ébranler ou à les détruire. Que les motifs temporels viennent au ſecours de la Religion ; que la Religion donne un nouveau poids à l'intérêt temporel : toute morale qui ne porte point ſur ces deux baſes eſt fauſſe ; toute doctrine qui les affoiblit l'une ou l'autre, eſt une peſte dans la ſociété.

Il eſt faux que la vraie cauſe de la corruption générale ſoit dans les notions théologiques, & que les hommes ſoient vicieux, parce qu'ils ſont preſque par-tout mal gouvernés (*a*). S'il y a des vices dans les mœurs & des abus dans le Gouvernement, ils partent de la même ſource, des paſſions humaines, maladie commune à ceux qui commandent & à ceux qui obéiſſent.

Il eſt faux que les peuples ſoient indignement gouvernés, parce que la Religion a diviniſé les Souverains. Elle les diviniſe ſi peu, qu'elle leur montre au-deſſus d'eux un Maître duquel ils dépendent ; un Juge auquel ils doivent rendre compte ; une Loi ſupérieure à leurs propres loix. C'eſt l'Athéiſme qui les diviniſe, en leur perſuadant qu'il n'eſt point d'autorité que la leur ; point de tribunal auquel ils doivent comparoître ; point de châtiment à redouter pour eux.

(*a*) Page 257. Contag. ſac. c. 7. p. 134.

Il eſt faux & abſurde que les tyrans & les Prêtres aient avec ſuccès combiné leurs efforts pour empêcher les Nations de s'éclairer, de rendre leur ſort plus doux & leurs mœurs plus honnêtes (*a*). Des Athées ſeuls pourroient former cet horrible complot : heureuſement les Souverains & les Prêtres croient un Dieu.

Il eſt faux que l'erreur ſoit la ſource des maux de notre eſpece (*b*). Ce ſont les paſſions qui ſont la cauſe de nos erreurs & de nos vices ; l'Auteur en fera l'aveu dans la ſuite (*c*). A meſure que nos connoiſſances augmentent, nos mœurs deviennent plus corrompues. Vainement on ſe flatte de réformer les hommes par des raiſonnemens & par des livres ; il n'en eſt qu'un ſeul qui ait opéré une révolution dans les mœurs ; mais il ne partoit pas de la main des hommes : c'eſt l'Evangile ; & c'eſt-là qu'il faut en revenir, ſi nous voulons nous corriger.

Enfin il eſt faux que les idées de la Divinité rendent les particuliers malheureux, parce que *la ſuperſtition eſt un ennemi domeſtique* (*d*). La ſuperſtition n'eſt point la Religion, c'eſt l'effet d'un tempérament triſte, fâcheux, mélancolique ; l'Auteur en eſt convenu; l'Athéiſme vient auſſi de la même cauſe ; nous en voyons la preuve ſous nos yeux, & nous aurons lieu de la confir-

(*a*) Contagion ſacrée, ch. 6. p. 115. Eſſai, ch. 2. p. 26.
(*b*) Page 258. Eſſai ſur les préjugés, c. 2. p. 24.
(*c*) V. chap. 12. §. 4.
(*d*) Contag. ſacr. §. 14. p. 148. Eſſai, c. 14. p. 360.

mer encore. Des eſprits, troublés par les vapeurs de la bile, ſe forment une idée terrible de la Divinité ; bientôt ils en viennent juſqu'à ſouhaiter qu'il n'y en ait point ; & ce deſir affreux n'eſt pas loin de la perſuaſion. Mécontens de la Nature & d'eux-mêmes, ſemblables à un furieux qui combat dans les ténebres, ils frappent à droite & à gauche, s'en prennent indiſtinctement à Dieu & aux hommes.

CHAPITRE IX.

Les notions théologiques ſont la vraie baſe de la Morale. Parallele de la Morale chrétienne & de la Morale naturelle. La Théologie ne nuit point aux progrès de l'eſprit humain.

§. I.

LORSQUE l'homme réfléchit ſur ſa propre Nature ; il apperçoit en lui-même deux penchans contraires, deux eſpeces de langages qui ſe contrediſent. En qualité d'être doué de ſentiment, il s'aime lui-même, craint la douleur & la mort, deſire ſa conſervation & ſon bien-être, travaille à ſe les procurer ; par cette inclination il eſt excité à rapporter tout à ſoi, à s'approprier tout ce qui peut fournir à ſes beſoins ou à contribuer à ſes plaiſirs. Comme ce deſir eſt éga-

lement vif dans tous les hommes, il tend évidemment à les désunir, à les mettre en guerre les uns contre les autres; & sous ce point de vue, les *droits* de l'homme n'ont d'autres bornes que son pouvoir.

D'un autre côté, s'il nous arrive de faire notre bien aux dépens de nos semblables, une voix intérieure nous dit que nous faisons mal; si, en faisant notre bien, nous procurons aussi le leur, nous sommes doublement satisfaits: le bonheur d'autrui semble ajouter au nôtre, lorsqu'il ne nous coûte rien. Le spectacle d'un homme opprimé ou souffrant nous afflige; sa douleur semble passer dans nous-mêmes; un acte de clémence, de générosité, de justice, qui s'est fait il y a plusieurs siecles, nous inspire encore de l'admiration & de l'amour; un trait de méchanceté, de perfidie, excite en nous un frémissement involontaire. Ce penchant, bien différent du premier, nous rapproche de nos semblables, nous met avec eux en société.

De ces affections sociales il naît un nouvel intérêt, souvent opposé à notre intérêt particulier, & auquel celui-ci est forcé de céder. Malgré ma répugnance pour la douleur, j'aimerois mieux souffrir que de voir souffrir mon pere, je braverois la mort pour lui sauver la vie: malgré les peines & les soins qu'il m'en coûte pour fournir à ses besoins, lorsqu'il est vieux & malade, s'il vient à mourir, je répands des larmes ameres. Quel intérêt peut porter un homme

compatiſſant à cacher l'aumône qu'il dépoſe ſecrétement dans la maiſon d'un malheureux ? Lorſque nous apprenons ce trait d'humanité déſintéreſſée, pourquoi voudrions-nous en avoir fait autant ?

L'intérêt particulier qui nous a fait commettre une injuſtice, pourra peut-être en étouffer le remords pendant quelques momens ; mais que l'on nous prenne pour juges de la même action commiſe par un inconnu, le ſentiment moral reprend ſes droits ; nous n'héſiterons pas de condamner l'homme injuſte, de prononcer contre nous-mêmes en décidant contre lui.

L'injuſtice ne peut donc plaire qu'autant qu'on en profite ; dès que ce motif n'a pas lieu, nous jugeons de nos actions & de celles d'autrui ſur un principe différent. L'amour-propre qui nous excite à tout rapporter à nous-mêmes, ne peut être le même ſentiment que l'amour de l'ordre qui nous parle en faveur des autres ; l'intérêt particulier n'eſt point la même choſe que l'intérêt général, puiſqu'ils ſont ſouvent oppoſés. Quelle eſt la raiſon pour laquelle l'un doit l'emporter ſur l'autre ? Cette raiſon ſera le fondement de l'obligation morale.

Membre d'une ſociété qui, ſelon le cours naturel des choſes, me procure le bien-être, je vois, dans une infinité de cas, mon intérêt confondu avec le ſien ; je n'héſite point alors ſur ce que je dois faire. Mais, dans pluſieurs circonſtances, ſon intérêt & le

mien ſe trouvent en compromis ; je ne puis procurer ſon bien, qu'aux dépens de mon propre bien ; *une conduite honnête devient un obſtacle invincible au bonheur que mon cœur ne ceſſe de chercher* (*a*) : & ce choc des intérêts eſt inévitable dans toute eſpece de ſociété. Y a-t-il une Loi qui m'oblige à ſacrifier pour lors mon bonheur à celui des autres ? Quelle eſt l'origine & le fondement de cette Loi ?

Lorſque j'ai été aſſez généreux pour faire ce ſacrifice, je m'en applaudis & m'en ſçais bon gré, quand même il ſeroit ignoré des autres hommes. Le plaiſir d'avoir bien fait, l'éloge que me donne ma conſcience, peut être pour moi un motif de répéter la même action ; mais ce plaiſir eſt-il raiſonnable ; eſt-il fondé ? Où eſt l'intérêt de réſiſter à mon intérêt ? D'où vient le penchant de réprimer mes penchans ? Eſt-ce un bonheur ou une folie de renoncer au bonheur ?

Voilà les queſtions qu'il s'agit de réſoudre.

L'Auteur y a-t-il ſatisfait, en diſant que l'*obligation morale* eſt fondée ſur *des deſirs toujours renaiſſans, de nous procurer des biens & d'éviter des maux* (*b*) ? Ce ſont juſtement ces deſirs que la morale nous ordonne de réprimer, lorſqu'ils ſont oppoſés au bien-être d'autrui ; & jamais nous ne ſommes plus contens de nous-mêmes, que lorſque

(*a*) Page 270.
(*b*) Page 268. Contag. fac. c. 10. p. 59. Eſſai, ch. 1. §. 13. & 14.

nous nous ſommes fait cette violence. Eſt-il vrai que l'*homme n'a qu'à conſulter les deſirs de ſon cœur, pour ſçavoir ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres* (*a*) ? Ce ſont ces deſirs même qui lui font ſouvent violer ſes devoirs. Le principe du crime peut-il être le même que celui de la vertu ? Les paſſions ſeront-elles la regle & le fondement de nos devoirs ? Le premier devoir du Sage eſt de les combattre, de les modérer, d'en prévenir l'excès & les ravages.

Nous convenons que „ l'homme, pour „ ſe conſerver & ſe procurer à lui-même un „ bien-être durable, eſt obligé de réſiſter „ à l'impulſion ſouvent aveugle de ſes pro- „ pres deſirs; & que pour ſe concilier la „ bienveillance des autres, il doit agir d'u- „ ne façon conforme aux leurs " (*b*). Mais lorſque le bien public exige qu'un particulier ſe dévoue à la mort, que devient le motif de ſe conſerver & de ſe procurer un bien-être durable ? S'il eſt plus affecté du plaiſir de ſatisfaire ſes propres deſirs que de ſe concilier la bienveillance des autres, où eſt la regle qui lui démontre qu'il a tort ? D'ailleurs, de quelle regle, de quelle moralité peut être ſuſceptible un agent auquel on refuſe la liberté ?

Il eſt évident que confondre l'honnête avec l'utile, la vertu avec le bien phyſique, le devoir avec les paſſions, l'obligation mo-

(*a*) Page 288. (*b*) Page 273.

rale avec les desirs toujours renaissans de notre cœur ; c'est détruire la morale au-lieu de l'établir ; c'est former le code des brutes & non celui des hommes. Tel est le plan déja présenté dans le livre *de l'Esprit*, copié par notre Auteur.

§. II.

Pour réconcilier la morale avec la raison, nous sommes donc forcés d'avoir recours aux notions théologiques, à l'existence de Dieu, à la distinction du corps & de l'ame, aux peines & aux récompenses d'une autre vie ; si ces notions ne sont pas vraies, l'homme n'a d'autres loix ni d'autres devoirs que ceux des animaux attroupés dans les forêts.

Dieu nous a faits tels que nous sommes. Avec la sensibilité physique, il nous a donné l'amour de nous-mêmes, le desir de nous conserver le goût du bien-être. Par ce sentiment ou cet instinct il nous défend de nous détruire ; il nous avertit de modérer, par la volonté de nous conserver, la passion du plaisir portée à l'excès ; ainsi il nous intime nos devoirs à l'égard de nous-mêmes.

Par la multitude de nos besoins, qui ne peuvent être satisfaits que dans l'état de société, il nous fait sentir que nous ne sommes pas destinés à vivre seuls : la sensibilité physique, excitée en nous, par la vue d'un homme qui souffre, ou par les cris dont notre oreille est frappée, produit ce que nous nommons *la pitié* ; ce nouveau ressort, joint

à

à nos beſoins, nous rapproche de nos ſemblables, & nous défend de leur faire du mal. Ce ſentiment, ajouté à l'expérience des ſecours que nous en recevons & que nous pouvons en attendre, excite la reconnoiſſance & la bienveillance qui nous portent à leur faire du bien.

L'idée de la juſtice, l'indignation ſubite dont nous ſommes ſaiſis, lorſque nous voyons qu'elle eſt violée, nous apprend à modérer l'amour de nous-mêmes, nous ordonne de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous faſſent; mais au-contraire, de leur faire tout le bien que nous deſirons qu'ils nous procurent. *La pitié, la bienveillance, la juſtice*, fondent ainſi nos devoirs à l'égard des autres.

Nous ſentons que nous ſommes redevables de notre exiſtence à une cauſe puiſſante & bienfaiſante, puiſque la vie eſt un bien: nous dépendons de l'auteur de notre être, & il nous a voulu du bien; de-là s'enſuivent la ſoumiſſion & la reconnoiſſance envers Dieu, les ſentimens de Religion.

Ainſi ſont écrits nos devoirs au fond de notre cœur; ainſi la conſcience nous intime la Loi naturelle.

Mais nous éprouvons en même-temps que nous ſommes libres, que nous ſommes les maîtres de réſiſter aux mouvemens de reconnoiſſance & de ſoumiſſion envers Dieu; de pitié, de juſtice, de bienveillance envers les hommes; d'amour bien réglé de nous-mêmes. Il a donc fallu que Dieu, pour

ne pas laiſſer ſon ouvrage imparfait, aſſurât l'exécution de ſa volonté & de ſes Loix par une ſanction, par des récompenſes & des peines ; ſans cet appui, la Loi naturelle n'impoſeroit point une obligation proprement dite. Un Légiſlateur qui ſe contenteroit de témoigner ſa volonté, ſans y ajouter la ſanction d'aucune peine ni d'aucune récompenſe, ne ſeroit point cenſé faire une loi, ni impoſer une obligation.

Nous ſommes cependant convaincus par une expérience journaliere, qu'ici-bas le vice n'eſt pas toujours puni, ni la vertu récompenſée ; il eſt d'ailleurs évident que cette économie eſt impoſſible en ce monde ; nous ſommes donc forcés de juger qu'elle aura lieu dans une autre vie : l'immortalité dont notre ame ſe répond, nous confirme dans cette croyance.

Dieu nous a fait pour la ſociété, & non la ſociété pour nous ſeuls ; les membres ſont faits pour le corps, & non le corps pour chacun des membres en particulier : la ſomme des avantages qu'un Particulier procure à la ſociété n'égale point ceux qu'il en reçoit. Si donc l'intérêt du corps exige qu'un membre lui ſoit ſacrifié, celui-ci n'a pas droit de réſiſter ; la juſtice exige qu'il ſubiſſe ſon ſort avec courage. C'eſt au chef ſuprême de la ſocieté, au diſtributeur éternel des récompenſes, de payer ſon ſacrifice. Un Chrétien qui refuſeroit de mourir pour ſa Patrie, méconnoîtroit ſa Religion ; mais ſi tout finit à la mort, ce dévouement ſeroit un acte de frénéſie.

Sans vouloir développer exactement l'ordre & la génération de ces idées, nous soutenons que dans la théorie que nous venons de donner, il n'y a rien d'abſtrait ni de forcé; toutes les parties ſe ſoutiennent & ſe prêtent un mutuel appui, on n'y voit ni abſurdité ni contradiction : elle eſt donc préférable à celle des Matérialiſtes qui ſe détruit. La révélation à laquelle elle ſe trouve conforme, lui donne le dernier degré de certitude. Puiſque notre Auteur avoue „ qu'une ſuppoſition qui jetteroit du jour „ ſur tout, ou qui donneroit la ſolution fa„ cile de toutes les queſtions auxquelles on „ l'appliqueroit, quand même on ne pour„ roit en démontrer la certitude, ſeroit „ probablement vraie " (*a*); nous avons lieu de juger qu'il y a ici quelque choſe de plus, que nous avons la raiſon & l'évidence pour nous.

§. III.

Il n'y oppoſe que de vaines allégations dont nous avons déja montré la fauſſeté: que Dieu commet des injuſtices paſſageres; que la volonté de Dieu eſt inconnue & inconcevable comme lui; qu'il eſt changeant & qu'il ſe contredit; que la Religion rend les devoirs de la nature problématiques; que la morale des Prêtres varie ſelon leur intérêt; que la révélation & les miracles ſont impoſ-

(*a*) Page 261.

ſibles, &c. Un ſyſtême eſt bien mal fondé, lorſqu'il ne porte que ſur des plaintes auſſi frivoles.

Mais la bonté de Dieu raſſure les méchans, l'eſpérance du pardon les enhardit au crime ; la Religion, en leur donnant les moyens d'expier tous les forfaits, ſemble les y inviter (*a*).

Y auroit-il un avantage réel pour la ſociété, à perſuader à un criminel que ſa conduite eſt inexpiable ; que, quoi qu'il faſſe, ſon malheur éternel eſt décidé ; que le changement de ſes mœurs ne diminuera rien de la rigueur de ſon ſort ? un méchant réduit au déſeſpoir, convaincu qu'il n'a rien à ménager, ſeroit mille fois plus redoutable. Ne ſçait-on pas que c'eſt ce motif affreux qui endurcit au crime les ſcélérats qui ont une fois bravé la juſtice humaine ? Dès qu'ils ſentent qu'ils ont mérité la roue, ils diſent que vingt aſſaſſinats ne rendront pas leur ſort plus terrible, & qu'on ne meurt qu'une fois.

Quand on réfléchit ſur la fragilité de notre nature, ſur l'empire des paſſions, ſur la fatalité de certaines circonſtances, ſur la facilité avec laquelle l'homme peut paſſer du bien au mal & du mal au bien ; ſur le grand nombre de ceux qui, après s'être rendus coupables, ſe ſont changés de bonne foi & ſans retour, eſt-on tenté de ſouhaiter que

(*a*) Page 264. Contagion ſacrée, ch. 6. p. 115. c. 11. p. 82. c. 13. p. 120.

les crimes ſoient inexpiables ? Mais l'ame atroce des Matérialiſtes ne peut goûter que les excès : d'un autre côté ils accuſent la juſtice humaine d'être trop ſévere dans ſes châtimens (*a*) ; de l'autre, ils oſent ſe plaindre que la Juſtice divine ſe laiſſe fléchir : tantôt ils reprochent à la Religion de peindre Dieu comme un Deſpote impitoyable : tantôt ils lui font un crime de ce qu'elle fournit des moyens pour l'appaiſer. Ils ne ſçavent ce qu'ils veulent ni ce qu'ils prétendent.

La Morale doit être ſtable ſans doute, & la même pour tous les hommes (*b*) ; auſſi ſoutenons-nous qu'elle l'eſt. Si quelques hommes ne l'ont pas connue, ſi quelques Philoſophes l'ont défigurée, ſi les Matérialiſtes en ont une fauſſe idée, ſi certaines Nations l'ont violée publiquement dans quelques-uns de ſes points, qu'eſt-ce que cela prouve ? Les Athées ne contrediſent-ils jamais leur propre morale par leur conduite ?

Elle doit être fondée ſur la nature de l'homme ; auſſi l'établiſſons-nous ſur cette baſe, ſans déroger à la Religion ni aux vérités théologiques. Elle eſt fondée ſur *la néceſſité des choſes*, ſans ceſſer d'être fondée ſur la volonté de Dieu ; puiſque c'eſt par la volonté de Dieu que les choſes ſont telles que nous les voyons. Nos devoirs ſont donc *néceſſaires* & découlent de notre propre na-

(*a*) Tome 1. c. 12. p. 232.
(*b*) Page 265. Contag. ſac. c. 10. p. 64.

ture (*a*): Dieu ne pouvoit nous donner une nature telle que nous l'avons, ſans nous impoſer ces devoirs; autrement il ſe ſeroit contredit lui-même, & c'eſt en cela que conſiſte leur *néceſſité*.

L'obligation morale eſt la néceſſité où l'homme ſe trouve de les obſerver pour ſe procurer le bonheur (*b*), non-ſeulement en cette vie, mais en l'autre. Par une bizarrerie aſſez commune, il peut arriver que l'homme vertueux ne ſoit pas heureux en ce monde; les Matérialiſtes en conviennent (*c*); mais il eſt aſſuré de l'être, dès qu'il y a une autre vie. S'il n'y en avoit point, la vertu, dans le cas dont nous parlons, ſeroit abſolument ſans motif, & la Morale ſans fondement. Ce n'eſt pas aſſez d'établir la Morale ſur les beſoins préſens de l'homme, ſur le deſir du bonheur actuel, ſur l'intérêt temporel des ſociétés & des individus; puiſque dans cette vie ces différens appuis peuvent manquer. Socrate, obſtiné à mourir innocent, ſans eſpérance d'une autre vie, ſeroit un inſenſé. Peut-on ſérieuſement borner les eſpérances de l'homme à une félicité que l'on ſoutient moins parfaite que celle des brutes?

Il faut donc néceſſairement aſſocier à ces motifs, les idées théologiques de l'exiſtence d'un Dieu rémunérateur & d'une vie à venir. Sans ces idées vraies & conſolantes,

(*a*) Page 267.
(*b*) Page 268.
(*c*) Page 269. & tome I. c. 15. p. 325.

la Morale n'eſt bâtie que ſur le ſable ; la vertu malheureuſe ici-bas eſt réduite au déſeſpoir. Ce n'eſt point-là *ſubſtituer des cauſes imaginaires à des cauſes véritables* (*a*) ; c'eſt ſoutenir, par un motif infaillible & par une confiance inébranlable, un intérêt ſouvent trompeur & des eſpérances caduques. Ce n'eſt point ſoumettre la Morale aux paſſions des hommes, c'eſt lui donner pour baſe la juſtice & la fidélité de Dieu même. N'eſt-ce pas l'Auteur lui-même qui ſoumet la Morale aux paſſions des hommes, en la fondant *ſur les deſirs de notre cœur* ? Les paſſions ne ſont-elles pas des deſirs ?

§. IV.

Il retombe dans le même défaut, en diſant que le deſir de ſe conſerver, obligera l'homme de préférer la vertu au vice, par la même néceſſité qui lui fait préférer le plaiſir à la douleur (*b*).

La vertu eſt-elle toujours accompagnée de plaiſir, le vice conduit-il infailliblement à la douleur dans cette vie ? Combien d'actions vertueuſes qui exigent un ſacrifice pénible à la nature ! Combien de crimes heureux & encenſés par des hommes aveugles ou corrompus ! Le deſir de ſe conſerver engagera-t-il le Citoyen à mourir pour ſa patrie ?

(*a*) Page 270.
(*b*) Page 272. Contag. ſac. c. 12. p. 137. Eſſai ſur les préjugés, c. 1. p. 2. c. 13. p. 321, c. 14. p. 384.

Tertullien a eu raiſon de dire que *la Loi de Dieu eſt écrite ſur les tables de la Nature* (*a*), mais pour en lire les caracteres, il faut impoſer ſilence aux paſſions, de peur de confondre leur langage avec celui de la Loi de Dieu & de la raiſon.

C'eſt nous qui ſommes en droit de reprocher à notre Philoſophe que ſa morale varie d'homme à homme (*b*); que la nature dit à l'homme doux, indulgent, équitable, d'être bon, compatiſſant, bienfaiſant; qu'elle dit à l'homme emporté & dépourvu d'entrailles d'être inhumain, intolérant, ſans pitié. Dans ſon ſyſtême, le tempérament ſeul fait toute la différence entre le méchant & l'homme de bien (*c*). Quelle regle a-t-il donnée à l'homme pour diſcerner la voix de la Nature d'avec *les deſirs de ſon cœur*, ou d'avec ſes paſſions ?

D'un côté, l'obligation morale eſt fondée, ſelon lui, ſur les deſirs du bonheur toujours renaiſſans; l'homme n'a qu'à conſulter *les deſirs de ſon cœur* pour connoître ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres (*d*). De l'autre, l'homme pour ſe procurer le bonheur, eſt obligé de réſiſter à l'impulſion ſouvent aveugle de ſes propres deſirs, pour ſe conformer à ceux des autres (*e*). Quel chaos ! ou nos deſirs ſont toujours

(*a*) *Lib. de Coronâ militis.*
(*b*) Page 271.
(*c*) Tome 1. c. 5. p. 64. & 65. &c.
(*d*) Page 288.
(*e*) Page 273. Eſſai ſur les préjugés, c. 13. p. 337. De l'Eſprit, troiſieme Diſcours, c. 16. p. 201.

légitimes, ou ils ne le ſont pas tous. S'ils ſont toujours légitimes, pourquoi leur ferions-nous violence, pourquoi les ferions-nous céder à ceux des autres ? S'ils ne le ſont pas tous, où eſt la regle pour les diſtinguer ?

Soutenir que ſans l'idée de Dieu, l'homme peut juger du bien & du mal moral, du vice & de la vertu, comme il juge ſi un mets nous eſt agréable ou déſagréable, s'il eſt bon ou mauvais (*a*), c'eſt retomber dans le même inconvénient. L'homme vicieux eſt un malade dont le goût eſt dépravé ; s'il eſt juge compétent de ce qui eſt bien ou mal, le vice & la vertu ne ſont plus que des idées arbitraires & relatives, dont chacun eſt en droit de décider ſelon ſon tempérament, ſon goût, ſes inclinations particulieres. Ce qui eſt vice dans un individu, eſt vertu dans un autre. Celui qui commet le crime par goût & par tempérament, n'eſt pas plus repréhenſible que celui qui fait une bonne action par le même principe ; il n'eſt pas plus digne de blâme ou de punition, que celui qui préfere les acides ou les amers, aux alimens doux, en vertu de ſon organiſation. N'eſt-ce pas-là une morale fort reſpectable & fort utile au genre humain ?

Il eſt faux que la Théologie n'ait pas ſçu donner juſqu'ici une définition vraie de la vertu. Soit qu'on l'ait définie, *ce qui eſt con-*

(*a*) Page 273.

forme à la droite raiſon, ou *ce qui eſt conforme à la voix de la conſcience*, ou *ce qui eſt conforme à la Loi de Dieu* ou *à la volonté de Dieu*, toutes ces définitions ſont exactement la même, puiſque la raiſon & la conſcience ſont les interpretes par leſquels Dieu nous intime ſa Loi & ſa volonté. Il eſt abſurde de dire que Dieu ne nous parle pas auſſi clairement que la conſcience (*a*); puiſque la conſcience eſt la voix de Dieu même.

N'eſt-ce pas plutôt notre Auteur qui ſeroit bien embarraſſé de définir la vertu ſelon ſon ſyſtême ? Appellera-t-il *vertu, ce qui eſt conforme à la Nature* ? Si on l'entend de la nature de l'homme en général, cela ne ſignifie rien ; la Nature n'eſt point exactement la même dans les divers individus, la Nature & le tempérament c'eſt la même choſe. Si l'on veut parler de la nature particuliere de chaque homme, la nature ou l'*eſſence du méchant eſt de nuire* (*b*) ; nuire, eſt donc chez lui un acte de vertu. Enſeignera-t-il que la vertu eſt *ce qui eſt conforme à nos deſirs* ? Mais les paſſions ſont des deſirs, & les deſirs du méchant ſont ſouvent autant de crimes. La vertu ſera donc *ce qui nous procure le bonheur* : mais le méchant place ſon bonheur dans le crime, & ſouvent la vertu eſt malheureuſe ici-bas. Il a défini la vertu, *ce qui eſt conſtamment utile à l'hom-*

(*a*) Page 274.
(*b*) Tome 1. ch. 5. p. 65.

me vivant en ſociété (*a*); mais lorſque l'homme de bien eſt malheureux dans la ſociété, ſa vertu ne lui eſt point utile. D'ailleurs l'Auteur eſt convenu que dans une ſociété corrompue, la vertu eſt plutôt un obſtacle qu'un moyen de parvenir au bonheur (*b*).

Après ce tiſſu d'abſurdités, les Matérialiſtes ſont bien fondés ſans doute, à mettre leur morale en parallele avec celle de la Religion. Mais ils ont toujours un ſecret infaillible pour triompher ; c'eſt d'attribuer à la Religion une doctrine & une morale, diamétralement oppoſées à ce qu'elle enſeigne. Pour confondre ces injuſtes Cenſeurs, il n'eſt beſoin que de repréſenter ſes dogmes & ſes préceptes tels qu'ils ſont.

§. V.

„ La Nature, dit notre Philoſophe, in„ vite l'homme à s'aimer, à ſe conſerver, à „ augmenter inceſſamment la ſomme de „ ſon bonheur : la Religion lui ordonne „ d'aimer uniquement un Dieu redoutable „ & digne de haine, & de ſe déteſter lui„ même (*c*).

Nous ne répondrons rien au blaſphême qu'il vomit contre Dieu ; nous nous bornerons à rapporter les paroles de la Loi, répétées dans l'Evangile. *Vous aimerez le*

(*a*) Tome 1. ch. 9. p. 135. Contagion ſac. ch. 10. p. 63.
(*b*) *Ibid.* pag. 152.
(*c*) Tome 2. p. 274. Contag. ſacrée, c. 11. p. 93. ch. 13. p. 129. Eſſai ſur les préjugés, c. 13. p. 118.

Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame & de tout votre eſprit, & vous aimerez votre prochain comme vous-même (*a*). Cela ſignifie ſans doute que nous devons nous déteſter nous-mêmes, & par conſéquent déteſter notre prochain.

„ La Nature dit à l'homme de conſulter „ ſa raiſon, & de la prendre pour guide: „ la Religion lui apprend que ſa raiſon eſt „ corrompue; qu'elle eſt un guide infi- „ dele, donnée par un Dieu trompeur, „ afin d'égarer ſes créatures.

La Religion nous apprend préciſément le contraire. Elle décide que ce qui n'eſt point conforme à la raiſon & à la conſcience, eſt un péché: & c'eſt le ſens de ces paroles de Saint Paul: *omne quod non eſt ex fide, peccatum eſt* (*b*). Le même Apôtre nous ordonne de tout éprouver ou de tout examiner, & de ne nous attacher qu'à ce qui eſt bon (*c*); de nous conduire avec prudence & avec ſageſſe, & non comme des inſenſés, &c. (*d*).

„ La Nature dit à l'homme de s'éclairer, „ de chercher la vérité; la Religion lui en- „ joint de ne rien examiner, de reſter dans „ l'ignorance, de craindre la vérité.

On vient de voir que cela eſt faux. Jeſus-Chriſt ſe plaint de ce que les hommes ont préféré les ténebres à la lumiere, parce que

(*a*) *Matt.* 22. 37. & 39. *Deut.* 6. 5. *Levit.* 19. 18.
(*b*) *Rom.* 14. 23.
(*c*) 1. *Theſſ.* 5. 21.
(*d*) *Epheſ.* 5. 15.

leurs œuvres étoient mauvaises (*a*) ; il promet de leur faire connoître la vérité, & que la vérité leur donnera la liberté (*b*) ; il déclare que quiconque eſt du parti de la vérité, entend ſa voix (*c*).

„ La Nature dit à l'être amoureux de lui-
„ même de modérer ſes paſſions, de leur
„ réſiſter *lorſqu'elles ſont deſtructives pour*
„ *lui-même* : la Religion dit à l'être ſenſible
„ de n'avoir point de paſſions, d'être une
„ maſſe inſenſible.

1°. Il ſeroit bon d'accorder ce précepte de la Nature avec l'innocence du ſuicide. 2°. Il faudroit ſçavoir ſi la Nature dit auſſi à l'homme de réſiſter à ſes paſſions, *lorſqu'elles ſont deſtructives de la ſociété*, & quel motif elle lui fournit pour l'y engager. 3°. La Religion d'accord avec la Nature ordonne à l'homme, non pas de n'avoir point de paſſions, *mais de ne pas ſuivre ſes paſſions* (*d*).

„ La Nature dit à l'homme d'être ſocia-
„ ble, d'aimer ſes ſemblables, d'être juſte,
„ paiſible, indulgent, bienfaiſant ; de faire
„ jouir & de laiſſer jouir ſes aſſociés : la Re-
„ ligion lui conſeille de fuir la ſociété, de
„ ſe détacher des créatures, de les haïr,
„ quand leur imagination ne leur procure
„ point des rêves conformes aux ſiens ; de
„ briſer, en faveur de ſon Dieu, tous les

(*a*) *Joan.* 3. 19.
(*b*) *Joan.* 8. 32.
(*c*) *Joan.* 18. 37.
(*d*) *Eccli.* 18. 30. *Rom.* 6. 12. & c. 13. 14.

„ liens les plus ſacrés ; de tourmenter, d'af-
„ fliger, de perſécuter, de maſſacrer ceux
„ qui ne veulent point délirer à ſa ma-
„ niere (*a*).

On n'a qu'à lire le 5e. le 6e. & le 7e. Chapitre de Saint Matthieu, comparer la morale qui y eſt enſeignée avec celle des Philoſophes ; on verra laquelle des deux eſt la plus douce & la plus ſociable. La Religion nous commande, non point de fuir la ſociété en général, mais la ſociété des méchans, de nous détacher des créatures, lorſqu'elles ſont pour nous une occaſion prochaine de crime ; de haïr & de quitter ceux qui nous ſollicitent au mal. Loin d'ordonner la violence & la perſécution, elle nous exhorte à la ſouffrir : *bienheureux ceux qui ſouffrent perſécution pour la juſtice* (*b*).

La Nature dit ſans doute aux Incrédules d'être ſociables ; mais leurs Ecrits ne ſe ſentent point de cette leçon : ils prêchent la ſociabilité & la douceur dans le ſtyle de Neron & de Caligula. Nous ferons donc très-bien de ne point avoir des rêves conformes aux leurs ; de ne point délivrer à leur maniere, & ſur-tout de ne point copier leurs fureurs.

„ La Nature dit à l'homme en ſociété :
„ chéris la gloire, travaille à te rendre eſti-
„ mable ; ſois actif, courageux, induſtrieux :
„ la Religion lui dit : ſois humble, abject,

(*a*) Cantagion ſacrée, c. 9. p. 6.
(*b*) *Matt.* 5. 10.

„ puſillanime ; vis dans la retraite ; ſois inu-
„ tile à toi-même, & ne fais rien pour les
„ autres.

La Religion fait mieux que la Nature ; elle apprend à l'homme à diſtinguer la vraie gloire d'avec la fauſſe ; elle lui ordonne de ne la chercher que dans la pratique du bien : *gloria & honor & pax omni operanti bonum* (*a*). Dans des ſociétés corrompues, telles que notre Auteur les ſuppoſe toutes, l'eſtime des hommes ſeroit le poiſon de la vertu. La Religion prêche l'humilité, mais non l'abjection ni la puſillanimité : *noli eſſe puſillanimis in animo tuo* (*b*). Elle nous exhorte à ne point nous laſſer de faire le bien (*c*). Un Chrétien qui ſuit ſa Religion fait plus d'actions de charité, d'humanité, de ſociabilité dans une année, qu'un Matérialiſte atrabilaire n'en fera dans toute ſa vie.

„ La Nature propoſe pour modele au Ci-
„ toyen, des hommes doués d'ames hon-
„ nêtes, nobles, énergiques, qui ont utile-
„ ment ſervi leurs Concitoyens : la Religion
„ leur vante des ames abjectes, de pieux
„ enthouſiaſtes, des pénitens frénétiques,
„ des fanatiques qui, pour des opinions
„ ridicules, ont troublé les Empires (*d*).

Nous ne reconnoiſſons point à ces traits les grands hommes que la Religion nous invite à honorer : elle ne propoſe à notre

(*a*) *Rom.* 2. 10.
(*b*) *Eccli.* 7. 9.
(*c*) *Gal.* 6. 9. 2. *Theſſ.* 3. 13.
(*d*) Contag. ſacr. t. 12. p. 95. & 107.

culte que ceux dont la charité a été le principal caractere, & qui ont ſouvent été victimes de cette vertu. Dans le Chapitre 44 de l'Eccléſiaſtique & les ſuivans, l'Ecrivain ſacré a cité avec éloge, les ſervices que les grands hommes de l'ancienne Loi ont rendus à leur Nation, & jamais l'Egliſe chrétienne n'a canoniſé le Fanatiſme.

Que l'on jette un coup-d'œil ſur le portrait de l'homme juſte (*a*), & ſur celui de la femme forte (*b*) dans les Livres ſaints, & que l'on nous diſe ſi des Citoyens, formés ſur ce modele, rendroient la ſociété malheureuſe.

„ La Nature dit à l'époux d'être tendre, „ de s'attacher à la compagne de ſon ſort, „ de la porter dans ſon ſein: la Religion lui „ fait un crime de ſa tendreſſe, & ſouvent „ lui fait regarder le lien conjugal comme „ un état de ſouillure & d'imperfection.

Impoſture & calomnie. La Religion dit aux époux: *aimez vos épouſes comme Jeſus-Chriſt a aimé ſon Egliſe & s'eſt livré pour elle. Les époux doivent aimer leurs épouſes comme leur propre corps: qui aime ſon épouſe, s'aime lui-même. L'homme quittera ſon pere & ſa mere pour s'attacher à ſon épouſe, & ils ſeront deux dans une ſeule chair. Que chacun aime ſon épouſe comme lui-même* (*c*). *Que le mariage ſoit reſpecté de tous, & que le lit nuptial ſoit ſans tache* (*d*).

(*a*) *Pſ.* 14. *Eccli.* 31.
(*b*) *Prov.* 31.
(*c*) *Epheſ.* 5. 25. & ſuiv. *Gen.* 2. 24. *Matt.* 19. 5. &c.
(*d*) *Hebr.* 13. 4.

„ La

„ La Nature dit au pere de chérir ſes en-
„ fans, & d'en faire des membres utiles
„ pour la ſociété ". La Religion leur répete la même leçon dans tous les Livres ſaints, & il n'eſt aucun précepte qui y ſoit plus ſouvent répété : *peres, n'aigriſſez point l'eſprit de vos enfans, de peur de les rendre puſillanimes, &c. &c.* (*a*).

La Nature dit aux enfans d'honorer, d'aimer, d'écouter leurs parens, d'être les ſoutiens de leur vieilleſſe; Dieu en avoit fait une Loi expreſſe à ſon peuple : Jeſus-Chriſt vengeur des droits de la Nature, a condamné les fauſſes interprétations que les Phariſiens y donnoient, a défendu de la violer, même ſous prétexte de Religion (*b*). Si cependant les parens abuſoient de leur autorité, pour commander le crime à leurs enfans, & les porter au mal, Jeſus-Chriſt défend aux enfans d'obéir(*c*); & cette morale eſt encore avouée par la Nature.

„ La Nature dit au Sçavant : occupe-toi
„ d'objets utiles, conſacre tes veilles à ta
„ Patrie, fais pour elle des découvertes
„ avantageuſes & propres à perfectionner
„ ſon ſort ". Mais elle ne lui dira jamais, non plus que la Religion: occupe-toi de ſyſtêmes abſurdes, propres à révolter tous les hommes, ou à les corrompre; capables d'allumer parmi eux la diſcorde & d'y établir l'anarchie, de les rendre rebelles aux Loix, d'anéantir la Morale, de déſeſpérer

(*a*) *Epheſ.* 6. 4. *Coloſſ.* 3. 21. *Tit.* 2. 9. &c.
(*b*) *Marc.* 7. 10.
(*c*) *Matt.* 10. 37.

la vertu, d'endurcir les méchans, tel qu'eſt le Matérialiſme.

„ La Nature dit au pervers de rougir de „ ſes vices, de ſes penchans honteux, de „ ſes forfaits “. La Religion plus ſévere encore, le menace d'un châtiment éternel, s'il ne change de conduite, s'il ne répare les effets de ſes déſordres. La Philoſophie devroit donc reſpecter cette morale, ne point étouffer les remords dans un cœur coupable, en lui apprenant que ſes vices ſont l'effet néceſſaire de ſon organiſation & de ſon tempérament; que ſes penchans ſont invincibles; que ſes forfaits ſont une ſuite de ſon eſſence.

§. VI.

Après avoir défiguré, méconnu, calomnié la morale de la Religion, l'Auteur ne pouvoit manquer de dépraver les principes de la ſociété & de la politique. La Nature ne dit point à l'homme qu'il eſt libre, c'eſt-à-dire, indépendant (*a*); mais qu'il lui eſt abſolument néceſſaire pour ſon bien-être, d'être ſoumis à des Loix, & aux dépoſitaires d'une autorité légitime; que cette dépendance n'eſt point un eſclavage, mais un frein ſalutaire pour réprimer l'abus de la liberté.

La Nature & la Religion preſcrivent à l'homme en ſociété d'aimer ſa patrie, de la ſervir fidelement, de la défendre contre ſes

(*a*) Page 297. Eſſai ſur les préjugés, c. 14. p. 363.

ennemis ; mais elles ne lui apprennent point à enviſager tous les Souverains comme des tyrans, ni toute autorité comme une oppreſſion. Quand même le Souverain ne ſeroit point dévoué aux Prêtres, la Religion ne commande jamais aux Sujets d'être rebelles ni de réſiſter à leur maître : elle les invite à imiter plutôt la patience & la conſtance des Martyrs.

La Nature & la Religion, d'une voix commune, diſent aux Princes qu'ils ſont des hommes ; que vainement ils ſe croiroient *des Dieux & les enfans du Très-Haut* ; qu'ils mourront comme les autres hommes, & tomberont comme eux dans la pouſſiere ; qu'ils ont au-deſſus d'eux un maître pour les juger (*a*). Une Philoſophie téméraire qui veut les affranchir de cette crainte, n'eſt propre qu'à changer les meilleurs Princes en tyrans, & à rendre leur domination odieuſe à leurs Sujets.

C'eſt donc contre la morale inſenſée & meurtriere du Matérialiſme que nous avons droit de nous élever ; c'eſt contr'elle qu'il faut lancer toutes les invectives qu'une aveugle fureur a dictées aux Athées contre la Religion. Mais il vaut mieux laiſſer cette reſſource odieuſe à nos ennemis ; la morale qu'ils outragent & qu'ils méconnoiſſent, nous apprend à les ſupporter & à les plaindre.

L'Auteur prétend que dans l'état préſent

(*a*) *Pſeaume* 81. 6.

de la ſociété, une conduite honnête peut être un obſtacle invincible au bonheur : que dans des ſociétés corrompues il faut ſe corrompre pour devenir heureux (*a*). Maxime abominable, qui nous fait ſentir les conſéquences affreuſes du Matérialiſme ; maxime contradictoire à celle qu'il a poſée ailleurs, que *l'homme ne peut être heureux ſans la vertu* (*b*).

La Religion, ſuivant lui, ne peut être écoutée que quand elle paroît *favorable aux paſſions* (*c*). Mais, ſelon lui-même, la Morale ne peut être ſuivie que quand elle eſt conforme aux deſirs de notre cœur ; & ces deſirs ne ſont ſouvent autre choſe que l'*impulſion aveugle* des paſſions.

„ Les Souverains enorgueillis, dit-il, ne „ craignent plus les Dieux ; devenus eux-mê„ mes des Dieux, ils ſe croient tout per„ mis " (*d*). Seront-ils plus timides, lorſqu'ils ne connoîtront point d'autre Dieu qu'eux-mêmes, & que l'Athéiſme les aura rendus les ſeules Divinités de la terre ? Il n'eſt aucun de ſes traits que l'on ne puiſſe retourner contre lui ; mais c'eſt trop nous arrêter à de vaines déclamations.

§. VII.

Il réuſſira peut-être mieux à prouver que

(*a*) Page 280. Contagion ſacrée, ch. 7. p. 143. De l'Eſprit, premier Diſcours, ch. 5. p. 130.
(*b*) Tome 1. c. 15.
(*c*) Page 280. Contag. ſacr. c. 15. p. 162.
(*d*) Page 281. Contagion ſacrée, ch. 7. p. 137. Eſſai, ch. 2. p. 25.

la Religion a retardé le progrès des Sciences (*a*). Cependant l'Hiſtoire nous apprend que c'eſt la Religion même qui les a conſervées parmi nous ; que ſans elle l'ignorance, répandue dans nos contrées par les eſſains de barbares qui les ont dévaſtées, auroit tout étouffé. Il n'eſt pas moins avéré qu'entre les divers peuples de l'Univers, ceux qui ſont éclairés par le Chriſtianiſme ſont infiniment plus policés, plus inſtruits, plus induſtrieux ; mieux gouvernés & plus heureux que tous les autres. Si les Incrédules étoient capables de reconnoiſſance, ils ne ceſſeroient de bénir une Religion à laquelle ils ſont redevables du bien-être dont ils jouiſſent, & des lumieres dont ils ſont ſi fiers ; ils croiroient commettre un attentat de vouloir les tourner contr'elle.

La Philoſophie guidée par la Religion, n'a été, ſelon leurs idées, qu'une ſcience imaginaire. Mais depuis quelque temps, la Philoſophie a dédaigné de ſe laiſſer guider par la Religion ; à cette époque remarquable, ſes efforts ſoutenus par les découvertes des ſiecles précédens, ont dû enfanter des prodiges, ſurpaſſer tout ce qu'avoient fait les Philoſophes depuis la renaiſſance des Lettres. Deſcartes, Leibnitz, Newton, retenus par les entraves de la Religion, n'ont été que des enfans : ceux d'aujourd'hui vont éclipſer toute leur gloire ; créer

(*a*) Page 285. Contagion ſacrée, c. 4. p. 62. Eſſai, ch. 1. & ch. 10.

des ſyſtêmes plus lumineux ; dévoiler la Nature entiere ; pénétrer dans ſes myſteres les plus cachés. Ils s'en flattent du-moins ; l'orgueil de leur ſtyle ſemble annoncer déja leur triomphe. Les grands Philoſophes, les génies ſupérieurs furent toujours modeſtes ; il eſt à craindre que des diſciples ſi vains ne demeurent fort loin derriere leurs maîtres.

Chez les Anciens, les Epicuriens avoient ſecoué le joug de la Religion ; furent-ils plus habiles dans les différentes parties de la Philoſophie, que Socrate, Ariſtote & Platon, qui reſpectoient la Divinité ? Nous avons vu la morale merveilleuſe que les Matérialiſtes ont voulu créer ; leurs ſuccès ſur les autres objets ſeront à-peu-près égaux. J'oſe ſoutenir même que ſi cette dangereuſe hypotheſe étoit jamais ſuivie, c'en ſeroit fait des ſciences & des arts. Déja l'expérience en atteſte les terribles effets : le regne de l'Epicuréiſme à Rome fut le ſignal de la chûte de la République & de la décadence du bon goût ; les grands hommes, qui avoient ſoutenu l'un & l'autre, croyoient à la Divinité & à l'autre vie. Quelle activité, quelle induſtrie, peut être excitée par l'opinion ridicule que tout eſt matiere, que tout eſt néceſſaire, que tout eſt ſous l'empire d'une aveugle fatalité, que tout meurt avec nous ? De quel uſage peuvent être alors la prévoyance, la prudence, la connoiſſance des merveilles de la Nature ? *Tout eſt ce qu'il peut être* ; rien ne doit plus nous affecter ni nous étonner. Attribuer de l'ac-

tivité à la matiere, c'eſt plonger les eſprits dans l'inertie.

Il eſt faux qu'en perſuadant aux hommes que le monde eſt gouverné par une Providence, que les calamités, ſoit phyſiques, ſoit morales, ſont des effets de la volonté de Dieu, on les empêche d'y chercher des remedes (*a*). La Providence divine n'eſt point, comme le Deſtin, une cauſe aveugle, inſenſible, inexorable: elle n'a point promis de nous ſecourir par des miracles pendant que nous reſtons dans l'inaction: elle veut que nous faſſions uſage des facultés qu'elle nous a données & des reſſources que la prudence nous ſuggere: elle exige que nous comptions ſur elle, comme ſi nous n'avions aucun pouvoir ſur les événemens, & que nous agiſſions comme ſi le ſuccès dépendoit uniquement de nous-mêmes. Au-contraire, ſi les calamités ſont un effet néceſſaire & inévitable des cauſes phyſiques, une influence invincible de la fatalité, de quoi ſerviroient le travail & les précautions pour nous y ſouſtraire? Il eſt abſurde de les exiger de nous, à moins qu'ils ne ſoient déja ordonnés par les arrêts du Deſtin.

C'eſt reculer la difficulté & non la réſoudre, que de repréſenter ſans ceſſe que les maux qui déſolent les peuples, ſont dûs à leurs propres folies ou aux paſſions de ceux qui les gouvernent (*b*). Puiſque ces folies &

(*a*) Page 286. Contagion ſacrée, c. 6. p. 116.
(*b*) Page 287.

ces paſſions ſont néceſſaires, viennent elles-mêmes de cauſes phyſiques irréformables, en ſommes-nous plus avancés? Dans le ſyſtême du Matérialiſme & de la Fatalité, l'influence des cauſes morales eſt nulle & fauſſement alléguée. Qu'eſt-ce que peuvent des cauſes morales ſur la matiere? Tout eſt phyſique, tout eſt méchaniſme pur, tout eſt la ſuite d'un enchaînement éternel & immuable de cauſes & d'effets. Pour réformer les hommes, il faut changer leur tempérament, leur organiſation, leur conſtitution intime & néceſſaire: l'Auteur doit reconnoître ici ſa propre doctrine (*a*). Par une loi irrévocable du Deſtin, il étoit arrêté que ce Philoſophe feroit un mauvais livre, plein de paralogiſmes, d'abſurdités, de contradictions; il étoit décidé que ſon ſyſtême nous paroîtroit faux, inſenſé, pernicieux, capable de bouleverſer la ſociété & d'abrutir les hommes; & il eſt déterminé que tout Lecteur intelligent & ſenſé en jugera de même.

(*a*) Tome 1. chap. 9. p. 124.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les hommes ne peuvent-ils rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité ? L'inconſéquence de leur conduite prouve-t-elle quelque choſe ?

§. I.

ON ne doit pas s'attendre à trouver de nouvelles réflexions & de nouveaux raiſonnemens dans le Chapitre que nous allons examiner ; l'Auteur ſe propoſe de montrer que les notions que nous avons de la Divinité ne peuvent ſervir à fonder le culte ni la morale, parce qu'elles ſont obſcures & contradictoires. C'eſt pour la dixieme fois au moins qu'il renouvelle la même prétention, & le Lecteur doit en être fatigué (*a*). Mais avec tout l'eſprit imaginable, que pouvoit faire l'Auteur d'un ſyſtême impoſſible à prouver ? Comment le perſuader à tout homme capable de réflexion ? Il n'y avoit d'autre reſſource que de l'étourdir à force de lui répéter les mêmes objections ſur la nature de Dieu, & ſur les idées que nous pouvons en avoir ; parce que c'eſt la partie du ſyſtême religieux qui ſatisfait le moins notre eſprit curieux & borné. Il falloit ſup-

(*a*) C'eſt auſſi le ſujet du dixieme chap. de la Contagion ſacrée.

pléer à la foibleſſe des raiſonnemens par l'énergie du ſtyle, par la vivacité des invectives, par la variété des tours & des expreſſions : c'eſt ce que l'Auteur a exécuté ſupérieurement.

Mais les preuves directes de l'exiſtence de Dieu ſubſiſtent dans toute leur force ; les Athées ne parviendront jamais à les détruire ; le ſentiment de la Divinité eſt ineffaçable dans l'homme, aucune objection ne peut l'étouffer ; les contradictions & les conſéquences pernicieuſes du Matérialiſme ſont évidentes & palpables ; toute l'adreſſe de ſes partiſans ne réuſſit point à les ſauver. Les doutes que l'on cherche à nous inſpirer, les ténebres dans leſquelles on nous plonge, les difficultés que l'on accumule, peuvent nous cauſer de l'embarras, & n'operent point la conviction. La Nature ſe révolte, la conſcience réclame, la raiſon proteſte contre le Matérialiſme ; à moins que les paſſions, d'accord avec lui, n'achevent d'entraîner le cœur & de ſéduire l'eſprit, la Divinité ſe montre toujours à nos yeux & demeure en poſſeſſion de nos hommages.

Ceux qui croient être parvenus à en bannir abſolument l'idée, conviennent qu'ils ont eu de rudes aſſauts à ſoutenir ; qu'il a fallu des efforts redoublés pour impoſer à la raiſon le ſilence ſombre & farouche dont ils s'applaudiſſent ; on voit qu'ils cherchent à ſe dédommager des fatigues qu'ils ont eſſuyées dans cet affreux combat ; qu'ils ſe vengent contre la Divinité même de la vio-

lence qu'elle leur a faite pendant long-temps, pour les retenir dans la ſoumiſſion qu'ils appellent un eſclavage (*a*) : ils oſent inſulter à ſa puiſſance ſur l'eſpece de victoire qu'ils ont remportée ſur elle. Semblables à un fils rebelle qui ſe félicite d'avoir bravé la tendreſſe, les bienfaits, les menaces & la colere de ſon pere ; ils vantent leur courage ; accuſent de lâcheté & d'aveuglement le reſte des hommes ; travaillent à débaucher leurs freres, pour couvrir la honte de leurs excès par la multitude des coupables.

La haine qu'ils ont jurée à la Religion, & qui éclate dans tous leurs reproches, prouve démonſtrativement qu'ils ne ſont pas perſuadés. Les effets naturels de la conviction ſont le calme de l'ame & le flegme de la raiſon : dès que la paſſion ſe montre, c'eſt le cœur qui parle, & ſon langage eſt toujours ſuſpect. Le ſimple amour de la vérité ne fait point fermenter la bile ſi violemment ; ſi l'Auteur avoit raiſonné avec plus de ſang-froid, ſon livre ſeroit infiniment plus dangereux.

Comment des hommes qui ſe donnent pour Philoſophes peuvent-ils ſe diſſimuler à eux-mêmes l'injuſtice & le ridicule de leur procédé ? Ont-ils raiſon de s'emporter contre l'humanité, parce qu'elle a conçu une opinion dans laquelle la Nature l'entraînoit par un penchant invincible, ſur-tout

(*a*) Lucrece, liv. 1. v. 80.

ſelon le ſyſtême de la fatalité ? Y a-t-il du bon ſens à déclamer contre les Légiſlateurs & contre les Souverains, parce qu'ils ont établi les fondemens de la ſociété & de la politique, ſur un principe avoué par la Nature, & adopté par tous les hommes ? Pour gouverner le genre humain, falloit-il choquer de front une croyance univerſellement répandue, un penchant irréſiſtible dont ils éprouvoient eux-mêmes l'impulſion ? Eſt-ce le cas d'invectiver contre les Prêtres, parce que convaincus de la vérité, de l'utilité, de la néceſſité d'une Religion, ils travaillent à opérer la même conviction dans tous les hommes ? Un Philoſophe peut-il les blâmer, ſans prononcer ſa propre condamnation ? Il ſera permis à un Athée de prêcher l'Athéiſme, & il ne le ſera pas à un homme religieux d'enſeigner la Religion ? Mais il eſt décidé que les Matérialiſtes ne ſeront jamais raiſonnables.

§. II.

L'Auteur prétend que le fruit de toutes les recherches, de toutes les méditations ſur la Divinité a été d'en rendre l'idée plus obſcure ; que ſa nature ne ſera pas mieux connue par nos deſcendans, qu'elle ne l'a été par nos ancêtres ; qu'il eût mieux valu demeurer tranquillement dans notre ignorance (*a*).

(*a*) Page 239. Eſſai ſur les préjugés, ch. 11. p. 255.

Il oublie ce qu'il a enſeigné lui-même, & qu'il répétera bientôt (*a*), que la croyance d'un Dieu a été l'effet néceſſaire & inévitable de l'impreſſion que les phénomenes de la Nature ont faite ſur les hommes ; que *des êtres ignorans, malheureux & tremblans ſe feront toujours des Dieux* : il n'a donc pas été au pouvoir de nos ancêtres de demeurer dans une ignorance abſolue de la Divinité ; nous ne le pouvons pas nous-mêmes, & nos deſcendans ſeront dans la même impuiſſance. Pour nous épargner la peine de créer de nouveaux Dieux, il eſt beaucoup plus ſimple de retenir le culte d'un Dieu ſeul & unique que nous connoiſſons.

Malgré les recherches & les méditations des Philoſophes ſur l'eſſence de la matiere, elle nous eſt encore inconnue ; l'Auteur en a fait l'aveu plus d'une fois : il faudroit donc ignorer l'exiſtence de la matiere auſſi-bien que l'exiſtence de Dieu ; adopter, non pas le Matérialiſme, mais un pyrrhoniſme abſolu & univerſel.

Si une Intelligence ſouveraine gouverne le monde & veut être connue, elle devroit donc ſe faire mieux connoître, & donner aux hommes une idée plus claire & plus diſtincte de ſa nature : peu de perſonnes ſont en état de méditer ſur ce ſujet. „ Entre cent „ mille hommes, il n'en eſt peut-être pas „ deux qui aient la même idée de *Dieu*, „ tandis qu'il eſt très-rare de trouver des

(*a*) Page 317.

„ perſonnes pour qui ſon exiſtence ſoit un „ problême: cependant la conviction ſup- „ poſe l'évidence, qui ſeule peut procurer „ la certitude à l'eſprit (*a*) ". C'eſt la réflexion de l'Auteur.

On appercevra fort aiſément qu'il confond deux choſes très-différentes; l'évidence des preuves de l'exiſtence de Dieu, & l'évidence de ſon eſſence: il faut que les preuves de l'exiſtence de Dieu ſoient d'une évidence palpable, puiſque de ſon aveu il eſt rare de trouver des perſonnes pour qui cette exiſtence ſoit un problême; les hommes n'ont pas coutume de ſe réunir par acclamation dans la croyance d'un fait ou d'une opinion, ſans y être forcés par des preuves évidentes. Quant à la nature ou à l'eſſence de Dieu, il eſt clair qu'une connoiſſance parfaite & intuitive de ce qu'elle eſt, ne nous eſt point néceſſaire, qu'elle eſt même impoſſible. Avons-nous beſoin de connoître l'eſſence de la matiere, pour être évidemment convaincus de ſon exiſtence. Quand nous ne connoîtrions Dieu que comme l'*Auteur de notre être*, c'en ſeroit aſſez pour que nous fuſſions obligés à l'adorer & à l'aimer.

„ Ce n'eſt jamais que ſur parole, continue „ le Philoſophe, que des peuples entiers „ adorent le Dieu de leurs peres & de leurs „ Prêtres (*b*) ". Ce reproche eſt-il fondé?

(*a*) Pages 291. & 292.
(*b*) Page 293. Eſſai ſur les préjugés, c. 3. p. 68.

1°. Il exige que la Morale ſoit un fruit de l'Education, & cela eſt très-ſenſé ; s'enſuivra-t-il que l'homme n'obſerve la Morale que *ſur parole* ; que les idées morales ſont vaines & ne portent ſur rien ? L'homme eſt né pour la ſociété ; il eſt naturel qu'il reçoive d'elle non-ſeulement ſon éducation phyſique, mais encore ſon éducation morale ; & la notion de Dieu en eſt une partie eſſentielle. Nous apprenons de nos peres & de nos maîtres tout ce que nous ſçavons, même les Mathématiques : on n'en conclura pas que nous croyons ſur parole aux démonſtrations de Géométrie. 2°. Les premiers qui ont adoré un Dieu, n'y ont pas cru ſur parole ; quand nous pourrions oublier celui qu'on nous a fait connoître, l'Auteur convient que nous nous en ferions bientôt un autre, & cela eſt certain. C'eſt donc ſur la parole de la Nature entiere, & de notre propre conſcience, que nous croyons un Dieu.

„ Toutes les Religions du monde, dit-il, „ ſont fondées ſur l'autorité (*a*), & défen- „ dent l'examen ". Nouveau grief à éclaircir. Une Religion révélée eſt néceſſairement fondée ſur l'autorité, parce que la révélation eſt un fait : or un fait paſſé ne peut ſe prouver que par autorité ou par des témoignages. Ce n'eſt point la révélation qui nous a convaincus qu'il y a un Dieu, & qui nous a fait connoître ſes principaux attributs ;

(*a*) Page 291. Eſſai ſur les préjugés, c. 1. note, p. 7.

c'eſt la raiſon, & nous les avons démontrés. La révélation a répandu une nouvelle lumiere ſur ces objets; elle les a mis à portée des plus ſimples & de ceux qui n'étoient pas en état d'en ſaiſir les preuves raiſonnées : mais en vain on auroit annoncé une révélation à des hommes qui n'auroient eu aucune notion même imparfaite de la Divinité. La révélation a donc perfectionné la raiſon, & elle ne nous en a point interdit l'uſage ſur les matieres qui ſont de ſon reſſort : jamais on n'a fait un crime aux Philoſophes d'examiner & de prouver par des raiſonnemens l'exiſtence de Dieu & ſes principaux attributs.

Outre ces vérités déja connues par la lumiere naturelle, ſur leſquelles la révélation a répandu un nouveau jour, auxquelles elle a ajouté un nouveau degré de certitude & d'évidence, elle nous a enſeigné d'autres vérités que la raiſon n'auroit jamais pu découvrir, qui paſſent notre intelligence, qu'il ſeroit par conſéquent ridicule de ſoumettre à notre examen; c'eſt ce que nous appellons des myſteres. Mais jamais la Religion ne nous a défendu l'examen des preuves, des témoignages, des monumens, des faits qui démontrent la réalité de la révélation; ou plutôt ces preuves & ces faits ſont portés à un degré d'évidence morale qui nous diſpenſe de tout examen accompagné de doute, & qui ne demande pour être ſentie, que le moindre degré d'attention. Nous l'avons fait voir dans d'autres ouvrages (a).

(a) Déiſme réfuté, lettre 3. & 4. Apol. de la Relig. Chrétienne, ch. 6.

§. III.

L'Auteur prétend que l'enſeignement des Prêtres eſt ſuſpect, ſoit parce qu'ils ſont trompés eux-mêmes, ſoit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de nous tromper (*a*).

Les peuples ont tort certainement de ne pas préférer aux leçons des Prêtres l'enſeignement des Incrédules; ces Meſſieurs l'emportent ſur les Prêtres à tous égards. 1°. Ils ne ſont jamais trompés; doués d'une infaillibilité ſouveraine, ils ſont inacceſſibles à l'erreur; ils ont raiſon lors même qu'ils ſe contrediſent; leur doctrine eſt l'évidence même, beaucoup plus à portée du peuple que la Doctrine chrétienne. *Tout eſt matiere*, voilà tout le ſymbole; *ſuivez les deſirs de votre cœur*, voilà toute la morale. 2°. Ils ſont incapables de tromper; quel intérêt peuvent-ils avoir de nous ſéduire? Ce n'eſt ni la vanité, ni la jalouſie, ni l'entêtement, ni l'eſprit d'indépendance qui les fait agir, c'eſt un tendre amour pour l'humanité: voilà pourquoi ils ſont ſi doux, ſi charitables, ſi indulgens pour les erreurs des autres: ſi modérés dans leurs écrits, ſi ſinceres dans l'examen des opinons, ſi patiens lorſqu'on les attaque & qu'on les contredit.

Pour les Prêtres, ils n'ont pas le ſens commun; il n'y en a pas un ſeul qui ait eu

(*a*) Note, p. 293. Contag. ſac. c. 4. p. 64. & 71. ch. 10. p. 76. Eſſai, c. 1. p. 11.

aſſez d'intelligence pour comprendre que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere; pas un ſeul qui ait pu ſe mettre dans l'eſprit qu'il n'y a point de Dieu. Ce ſont des forcenés qui commencent par ſe garroter des chaînes de la Religion, pour avoir le plaiſir d'en embarraſſer les autres; des fourbes & des inſenſés qui ſe conſument de veilles, de fatigues, de ſoins ennuyeux, qui s'expoſent au mépris, aux inſultes, aux calomnies des Incrédules, uniquement pour faire juger qu'ils reconnoiſſent un Dieu: ce ſont des hommes inutiles, qui ne croient exiſter que pour enſeigner les ignorans, ſoulager les pauvres, conſoler les affligés, redreſſer ceux qui s'égarent; de toutes les vertus que l'on s'eſt aviſé d'introduire parmi les hommes, la moins néceſſaire eſt ſûrement la charité.

Mais ils ne s'accordent point ſur les idées qu'ils nous donnent de la Divinité; ils ſont en conteſtation ſur les preuves mêmes de l'exiſtence de Dieu: il eſt impoſſible de rien comprendre à leurs diſputes, & tout le monde veut y prendre part par vanité (*a*).

Il eſt vrai que juſqu'à préſent les Philoſophes ſe ſont beaucoup mieux accordés que les Théologiens, & que l'objet de leurs diſputes a été beaucoup plus clair. Les Epicuriens, les Stoïciens, les Cyniques, les Académiciens, les Péripathéticiens, les Platoniciens, les Eclectiques, &c. n'ont jamais diſputé entr'eux: il régnoit entre ces diffé-

(*a*) Pages 294. & 295.

rentes Ecoles un concert & une paix admirables, & les peuples profiterent infiniment des lumieres qui partoient de ces divers flambeaux. Aujourd'hui cette unanimité eſt encore plus parfaite, ſur-tout depuis que les Athées ſont aux priſes avec les Déiſtes ; nous avons vu dans le Chapitre VIIe. comme ces Meſſieurs ſont diſpoſés à ſe ménager ; combien le public doit être déifié des coups qu'ils ſe portent, & de la vénération qu'ils ont les uns pour les autres (*a*). Il eſt vrai encore qu'ils ſont tous réunis dans le deſſein de détruire la Religion ; mais les routes qu'ils ſuivent, ſont un peu différentes ; il n'eſt pas aiſé de comprendre qu'elles puiſſent les conduire au même terme : c'eſt le projet des ouvriers de Babel.

Non ; convenons enfin que c'eſt la vanité qui excite aujourd'hui l'attention, & qui nourrit le goût pour les écrits des Philoſophes ; il n'eſt perſonne, même parmi les femmes, qui ne ſe pique de les lire & de les entendre ; mais dès que les connoiſſances philoſophiques ſeront une contagion populaire, le beau monde n'en voudra plus ; on reviendra peut-être à la ſimplicité religieuſe, par vanité & pour ſe diſtinguer ; & le mal ſera réparé.

§. IV.

Si Dieu eſt bon, comme tous les hommes s'obſtinent à le penſer ; s'il veut être connu

(*a*) Voyez les différens portraits que J. J. Rouſſeau a tracés des Philoſophes, & la maniere dont ceux-ci lui ont répondu.

& adoré, pourquoi ne point ſe manifeſter à toute la terre d'une façon non équivoque ? Au-lieu de ces révélations différentes qui ſe contrediſent, & qui ſemblent accuſer la Divinité d'une partialité fâcheuſe pour quelques-unes de ſes créatures. „ Au-lieu de ſuſ-
„ pendre un ſoleil dans la voûte du firma-
„ ment, & de répandre ſans ordre les étoi-
„ les & les conſtellations qui rempliſſent l'eſ-
„ pace, n'eût-il pas été plus conforme aux
„ vues d'un Dieu jaloux de ſa gloire d'écri-
„ re, d'une façon non ſujette à diſpute,
„ ſon nom, ſes attributs, ſes volontés per-
„ manentes, en caracteres ineffaçables & li-
„ ſibles également pour tous les habitans
„ de la terre (*a*) ?

Il faut avouer que ſi Dieu eût conſulté les Philoſophes en créant l'Univers, ils lui auroient donnés de bons avis; ils lui auroient appris à mettre plus d'ordre dans l'arrangement des Etoiles & dans la marche des Cieux, & tout iroit beaucoup mieux.

On doit cependant préſumer que Dieu a écrit ſon exiſtence, ſes principaux attributs & ſes volontés en caracteres très-lumineux ; puiſque juſqu'à préſent tous les hommes les ont lus, & ſe ſont réunis à dire, *que les Cieux nous annoncent la gloire de Dieu* : Il a mieux fait encore, il les a gravés dans le cœur & dans la conſcience de tous les hommes ; de maniere que les aveugles mêmes ont pu les lire, ſe convaincre de l'exiſtence

(*a*) Pages 296. & 297.

& des volontés de la Divinité, comme ceux qui ont des yeux.

A la vérité, un petit nombre de Philoſophes ſe ſont crus trop habiles pour s'inſtruire dans le même livre que les ignorans; ils ſe ſont piqués, non pas d'écouter les leçons de la Divinité, mais de lui faire la loi & de lui preſcrire un plan de conduite; &, parce qu'elle n'a pas jugé à propos de le ſuivre, ils ont conclu qu'elle n'exiſtoit pas. Mais pour vaincre leur opiniâtreté & leur folie, la bonté de Dieu n'exige point qu'il refaſſe l'Univers; s'il falloit le changer toutes les fois qu'il y aura des inſenſés, ce ſeroit tous les jours à recommencer.

Ce n'eſt point dans les Cieux qu'eſt la ſource du mal, c'eſt dans le cerveau & dans le cœur des Athées: *Toutes les erreurs viennent de l'organiſation*; telle eſt leur maxime (*a*). Dieu ſans doute auroit pu les organiſer différemment; mais, malgré toute l'organiſation poſſible, l'homme eſt toujours libre de déraiſonner & d'être fou quand il lui plaît.

N'eſt-ce pas un principe & une morale admirables, de ſuppoſer que plus un homme abuſe des bienfaits & des lumieres que Dieu lui a données, plus il eſt en droit de ſe plaindre & d'en exiger de nouvelles; que, plus il eſt ingrat, plus Dieu eſt obligé de lui faire du bien?

La révélation accordée à un peuple plu-

(*a*) Pages 301. 303. 305. Contagion ſacrée, ch. 10. p. 64.

tôt qu'à un autre, ne montre en Dieu aucune partialité ; la diſtribution inégale des bienfaits ſurnaturels ne déroge pas plus à ſa bonté, que l'inégalité des dons naturels : Les Matérialiſtes prétendent que deux particules de matiere ne peuvent pas être exactement ſemblables, & ils voudroient que tous les hommes fuſſent parfaitement égaux pour l'organiſation, pour les talens naturels, pour le degré de lumiere, pour la conformation du cœur & du caractere : ce n'eſt point-là le plan de la Providence ; & ſi on veut l'examiner de près, c'eſt une abſurdité. Dieu, en favoriſant particuliérement certains hommes ou un peuple particulier, n'a point abandonné entiérement les autres ; ſa Providence n'a point ceſſé de veiller ſur eux & de leur faire du bien ; il a continué de parler à leurs yeux & à leur cœur : *Jamais il n'a ceſſé de ſe rendre témoignage à lui-même* (a).

§. VI.

L'Auteur fécond en queſtions ſe propoſe de nous accabler, & de prouver que les attributs divins ne peuvent fonder un culte ; il faut tâcher de lui répondre briévement : „ Si Dieu eſt infiniment bon, quelle raiſon „ aurions-nous de le craindre " ? La bonté de Dieu n'exclut point ſa juſtice, elle la ſuppoſe : Si Dieu n'étoit pas juſte, s'il ne mettoit pas une différence entre la vertu &

(a) *Act.* 14. 16.

le crime, il ne ſeroit pas bon. Plus ſa bonté eſt grande, plus nous devons craindre d'en abuſer : nous ne craignons point Dieu comme on craint un tyran ou un être malfaiſant, mais comme un enfant bien né craint de déplaire à ſon pere ; un Apôtre nous enſeigne qu'une charité parfaite ne laiſſe plus aucun lieu à la crainte : *Perfecta charitas foràs mittit timorem* (*a*).

„ S'il eſt infiniment ſage, pourquoi nous „ inquiéter ſur notre ſort " ? Auſſi Jeſus-Chriſt nous avertit de ne nous pas inquiéter, mais de nous repoſer ſur la Providence (*b*). „ S'il ſçait tout, pourquoi l'avertir de „ nos beſoins & le fatiguer par nos prieres ? Parce qu'il veut que nous méritions ſes faveurs par notre ſoumiſſion & notre confiance ; les prieres ne peuvent fatiguer qu'un être dur & impuiſſant.

„ S'il eſt par-tout, pourquoi lui élever „ des Temples " (*c*) ? Afin de contenir notre imagination vagabonde en multipliant autour de nous les ſignes de la préſence divine. „ S'il eſt le maître de tout, pourquoi „ lui faire des ſacrifices & des offrandes ? Afin de nous répéter continuellement à nous-mêmes cette vérité, que Dieu eſt le maître de tout, que nos biens ſont un don de ſa libéralité, qu'il peut nous les ôter quand il lui plaira. Le culte extérieur, les Temples, les ſacrifices, les prieres, ne ſont pas

(*a*) 1. *Joan.* 4. 18.
(*b*) *Matt.* 6. 25. &c. Contagion ſacr. c. 18. p. 152.
(*c*) Contagion ſacrée, c. 1. p. 55.

néceſſaires à Dieu, mais ils ſont néceſſaires pour nous.

„ S'il eſt juſte, comment croire qu'il puniſſe des créatures qu'il a remplies de foibleſſes " (a)? Nos foibleſſes ne nous ôtent point la liberté; Dieu remédie à ces foibleſſes par des ſecours continuels, quand nous ſommes fideles à les lui demander. Si Dieu ne puniſſoit pas le crime, la ſociété ne pourroit ſubſiſter. „ Si la grace fait tout en „ nous, quelle raiſon auroit-il de nous ré„ compenſer " ? Sa grace fait tout en nous, mais non pas ſans nous; & il nous eſt libre d'y conſentir ou d'y réſiſter.

„ S'il eſt tout-puiſſant, comment l'of„ fenſer, comment lui réſiſter " ? Dieu ne fait point uſage de ſa puiſſance pour gêner notre liberté, autrement il n'y auroit plus de lieu d'exercer ſa juſtice. „ S'il eſt rai„ ſonnable, comment ſe mettroit-il en co„ lere contre des aveugles, à qui il a laiſſé „ la liberté de déraiſonner " ? La liberté phyſique n'emporte point l'indépendance morale ou l'affranchiſſement de toute loi: il eſt un aveuglement volontaire, & qui mérite punition, tel que celui des Matérialiſtes.

„ S'il eſt immuable, de quel droit préten„ drions-nous faire changer ſes décrets? Les décrets de Dieu, par rapport à nos actions, ne ſont point abſolus; ils ſuppoſent la prévoyance, par conſéquent l'uſage de

(a) Contagion ſacrée, c. 2. p. 36.

notre

notre liberté. „ S'il eſt inconcevable, pour-
„ quoi nous en occuper " ? Parce que cela eſt néceſſaire pour nous retenir dans l'ordre ; nous le concevons aſſez pour ſentir ce qu'il exige de nous. „ S'il a parlé, pourquoi l'U-
„ nivers n'eſt-il pas convaincu " ? Parce que l'Univers libre n'a pas voulu écouter, non plus que les Athées d'aujourd'hui. „ Si la
„ connoiſſance d'un Dieu eſt la plus néceſ-
„ ſaire, pourquoi n'eſt-elle pas la plus évi-
„ dente & la plus claire " ? Elle eſt très-évidente & très-claire pour tous ceux qui ont le cœur bon & l'eſprit droit ; auſſi tous les hommes l'acquierent ſans difficulté, à la réſerve d'un très-petit nombre aveuglés par la folie des ſyſtêmes.

„ Si Dieu eſt méchant, colere, vindica-
„ tif, comment l'aimer " ? Dieu n'eſt pas méchant ; ce blaſphême révolte tous les hommes ; il eſt faux qu'ils le penſent ſans oſer l'avouer (*a*). Par un inſtinct uniforme & univerſel, tous le nomment le *Dieu bon*, le pere & le bienfaiteur des créatures.

§. VI.

En vain les Athées ſe vantent d'être plus tranquilles, & plus heureux, que ceux qui croient en Dieu (*b*) ; la fureur avec laquelle ils ſe déchaînent contre lui, dément cette oſtentation de ſécurité : toute paſſion ſuppoſe le trouble de l'ame, & la paſſion perce

(*a*) Page 209.
(*b*) Page 300.

de toute part dans leurs écrits. L'Auteur poſe pour principe inconteſtable, qu'une erreur invincible, un crime involontaire ne peuvent être punis que par *le plus cruel & le plus injuſte des tyrans*; ce ſont ſes termes (*a*) : principe vrai, dicté par le ſens commun; mais principe que l'Auteur s'eſt obſtiné à contredire dans tout ce qu'il a écrit contre la liberté (*b*). C'eſt ainſi qu'il travaille conſtamment à ſe réfuter lui-même. L'ignorance de Dieu ne peut être invincible, puiſque tous les hommes le connoiſſent; quand elle ſeroit excuſable juſqu'à un certain point dans un homme ſtupide & ſauvage, elle ne peut pas l'être dans un Philoſophe : s'il eſt puniſſable pour ſon ignorance affectée, il l'eſt encore davantage pour ſes contradictions.

Si la différence ſeule de la diſpoſition machinale eſt cauſe que nous voyons les hommes *tantôt raiſonner juſte & tantôt déraiſonner*, il faut convenir que l'organiſation des Matérialiſtes n'eſt pas heureuſe, puiſqu'ils déraiſonnent conſtamment.

Une autre queſtion eſt de ſçavoir ſi c'eſt par le dérangement de leur machine, ou par l'affoibliſſement de leurs organes qu'ils ſe convertiſſent quelquefois à la mort (*c*). Nous ſoutenons au-contraire que c'eſt par une heureuſe révolution dans leur tempérament

(*a*) Page 304.
(*b*) Voyez premiere Partie, c. 11. §. 5. & ch. 12. §. 2. & ſuiv.
(*c*) Contag. ſac. ch. 14. p. 160.

& dans leur cerveau, que jamais leur esprit n'est plus malade, que lorsqu'ils sont en bonne santé. Le sang toujours agité, la bile en fermentation, l'humeur noire, excitée par des rêveries creuses, les mettent presqu'hors d'état de raisonner sensément : lorsque ces mouvemens sont calmés par une maladie de langueur, la raison leur revient, ils envisagent les choses avec le même sangfroid que les autres hommes, & finissent par déplorer leurs égaremens. Nous ne prétendons cependant point que dans les accès de leur mélancolie, ils soient absolument incapables de réflexion & de liberté : Dieu seul peut juger jusqu'à quel point la mauvaise humeur peut rendre l'homme excusable.

§. VII.

En suivant toujours le même principe, l'Auteur pense que deux hommes, dont le tempérament & l'organisation sont nécessairement différens, ne peuvent avoir la même opinion sur la Divinité ; que ce seroit une entreprise insensée de vouloir prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser sur Dieu & sur la Religion ; qu'une ame tendre a besoin d'un Dieu qu'elle aime ; que l'enthousiaste heureux veut un Dieu qu'il remercie ; l'enthousiaste infortuné, un Dieu qui prenne part à ses peines : au dévot mélancolique, il faut un Dieu qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade ; au pénitent frénétique,

un Dieu cruel ; au fanatique emporté, un Dieu auſſi fougueux que lui-même (*a*). Pour achever l'énumération, il falloit ajouter que l'Athée hypocondre a beſoin d'un Dieu contre lequel il puiſſe blaſphémer pour évaporer ſa bile.

1°. Selon ce principe merveilleux, eſt-ce une entrepriſe beaucoup plus ſenſée de propoſer le Matérialiſme à tous les hommes, comme une hypotheſe propre à les réunir tous, capable de ſe prêter à tous les tempéramens & à tous les caracteres poſſibles ? Les hommes qui ne peuvent s'accorder ſur l'idée de Dieu, s'accorderont-ils mieux ſur l'idée de la matiere & ſur ſon *eſſence inconnue* ? L'Auteur devroit ſe contenter d'enſeigner ſa doctrine à ceux qui ſont organiſés comme lui. 2°. Malgré toutes les variétés imaginables dans l'organiſation, tous les hommes ſe ſont réunis à croire l'exiſtence d'un Dieu, à le regarder comme le pere de la Nature & le bienfaiteur du genre humain, qui exige un culte & qui impoſe des loix, qui punit le crime & qui récompenſe la vertu : il n'en faut pas davantage pour fonder la Religion. Tous ſe ſont encore accordés à regarder la matiere comme une ſubſtance inerte & paſſive, qui ne peut ſe donner le mouvement. Tous ont conſpiré à juger que l'ordre de l'Univers eſt l'effet d'une cauſe intelligente. Il faut donc que ces vérités ſoient d'une évidence invincible, puiſ-

(*a*) Page 310. Contag. ſacr. ch. 14. p. 156.

que la différence des tempéramens, de l'éducation, des préjugés, l'influence du climat, la révolution des ſiecles, le changement des mœurs & des habitudes, n'ont pu empêcher ſur ce point l'uniformité des opinions ni l'unanimité des ſuffrages. L'obſervation du Philoſophe prouve directement contre lui.

Nous convenons qu'un eſprit agité par des paſſions incommodes ne peut manquer de ſe rendre tôt ou tard incommode à ſes ſemblables (*a*). Et comme nous avons lieu d'obſerver ce phénomene chez les Matérialiſtes encore plus que chez les hommes retenus par une Religion, nous en prenons droit de conclure que ce n'eſt pas la croyance d'un Dieu, mais les paſſions qui rendent certains individus très-incommodes.

Cette obſervation même nous fait ſentir l'abſurdité des prétentions de l'Auteur. Puiſque, ſelon lui, c'eſt le tempérament qui modifie dans chaque individu l'idée qu'il ſe forme de la Divinité; ce n'eſt donc pas cette idée qui rend l'un enthouſiaſte, l'autre paiſible; celui-ci gai & content, celui-là fâcheux & mélancolique : l'idée qui eſt l'effet de leur tempérament, ne peut pas être la cauſe de ce même tempérament ni de ſon influence ſur leur conduite. Il n'y a pas de milieu, ou la Religion eſt indépendante du tempérament, ou c'eſt le tempérament qui eſt la cauſe premiere & complette de tout le mal, s'il y en a.

Que reſt-il de dire que des hommes vi-

(*a*) Page 111.

cieux, inquiets & méchans, prêteront à Dieu leur propre caractere, & s'autoriſeront de ſon exemple pour donner un libre cours à leurs paſſions (*a*)? Ces paſſions auront-elles un cours moins libre, lorſque ces hommes ne croiront point de Dieu & ſeront Matérialiſtes? Des paſſions aſſez puiſſantes pour pervertir l'idee que la lumiere naturelle nous donne de Dieu, ne pervertiront-elles pas de même tous les principes de morale & de conduite que la raiſon peut nous fournir?

Il eſt donc abſurde d'objecter que les méchans ſe ſerviront de l'idée qu'ils ſe ſont formée de Dieu *pour juſtifier leurs forfaits* (*b*). Dès que leur ame eſt aſſez perverſe, & leur conſcience aſſez fauſſe pour concevoir une idée monſtrueuſe de la Divinité, elles le ſeront de même aſſez pour juſtifier leurs forfaits indépendamment de cette idée. En un mot, cette idée ne peut tout-au-plus que ſe prêter à la corruption de leur cœur; mais elle ne peut en aucun ſens produire cette corruption.

Il eſt encore plus abſurde d'ajouter que la croyance d'un Dieu ſera toujours *une arme à deux tranchans*, dont les hommes ſe feront à eux-mêmes des bleſſures mortelles. Selon le principe de l'Auteur même, cette notion eſt une cire molle qui prend l'empreinte de tous les caracteres; ces caracteres ſont donc bons ou mauvais indépendamment de la chimere qu'ils ſe ſont forgée à

(*a*) Page 311.
(*b*) Page 312. Contag. ſac. ch. 14. p. 158.

eux-mêmes. Tout ce que l'on pourroit conclure en rigueur dans cette ſuppoſition, c'eſt que l'idée de Dieu ne ſert à rien, qu'elle ne réforme point les paſſions des hommes, parce que les hommes ſçavent la plier à leurs paſſions comme il leur plaît.

Je dis, *dans cette ſuppoſition*, & en accordant à l'Auteur tout ce qu'il peut prétendre; mais cette ſuppoſition même eſt-elle ſenſée? 1°. L'Auteur ſoutient que le plus grand nombre des hommes ſont mal organiſés, ont le cœur méchant & l'eſprit de travers: opinion fort honorable au genre humain, & qui peint au naturel le caractere d'un Matérialiſte. 2°. Que les hommes ſont abſolument les maîtres de ſe former de la Divinité l'idée qui leur plaît. Quand cela ſeroit vrai dans l'état de Nature, eſt-ce la même choſe dans une Religion révélée, qui a fixé irrévocablement les notions que nous devons avoir de Dieu, & les regles morales qui en découlent? L'Evangile ſe prêtera-t-il au tempérament, au caractere, aux paſſions de ſes ſectateurs?

Qu'eſt-ce que l'Auteur a donc prouvé en exagérant la dépravation du cœur & de l'eſprit humain? Il a démontré invinciblement la néceſſité d'une révélation pour fixer le dogme & la morale, pour réprimer les attentats des paſſions, pour empêcher l'homme d'empoiſonner le remede même que ſa raiſon pouvoit lui fournir. 3°. Il ſuppoſe que l'homme ſuit ordinairement dans ſa conduite l'idée qu'il a conçue de Dieu, & la morale

dont il eſt perſuadé ; nous avons déja obſervé que cela eſt faux ; l'Auteur lui-même ne tardera pas d'en convenir expreſſément & de le prouver. L'homme, dominé par ſes paſſions, contredit tout-à-la-fois la raiſon & la Religion ; l'idée que la lumiere naturelle lui donne de Dieu, & celle qu'il en a reçue par la révélation : il fait le mal non par principe, mais contre tous ſes principes. Ce malheur a lieu dans la Religion naturelle & dans la Religion révélée, dans la vraie Religion & dans les fauſſes. Il n'auroit pas lieu dans l'Athéiſme, parce que l'Athéiſme n'oppoſe aucun frein aux paſſions ; il ne donne d'autre morale que de ſuivre les penchans du cœur ou les paſſions.

Dans ce cas-là, dira-t-on, voilà l'inutilité de la Morale religieuſe évidemment démontrée, & c'eſt ce que notre Auteur a ſouvent objecté. Je ſoutiens au-contraire que c'eſt une démonſtration de ſa néceſſité : un frénétique s'eſt trouvé aſſez fort dans un accès de fureur pour briſer ſes chaînes ; donc il étoit inutile de l'enchaîner. Voilà le ſophiſme éternel qu'on nous oppoſe. L'homme n'eſt pas toujours dans un accès de frénéſie ; ſes paſſions ne ſont pas toujours exaltées, au moins dans leur état ordinaire elles ſont retenues par la Religion : de ce que les loix n'arrêtent pas tous les crimes, il ne s'enſuit pas qu'elles n'en préviennent aucun.

§. VIII.

L'Auteur ſoutient que nous n'avons aucun

eun ſujet de remercier Dieu ; 1°. parce que Dieu n'a pas beſoin de notre reconnoiſſance ; 2°. parce que s'il nous fait quelquefois du bien, ſouvent auſſi il nous fait du mal ; 3°. parce que tout eſt un effet de la néceſſité ; 4°. parce que ſi l'exiſtence eſt le plus grand des biens, la mort doit être le plus grand des maux ; 5°. parce qu'en nous plaçant ſur la terre, Dieu nous fait jouer un jeu dangereux & inégal, auquel nous riſquons un malheur éternel (*a*).

Jamais l'ingratitude ne fut plus éloquente; mais il eſt à craindre que ceux qui manquent de reconnoiſſance envers Dieu, ne ſoient pas fort enclins à en avoir pour les hommes. Nous avons déja dit que Dieu ne nous impoſe point des devoirs par beſoin, mais par amour de l'ordre, parce qu'il ne peut ſe contredire lui-même, ni contredire notre nature telle qu'il l'a faite. Nous avons obſervé après notre Auteur que les maux ſont une ſuite néceſſaire de la ſenſibilité phyſique, & que ſans elle nous ſerions incapables de ſentir aucun bien : que la viciſſitude des biens & des maux rend à la vérité notre exiſtence moins heureuſe qu'elle ne pourroit l'être, mais non pas abſolument malheureuſe ; & l'Auteur en eſt convenu. De ce qu'un bienfaiteur pouvoit nous accorder plus qu'il ne nous a donné, il ne s'enſuit pas qu'il nous a fait du mal, & que nous avons droit d'être ingrats. Nous avons prouvé que la néceſſité

(*a*) Pages 314. & 315.

eſt une chimere ; que l'homme étant libre, Dieu l'eſt à plus forte raiſon. Nous ajoutons que la mort eſt le plus grand des maux pour un Athée, mais non pas pour un Chrétien qui eſt aſſuré d'une meilleure vie après celle-ci : que la liberté que Dieu lui a donnée n'eſt point un jeu dangereux ni inégal, puiſque ſon ſort ne dépend point du haſard, mais de ſon choix.

Notre Philoſophe répond qu'en ſuppoſant pour un moment l'exiſtence d'une autre vie, il faudroit du-moins ſuſpendre notre reconnoiſſance juſqu'à cette autre vie ; que puiſque Dieu n'a pas voulu, ou n'a pas pu nous rendre heureux en ce monde, il eſt fort incertain s'il le voudra, ou s'il le pourra dans un autre. En vain, continue-t-il, aurons-nous recours à la révélation ; elle nous apprend que Dieu réſerve des ſupplices éternels au plus grand nombre des hommes : il eſt donc très-probable que nous ſerons de ce plus grand nombre ; & nous n'avons pas lieu de ſçavoir gré à celui qui nous a donné la vie (*a*).

Tout homme ſenſé lui repliquera que quand un bienfait eſt certain & dépend de nous, il n'y a pas lieu de ſuſpendre notre reconnoiſſance : que cette reconnoiſſance même eſt le plus ſûr moyen de le mériter : que les maux de cette vie, loin de nous faire douter du bonheur à venir, nous en donnent la certitude ; parce qu'il eſt certain

(*a*) Page 316. Contag. ſac. ch. 9. p. 10.

par la lumiere naturelle que Dieu eſt juſte. Il n'eſt pas vrai que la révélation nous apprenne que Dieu réſerve des ſupplices éternels au plus grand nombre des hommes, dumoins parmi ſes adorateurs : elle nous enſeigne au-contraire que *Dieu veut ſauver tous les hommes*, que *Jeſus-Chriſt s'eſt livré pour la rédemption de tous*(*a*), que *Dieu eſt le Sauveur de tous les hommes, ſur-tout des Fideles* (*b*).

Après d'auſſi foibles objections, qui ne peuvent faire impreſſion que ſur les mauvais cœurs, l'Auteur peut-il ſe flatter d'avoir démontré que „ l'intérêt du genre humain exige que l'on renverſe une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée & le nom ne ſont „ propres qu'à remplir l'Univers de carnage „ & de folie (*c*) " ? Puiſqu'il eſt démontré que la Divinité ne peut avoir pour ennemis que des ingrats, & des hommes qui ont ſujet de la craindre, il s'enſuit clairement que la Religion eſt venue, non de la crainte, mais de la reconnoiſſance : tant que ce ſentiment aura quelque force parmi les hommes, les autels ſont en ſûreté; & jamais l'intérêt du genre humain n'exigera que l'Univers ſoit peuplé de cœurs inſenſibles aux bienfaits. L'opinion de la fatalité, qui étouffe toute reconnoiſſance envers Dieu, ne peut laiſſer aucun motif d'en avoir pour les hommes. Dès que l'intérêt préſent eſt le

(*a*) 1. *Tim.* 2. 4. & 6.
(*b*) *Ibid.* 4. 10.
(*c*) Page 317.

ſeul mobile de toutes nos actions ; dès qu'un bienfaiteur ne peut obliger qu'autant qu'il y trouve ſon compte, dès qu'il agit envers moi par une impulſion néceſſaire, je ſuis diſpenſé de lui ſçavoir aucun gré du bien qu'il me fait. Plus de reconnoiſſance, plus d'amitié, plus de généroſité, plus de vertu parmi les mortels ; tout eſt réduit à un vil commerce d'intérêt, à un ſimple échange de commodités & d'avantages réciproques : il faut calculer avant que d'agir : le cœur de l'homme, deſſéché par l'eſprit mercenaire, eſt au plus offrant, également vendu au crime & à la vertu, ſelon les circonſtances. On laiſſe à penſer ſi ce plan de morale & de ſociété eſt moins capable que la Religion de remplir l'Univers de carnage & de folies.

§. IX.

Auſſi l'Auteur a prévu l'impreſſion que ſon ſyſtême doit faire ſur tous les lecteurs ſenſés, & la maniere dont il doit être accueilli. Il reconnoît que le plus vain des projets ſeroit l'eſpoir de détruire en un inſtant la Religion parmi les hommes. „ Les „ anciennes révolutions de la terre, dit-il, „ ont fait éclorre ſes premiers Dieux ; de „ nouvelles révolutions en produiroient de „ nouveaux, ſi les anciens venoient à s'ou- „ blier. Des êtres ignorans, malheureux „ & tremblans, ſe feront toujours des „ Dieux (*a*).

(*a*) Contagion ſac. c. 14. p. 146. Lucrece, l. 6. v. 574.

Parlez plus ſenſément, Philoſophe calomniateur de vos freres : l'ordre & le mouvement réglé de l'Univers a donné aux hommes la premiere notion d'un Dieu ; tant que cet ordre ſubſiſtera, elle ne s'effacera point : des êtres ſenſibles, nourris des bienfaits de la Divinité, ne pourront jamais la reconnoître ni l'oublier ; des cœurs reconnoiſſans déteſteront toujours vos principes : la Religion établie ſur cet inſtinct puiſſant, ne peut être détruite que quand l'homme ſera dénaturé.

„ Inſpirons du courage, dit-il, à ceux qui „ n'ont point la force de briſer avec leurs „ illuſions " (*b*). Eh quel courage ! Celui d'un forcené, qui veut égorger ſon pere. *Raſſurons l'homme de bien :* Beau moyen pour le raſſurer de lui ôter toute eſpérance, & de le réduire à la deſtinée des brutes ! *Ne raſſurons point le méchant.* Et que peut-il avoir à craindre pour des crimes *néceſſaires*, dont Dieu ni les hommes n'ont aucun droit de le punir ? Quels maux peut-il redouter, lorſqu'endurci contre les remords, roidi contre la honte, à couvert par la force, il peut également braver le ciel & la terre ?

Pour détourner l'eſprit du lecteur de ces réflexions, pour lui inſpirer le même fanatiſme dont il eſt ſaiſi, l'Auteur répete encore „ les forfaits ſans nombre, que le nom de „ Dieu a cauſés ſur la terre, ſon affreuſe „ hiſtoire, & celle de ſes odieux miniſtres, „ qui ont par tout ſoufflé l'eſprit de vertige,

(*a*) Page 318.

„ de diſcorde & de fureur " (a). Jamais ces miniſtres, que l'on peint ſous des couleurs ſi noires, n'ont exhalé dans leurs écrits, ni dans leurs diſcours, autant de fureur que nous en voyons dans ceux des Athées. Ce n'eſt point le nom de Dieu qui a cauſé des forfaits, ce ſont les paſſions qui ont abuſé de ce nom adorable; ces mêmes paſſions que l'Auteur nourrit & canoniſe, dont il fait les ſeules regles de la morale. Nous n'avons pas encore l'affreuſe hiſtoire des maux que l'Athéiſme peut cauſer ſur la terre, parce qu'il n'y a jamais régné; & faſſe le Ciel qu'il n'y regne jamais; on n'auroit pas la peine d'en faire l'hiſtoire, parce qu'il anéantiroit la ſociété & le genre humain. Mais nous pouvons en juger par ſes principes & par l'eſprit dont ſes prédicateurs ſont animés. Il n'y a pas d'apparence que perſonne ſoit tenté de préférer leurs leçons à celles des Prêtres, ni le joug de leur Philoſophie meurtriere à celui de la Religion.

De leur propre aveu, l'on peut abuſer de la morale de l'Athéiſme, tout comme l'on abuſe de la morale religieuſe: juſques-là les choſes ſont donc égales. D'ailleurs la perverſité naturelle d'un homme peut le porter à l'Athéiſme, & l'Athéiſme peut le confirmer dans cette mauvaiſe diſpoſition: l'on n'en a que trop d'exemples. Prouvera-t-on jamais qu'un homme a de la Religion,

(a) Page 319. Contagion ſac. c. 5. p. 93. Eſſai ſur les préjugés, c. 14. p. 360.

parce qu'il eſt naturellement méchant ; ou qu'il eſt méchant, parce qu'il a de la Religion ?

CHAPITRE XI.

Examen de l'apologie que l'Auteur a voulu faire de ſes ſentimens. De l'Impiété. Exiſte-t-il des Athées ?

§. I.

CE n'eſt pas une entrepriſe aiſée de faire l'apologie d'un ſyſtême, qui a dans tous les temps excité l'indignation & l'horreur du genre humain (*a*) ; il ſeroit ſingulier qu'un travers général eût ſaiſi tous les eſprits ; qu'une vérité démontrée, & capable de produire les plus heureux effets, fût cependant marquée d'un caractere de réprobation, & capable, au premier aſpect, d'effaroucher tous les hommes : qu'une poignée *de Penſeurs* fuſſent les ſeuls êtres raiſonnables, pendant que le reſte de notre eſpece ſeroit dévoué à l'erreur, par une impulſion uniforme & invincible de la Nature. Quand cette prétention des Matérialiſtes n'auroit contr'elle que la vanité & l'entêtement auquel elle doit évidemment ſa naiſſance, il n'en faudroit pas davantage pour en faire ſentir le ridicule ; il n'appartient qu'à des inſenſés

(*a*) Page 323.

de croire qu'ils ſont les ſeuls ſages.

Si cet orgueil philoſophique n'étoit pas incurable, il auroit dû être guéri par le mépris qu'il a excité dans tous les temps ; la fatuité bleſſe l'amour-propre des autres hommes ; des maîtres qui commencent par inſulter leurs diſciples, n'auront jamais un grand ſuccès. Quand notre Auteur ſeroit venu à bout de juſtifier ſa doctrine, il nous reſteroit encore à excuſer l'indécence de ſon ſtyle, & cette partie de ſon apologie ne ſeroit pas la moins néceſſaire.

Il n'a pas fallu rêver long-temps pour trouver les raiſons dont il ſe ſert pour plaider ſa cauſe, il n'a fait que répéter ſes plaintes ordinaires ; ou plutôt il a cru qu'en continuant d'accuſer le genre humain, il étoit diſpenſé de répondre aux objections que l'on peut lui faire. La Religion, ſelon lui, n'a fait que du mal ; donc l'Athéiſme ne peut opérer que du bien : les Théologiens ſont les vrais Athées, & ſont beaucoup plus coupables d'impiété que leurs adverſaires ; d'ailleurs ils n'ont pas été exempts eux-mêmes de l'imputation d'Athéiſme : c'eſt donc une accuſation vague qui ne ſignifie rien. Voilà toute ſa juſtification.

Mais entre faire du mal & faire du bien, il y a un milieu, c'eſt faire un plus grand mal : or nous ſoutenons, & nous l'avons déja prouvé, que tel doit être l'effet du Matérialiſme. En abuſant de tous les termes, il n'eſt perſonne que l'on ne puiſſe taxer d'impiété & d'Athéiſme : ſi quelquefois cette

accuſation a été injuſte & mal fondée, cela ne prouve point qu'elle ſoit mal appliquée aux Matérialiſtes. Entrons dans le détail.

L'Auteur diſſerte d'abord ſur la difficulté de déraciner des erreurs invétérées ; ſur la multitude des cauſes qui concourent à tromper & à égarer les hommes ; ſur la prévention qu'ils ont tous conçue contre le Matérialiſme ; ſur la légéreté avec laquelle on crie incontinent *à l'Athéiſme, & à l'impiété* (*a*). La queſtion n'eſt pas de ſçavoir ſi les hommes ont horreur de l'Athéiſme ; mais ſi cette horreur eſt mal fondée ; ſi l'inſtinct qui les porte à croire un Dieu, eſt un penchant aveugle & dépourvu de raiſon ; ſi la Nature qui leur inſpire la Religion eſt dépravée ; ſi le Matérialiſme eſt appuyé ſur des démonſtrations plus évidentes que l'exiſtence de Dieu ; ſi l'on peut montrer par des expériences conſtantes & certaines les bons effets du Matérialiſme ; ſi toute ſociété ayant été fondée juſqu'ici ſur la croyance d'un Dieu, l'on a tort de regarder un Athée comme *un perturbateur de la ſociété* (*b*). Voilà ce qui méritoit d'être exactement diſcuté ; mais c'eſt ce qu'un Matérialiſte n'entreprendra jamais.

§. II.

Vainement il nous répete qu'un Athée eſt *un Penſeur* qui détruit des chimeres nui-

(*a*) Pages 321. 322. 323. Contag. ſacrée, ch. 15. p. 179.
(*b*) Page 323.

ſibles au genre humain ; qui explique les opérations de la Nature, ſans le concours d'une intelligence ; qui ſe forme des *notions intelligibles* de la force motrice de l'Univers ; qui fonde tout ce qui s'opere ſur des loix conſtantes & ſûres ; qui n'attribue rien *au haſard*, ni à des cauſes aveugles, ni à une matiere *inerte & morte* (*a*). Le contraire de toutes ces aſſertions eſt démontré.

Nous croyons avoir prouvé juſqu'à l'évidence, non-ſeulement que la croyance d'un Dieu n'eſt point nuiſible au genre humain, mais que le genre humain ne peut ſubſiſter ſans elle ; qu'expliquer l'ordre & le mouvement régulier de l'Univers ſans cauſe intelligente, eſt une abſurdité ; qu'une force motrice eſſentielle à la matiere eſt une notion inintelligible, ſuppoſée gratuitement, & combattue par des raiſons ſans replique ; que des *loix conſtantes & ſûres*, émanées d'une cauſe privée de connoiſſance, ſont une contradiction ; que cette cauſe eſt, ſelon toute la rigueur des termes, *une cauſe aveugle*, fortuite & qui agit au haſard ; que la matiere eſt par ſa nature une ſubſtance inerte, paſſive, morte, ſans aucune activité ; & nous avons établi la plupart de ces vérités ſur les principes mêmes de l'Auteur : c'eſt donc très-mal-à-propos qu'il ſe flatte d'avoir démontré que la matiere n'eſt point morte (*b*).

(*a*) Pages 324. & 332.
(*b*) Page 333.

On ne peut nier ſans doute l'énergie de la Nature ; on ſoutient néanmoins que cette énergie n'appartient point à la matiere, mais à un être diſtingué d'elle, à un eſprit ; cet être n'eſt, ni inconnu, ni inintelligible, ni placé hors de la nature, puiſque c'eſt lui qui conduit la nature & qui leur a donné l'être.

C'eſt une dériſion d'avancer que les atomes d'Epicure ſont une cauſe plus réelle que le Dieu de la Théologie : les atomes ſont de la matiere ; or la matiere n'eſt point une cauſe, puiſqu'elle n'eſt point active ; elle peut recevoir l'impreſſion d'une cauſe étrangere, mais elle ne peut rien faire ni rien donner d'elle-même.

Il n'eſt pas fort étonnant que les Epicuriens & les Matérialiſtes leurs ſucceſſeurs aient été mal accueillis, & qu'on n'ait pas daigné les écouter (*a*). Comment prêter l'oreille à des Philoſophes qui abuſent de tous les termes, qui renverſent les notions les plus évidentes, qui ſe roidiſſent contre la lumiere narurelle & contre le ſens commun ? Pour goûter leur doctrine, il faudroit la comprendre, & ils ne s'entendent pas eux-mêmes : ils parlent ſans ceſſe d'évidence, & ils ne montrent que des ténebres ; ils décident, ils prononcent magiſtralement, & ils ne prouvent rien.

Ce n'eſt pas notre faute ſi juſqu'à préſent le Matérialiſme n'avoit pas été développé,

(*a*) Page 326.

ſi ſes partiſans l'avoient rendu inintelligible (*a*) : l'Auteur qui ſe flatte de l'avoir mis dans le plus beau jour, eſt-il parvenu à en donner des preuves convaincantes, à en ſauver les contradictions, à en concilier tous les principes ? Il n'a fait que déraiſonner comme ſes maîtres ; ce ſont toujours les mêmes ſuppoſitions ; le ſyſtême d'Epicure, de Lucrece, de Spinoſa ; il n'y a mis du ſien que le ſtyle & de la méthode ; mais il n'a pu parer à aucun des inconvéniens : après des efforts incroyables, l'hypotheſe ſe détruit toujours elle-même.

Il ſuppoſe donc mal-à-propos que l'averſion des Théologiens pour les Athées vient d'un fond de crainte & de défiance de leur propre cauſe (*b*) ; de tous les ſyſtêmes que l'on peut oppoſer à la Religion, l'Athéiſme eſt le moins redoutable : nous perſiſtons à penſer que les Incrédules n'ont pu travailler plus efficacement à ſe décréditer, qu'en dévoilant enfin leur véritable opinion : puiſque de leur propre aveu, l'horreur pour l'Athéiſme eſt un ſentiment univerſellement répandu & inhérent à la Nature humaine ; en ſe déclarant Athées ſans détour, ils rendent un ſervice eſſentiel aux Apologiſtes de la Religion.

Les Théologiens n'auront donc pas beſoin de recourir au bras ſéculier, aux perſécutions, à la cruauté, aux peines afflic-

(*a*) Page 331.
(*b*) Page 327. Eſſai ſur les préjugés, ch. 14. p. 374.

tives, pour venger la Religion des attentats de l'Athéiſme ; la raiſon, la lumiere naturelle, le ſentiment intérieur de tous les hommes, ſuffiſent pour mettre la créance d'un Dieu à couvert ; le mépris & l'indignation publique puniront ſuffiſamment ceux qui oſent l'attaquer. On ne regarde point, diſent-ils, la folie comme un crime puniſſable (*a*) ; cela eſt vrai ; mais il eſt ſingulier qu'ils ſe plaignent de ce qu'on ne les a pas traités juſqu'ici comme des eſprits totalement aliénés.

§. III.

Comme ils ſe ſentent plus forts pour attaquer que pour ſe défendre, ils prétendent que ce ſont les Théologiens qui ſont les vrais impies : être impie, diſent-ils, c'eſt outrager ſciemment un Dieu qu'on croit ; c'eſt admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche la perſécution : c'eſt mentir & tromper de la part de Dieu, &c. &c. (*b*) ; & après une pareille ſortie, ces MM. ſe plaignent qu'on leur dit des injures (*c*). On a tort aſſurément, c'eſt empiéter ſur leur privilege ; il faut les en laiſſer jouir pleinement & ſans le leur envier : nous leur céderons même entiérement la victoire ſur ce point ; nous répondons volontiers aux raiſons, mais nous ne ſçavons pas répondre aux injures : voilà pourquoi ce Chapitre-ci ſera fort court.

(*a*) Page 327.
(*b*) Page 328. Contag. ſac. c. 5. p. 104.
(*c*) Page 331.

Joignons-nous donc à ces humbles Docteurs, pour les aider à faire leur propre panégyrique : ils ſont vraiment pieux, en reniant Dieu : ils ſervent la patrie, en ſappant le fondement de ſes Loix ; ils ſervent leurs ſemblables, en les débarraſſant d'une Religion incommode ; ils travaillent au bien-être des méchans mêmes, en calmant leurs craintes & leurs remords : ils obſervent religieuſement *les ſaintes Loix de la Nature* ; puiſque ces Loix ſont leurs paſſions, & qu'ils y obéiſſent ponctuellement : ils rempliſſent fidelement leurs devoirs, puiſque le devoir d'un Incrédule eſt d'injurier & de calomnier ceux qui ne penſent pas comme lui (*a*).

Si nous leur avons reproché plus d'une fois qu'ils attaquent la Divinité, parce qu'ils la craignent ; que leurs déclamations ſont l'effet d'une conſcience bourrelée (*b*) ; ils nous ont forcés à porter ce jugement par l'emportement de leur ſtyle : nous croirons volontiers qu'ils ont l'ame tranquille, quand leurs écrits ſeront plus décens & plus modérés.

Il nous importe peu de ſçavoir ſi les Athées ſont rares, ou s'il y en a beaucoup, s'ils ſont plus fréquens aujourd'hui qu'autrefois, s'il y en a de pluſieurs eſpeces (*c*) : nous comptons aſſez ſur le ſens commun, pour être perſuadés que ce ſyſtême ne ga-

(*a*) Page 329.
(*b*) Page 330.
(*c*) Pages 333. & 334.

gnera jamais un grand nombre de partiſans ; dès que nous croyons un Dieu, nous devons eſpérer qu'il ne permettra pas que ſon culte ſoit anéanti ſur la terre ; la conduite aſſez ordinaire de ſa Providence eſt de guérir les égaremens des hommes par leurs propres excès, & de retenir les ſages par l'exemple des inſenſés.

En créant un langage particulier, on peut accuſer tous les hommes d'Athéiſme, parce qu'ils adorent un être inviſible, inconcevable, une chimere, un néant, &c. (*a*). C'eſt la récrimination ordinaire des Matérialiſtes, dont nous avons ſuffiſamment montré l'illuſion. Chez tous les peuples, & ſelon la maniere de penſer de tous ceux qui entendent les termes, un Athée eſt un homme qui nie formellement l'exiſtence de Dieu : l'Auteur ſans doute ne refuſera point cette épithete, après avoir fait gloire de ne connoître d'autre ſubſtance que la matiere.

On ſçait que les adorateurs d'un ſeul Dieu, les Chrétiens mêmes, ont été taxés d'Athéiſme par les Païens (*b*) ; mais l'abus que l'on a fait d'un mot, ne prouve point qu'il ne ſignifie rien.

L'Auteur eût mieux fait ſans doute de ne pas entreprendre ſon apologie, que de la fonder ſur d'auſſi foibles raiſons ; que l'on préſente l'Athéiſme ſous quelle face on voudra, jamais on ne pourra venir à bout d'effacer le caractere d'ignominie, que

(*a*) Page 115.
(*b*) Page 117.

la raiſon & l'amour de la vertu lui ont imprimé.

CHAPITRE XII.

L'Athéiſme eſt-il compatible avec la Morale ?

§. I.

LE principal reproche que l'on fait aux Matérialiſtes, c'eſt que leur ſyſtême détruit la Morale par les fondemens. „ Un „ Athée, dit Abadie, ne peut avoir de ver- „ tu ; elle n'eſt pour lui qu'une chimere, „ la probité qu'un vain ſcrupule, la bonne „ foi qu'une ſimplicité ..... Il ne connoît „ de loi que ſon intérêt ; ſi ce ſentiment „ avoit lieu, la conſcience n'eſt qu'un pré- „ jugé, la loi naturelle une illuſion, le droit „ une erreur ; la bienveillance n'a plus de „ fondement, les liens de la ſociété ſe dé- „ tachent, la fidélité eſt ôtée, l'ami eſt tout „ prêt de trahir ſon ami, le citoyen à li- „ vrer ſa patrie, le fils à aſſaſſiner ſon pere „ pour jouir de ſa ſucceſſion, dès qu'il en „ trouvera l'occaſion, & que l'autorité ou „ le ſilence le mettront à couvert du bras „ ſéculier qui ſeul eſt à craindre. Les droits „ les plus inviolables, & les loix les plus „ ſacrées ne doivent plus être regardées

" que

„ que comme des ſonges & des viſions (*a*).

L'accuſation eſt grave, il n'eſt pas ſurprenant que notre Auteur en ſoit affecté; la queſtion eſt de la diſſiper pleinement; de démontrer qu'Abadie a mal vu les conſéquences du Matérialiſme; que nous avons tort nous-mêmes de les lui avoir imputées.

Il répond „ qu'un être qui raiſonne, eſt „ forcé de ſentir que la ſociété lui eſt avan- „ tageuſe, qu'il a beſoin de ſecours, que „ l'eſtime de ſes pareils eſt néceſſaire à ſon „ bonheur, qu'il a tout à craindre de la co- „ lere de ſes aſſociés; que les Loix mena- „ cent quiconque oſe les enfreindre (*b*). Tels ſont donc les motifs qui doivent forcer un Athée à avoir de la probité, de la bonne foi, de l'amitié, de la fidélité, &c. Voyons s'ils ſont ſolides.

1°. Il eſt avéré, par cette réponſe même, que l'homme *n'a d'autre loi que ſon intérêt*, comme Abadie l'a remarqué; que ce qui lui eſt utile, eſt *vertu*; que le *vice* eſt ce qui peut lui nuire. S'il donne le nom de vertu à ce qui eſt utile aux autres, ce n'eſt qu'à cauſe de l'avantage qui peut lui en revenir à lui-même: il ne peut être obligé ni engagé à rien faire pour les autres, qu'autant que cette conduite lui aſſurera leur bienveillance, leur ſecours, leur eſtime. De-là il s'enſuit clairement que dans une ſociété d'hommes injuſtes, un Particulier ne peut

(*a*) Vérité de la Relig. Chrét. tome 1. *ſect.* 1. c. 17.
(*b*) Page 340. Contag. ſac. c. 13. p. 137. Eſſai ſur les préjugés, c. 3. p. 71. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, c. 24. p. 282.

être obligé à pratiquer la juſtice, ni à exercer la bienveillance envers des citoyens ingrats; en un mot, que dans une ſociété corrompue la vertu ne peut avoir lieu. „ L'in-„ térêt, dit l'Auteur de l'Eſprit, nous dé-„ fend avec raiſon d'obſerver des Loix qui „ deviendroient préjudiciables à celui qui „ en ſeroit l'obſervateur unique". 3e. *Diſcours, tome 2. chap. 4. page* 48. conſéquence que notre Philoſophe ſemble avoir avouée ailleurs (*a*). C'eſt donc mal-à-propos qu'il a poſé la maxime: *point de bonheur ſans la vertu* (*b*): il devoit prendre l'inverſe, & dire: *point de vertu ſans le bonheur.*

2°. Il n'eſt pas moins clair que, ſelon ce ſyſtême, le nom de *vertu*, équivalant à celui de *force*, eſt purement abuſif: de quelle force avons-nous beſoin pour agir ſelon nos intérêts? c'eſt le penchant du cœur & de la Nature. „ Si les citoyens ne pou-„ voient faire leur bien particulier, ſans „ faire le bien de la ſociété, il n'y auroit „ alors de vicieux que les fous, tous les „ hommes ſeroient néceſſités à la vertu. *De l'Eſprit, tome* 1. 2e. *Diſcours, chap.* 22. *page* 363. Au-lieu de penſer que la vertu eſt le ſacrifice de notre propre intérêt à celui des autres, il faut juger que ce ſacrifice eſt un *vice*, un *crime*, un déréglement dans la Morale. Dès que mon intérêt ſe trouve en compromis avec celui des autres, comment

(*a*) Tome 1. chap. 9. p. 152.
(*b*) Tome 1. ch. 15. au titre.

me prouvera-t-on que je dois céder, & quel motif m'indiquera-t-on pour le faire ?

3°. L'homme eſt forcé de *ſentir que la ſociété lui eſt avantageuſe* : ſon intérêt bien entendu eſt donc d'en retirer tous les avantages poſſibles, & d'y mettre du ſien le moins qu'il pourra : n'eſt-ce pas-là une idée fort noble de la bienveillance ? Si tous les individus penſent de même, la ſociété ſans doute ſera fort aimable.

L'homme *ſent qu'il a beſoin de ſecours* : s'il eſt donc aſſez puiſſant, ou aſſez habile pour obtenir le ſecours des autres, ſans leur prêter le ſien, il ſera parvenu à la perfection de la Morale : l'héroïſme de la vertu eſt de faire des dupes.

Il ſent que *l'eſtime de ſes pareils eſt néceſſaire à ſon bonheur* : mais cette eſtime n'eſt néceſſaire que pour acquérir leurs ſervices ; ſi l'on peut gagner ceux-ci ſans leur eſtime, de quoi ſert-elle alors ? D'ailleurs dans une ſociété corrompue, l'eſtime eſt accordée à toute autre choſe qu'à la vertu. Enfin, ſi un homme eſt organiſé de maniere qu'il trouve plus de ſatisfaction & de bonheur à ſuivre ſes paſſions qu'à plaire aux autres, il eſt cenſé vertueux dès qu'il eſt heureux.

Il a tout à craindre de la colere de ſes aſſociés : mais il eſt une infinité de choſes que l'on peut ſe permettre ſans exciter leur colere : des crimes ſecrets n'excitent la colere de perſonne : ſi la colere des aſſociés eſt impuiſſante, ce n'eſt plus un crime de la braver.

Les Loix menacent quiconque oſe les enfreindre ; & qu'importent leurs menaces, ſi l'on eſt à couvert du châtiment ? *Ai-je peur de la loi Julia*, diſoit Neron en préparant le poiſon pour Britannicus ? L'homme le plus adroit, le plus fourbe, le plus hypocrite, le plus habile à éluder les Loix, à éviter le mépris & la colere de ſes aſſociés, eſt par conſéquent le plus vertueux. Nous demandons à préſent ſi Abadie a eu tort ?

§. II.

» L'idée d'être vu de Dieu, continue » l'Auteur, eſt-elle plus forte que l'idée » d'être vu par les hommes, d'être vu par » ſoi-même, d'être forcé de craindre, d'être dans la cruelle néceſſité de ſe haïr & » de rougir en penſant à ſa conduite, & aux » ſentimens qu'elle doit infailliblement attirer (*a*) ?

Oui certainement, l'idée d'être vu de Dieu eſt plus forte que tous ces motifs. 1°. Cette idée ne les détruit point, elle les appuie. L'homme perſuadé que Dieu le voit, même dans les ténebres, a lieu de craindre que la Providence ne le puniſſe dès cette vie, en expoſant ſa conduite aux regards des autres, par des voies qu'il ne peut pas prévoir. C'eſt donc au-moins un motif de plus, & un motif très-fort, indépendamment des peines de l'autre vie. 2°. Le méchant qui ne

(*a*) Pages 240. & 241. Lucrece, liv. 5. v. 1153.

croit point un Dieu, peut ſouvent éviter les yeux des hommes : d'ailleurs, il ne redoute pas beaucoup les regards de ceux qu'il ſçait être auſſi méchans & auſſi vicieux que lui. 3°. Dès qu'un malfaiteur ſera parvenu à s'endurcir contre les remords, à ne plus rougir de rien, il n'a plus lieu de ſe haïr, il doit au-contraire ſe ſçavoir gré d'avoir rendu ſon bonheur indépendant de l'opinion des autres ; peut-on ſe haïr en ſuivant fidelement le penchant invincible de la Nature, l'impulſion du tempérament, les loix de la néceſſité ?

On dira que telle ſeroit *peut-être la conduite d'une bête féroce, d'un inſenſé* (*a*), d'un forcené ; mais cette conduite eſt très-conſéquente, très-ſenſée, très-raiſonnable, dans le ſyſtême de l'Athéiſme. On dira que les ſcélérats ne parviennent jamais à ce point : cela peut être ; mais c'eſt parce qu'ils ne peuvent jamais effacer entiérement la notion d'un Dieu.

Suivons néanmoins les réponſes de notre Philoſophe. „ Un Athée, dit-il, eſt un „ homme qui connoît la Nature & ſes loix, „ qui connoît ſa propre Nature, qui ſçait „ ce qu'elle lui impoſe “. La ſeule loi de la Nature, pour être ſenſible, eſt de chercher le bonheur, le trouver eſt la ſouveraine perfection : ce bonheur eſt toujours relatif à notre tempérament, à notre organiſation particuliere, à nos paſſions ; tout ce qui

(*a*) Page 339.

peut nous y conduire eſt légitime, eſt un *devoir* : ce qui procure le bonheur à un homme eſt *vertu*, quand même il ſeroit *crime* à l'égard d'un autre homme organiſé différemment.

„ Un Athée a de l'expérience, & cette „ expérience lui prouve à chaque inſtant „ que le vice peut lui nuire ; que ſes fautes „ les plus cachées, que ſes diſpoſitions les „ plus ſecretes, peuvent ſe décéler & ſe „ montrer au grand jour ". Soit, cette expérience lui prouve auſſi que ſes fautes peuvent demeurer cachées, qu'il s'agit ſeulement de bien prendre ſes précautions, & de ſçavoir jouer adroitement ſon perſonnage : l'expérience lui prouve que ſouvent le vice peut être très-utile ; que pour s'en abſtenir, il faut ſouvent faire des ſacrifices dont la ſociété ne nous tient aucun compte ; qu'en ſuivant les regles de la plus exacte probité, on eſt encore expoſé à paſſer pour un fripon ; que les hommes ne jugeant de nos actions que ſelon leurs intérêts, ſont ſouvent très-peu équitables ; qu'il y a dans le monde des hommes très-injuſtes, plus honorés, plus eſtimés, mieux accueillis que les gens de bien.

„ L'expérience lui prouve que la ſociété „ eſt utile à ſon bonheur ". Mais elle lui démontre qu'une vertu exacte & ſcrupuleuſe n'eſt pas toujours le moyen le plus aſſuré de parvenir au bonheur ; que très-ſouvent la vertu eſt malheureuſe, & le crime dans la proſpérité : qu'il y a eu des hommes chargés

de l'indignation publique, punis & mis à mort pour avoir fait leur devoir, & dont la conduite n'a été dévoilée ou juſtifiée qu'après leur mort.

„ L'expérience lui montre que ſon intérêt „ exige qu'il s'attache à la patrie qui le pro- „ tege, & qui le met à portée de jouir en „ ſûreté des biens de la nature ". Mais l'expérience lui apprend qu'une patrie ingrate a condamné Socrate à la ciguë, & Ariſtide à l'exil : que des ſcélérats ſont parvenus aux honneurs & à la fortune en trahiſſant leur patrie ; que d'autres y jouiſſent en ſûreté des biens de la Nature, après l'avoir fort mal ſervie : que d'autres enfin ont été perſécutés, non pas parce qu'ils avoient trahi leur devoir, mais parce qu'ils avoient été malheureux.

„ Tout lui montre que pour être heu- „ reux, il doit ſe faire aimer ". L'expédient n'eſt pas infaillible : pluſieurs cherchent à ſe faire aimer, & ne peuvent y réuſſir ; on n'aime pas toujours ceux-mêmes que l'on eſt forcé d'eſtimer ; l'approbation de la ſociété n'eſt jamais univerſelle ; ſouvent avec l'amour & l'eſtime des autres on n'eſt pas heureux ; cette amitié ſtérile peut-elle nous dédommager des ſacrifices que la vertu exige ?

„ La Nature lui dit que ſon pere eſt pour „ lui le plus ſûr des amis ". Cette leçon de la Nature eſt ſouvent difficile à comprendre : il eſt des peres d'un caractere dur qui n'ont jamais témoigné d'amitié à leurs enfans ; & il y a des enfans organiſés de maniere

qu'ils préférent la ſucceſſion de leur pere à ſon amitié : la difficulté eſt de leur prouver qu'ils ont tort.

L'ingratitude éloigneroit un bienfaiteur de nous ; & que nous importe, lorſque nous en avons tiré tout ce que nous pouvions en attendre, lorſque ce bienfaiteur ne nous reverra plus, lorſque ce bienfaiteur mourant ou mort ne pourra ſe plaindre de notre ingratitude ni la faire connoître ?

La juſtice eſt néceſſaire au maintien de toute aſſociation ; cela eſt certain : mais une injuſtice ſecrete ou adroitement palliée, n'empêchera pas que les autres ne ſoient obligés de pratiquer la juſtice envers moi : il eſt des injuſtices tolérées ou conſacrées par l'uſage, dont perſonne ne rougit, & dont perſonne n'oſe ſe plaindre : la juſtice que j'exercerai à mes dépens, ne forcera pas mes concitoyens à être juſtes à mon égard.

Nul homme, quelle que ſoit ſa puiſſance, ne peut être content de lui-même quand il ſçait être l'objet de la haine publique. C'eſt encore une queſtion. En ſe bornant au calcul des intérêts, un homme doit être content de lui-même, quand il eſt plus flatté des faveurs de la fortune que de l'approbation publique. Il eſt des hommes conſtitués de maniere qu'ils ſe font un mérite de braver l'opinion publique, témoin les Matérialiſtes : il en eſt d'autres qui croient mieux penſer que l'Univers entier, qui ſe prodiguent l'encens à eux-mêmes, pendant que

tout

tout le monde les dévoue à l'anathême ; témoins encore les Athées. L'opinion publique, les préjugés de la multitude, ſont une ſource d'erreur ; la haine publique n'eſt donc qu'un vain fantôme, dont le ſage ne doit jamais avoir peur. C'eſt le jugement de tous les Philoſophes.

On objectera peut-être que les inconvéniens attachés à la vertu n'ont pas lieu communément ; que, ſelon le cours ordinaire des choſes, *la vertu eſt pour tout homme la route la plus ſûre pour la félicité* (a) ; qu'il ne faut pas établir pour regle des cas extrêmement rares, & dans leſquels la plupart des hommes ne ſe trouveront jamais.

Nous répondrons à cette objection, 1°. que les regles de morale doivent être applicables à tous les hommes, dans tous les cas & dans toutes les circonſtances poſſibles : que s'il eſt un ſeul cas où elles ſe trouvent fauſſes, où elles puiſſent porter l'homme au crime, elles doivent être rejettées & regardées comme abſurdes ; 2°. que les inconvéniens que nous avons cités, ſont très-fréquens dans les ſociétés corrompues, telles qu'on ſuppoſe les nôtres ; que c'eſt néanmoins dans ces circonſtances que l'homme a plus beſoin d'une morale fixe, certaine, infaillible ; 3°. que le vice eſſentiel de la morale des Matérialiſtes n'eſt que trop bien prouvé par le fait, puiſque les crimes ſe multiplient à meſure que la religion s'affoiblit.

(a) Page 342.

Il y a encore une autre expérience qui nous démontre la juſtice de nos préventions contre cette morale. Lorſque les Incrédules ſe convertiſſent ſincérement, ils conviennent que leur vertu dépendoit des circonſtances ; en cela ils croyoient raiſonner conſéquemment, & ils ſoutiennent que les autres raiſonnent de même. Ils commencent par remplir des obligations de juſtice, ſur leſquelles ils n'avoient jamais voulu entendre raiſon, à payer des dettes, à fixer l'état d'une épouſe & de ſes enfans, &c. (*a*). Refuſerons-nous de les croire ſur leur propre expérience, & ſur les effets d'une Morale dont ils ont éprouvé toute l'influence ? Perſonne n'a plus mauvaiſe opinion de la probité des Incrédules, que ceux qui l'ont été autrefois.

§. III.

Quand l'Auteur nous repréſente que les ſpéculations morales des Athées, fondées ſur la néceſſité des choſes, ſont plus fixes & plus invariables que celles qui ne portent que ſur un Dieu changeant d'aſpect & de volonté, ſuivant les diſpoſitions & les paſſions de tous ceux qui l'enviſagent, il tombe en contradiction. 1°. Cette prétendue néceſſité des choſes eſt relative, de ſon propre aveu, au tempérament, aux diſpoſitions, aux idées, à l'organiſation des divers individus : deux hommes ne peuvent pas

(*a*) Page 342. Contag. fac. c. 10. p. 52.

avoir la même idée du *bonheur*, de *l'intérêt*, ni par conséquent du *devoir* ni de la *vertu*. Il est donc absurde de regarder comme fixe & invariable, une morale qui doit nécessairement changer selon le caractere de chaque Particulier. Il m'est impossible d'avoir la même morale que mon voisin, dès qu'il m'est impossible de juger des choses comme il en juge, de placer mon intérêt & mon bonheur dans les mêmes objets que lui. 2°. Supposons faussement avec l'Auteur que nos idées & nos passions particulieres, puissent changer à nos yeux la volonté & la Loi de Dieu : il est évident qu'elles changeront, à plus forte raison, les regles d'une morale qui leur est relative, & dont elles sont l'unique fondement. Selon lui, c'est l'intérêt des hommes qui décide de leur morale ; mais, selon nous, la volonté de Dieu est indépendante de nos intérêts. 3°. Dans une Religion révélée telle que la nôtre, la loi morale & la volonté de Dieu sont consignées dans sa parole même ; les préceptes sont clairs & immuables : nos idées, nos passions, notre tempéramment ne feront pas qu'une loi formelle & clairement énoncée, n'existe pas: quand nos passions nous la font violer, la Loi réclame & nous condamne. Dira-t-on que si les Loix civiles n'étoient pas rédigées dans un Code, que si les intérêts des hommes étoient la seule regle de leurs droits, la justice seroit mieux observée? Voilà ce que les Matérialistes osent soutenir.

Il eſt faux que l'Athée qui ſçait raiſonner, ſoit „ toujours forcé de nommer vice „ & folie, ce qui lui nuit à lui-même; de „ nommer crime, ce qui nuit aux autres; „ de nommer vertu, ce qui contribue à leur „ bonheur durable " (*a*). 1°. Dès qu'une conduite eſt conforme à mon goût, à mon tempérament, à mon inclination particuliere, il eſt abſurde de juger qu'elle me nuit à moi-même, & de la nommer vice ou folie; puis-je accuſer de vice ou de folie la Nature qui m'a ainſi conformé? Quand même je prévoirois qu'il m'en arrivera du dommage dans la ſuite, ſuis-je libre de réſiſter à l'impulſion de la Nature, à l'empire de la néceſſité? eſt-ce un vice ou une folie d'y obéir? 2°. Il eſt faux que ce qui nuit aux autres ſoit toujours *un crime*, dés qu'il m'eſt utile à moi-même: en vertu de quoi mon intérêt doit-il céder à celui d'autrui? Eſt-ce un crime de nuire au voleur qui veut me dépouiller, ou à l'aſſaſſin qui veut m'ôter la vie? 3°. Il eſt également faux que je doive toujours regarder comme *vertu*, ce qui procure aux autres un bonheur durable; lorſque c'eſt un obſtacle à mon propre bonheur, ſuis-je obligé d'immoler mon bien-être à des hommes ingrats ou injuſtes? Quel eſt le fondement de cette obligation? Nous le cherchons en vain dans les principes de l'Auteur.

„ Si un Athée, entraîné par ſes paſſions

(*a*) Contag. ſac. c. 10. p. 63. & 64. c. 13. p. 137.

„ ou par des habitudes criminelles, livré
„ à des vices honteux, jouet d'un tempé-
„ rament vicieux, paroît oublier ſes prin-
„ cipes moraux, il ne s'enſuivra pas qu'il
„ n'a point de principes, ou que ſes prin-
„ cipes ſont faux (*a*).

Je ſoutiens que dans ce cas-là, un Athée n'oublie point ſes principes, mais qu'il les ſuit exactement. Un de ces principes eſt que l'homme n'eſt pas libre ; que dans la paſſion, *la raiſon eſt auſſi impoſſible à écouter, que dans le tranſport ou dans l'ivreſſe* (*b*). Un autre principe eſt que des erreurs ou des crimes involontaires & inévitables ne peuvent être dignes de punition (*c*) : ils ne ſont donc pas plus dignes de blâme ; ils ceſſent d'être des crimes. Un troiſieme principe, eſt que le plaiſir & la douleur, l'eſpoir du bonheur & la crainte du malheur, ſont les ſeuls motifs capables d'influer efficacement ſur les volontés des êtres ſenſibles, le ſeul fondement de l'*obligation morale* ou du devoir (*d*). Pour que l'homme ſoit vertueux, il faut qu'il ait intérêt à l'être (*e*). Et *l'intérêt* n'eſt jamais que ce que chacun de nous regarde comme néceſſaire à ſa félicité ; ainſi l'intérêt du méchant eſt de ſatisfaire ſes paſſions à tout prix (*f*). De-là s'enſuit un quatrieme principe, que tout eſt

(*a*) Page 342.
(*b*) Tome 1. ch. 11. p. 200. & 201.
(*c*) Tome 2. c. 10. p. 302. & 303.
(*d*) Tome 1. ch. 15. p. 18. tome 2. c. 9. p. 262.
(*e*) Tome 1. ch. 9. p. 151. & 152.
(*f*) Tome 1. ch. 15. p. 315.

toujours *dans l'ordre* relativement à la Nature, que tous les êtres ne font que ſuivre *les Loix* qui leur ſont impoſées..... que les vices & les vertus ſont également néceſſaires ; les uns ne ſont *des biens* ; les autres ne ſont *des maux* que pour des êtres particuliers, dont ils favoriſent ou dérangent la façon d'exiſter (*a*). Nous copions exactement les termes de l'Auteur.

Un Athée fidele à ſes principes doit donc conclure que le vice & la vertu ſont des notions relatives ; qu'une action qui eſt *vice* à l'égard des autres hommes, parce qu'elle dérange leur façon d'exiſter, eſt *vertu* par rapport à lui, parce qu'elle lui procure le bonheur ; qu'en cherchant ſon intérêt ou ſon bonheur dans le contentement de ſes paſſions, il obéit à ſon devoir ou à l'*obligation morale* ; que ſi ſon tempérament paroît vicieux aux autres, il n'eſt dans le fond que ce que la Nature a voulu qu'il fût ; qu'en ſuivant l'impulſion de ce tempérament, il ne peut être digne de blâme ou de punition, qu'au-contraire il eſt *vertueux*, dans toute la rigueur du terme.

Telle eſt la morale que l'Auteur a établie, répétée, enſeignée conſtamment dans tout ſon Livre.

On objectera ſans doute que l'Athée, en agiſſant ainſi, s'expoſe à exciter la haine, le mépris, le reſſentiment de ſes ſemblables, & à trouver ſon *malheur durable* dans

(*a*) Tome I. ch. 12. p. 247.

une conduite où il n'a goûté qu'un *bonheur paſſager*. Soit. Il eſt en droit de répondre, 1°. que l'on peut tout-au-plus lui reprocher d'être imprudent, d'entendre mal ſes intérêts, mais non pas l'accuſer d'être vicieux; 2°. que ſi par ſon tempérament & ſon organiſation particuliere, il eſt invinciblement déterminé à préférer un bonheur paſſager à un bonheur plus durable, ce n'eſt point ſa faute; 3°. que ſi les autres hommes ſéviſſent contre lui, ils ſeront injuſtes, puiſqu'ils puniront en lui un penchant irréſiſtible, & une conduite qu'ils ſuivent eux-mêmes; 4°. qu'il y auroit de la folie à préférer le contentement des autres à ſa propre ſatisfaction, ſans être bien aſſuré qu'ils lui en ſçauront gré, qu'ils l'en récompenſeront, qu'ils ne ſeront point ingrats ni injuſtes; qu'il y a cent à parier contre un, qu'ils chercheront, dans leur conduite à ſon égard, leur propre intérêt à ſes dépens, & leur propre bonheur préférablement au ſien.

§. IV.

L'Auteur, qui a probablement ſenti toutes ces conſéquences, a cherché à en éviter le contre-coup par une contradiction; c'eſt ſa méthode ordinaire.

Il obſerve que rien de plus commun parmi les hommes, qu'une diſcordance très-marquée entre l'eſprit & le cœur, rien de plus rare que de voir la ſpéculation influer ſur la pratique. „ Ne voyons-nous pas tous les

„ jours les mortels en contradiction avec „ eux-mêmes ? Leur jugement ne condam- „ ne-t-il pas ſans ceſſe les écarts auxquels „ les paſſions les livrent ? En un mot, tout „ ne nous prouve-t-il pas que les hommes „ avec la meilleure théorie, ont quelquefois „ la pratique la plus mauvaiſe, & avec la „ théorie la plus vicieuſe, ont ſouvent la „ conduite la plus eſtimable " ? Ainſi il y a eu des Païens très-vertueux, & il y a des Chrétiens très-méchans. L'Auteur conclut que le tempérament de l'homme eſt toujours plus fort que les Dieux, l'organiſation plus puiſſante que la Religion ; que les mortels ſuivent bien plus leurs paſſions, leurs intérêts que leurs ſpéculations (*a*).

De cette remarque très-vraie, très-conforme à l'expérience, nous avons droit de tirer pluſieurs conſéquences importantes. 1°. L'Auteur a fauſſement attribué tous les crimes qui ont inondé la terre, à l'idée que les hommes ſe ſont formée de la Divinité, & à la morale religieuſe : il a ſuppoſé mal-à-propos que les hommes y avoient été entraînés par la Religion même : il falloit en accuſer les paſſions & le tempérament, & non la Religion ; toutes les invectives qu'il a vomies contr'elle portent à faux, & ſont autant de calomnies. 2°. L'Auteur a eu tort de ſoutenir que nos erreurs & nos fauſſes idées ſont la cauſe de nos maux : de ce que

(*a*) Pages 343. 344. 345. & 350. Eſſai ſur les préjugés, c. 7. p. 161. c. 8. p. 181. De l'Eſprit, ſecond diſcours, c. 2. tom. 1, p. 90.

nous agiſſons mal, il ne s'enſuit point que nous ayons de fauſſes idées, mais que nous agiſſons contre nos idées & contre la voix de notre conſcience. 3°. Quoiqu'un Athée puiſſe contredire ſa propre morale par ſa conduite, s'enſuit-il que cette morale eſt inutile; qu'il ne faut point de morale aux hommes; qu'il faut lâcher la bride au tempérament & aux paſſions; qu'il faut laiſſer l'homme ſans frein, ſans loix, ſans principe? C'eſt cependant le raiſonnement que l'Auteur a répété vingt fois contre la morale religieuſe; il a ſoutenu qu'il falloit y renoncer, parce qu'elle ne ſuffit pas pour retenir la fougue des paſſions: & il eſt forcé de convenir que la morale de l'Athéiſme, ne ſuffit pas toujours non plus pour arrêter la fougue des paſſions. 4°. Puiſque les paſſions peuvent toujours réſiſter à la voix de la raiſon auſſi bien qu'à celle de la Religion, puiſqu'elles peuvent abuſer de toute eſpece de morale; à laquelle faut-il donner la préférence? Eſt-ce à la morale la plus favorable aux paſſions, ou à celle qui leur eſt la plus contraire? Lorſque cette queſtion ſera décidée, il ne ſera pas difficile de juger ſi la Morale chrétienne vaut mieux que celle des Athées.

Telle eſt l'équité des Matérialiſtes: parce qu'un Chrétien peut commettre des crimes, ils concluent que cet homme ne croit point ſa Religion, ou que ſa Religion eſt fauſſe & pernicieuſe: ſi un Athée eſt livré à des vices honteux, *il ne s'enſuit pas*, diſent-ils,

qu'il n'a point de principes, ou que ſes principes ſont faux, mais que ſes paſſions l'entraînent malgré ſes principes; un Athée, ſuivant eux, peut être *inconſéquent*, & un Chrétien ne peut pas l'être.

Ils prétendent qu'un tyran athée ne ſeroit pas plus à craindre qu'un tyran fanatique, qu'il ſeroit même moins dangereux. Nouvelle fauſſeté. 1°. Un tyran fanatique contredit ſa Religion, puiſque ſa Religion ne lui commande point le Fanatiſme, mais la douceur & la clémence: ſa conduite eſt un état violent. Un tyran athée ſuivroit exactement ſes principes, puiſqu'ils lui ordonnent de chercher ſon bonheur, & de ſuivre la pente de ſon tempérament. *Un tyran athée qui perſécuteroit pour des opinions*, ne ſeroit donc point *un homme inconſéquent à ſes principes* (*a*): puiſque, ſelon ſon principe, l'erreur eſt la ſource de tous les maux du genre humain, il faut abſolument bannir les erreurs. Nous avons prouvé ailleurs que l'intolérance eſt attachée à l'Athéiſme auſſi-bien qu'à la Religion (*b*). Un Souverain athée, imbu de la doctrine de notre Philoſophe, qui regarderoit la Religion comme le principe de tous les crimes qui ont dévaſté la terre, devroit ſe croire obligé de la détruire à quelque prix que ce fût. Il n'eſt donc pas vrai que l'*Athée auroit un prétexte de moins que le Prince crédule, pour exercer ſa méchanceté* (*c*). 2°. Un tyran fanatique

(*a*) Page 145.
(*b*) Chap. 8. §. 4.
(*c*) Page 146.

n'eſt point continuellement dans ces accès du Fanatiſme; dans les intervalles de raiſon il peut rentrer en lui-même, revenir au véritable eſprit de ſa Religion : un tyran athée, obſtiné dans ſes principes, agiroit de ſang-froid, agiroit conſéquemment, ſeroit incapable de changer. 3°. Un tyran fanatique n'eſt intraitable que ſur le chapitre de la Religion; elle le retient ſur tout le reſte : un tyran athée ne ſeroit gêné ſur rien, il prendroit pour deviſe la maxime ordinaire des monſtres : *Oderint, dum metuant.* A la vérité, il ne pourroit prétendre que *c'eſt ſon Dieu qui ordonne & qui approuve* une telle conduite (*a*) : mais il ſoutiendroit que c'eſt la Nature & la raiſon; en exterminant les hommes, il prétendroit encore travailler au bien de l'humanité. Un Athée, qui enviſage les hommes comme une aſſemblée de machines ou comme un troupeau de bêtes, eſt-il diſpoſé à les reſpecter & à les ménager beaucoup ?

§. V.

„ L'Athéiſme bien entendu, continue „ l'Auteur, eſt fondé ſur la Nature & la „ raiſon, qui, jamais, comme la Religion, „ ne juſtifieront & n'expieront les crimes „ des méchans (*b*) ". Nouvelle abſurdité. Il n'eſt aucun homme qui ne cherche à juſti-

(*a*) Page 346.
(*b*) Page 347.

fier ſes paſſions par la raiſon, auſſi-bien que par la Religion. Dans le ſyſtême de l'Athéiſme, il n'y a point de crime ; nous l'avons montré (*a*) ; & il n'y a pas beſoin d'expiation. Nous ne concevons pas ce que c'eſt que l'*Athéiſme bien entendu*, ni comment l'on peut bien entendre des contradictions.

De ce que l'on a fait dépendre la morale de l'exiſtence & de la volonté de Dieu, il eſt réſulté, ſelon notre Philoſophe, un grand inconvénient. Des ames corrompues, venant à découvrir la fauſſeté de cette ſuppoſition, lâcherent la bride à tous leurs vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs réels pour faire le bien. La remarque mérite attention. Jamais l'on n'a fondé la morale ſur la volonté *arbitraire* de Dieu, mais ſur ſa volonté *conforme à la nature des choſes*, par conſéquent ſur la raiſon même. Ce ſont *des ames corrompues*, qui ont prétendu découvrir la fauſſeté de cette ſuppoſition ; nous en convenons, & nous ſoutenons que l'Athéiſme n'eſt fait que pour des ames de cette eſpece, ou pour des cerveaux mal organiſés. Ces ames corrompues, trompées dans le principe, ont bien raiſonné dans les conſéquences ; puiſque dans l'Athéiſme il n'y a effectivement aucun motif réel pour faire le bien : nous l'avons démontré, & l'Auteur va encore nous le faire ſentir.

„ Soit qu'il exiſte un Dieu, dit-il, ſoit

(*a*) §. 3.

» qu'il n'en exiſte point, nos devoirs ſeront
» les mêmes; & notre nature conſultée nous
» prouvera que le vice eſt un mal, & que la
» vertu eſt un bien réel.... que ſans nulle
» vertu, la ſociété ne peut ſe maintenir;
» que ſans mettre un frein à ſes deſirs, nul
» homme ne peut ſe conſerver. Les hom-
» mes ſont contraints par leur nature d'ai-
» mer la vertu & de redouter le crime, par
» la même néceſſité qui les oblige à cher-
» cher le bien-être, & à fuir la douleur;
» cette nature les force à mettre de la diffé-
» rence entre les objets qui leur plaiſent &
» ceux qui leur nuiſent (*a*).

On prie de nouveau le lecteur de bien peſer cette doctrine; nous ne pouvons trop inſiſter ſur les conſéquences. 1°. Il eſt clair que *la vertu* n'eſt rien autre choſe que le *bien phyſique*, ce qui nous plaît, ce qui contribue à notre conſervation & à notre bien-être; *le vice* ou *le crime*, c'eſt le mal phyſique; ce qui nuit à notre bien-être, à notre conſervation, ce qui nous cauſe de la douleur, ou peut nous en cauſer dans la ſuite. 2°. Que le vice & la vertu ſont des notions relatives; ce qui eſt un bien pour moi, peut être un mal pour un autre; mais l'intérêt d'un autre ne doit jamais prévaloir au mien: mon bonheur ne doit jamais être ſacrifié à celui des autres. 3°. Je ne puis donc être obligé à rien faire pour

(*a*) Pages 348. & 349. Contagion ſacrée, ch. 10. p. 63. & 64. c. 13. p. 137.

la ſociété, qu'autant que je ſuis ſûr qu'il m'en reviendra un plus grand bien : autrement je me tromperois dans mon calcul ; je réſiſterois à ma nature, qui me force à chercher mon bien, mon intérêt, mon bonheur. 4°. Pourvu que la ſociété dure autant que moi, & autant qu'il faut pour me procurer le bien-être, que m'importe qu'elle périſſe avec moi ou après moi ? Sa conſervation ne me touche en rien, quand je ne ſuis plus : mon ambition doit ſe borner à en tirer le meilleur parti poſſible, tant que dure mon exiſtence. 5°. Je dois me conſerver & prolonger mon bonheur, le plus long-temps que je pourrai : mais ſi je ſuis plus affecté par le plaiſir préſent que par l'eſpérance d'un bonheur plus durable, ſuis-je blâmable de préférer le plaiſir à ma conſervation ? Me priver du plaiſir préſent, eſt un ſacrifice douloureux ; ma nature, mon tempérament, mes deſirs s'y oppoſent ; ce ſeroit donc *un crime*. Si j'étois malheureux, il me ſeroit permis de me tuer (*a*) ; me ſera-t-il moins permis d'abréger mes jours par le plaiſir ? Eſt-ce un plus grand mal de ſe tuer par plaiſir, que par déſeſpoir ? cherchons donc le plaiſir, & une exiſtence heureuſe, quoique momentanée : que les autres en ſouffrent ou qu'ils n'en ſouffrent pas, c'eſt leur affaire : que la ſociété s'en trouve bien ou mal, cela ne me regarde point : je n'exiſte que pour être heureux, & pour l'ê-

(*a*) Tome 1. c. 14.

tre autant qu'il me plaira. *L'homme ſe doit le bonheur à lui-même* (*a*) : tel eſt le fondement de toute morale. Si pour mon bonheur il faut que le genre humain périſſe, ce n'eſt pas ma faute ; c'eſt la loi de la néceſſité.

A la vérité, ſi mes ſentimens étoient connus, la ſociété ſe croiroit obligée de ſe défaire de moi ; je me garderai donc bien de les faire connoître. Dans le fond, tous les hommes doivent penſer comme moi, s'ils ſçavent raiſonner, & s'ils entendent leurs intérêts : il n'eſt donc queſtion que de jouer comme eux le perſonnage d'homme de bien, d'affecter ce qu'ils nomment *vertu*, & qui ne ſignifie rien.

On me dit que l'homme doit quelque choſe à l'homme ; parce qu'en lui faiſant injure, il violeroit les droits de l'équité (*b*) : mais il n'y a d'autre équité que le calcul bien entendu des intérêts (*c*) ; or mon intérêt bien entendu eſt d'obtenir des autres tous les ſervices poſſibles, & de leur en rendre le moins que je pourrai.

On me dira encore que je ne dois pas faire à mon prochain, ce que je ne veux pas qu'il me faſſe. Il faut diſtinguer : ſi mon prochain eſt en état de me rendre le mal que je pourrois lui faire, la maxime eſt évidente, mon intérêt me défend de lui nuire. S'il eſt dans l'impuiſſance de me nuire

(*a*) Tome 1. c. 15. p. 318. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, ch. 20. p. 377.
(*b*) Page 150.
(*c*) De l'Eſprit, troiſieme Diſcours, ch. 4. tome 2. p. 40.

à moi-même, & que mon intérêt m'engage à lui nuire, la maxime eſt fauſſe : l'*intérêt* & le *droit* ſont la même choſe ; l'Auteur du livre de l'Eſprit le décide formellement (*a*).

J'oſe défier tous les Matérialiſtes du monde de démontrer que dans leur ſyſtême ce langage n'eſt pas raiſonnable, & que les conſéquences ſont mal liées au principe.

Nous ne devons donc pas être ſurpris ſi l'Auteur de l'*homme machine* a raiſonné ſur les mœurs comme *un vrai frénétique* (*b*) : c'eſt qu'il a raiſonné conſéquemment ; & quiconque aura un peu de logique, raiſonnera de même. Dès que la vertu n'eſt rien autre choſe que le bien phyſique ; que le droit eſt confondu avec l'intérêt ; que l'homme eſt cenſé ſuivre l'impulſion néceſſaire du tempérament ; il n'y a point d'autre morale que celle que nous venons d'expoſer.

§. VI.

L'Auteur ajoute que le ſyſtême d'un Athée ne lui donne point de vices nouveaux ; que l'Athéiſme laiſſe les hommes tels qu'ils ſont ; au-lieu que la ſuperſtition fournit à ſes ſectateurs mille prétextes pour commettre le mal ſans remords, & même pour s'en applaudir ; qu'elle lâche la bride aux paſſions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus déshonorans

(*a*) Troiſieme Diſcours, c. 4.
(*b*) Page 318.

norans (*a*). Ces deux tableaux ſont infideles.

Le ſyſtême d'un Athée ne lui donne point de vices nouveaux, mais il excuſe & autoriſe tous les vices ſans exception, étouffe tous les ſcrupules, éteint les remords, détruit tous les liens de la ſociété, ne laiſſe ſubſiſter aucune vertu, réduit l'homme au niveau de la brute conduite par le ſeul inſtinct. La Religion ne peut autoriſer tout-au-plus qu'une ſeule paſſion, qui eſt le faux zele, & cette paſſion ne peut avoir lieu que dans les cas où la Religion court quelque danger; mais il eſt encore faux que la Religion l'autoriſe jamais.

On ne dira pas que la Religion autoriſe l'injuſtice, le vol, le meurtre, la calomnie, la vengeance, l'intempérance, la proſtitution, &c. dans le cours ordinaire des choſes, ni qu'elle fourniſſe aucun prétexte pour s'y livrer. Il n'eſt pas vrai qu'elle procure des expiations faciles, ſur-tout pour les péchés contraires à la juſtice : puiſqu'elle enſeigne formellement que ces crimes ne peuvent être expiés ſans que le prochain ſoit dédommagé, s'il eſt poſſible. Elle n'admet l'expiation d'aucun crime ſans la volonté ſincere d'y renoncer pour toujours, & d'en réparer les mauvais effets.

Il eſt faux que l'Athéiſme *laiſſe les hommes tels qu'ils ſont*. 1°. Il leur inſpire une

(*a*) Page 350. Contag. ſac. c. 9. p. 5. c. 11. p. 82. Eſſai ſur les préjugés, c. 6. p. 182.

haine furieuſe contre la Religion ; & s'ils étoient les maîtres d'en ſuivre les mouvemens, elle les conduiroit aux plus grands excès. 2°. Si les hommes ſont policés & réunis en ſociété, c'eſt à la Religion qu'ils en ſont redevables ; l'Athéiſme les rendroit ſauvages & abrutis, tels que ſont tous les peuples chez leſquels on n'a reconnu aucune marque extérieure de Religion. Le ſophiſme continuel des Incrédules eſt de ſuppoſer que s'il n'y avoit point de Religion ſur la terre, les hommes ne laiſſeroient pas d'être apprivoiſés, policés, inſtruits, civiliſés, comme ils le ſont ; & cette ſuppoſition eſt abſurde. Si la Religion étoit anéantie tout-à-coup, les peuples conſerveroient ſans doute pendant quelque temps les idées ſociales, les principes de vertu, les loix que la Religion leur a donnés ; mais nous ſoutenons que tous ces mobiles s'affoibliroient de jour en jour, & ſeroient bientôt entiérement détruits ; que les hommes retomberoient peu-à-peu dans l'état de barbarie, d'ignorance & de ſtupidité, d'où la Religion les a tirés. Lorſque la cauſe n'eſt plus, ſon effet ne peut pas ſubſiſter.

Il eſt faux que les temps où les hommes ont panché vers l'Athéiſme aient été les plus tranquilles (*a*). Lorſque l'Epicuriſme relâché ſe fut répandu dans la Grece, il y éteignit l'eſprit patriotique ; les diſſenſions & les ſéditions s'y multiplierent ; il fournit

(*a*) Page 351. Eſſai, c. 3. p. 47.

aux Romains les moyens d'affoiblir ces différentes Républiques les unes par les autres, & de les ſubjuguer. Le même ſyſtême produiſit à Rome le même effet ; ſa naiſſance fut immédiatement ſuivie de la ruine de la République & des honneurs du Triumvirat. Quand le fait avancé par l'Auteur ſeroit encore plus vrai, l'on n'en pourroit rien conclure. L'Athéiſme n'a pas coutume de s'établir au milieu des guerres civiles & des malheurs domeſtiques d'une Nation ; les eſprits ſont alors occupés à autre choſe qu'à bâtir des ſyſtêmes de métaphyſique : il eſt le fruit de l'oiſiveté, du luxe, de la volupté, de la corruption des mœurs, ſuites ordinaires de la paix & de la propriété d'un Empire ; mais il ne manque jamais d'augmenter la corruption, de relâcher les liens du Gouvernement & d'en préparer la décadence.

Nous convenons que les hommes habitués à méditer & à faire leur plaiſir de l'étude, ne ſont point communément des citoyens dangereux ; mais il ne s'enſuit pas que leurs ſpéculations ne puiſſent produire des révolutions ſubites ſur la terre : le tempérament des Diſciples n'eſt pas toujours auſſi paiſible que celui de leurs Maîtres. Epicure, Lucrece, Bodin, Spinoſa n'ont point cauſé de guerres civiles par eux-mêmes ; c'étoient de ſimples particuliers ſans autorité ; mais leurs opinions adoptées par ceux qui gouvernent, ſeroient le fléau du genre humain. Epicure contrediſoit ſes principes, & adoroit les Dieux d'Athenes : ſi tous ceux dont

on vient de parler avoient été *croyans*, ils auroient encore fait moins de bruit qu'ils n'en ont fait : leur tempérament paiſible, la médiocrité de leur fortune, l'obſcurité de leur nom les rendroient incapables de troubler le monde. Mais lorſque des Incrédules joignent à l'Athéiſme la violence du caractere, l'emportement du ſtyle, la haine furieuſe contre toute Religion, comme notre Auteur, ce ſont évidemment des boute-feux, capables de mettre la ſociété en combuſtion, s'ils avoient quelqu'autorité.

C'eſt donc une très-foible objection d'alléguer que des opinions purement philoſophiques, ou directement contraires à la Religion, n'ont jamais cauſé de trouble dans un Etat (*a*) : la raiſon en eſt fort ſimple ; c'eſt qu'elles ont été mépriſées par le grand nombre des hommes, ſuivies ſeulement par quelques rêveurs oiſifs & ſans crédit, qui n'ont pas pu ſuivre dans la pratique les principes qu'ils établiſſoient dans leurs écrits. On ne doit pas ſçavoir beaucoup de gré aux Athées de n'avoir pas fait tout le mal qu'ils auroient voulu faire.

§. VII.

Les principes de l'Athéiſme ne ſont point faits, dit-on, pour le peuple, pour les eſprits frivoles, pour les ambitieux, pour les

(*a*) Page 352. Eſſai ſur les préjugés, ch. 3. p. 47. c. 19. p. 219.

ames puſillanimes : concluons qu'ils ne ſont faits pour perſonne ; la vérité & la raiſon ſont faites pour tout le monde ; c'eſt inſulter la nature humaine que de prétendre qu'elle eſt deſtinée par ſon organiſation à préférer l'erreur à la vérité. Puiſque l'Athéiſme n'eſt point fait pour le peuple, il n'eſt pas fort étonnant que ſes principes n'aient pas encore ſoulevé les peuples.

L'Auteur reproche pour la ſeconde fois aux Déiſtes qu'ils n'oſent point *citer la Divinité, même au tribunal de la raiſon* (*a*). En effet ils ont tort de s'arrêter en chemin ; dès qu'ils ont une fois cité à leur tribunal la conduite de Dieu dans l'établiſſement d'une Religion révélée, il ſont en droit d'exercer la même juriſdiction ſur ſa Providence dans le gouvernement du monde ; l'une donne autant de priſe que l'autre à la cenſure des Incrédules : il n'y a plus qu'un pas à faire depuis le Déiſme juſqu'à nier l'exiſtence de Dieu.

Mais il ne falloit pas renouveller la contradiction que nous avons déja miſe en évidence : il eſt ridicule de répéter que la Religion eſt la vraie cauſe des maux de la ſociété (*b*), après avoir reconnu que la vraie cauſe de ces maux ſont les paſſions & le tempérament ; que l'homme entraîné par leur impulſion réſiſte également dans ſa conduite à la raiſon & à la Religion.

(*a*) Page 351.
(*b*) Page 354. Contagion ſac. c. 13. p. 120. Eſſai ſur les préjugés, ch. 3. p. 57.

N'étoit-ce pas assez du-moins de cette contradiction, sans tomber encore dans une autre ? L'Auteur vient de dire que l'*Athéisme n'est pas fait pour le peuple* ; à présent il s'emporte contre ceux qui prétendent que *la Religion est nécessaire au peuple* : quel sera donc le sort du peuple ? Faut-il qu'il soit tout-à-la-fois incrédule & religieux, athée & persuadé de l'existence de Dieu ?

Mais le fanatisme philosophique est aveugle, incapable de raisonner. Quand il faut disculper la morale pernicieuse de l'Athéisme, ce n'est point elle qui est la cause des vices de ses sectateurs, ce sont les passions & le tempérament : lorsqu'on veut rendre odieuse la Morale du Christianisme, ce ne sont plus les passions qui font agir l'homme, c'est la croyance & la morale qu'il professe : quand il faut sçavoir ce qu'il convient d'enseigner au peuple ; on décide d'un côté que la Religion l'asservit, sans le rendre meilleur, qu'elle le rend au-contraire plus méchant (*a*) ; de l'autre, on reconnoît qu'il n'est pas fait pour saisir les principes & la morale de l'Athéisme.

Quel est donc le dénouement de toutes ces absurdités ? Le voici. La Religion nous incommode, il faut la détruire à quelque prix que ce soit : ne nous embarrassons point des conséquences qui en résulteront, ni de la destinée du peuple ; ce n'est qu'un troupeau de brutes ; quand nous serons les

(*a*) Page 355.

maîtres, nous les conduirons comme il nous plaira.

Docteurs ſuperbes, vous vous trompez; le peuple n'eſt point dupe de votre dédain & de vos mépris : il vous les rendra au centuple, & vous ſerez punis par votre orgueil même. Il a rendu juſtice à vos prédéceſſeurs; il vous la rendra infailliblement : il ſent ſes véritables intérêts; il ſçait diſtinguer les maîtres qu'il doit écouter par préférence.

Nous ne ſoutenons point qu'*il eſt des erreurs utiles :* c'eſt le principe des fourbes & des hypocrites; ſi c eſt la morale des Déiſtes, ce n'eſt point la nôtre. La Religiou eſt utile, parce qu'elle eſt vraie; & elle eſt vraie, parce qu'elle eſt utile : ces deux caracteres ſont eſſentiellement inſéparables. Quand on ſoutient que l'homme eſt une production du haſard, on peut ſuppoſer qu'il eſt deſtiné à être le jouet de l'erreur : lorſqu'on reconnoît qu'il eſt l'ouvrage d'un Dieu ſage & bon, qui l'a créé raiſonnable, on ſent qu'il eſt né pour la vérité; qu'il a droit de la connoître; qu'elle ſeule doit le ſubjuguer & le conduire; que la vérité eſt, pour ainſi dire, le patrimoine du genre humain, & non le partage d'un petit nombre de cerveaux qui ſe croient paîtris d'un autre limon que le reſte des hommes.

De-là il s'enſuit que la Religion à laquelle l'homme eſt certainement redevable de la vie ſociale, de la police, des loix, d'un état infiniment ſupérieur à celui des Sauva-

ges & des brutes, ne ſçauroit être un préjugé & une erreur ; que de toutes les Religions connues, celle qui a fait le plus de bien aux hommes eſt néceſſairement la plus vraie : & c'eſt par ce parallele déciſif que l'on doit juger de la vérité du Chriſtianiſme, indépendamment des autres preuves ſur leſquelles il eſt fondé.

Vainement on prétend que dans les pays où la ſuperſtition a le plus de pouvoir, on trouve toujours le moins de mœurs. Cette obſervation, preſque toujours fautive, effet du préjugé national, ne prouveroit encore rien quand elle ſeroit vraie. La ſuperſtition & la corruption des mœurs peuvent venir de la même cauſe phyſique, du tempérament particulier d'un peuple & de l'influence du climat : les Philoſophes ne ſont pas ordinairement heureux dans la découverte des phénomenes moraux ; ils attribuent toujours tout le mal à la Religion, & ils ne voient pas que les abus de la Religion viennent eux-mêmes d'une autre cauſe à laquelle il faut remonter, des paſſions de l'homme.

Sans ceſſe ils répetent que *tous les maux du genre humain ſont dûs à ſes erreurs* (a) ; & les erreurs d'où viennent elles ? De l'organiſation, diſent-ils, du tempérament, des circonſtances dans leſquelles nous nous trouvons placés ſans notre aveu, des idées qui, malgré nous, ſont entrées dans notre eſ-

(a) Page 356.

prit

prit (*a*). Eh bien, Cenſeurs éternels, à qui vous en prendrez-vous ? A la Nature, à l'enchaînement des cauſes matérielles, à la néceſſité ? Corrigez donc la ſource du mal, ou ceſſez d'argumenter en l'air.

On rencontre, diſent-ils, beaucoup d'Incrédules ou de Déiſtes dans les pays où regne la liberté de penſer, & beaucoup d'Athées dans les Nations où la ſuperſtition & l'autorité ſouveraine font ſentir la peſanteur de leur joug, & abuſent de leur pouvoir (*b*). 1°. Le fait eſt faux ; dans le temps que le deſpotiſme étoit le plus abſolu en Angleterre, il y avoit moins de Déiſtes & d'Athées qu'il n'y en a eu dans la ſuite. 2°. En ſuppoſant la remarque vraie, que s'enſuit-il ? Que l'Athéiſme eſt évidemment la maladie d'un eſprit chagrin, mécontent de ſon ſort, révolté contre toute autorité eccléſiaſtique & ſéculiere, ou, comme parle l'Auteur, de la *raiſon irritée* (*c*). Il en conviendra formellement dans le Chapitre ſuivant. Mais la raiſon irritée eſt la raiſon dominée par la paſſion : eſt-ce dans cet état qu'elle voit le mieux, que ſes jugemens ſont les plus droits & les plus ſûrs ?

Rendons graces à l'Auteur de ce qu'il s'eſt dévoilé lui-même & tous ſes ſemblables : un Philoſophe irrité n'eſt plus un ſage, c'eſt un inſenſé. Il auroit dû calmer ſa bile avant de vouloir nous inſtruire ; guérir ſa

(*a*) Chap. 10. p. 301. 303. 305.
(*b*) Page 357. Eſſai ſur les préjugés, c. 3. p. 33.
(*c*) Pag. 358. Eſſai ſur les préjugés, c. 9. p. 208. ch. 23. p. 313.

maladie avant de nous prouver que nous ſommes en mauvaiſe ſanté : ce n'eſt point aux hypocondres à s'ériger en Médecins : il faut les plaindre, mais il y auroit de la folie à les écouter.

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'Athéiſme : Ce ſyſtême n'eſt-il point dangereux ? Peut-il être embraſſé par le Vulgaire.

§. I.

LEs différentes queſtions que l'Auteur ſe propoſe de traiter ici, nous paroiſſent déja ſuffiſamment éclaircies par ce qu'il a dit dans les Chapitres précédens ; mais la fécondité de ſon génie, l'art qu'il poſſede de préſenter les mêmes objets ſous des aſpects différens, nous donneront lieu d'ajouter encore de nouvelles obſervations. Il eſt convenu, & il le répete, que le motif principal qui précipite un Philoſophe dans l'Athéiſme, eſt l'*indignation* des maux que la croyance d'un Dieu a cauſés, & continue de produire ſur la terre (*a*) ; indignation très-mal fondée, après l'aveu formel répété plus d'une fois par l'Auteur, que quand les hommes font le mal, ils y ſont entraînés par leurs paſſions, & non point par leurs opinions ſpéculatives. C'eſt donc

(*a*) Pages 359. & 360.

contre les paſſions que les Incrédules devroient tourner leur *indignation*, & non contre la Religion ; ce n'eſt point ſa faute ſi les paſſions trouvent le moyen d'en abuſer, & parviennent ſouvent à la corrompre. Nous avons déja obſervé que les anciens Epicuriens ont fait autrefois à la raiſon les mêmes reproches que les Modernes font aujourd'hui à la Religion ; Ciceron les a rapportés fort au long dans le 3e. Livre de la Nature des Dieux. Il y a un entêtement fanatique à rendre la Religion reſponſable du tort que lui font les travers & la corruption du cœur humain. C'eſt à elle de le réformer ſans doute ; mais la Religion ne fait point violence à l'homme, non plus que la raiſon ; il eſt toujours le maître de les ſuivre ou d'y réſiſter. Ce n'eſt point par des chaînes d'airain ni par des impulſions invincibles que l'homme doit être conduit : l'empire abſolu que l'on voudroit exercer ſur lui ne ſert qu'à le révolter, & à le jetter infailliblement dans l'excès même dont on veut le détourner. La Religion eſt un guide & non un tyran : des dogmes purs, une morale ſainte, des exemples touchans, des peines & des récompenſes en cette vie & en l'autre : tels ſont les liens aimables par leſquels elle enchaîne notre liberté ; le cœur farouche qui les briſe, ou qui s'en ſert pour ſe bleſſer, doit-il nous les rendre moins chers ? L'homme, jouet éternel de ſes paſſions, également aveugle & foible, ſouvent furieux & indomptable, ſera-t-il plus heureux d'être abandonné à lui-même ?

S'il étoit vrai, comme l'Auteur le prétend, que c'eſt l'intérêt du Clergé qui a rendu la Divinité terrible & haïſſable, afin de faire trembler les hommes & de les rendre eſclaves (*a*), il y auroit lieu ſans doute de déclamer contre cet intérêt, de chercher les moyens de le réprimer, & non pas d'arracher aux peuples la Religion qui leur eſt néceſſaire: il ne faut point rendre les peuples ſcélérats, de peur qu'ils ne deviennent eſclaves: il y auroit un milieu, & l'on permettroit aux Philoſophes de le chercher. Mais comment accorder ce reproche avec ce que l'Auteur a ſoutenu ailleurs, que le peuple lui-même s'eſt forgé ſes propres Dieux; que le ſentiment de ſes maux les lui a fait enviſager comme des êtres redoutables; que l'ignorance, la crainte, la foibleſſe l'ont rendu ſuperſtitieux (*b*). Il n'a donc pas eu beſoin du ſecours des Prêtres pour ſe former une Religion telle qu'on la lui ſuppoſe; les Prêtres n'ont fait tout-au-plus que ſe prêter aux idées dont l'homme trouvoit la ſource dans lui-même; ils n'ont d'autre crime que d'avoir été foibles, timides, tremblans comme le reſte des hommes.

Coupables ou innocens, n'importe; il eſt décidé que les Prêtres porteront tout le poids de l'*indignation* des Incrédules. Ils ſoutiennent la Religion & travaillent à l'étendre: voilà le crime qu'on ne leur pardonnera jamais.

(*a*) Note, p. 359. Contag. ſac. chap. 1. p. 18. Eſſai ſur les préjugés, ch. 14. p. 360.
(*b*) Chap. 1. p. 4. 5. 6. &c.

§. II.

Outre cette indignation ſi ſenſée & ſi louable, outre *la mauvaiſe humeur* dont l'Auteur convient (*a*), il aſſigne pour ſeconde cauſe de l'Athéiſme la *crainte importune* „ d'un Dieu bizarre que l'on peut ofenſer ſans le ſçavoir ; qui n'eſt aſtreint à „ aucune des regles de la juſtice ordinaire ; „ qui ne doit rien aux foibles ouvrages de „ ſes mains ; qui donne à ſes créatures la „ liberté de ſuivre leurs penchans malheureux, afin d'avoir la ſatisfaction odieuſe „ de les punir des fautes qu'il leur permet de commettre (*b*).

Il n'eſt pas néceſſaire de faire remarquer au Lecteur le bon-ſens, l'équité, la candeur du procédé des Matérialiſtes. *Par indignation & par humeur*, ils ſe forment de la Divinité un tableau directement contraire à celui que la raiſon & la Religion nous préſentent, afin d'en prendre le droit de conclure que Dieu n'exiſte point ; que la Religion n'eſt qu'une rêverie abſurde & odieuſe. Si l'on nous accuſoit de diſſimuler la vraie cauſe de leurs travers, leur propre aveu ſerviroit à nous juſtifier. On n'a qu'à ſe rappeller les propres termes de l'Auteur. „ L'homme, d'un tempérament mélancoli„ que, dit-il, aigri par des malheurs ou des „ infirmités, l'homme chagrin & d'une hu-

(*a*) Page 360.
(*b*) Pag. 360. Contagion ſacrée, ch. 2. p. 28. ch. 12. p. 110. Eſſai, c. 8. p. 181.

„ meur fâcheuſe, ne peut voir dans le „ monde que déſordre, difformité, ma- „ lice & vengeance de la part d'un Dieu „ fantaſque & jaloux. Ce ſont ces idées ſom- „ bres qui ont fait éclorre ſur la terre les „ cultes bizarres, les ſuperſtitions cruelles „ & inſenſées, tous les ſyſtêmes abſurdes, „ toutes les notions & les opinions extra- „ vagantes (*a*). " Voilà donc l'origine des ſyſtêmes abſurdes, des notions & des opinions extravagantes des Matérialiſtes, indiquée par eux-mêmes.

Dans un ſens, nous convenons de la conſéquence qu'ils en tirent : le Dieu contre lequel ils déclament, n'exiſte point, c'eſt un monſtre & une chimere : mais la raiſon & la Religion nous prêchent l'exiſtence d'un Dieu différent, bon, ſage, juſte, bienfaiſant, qui eſt la ſainteté & l'équité même. Quel eſt l'inſenſé qui a jamais cru que l'on peut offenſer Dieu *ſans le ſçavoir* ; que Dieu n'eſt aſtreint à aucune regle de juſtice ; qu'il ne doit rien aux ouvrages de ſes mains, qu'il leur donne la liberté de ſuivre leurs penchans, afin d'avoir la ſatisfaction de les punir ? Ce ſont-là autant de blaſphêmes imaginés par des hommes d'un tempérament mélancolique, par des Philoſophes chagrins & d'une humeur fâcheuſe.

Mais on nous dit qu'*il eſt affreux de tomber entre les mains* du Dieu vivant (*b*). Oui ſans doute, il eſt affreux d'y tomber chargé

(*a*) Chap. 7. p. 213. 214. 215.
(*b*) *Hebr.* 10. 31.

de crimes, & obſtiné dans l'impénitence. De qui parle l'Apôtre dans cet endroit ? *De celui qui a foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui a profané le ſang de l'alliance par lequel il a été ſanctifié, qui a outragé l'Eſprit de grace*, ou qui a réſiſté à la grace & au pardon que Dieu lui offroit.

Lorſqu'on dit à notre judicieux Philoſophe, que Dieu n'eſt point tel qu'il le dépeint: il répond que toutes ces notions abſurdes & nuiſibles ſont des corollaires des principes obſcurs & faux que l'on ſe fait de la Divinité, & que ſon incompréhenſibilité ſuffit pour les autoriſer (*a*). Admirons encore la juſteſſe de ce raiſonnement ; Dieu eſt incompréhenſible ; ce que la Religion nous en apprend, eſt obſcur : donc des hommes chagrins & d'une humeur fâcheuſe peuvent en conclure que Dieu eſt injuſte, bizarre, cruel, tyran, &c. donc, pour prévenir ces conſéquences folles, il faut anéantir totalement l'idée de Dieu : donc, pour empêcher les inſenſés de déraiſonner, il faut ſupprimer toute vérité.

§. III.

L'Auteur convient ſans peine que ce ſont les paſſions & les intérêts qui déterminent quelques penſeurs à diſcuter les droits, ou plutôt les preuves de l'exiſtence de Dieu ; mais il ſoutient que leurs inquiétudes, leurs craintes, leur amour pour la liberté ſont

(*a*) Page 362. Contag. ſac. c. 9. p. 5.

des motifs raiſonnables : il avoue encore que ſouvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence, la légéreté peuvent conduire à l'irréligion : que pluſieurs y tombent par vanité ou par crédulité, & ſur la parole d'autrui ; qu'ainſi on peut être incrédule de la même maniere que la plupart des hommes ſont religieux ; les uns par crédulité, comme le peuple ; les autres par intérêt, comme les Prêtres ; mais cela n'empêche point que d'autres ne puiſſent être Athées par conviction, & après avoir mûrement examiné les divers ſyſtêmes (*a*). Il y a bien des réflexions à faire ſur tout cela.

1°. L'Auteur poſe pour principe qu'*il faut être déſintéreſſé pour juger ſainement des choſes* (*b*) : & il ſoutient qu'en agiſſant par intérêt, par crainte, par amour de la liberté, on peut juger ſainement de l'exiſtence de Dieu : mais il ne veut pas perdre l'habitude de ſe contredire.

2°. Dans le doute même de l'exiſtence de Dieu, n'eſt-ce pas une abſurdité révoltante de commencer par l'enviſager comme un uſurpateur, ou comme un ſouverain équivoque contre lequel l'homme eſt en droit de diſputer ſa liberté ? comme ſi l'indépendance à l'égard de Dieu étoit un état plus avantageux pour l'homme, qu'une ſoumiſſion raiſonnable envers l'auteur de ſon être, ſon pere & ſon bienfaiteur ; comme ſi l'homme avoit des droits contre Dieu.

(*a*) Pages 363. 364. 365. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, chap. 10. tome 1. pag. 352.
(*b*) Page 306.

Pour faire cet examen de bonne foi, il eſt clair que l'on doit écarter d'abord toute idée fauſſe, bizarre, odieuſe ſur la nature de Dieu; les preuves de ſon exiſtence n'ont rien de commun avec ces idées : quiconque s'appuye ſur ces notions fauſſes, décide déja la queſtion avant l'examen : celui qui examine par humeur, par crainte, par amour de la liberté, eſt incapable de faire un examen ſage & déſintéreſſé. Ces motifs ne peuvent être raiſonnables, qu'en ſuppoſant d'avance que l'exiſtence de Dieu eſt un malheur pour l'homme. Partir d'une abſurdité, n'eſt-ce pas un excellent moyen de découvrir la vérité ? Et telle eſt la méthode que notre Auteur a ſuivie avec tous les *Penſeurs*; & il en convient.

3°. Il ne ſoutiendra pas ſans doute que ceux qui ſont incrédules par libertinage, par vanité, par déférence pour les idées d'autrui, ſoient des hommes fort raiſonnables; il ne prétendra pas que les autoriſer dans l'irréligion, ce ſoit rendre un ſervice fort eſſentiel à la ſociété. Or, parmi la foule de ceux qui ont lu ou qui liront ſon ouvrage, combien y en a-t-il qui ſoient exempts de ces odieux motifs, qui ſoient en état de peſer ſon ſyſtême ſans partialité, ſans intérêt, ſans aucun penchant au libertinage ? Voilà donc le bel exploit dont il doit s'applaudir : il a cité l'exiſtence de Dieu au tribunal de tous les libertins de l'Univers; il leur a fourni des armes & des préjugés contre un dogme qu'ils déteſtoient déja dans leur cœur; il les a confirmés peut-être pour jamais dans

une incrédulité libertine, dont les remords & les doutes auroient pu les faire ſortir un jour : ils lui ſeront redevables de leur endurciſſement dans le mal, & de l'impoſſibilité morale de leur converſion.

4°. De ſon propre aveu, l'Athéiſme eſt une hypotheſe dont on peut abuſer, tout comme on abuſe de la Religion. Dans l'état préſent des choſes, dans la corruption actuelle des mœurs, eſt-il probable que le plus grand nombre de ſes lecteurs n'en abuſera pas ? Eſt-il probable que ſa morale, dont on eſt ſûr que tout-libertin s'autoriſera, fera plus de bien que de mal ? Eſt-il probable même que dans un ſiecle licencieux, l'Athéiſme ne ſera pas plus pernicieux que la Religion, ſeule digue qui réſiſte encore au torrent du libertinage ? Nous oſons prendre pour juges les Philoſophes mêmes.

Ils poſent pour principe que l'Athéiſme eſt fait pour peu de gens ; que, pour avoir droit de l'embraſſer ; il faut n'avoir rien à ſe reprocher ; que quiconque l'adopte pour mettre ſes paſſions à leur aiſe, eſt un homme de mauvaiſe foi qui *calomnie ſon ſyſtême* par ſes mœurs (*a*) : & après cette déclaration publique on va mettre l'Athéiſme entre les mains de tout le monde, pour avoir le plaiſir de multiplier les *Athées de mauvaiſe foi*, & de mettre la conſcience des libertins plus à ſon aiſe. En vérité il y a dans cette conduite beaucoup de prudence, & un zele fort pur pour le bien public. Pour un

(*a*) Note 1, p. 165.

Athée, perſuadé ſans intérêt (ſi cependant il y en a) nous en aurons dix mille pervertis par libertinage.

5°. Selon l'Auteur, la plupart des hommes ſont religieux par crédulité ; mais il oublie ce que nous lui avons déja rappellé dix fois ; que, ſelon lui, c'eſt la crainte & le malheur qui ont enfanté la Religion, & non pas la crédulité : l'homme s'eſt fait des Dieux, parce que le ſpectacle de l'Univers lui a cauſé tantôt de l'admiration & tantôt de la frayeur (*a*) : c'eſt donc ſur le témoignage de la Nature, & non ſur la parole des Prêtres, que l'homme croit un Dieu.

6°. Les Prêtres, dit-il, ſont religieux par intérêt ; c'eſt l'intérêt qui les a fait Prêtres ; c'eſt l'intérêt qui les rend Théologiens ; c'eſt l'intérêt de leurs paſſions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition, &c. qui les attache à leurs ſyſtêmes, dont ſeuls ils retirent les fruits (*b*). Les Prêtres ne ſont donc plus des hommes, ce ſont des monſtres d'une eſpece particuliere : les hommes croient en Dieu par foibleſſe, & en ſuivant la voix de la Nature ; les Prêtres n'y croient que par intérêt : les hommes embraſſent un état par goût, & parce qu'ils ſe croient deſtinés par la Providence à le remplir ; les Prêtres n'entrent dans le ſacerdoce que par intérêt : les hommes ſe livrent aux ſciences par inclination & par devoir de leur état, les Prêtres n'étudient la Théolo-

(*a*) Tome 2. ch. 1.
(*b*) Note, p. 364. Contag. ſac. Préf. p. 8. c. 5. p. 95. ch. 8. pag. 159.

gie que par intérêt : les hommes embraſſent un ſyſtême par perſuaſion, & ſouvent par erreur ; les Prêtres ne ſuivent le leur que par intérêt : les autres hommes ſont ſouvent vicieux par foibleſſe ; les Prêtres le ſont par intérêt & par malice. Dans les premiers temps, les hommes éleverent eux-mêmes au ſacerdoce les ſages, les vieillards, ceux dont ils reſpectoient les vertus & les lumieres (*a*) : aujourd'hui les Prêtres ſont les plus déteſtables des hommes, & les ennemis nés du genre humain.

Que répondre à ces invectives indécentes & furieuſes ? Rien : le ſouverain Prêtre de la Loi nouvelle a donné la leçon & l'exemple : *Le diſciple n'eſt pas plus grand que ſon maître ; ſi l'on a nommé le pere de famille démon infernal, à combien plus forte raiſon ſes ſerviteurs ſeront-ils traités de même* (*b*) ?

§. IV.

L'Auteur conclut qu'il eſt inutile d'examiner les motifs qui peuvent déterminer un homme à embraſſer un ſyſtême ; qu'il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi ce ſyſtême eſt vrai ? que l'Athéiſme a du-moins cet avantage ſur la Religion ; que celle-ci peut porter ſes ſectateurs au crime, au-lieu que l'Athéiſme ne peut rendre pervers celui qui ne l'eſt pas par tempérament (*c*).

La principale queſtion eſt ſans doute d'exa-

(*a*) Tome 2. ch. 1.
(*b*) *Matt.* 10. 24. *Joan.* 15. 20.
(*c*) Page 367.

miner ſi un ſyſtême eſt vrai ou faux ; mais il n'eſt pas inutile de connoître les motifs qui portent un Philoſophe à l'embraſſer & à le propoſer, puiſque l'Auteur convient qu'un homme honnête & vertueux eſt ſeul juge compétent dans une ſi grande affaire (*a*). S'il eſt démontré que tel homme qui profeſſe l'Athéiſme n'eſt ni honnête ni vertueux, c'eſt un moyen d'empêcher que des eſprits légers & frivoles ne ſuivent ſon ſyſtême *ſur parole* & par crédulité, comme cela peut arriver.

Il eſt faux que l'Athéiſme ne puiſſe porter au crime, & rendre pervers celui qui ne l'étoit pas d'ailleurs : nous voyons ſous nos yeux que tout docteur d'Athéiſme commence toujours par ſoutenir que ceux qui profeſſent la Religion ſont des ſcélérats & des hommes de mauvaiſe foi : or c'eſt un crime & une perverſité de calomnier & d'outrager ſon prochain ; l'Athéiſme eſt donc la ſource du même déſordre que ſes ſectateurs attribuent mal à-propos à la Religion. On peut encore trouver des hommes religieux & ſincérement croyans, qui ſont charitables, indulgens, tolérans, même à l'égard des Athées : & nous ne connoiſſons pas un ſeul Matérialiſte qui n'écrive ſur un ton furieux.

Si les Athées étoient maîtres, l'Athéiſme les porteroit infailliblement à envoyer tous les Prêtres & tous les Théologiens au

(*a*) Page 368. Eſſai ſur les préjugés, c. 3. p. 51. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, ch. 21.

gibet, comme autant de peſtes publiques ? l'Athéiſme les rendroit donc perſécuteurs, tyrans, cruels, injuſtes, meurtriers, tels qu'ils ſuppoſent fauſſement tous les ſectateurs de la Religion.

Ils ſoutiennent que la Religieux, toujours ſombre & enthouſiaſte, conduit toujours ſes partiſans, ſoit à la folie, ſoit à la cruauté. Or nous ſommes convaincus, par l'exemple de l'Auteur même, que l'Athéiſme eſt plus ſombre, plus enthouſiaſte, plus atrabilaire que la Religion; il conduiroit donc plus ſûrement qu'elle, ſoit à la folie, ſoit à la cruauté, & même à toutes les deux.

Ils accuſent les Théologiens de *tyranniſer la penſée, de forcer le ſanctuaire de la penſée*, parce qu'ils s'oppoſent à la propagation du Matérialiſme (*a*): ſi les Athées jouiſſoient de l'autorité abſolue, ils tyranniſeroient donc auſſi la penſée, en empêchant les Théologiens de prêcher la Religion : ils ne ſacrifieroient pas *des victimes humaines à la méchanceté de leurs Dieux antropophages*; mais ils les ſacrifieroient à la fureur qu'ils ont conçue contre Dieu. En un mot, ces Meſſieurs jugent de la Religion, tout comme nous jugeons de l'Athéiſme, ils traiteroient donc la Religion, comme on a traité l'Athéiſme dans tous les temps.

Je demande pardon au lecteur de cette récrimination, qui paroîtra peut-être trop vive, quoique copiée d'après les termes

(*a*) Page 369. Contag. ſac. c. 1. p. 51. c. 13. p. 123.

mêmes de mon Auteur : mais puiſqu'enfin l'Athéiſme ne garde plus de meſures, & qu'il oſe ſe démaſquer lui-même, il doit être permis de rendre ſenſibles les traits du tableau qu'il offre à tous les yeux.

Il eſt certain que ſous l'Empire de l'Athéiſme, il y auroit une inquiſition établie contre la croyance d'un Dieu. Des Athées pourroient-ils en conſcience tolérer la Religion Chrétienne, après le portrait horrible ſous lequel ils la préſentent, & après tous les maux dont ils la chargent (*a*) ? Ils demandent aujourd'hui la tolérance ; ils diſent qu'il n'eſt pas permis de *perſécuter pour des opinions* ; & ils ſoutiennent que *des opinions* ſont la ſource de tous les maux du monde : ils veulent que les erreurs d'un Athée ſoient ſans conſéquence ; & ils s'obſtinent à répéter que les erreurs des croyans ont eu les plus pernicieuſes conſéquences : peut-on ſe contredire avec plus d'intrépidité ?

Il y a eu des Papes qui ont abuſé de leur autorité, qui ont méconnu les regles que la Religion leur preſcrivoit ; mais l'erreur d'un homme n'eſt point l'erreur de la Religion ; tout comme les crimes d'un Athée ne ſont pas toujours l'effet de l'Athéiſme.

On reproche à l'Athéiſme de rompre un des plus puiſſans liens de la ſociété, en faiſant diſparoître la ſainteté des ſermens ; l'Auteur répond que le ſerment n'eſt point un lien, puiſque rien n'eſt ſi commun que le

(*a*) Pages 370. & 371. Contagion ſacrée, c. 5. p. 100. Eſſai ſur les préjugés, c. 6.

parjure parmi ceux même qui ont de la Religion. Il ajoute que la Religion diſpenſe de garder les ſermens, qu'elle preſcrit d'être perfide & de violer la foi jurée, quand il s'agit ſur-tout de ſes intérêts : il donne pour preuve de cette accuſation, que l'Egliſe a décidé que *l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques* ; que le Concile de Conſtance a ſuivi cette maxime, en faiſant bruler Jean Hus & Jerome de Prague, malgré le ſauf-conduit de l'Empereur ; que les Papes ſe ſont arrogé le droit de dépoſer les Rois, & d'abſoudre les ſujets du ſerment de fidélité (*a*).

La même juſteſſe, la même équité brille toujours dans les objections & dans les raiſonnemens de notre Auteur : ſouvent on a violé le ſerment, donc le ſerment n'eſt pas un lien : ſouvent auſſi les hommes violent leur ſimple promeſſe ; donc une promeſſe n'eſt point un lien : on trouve même un moyen d'enfreindre les loix ; donc les loix ne ſont point un lien utile ni néceſſaire : nous pouvons nous diſpenſer de répondre à de pareils argumens. Par l'expoſition que nous avons faite de la morale des Athées, il eſt aiſé de juger ſi, dans leurs principes, la parole, les promeſſes, les engagemens réciproques ſeroient un lien bien fort & bien ſacré.

Nous avons prouvé, dans un autre Ouvrage, qu'il eſt faux que la Religion diſ-

(*a*) Pages 273. & ſuiv. Contagion ſacrée, ch. 8. p. 169. & 9. p. 8.

penſe

penſe de garder les ſermens, qu'il eſt faux que l'Egliſe ait décidé que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques, qu'il eſt faux que le Concile de Conſtance ait violé le ſauf conduit donné à Jean Hus (*a*). Bayle a eu la bonne foi de convenir que cette prétendue déciſion eſt une calomnie (*b*).

§. V.

Malgré l'opinion de quelques ſpéculateurs, notre Philoſophe ne juge pas vraiſemblable qu'il y ait ſur notre globe un peuple nombreux, qui n'ait aucune idée de Dieu, ou de quelque puiſſance inviſible, à qui il donne des marques de reſpect & de ſoumiſſion (*c*). Et cette croyance unanime de tous les hommes, eſt ſans doute une preuve ſatisfaiſante de l'exiſtence de Dieu, quand on veut l'examiner ſans prévention: mais il prétend que chez un peuple ſauvage, cette notion n'influe point ſur la morale (*d*); en quoi il ſe trompe évidemment: on pourroit prouver le contraire par les notions religieuſes de tous les peuples que nous connoiſſons: mais ce détail nous meneroit trop loin.

„ Ce n'eſt, dit-il, que dans une ſociété „ nombreuſe & civiliſée qu'on eſt obligé de „ recourir à des loix, à des cultes publics, „ à des ſyſtêmes uniformes de Religion,

(*a*) Voyez Cert. des preuves du Chriſt. ch. 10. §. 5. Réponſe aux Conſeils raiſonnables, *n.* 2.
(*b*) Tome 3. Rép. aux queſt. d'un Prov. ch. 8. & 9. p. 312.
(*c*) Page 376.
(*d*) Page 377. Contag. ſac. ch. 10. p. 69.

„ pour maintenir la concorde : c'eſt alors „ que les Légiſlateurs ſe ſervent de la crainte „ de Dieu pour contenir les hommes, pour „ les forcer d'obéir & de vivre en paix. „ C'eſt ainſi que peu-à-peu la Morale & „ la Politique ſe trouvent liées au ſyſtême „ religieux " ? Et, ſelon lui, c'eſt un abus contre lequel il s'éleve de nouveau, & contre lequel il n'a ceſſé de déclamer.

Il n'eſt pas difficile de lui montrer qu'il a tort ſur le fait & ſur les conſéquences.

1°. Il n'eſt aucun peuple qui ait admis un ou pluſieurs Dieux, ſans leur attribuer une Providence, par conſéquent la qualité de rémunérateur & de vengeur : il n'en eſt donc aucun qui n'ait lié dans ce ſens la Morale avec la Religion. Cette liaiſon n'a point été l'ouvrage des Légiſlateurs & des Politiques ; ils n'ont fait qu'appliquer à leurs loix particulieres une notion générale, primitive & uniforme, inſéparable de la croyance d'une Divinité. Les Dieux oiſifs d'Epicure ont été un rêve de la Philoſophie, que la nature & la raiſon n'adopteront jamais.

2°. Il n'eſt pas vrai que dans ce ſyſtême la Morale ſoit incertaine & flottante ; qu'il n'y ait plus d'autres devoirs que ceux de Religion (*a*). Mais nous ſoutenons encore que *ſans Dieu il n'exiſte plus de morale*, ni de devoirs véritables, & nous l'avons démontré.

Conſéquemment nous prétendons qu'une ſociété d'Athées ne peut long-temps ſubſiſter ; que ſa morale, ſon gouvernement, ſes

(*a*) Page 378. Eſſai ſur les préjugés, c. 2. p. 42.

loix, ſon éducation, ſes principes ne porteroient ſur rien ; & cette conſéquence nous paroît évidente.

Il eſt abſurde d'objecter que la ſociété eſt actuellement dans un état pire, ou du-moins auſſi malheureux qu'elle le ſeroit, ſi l'Athéiſme y régnoit (*a*) : la peinture qu'en fait l'Auteur n'eſt qu'une ſaillie d'humeur noire & de malignité. Le meilleur châtiment dont on pourroit punir les Athées, ſeroit de les obliger à vivre enſemble ſans aucune autre ſociété, & de les réduire à cette félicité romaneſque dont ils ne ceſſent de nous bercer.

Nouvelle abſurdité d'avancer qu'une ſociété d'Athées auroit de bonnes loix, une bonne éducation, des peines & des récompenſes diſtribuées avec équité : qui eſt-ce qui donneroit des loix à des hommes infatués de la liberté naturelle & de l'égalité, qui regardent toute eſpece de ſujétion comme un eſclavage, qui prétendent que c'eſt un opprobre pour l'homme d'obéir à un autre homme, qui ſe croient tous plus ſages que l'humanité entiere ? Tous voudroient commander, nul ne ſe réſoudroit à obéir : tous prétendroient faire des loix, & aucun ne conſentiroit à en recevoir ; au premier objet d'intérêt à diſcuter, la guerre civile ſeroit allumée. Il eſt fort aiſé de mettre de belles ſpéculations ſur le papier ; de déclamer contre une ſociété dans laquelle on ſe trouve cependant fort à ſon aiſe ; d'invectiver con-

(*a*) Page 379.

tre le Gouvernement, parce que l'on n'y a point de part; d'outrager la Religion & les Loix en vivant ſous leur ſauve-garde : dans la pratique c'eſt autre choſe. Il n'y eut jamais de ſociété d'Athées, il n'y en aura jamais, il ne peut point y en avoir, parce que cet état répugne à la Nature.

§. VI.

L'Auteur a donc raiſon de juger qu'il eſt impoſſible de détruire la Religion (*a*); voilà le premier hommage qu'il lui ait rendu dans tout ſon Livre, & c'eſt aſſez pour le réfuter. „ L'Athéiſme, dit-il, ſuppoſe de la ré-„ flexion, de l'étude, des connoiſſances, „ une longue chaîne d'expérience, l'habi-„ tude de contempler la Nature; la ſcience „ des vraies cauſes de ſes phénomenes di-„ vers, de ſes combinaiſons, de ſes loix, „ des êtres qui la compoſent & de leurs dif-„ férentes propriétés ". Raſſurons-nous ſur les progrès de l'Athéiſme; s'il faut tous ces préliminaires pour y parvenir, ce ſera beaucoup s'il ſe forme deux Athées dans un ſiecle; mais en vérité, c'eſt nous impoſer un terrible travail, pour n'en tirer d'autre fruit que de ſçavoir que tout eſt matiere, & que tout eſt néceſſaire.

L'Athéiſme n'eſt point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes (*b*) : cette conſéquence eſt évi-

(*a*) Pag. 381. Voyez ci-devant, c. 10. §. 9. Lucrece, l. 6. v. 57.
(*b*) page 382.

dente ; & comme on nous dira bientôt que *la vérité eſt faite pour l'homme* (*a*), il s'enſuit bien clairement que l'Athéiſme n'eſt pas la vérité.

Les Athées peuvent donc écrire tant qu'il leur plaira pour la poſtérité, pour les générations futures, pour les ſiecles à venir (*b*), & ſe flatter de triompher après leur mort ; pourvu que les hommes à venir ſoient de même nature que ceux d'aujourd'hui, ils auront autant d'horreur pour l'Athéiſme, que la génération préſente : ce ſyſtême ne ſera jamais embraſſé que par des rêveurs atrabilaires ou par des méchans ; & il faut eſpérer que ces deux eſpeces ne prévaudront jamais ſur la terre.

Dans le déſeſpoir d'établir jamais l'Athéiſme, ces Meſſieurs ſe propoſent d'introduire du-moins l'*indifférence* & la liberté de penſer (*c*) : cela ſeroit, diſent-ils, ſi juſte, ſi raiſonnable, ſi avantageux ! Fort bien. Et voilà ce zele ſi intrépide, ſi héroïque, ſi pur pour la vérité ! „ La vérité eſt „ faite pour l'homme ; ſon eſprit la cherche „ ſans ceſſe ; ſon cœur la deſire ; ſon bon„ heur la demande à grands cris “ (*d*). Et malgré ce beſoin ſi preſſant, il faut établir l'*indifférence*, même pour la vérité ! Fions-nous encore à l'amour tendre des Athées pour le genre humain.

Ils veulent la liberté de penſer, c'eſt-à-

(*a*) Pag. 387.
(*b*) Page. 381. Eſſai ſur les préjugés, ch. 22. p. 297.
(*c*) Pag. 386.
(*d*) Page 387.

dire, la liberté d'écrire, de dogmatiſer, de déraiſonner; ils l'exigent ſous peine d'invectiver contre les Souverains & les Prêtres, d'accabler d'outrages l'Univers entier : voilà toute leur ambition, le ſeul but de leurs travaux, l'objet de tous leurs livres. Rois, Souverains, Grands de la terre, voulez-vous obtenir l'encens & les adorations des Matérialiſtes ? ordonnez par un édit la liberté de penſer ; dès-lors vous ſerez des Héros, des Divinités bienfaiſantes, des Titus, nés pour le bonheur du genre humain. Tous vos crimes vrais ou prétendus ſeront oubliés & pardonnés ; toutes les horreurs vomies contre vous ſeront changées en panégyriques. Prêtres du Seigneur, monſtres ſi horribles aux yeux des Athées, voulez-vous devenir à peu de frais des hommes divins, des prodiges de bienfaiſance & de charité ? prêchez l'indifférence & la liberté de penſer : décidez une fois pour toutes, qu'il *n'eſt point permis de perſécuter & de nuire pour des opinions* : vous ſerez *lavés de toutes les accuſations* formées contre vous (*a*).

Et que deviendra la vérité ? ce qu'elle pourra ; la *vérité* n'eſt qu'un mot, un prétexte pour parvenir *à la liberté* : dès que nous aurons celle-ci, qu'avons-nous beſoin de la premiere ? Il eſt toujours bon de dire aux hommes que la vérité eſt faite pour eux ; mais il faut les avertir en même-temps, que très-peu d'entr'eux ſont deſtinés à y parvenir : il faut tant de qualités rares pour

(*a*) Note, p. 371.

la découvrir, que ce ſeroit un prodige, ſi, entre mille, un ſeul pouvoit en approcher (*a*). Nous n'avons donc pas lieu de préſumer, qu'aucun des Philoſophes ait pénétré dans ce ſanctuaire inacceſſible au reſte des hommes; il y auroit trop de danger à compter ſur leur pénétration, encore plus à nous repoſer ſur leur bonne foi.

Grace à la bonté divine, nous avons un maître plus charitable, plus ſincere, plus humain, plus infaillible que les Philoſophes. Il ne s'eſt pas contenté de nous promettre la vérité, il nous l'a montrée, après l'avoir reçue de Dieu même (*b*): il nous a dit: *Je ſuis la voie, la vérité & la vie* (*c*); *j'ai été envoyé dans le monde pour rendre témoignage à la vérité*; *& quiconque eſt du parti de la vérité, entend ma voix* (*d*). Il n'a point affecté un zele apparent pour elle; il l'a ſcellée de ſon ſang, il a inſpiré le même courage à ſes diſciples. Pour connoître les vérités que nous avions le plus grand intérêt de ne pas ignorer, nous n'avons plus beſoin de diſcuſſions profondes après J. C. ni de recherches pénibles après l'Evangile; *nobis curioſitate non opus eſt poſt Chriſtum Jeſum, neque inquiſitione poſt Evangelium* (*e*).

§. VII.

En vain les Athées ſe flattent que le Deſ-

(*a*) Page 392.
(*b*) *Joan.* 18. 40.
(*c*) *Ibid.* 14. 6.
(*d*) *Ibid.* 18. 37.
(*e*) *Tertull.*

tin conduira peut-être au trône des Souverains inſtruits & courageux, qui regarderont la Divinité comme le fléau des peuples; ſes Miniſtres, comme leurs rivaux; la Religion, comme l'ennemie de leur pouvoir (*a*). Ces Souverains ſeront donc des Princes d'un tempérament mélancolique, aigri par des malheurs ou des infirmités; des hommes chagrins & d'une humeur fâcheuſe, tels en un mot qu'il faut être, pour avoir des *idées ſombres* de Dieu & de la Religion: Dieu préſerve les peuples du joug de pareils maîtres!

Il y a lieu d'eſpérer que ſa Providence qui veille ſur les hommes, ne placera jamais ſur le trône un monſtre pour les détruire. Tant que les Souverains ſeront inſtruits, ils comprendront que Dieu eſt leur maître, leur juge, leur bienfaiteur; que la Religion eſt le plus ferme ſoutien de leur couronne; que ſes Miniſtres ſeront toujours les Sujets les plus ſoumis & les plus fideles. Ils ſentiront que la Religion ſeule peut rendre la Royauté ſacrée, les Loix reſpectables, les peuples obéiſſans & affectionnés; les Etats paiſibles, heureux & floriſſans. Il leur ſuffira de comparer les Nations Chrétiennes, avec les autres peuples de l'Univers, pour leur faire concevoir l'avantage dont jouit un bon Prince de commander à des Chrétiens, & de régner ſur les cœurs, par les loix aimables & ſaintes de la Religion.

(*a*) Page 187. Eſſai ſur les préjugés, ch. 14. p. 359.

Déja

Déja les Partiſans de l'Athéiſme ſont forcés de prévoir que leurs principes ne ſeront adoptés que par un petit nombre de Penſeurs ; qu'ils n'auront jamais beaucoup d'approbateurs ou de proſélytes (*a*). Ainſi leurs eſpérances ſe contrediſent auſſi-bien que leurs dogmes. Ils n'auront pour approbateurs que des eſprits égarés, & pour proſélytes que des cœurs pervers. L'homme n'eſt pás né pour être *Penſeur*, mais pour être ſociable : un ſiecle penſeur n'eſt qu'un ſiecle frivole ; plus il y aura de prétendue philoſophie, moins il y aura de vertus : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ceux qui ſe piquent de bien penſer, ſe croient exempts de bien faire. Le mérite de penſer ſinguliérement coûte ſi peu à acquérir ! il n'eſt pas étonnant que tant de gens bornent-là leur ambition.

Le Chancelier Bacon a eu raiſon de dire, qu'une connoiſſance ſuperficielle de la Nature peut conduire à l'Athéiſme, mais qu'une étude plus profonde & plus réfléchie ramene à la Religion. Les plus grands Philoſophes ont été les plus humbles adorateurs de la Divinité ; mieux ils ont connu ſes ouvrages, plus ils ont rendu hommage à ſa ſageſſe : ceux d'aujourd'hui, déſeſpérés de ne pouvoir égaler leur gloire, prennent le parti de les déprimer, pour ſe faire un nom à leurs dépens. Cet artifice uſé ne peut en impoſer à perſonne.

(*a*) Page 388.

Par une nouvelle contradiction, après avoir étalé les difficultés qu'il faut vaincre, pour parvenir à la connoiſſance intuitive de la vérité dans l'Athéiſme (*a*), l'Auteur prétend que *les obſervations les plus ſimples*, prouvent invinciblement que tout eſt néceſſaire ; que tous les effets & les cauſes ſont matériels (*b*). Nous avons examiné ces prétendues preuves invincibles, & nous avons eu lieu de nous convaincre qu'au-lieu de preuves, on nous a toujours donné la queſtion pour raiſon, & des abſurdités au-lieu de démonſtrations.

Ne craignons donc point que les progrès de la ſaine phyſique deviennent jamais funeſtes à la Religion (*c*) ; mieux on connoîtra la nature, plus l'on découvrira des preuves de l'exiſtence, de la puiſſance, de la ſageſſe, de la bonté de ſon Auteur.

„ Nous n'aſſurons, diſent les Matérialiſtes, „ que ce que nous voyons ; notre ſyſtême „ n'eſt fondé que ſur des faits " (*d*). Ainſi ces Meſſieurs voient de leurs yeux que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere ; que la matiere eſt éternelle ; que la matiere penſe ; qu'il n'y a ni ordre ni déſordre dans l'Univers ; que l'homme n'eſt point libre ; qu'il n'y a point de Dieu ni d'autre vie. Il faut leur laiſſer la ſatisfaction de s'applaudir de leur vue perçante, de l'évidence de leurs lumie-

(*a*) Pages 388. & 392.
(*b*) Page 390.
(*c*) Page 391.
(*d*) Page 391.

res, des ſublimes découvertes dont ils ſe vantent.

Le *ſens intime* ne prouve rien, le ſens commun n'eſt qu'une illuſion, la voix de la Nature qu'une erreur univerſelle : la déciſion d'un ſeul Matérialiſte a plus de poids que le ſuffrage de tous les hommes : quiconque admet un Dieu, eſt un inſenſé ; quiconque reconnoît une loi naturelle, eſt un imbécille : celui qui croit une vie à venir, eſt un enthouſiaſte ; celui qui veut avoir une Religion eſt un fanatique.

Lorſque des Philoſophes ſont montés ſur ce ton, la raiſon n'a plus de priſe ſur eux ; leur cerveau eſt affecté, & leur maladie à-peu-près incurable.

On ne ſera pas fâché de voir les traits ſous leſquels ces Meſſieurs ſe peignent quelquefois eux-mêmes. „ Souvent ſous le manteau „ du Cynique & du Stoïcien, ſous les appa„ rences du déſintéreſſement, du mépris des „ grandeurs, de la louange, des plaiſirs, „ nous ne trouverons que des ames bilieuſes, „ rongées par l'envie, dévorées par l'ambi„ tion, embraſées du vain deſir d'une gloire „ qui eſt uſurpée toutes les fois qu'on ne la „ doit point aux avantages réels qu'on pro„ cure à la ſociété (*a*). . . . Si nous remon„ tons à la ſource de la prétendue Philoſo„ phie de ces mauvais raiſonneurs, nous „ ne les trouverons point animés d'un amour „ ſincere pour la vérité ; ce n'eſt point des

(*a*) Eſſai ſur les préjugés, c. 7. p. 161.

„ maux ſans nombre que la ſuperſtition a
„ faits à l'eſpece humaine, dont nous les
„ verrons touchés; nous verrons qu'ils ſe
„ trouvent gênés des entraves importunes
„ que la Religion, quelquefois d'accord avec
„ la raiſon, mettoit à leurs déréglemens.
„ Ainſi c'eſt leur perverſité naturelle qui les
„ rend ennemis de la Religion; ils n'y re-
„ noncent que lorſqu'elle eſt raiſonnable;
„ c'eſt la vertu qu'ils haïſſent encore plus que
„ l'erreur & l'abſurdité: la ſuperſtition leur
„ déplaît, non par ſa fauſſeté, non par ſes
„ conſéquences fâcheuſes, mais par les obſ-
„ tacles qu'elle oppoſe à leurs paſſions, par
„ les menaces dont elle ſe ſert pour les ef-
„ frayer, par les fantômes qu'elle emploie
„ pour les forcer d'être vertueux..... Des
„ mortels emportés par le torrent de leurs
„ paſſions, de leurs habitudes criminelles,
„ de la diſſipation des plaiſirs, ſont-ils bien
„ en état de chercher la vérité, de méditer
„ la nature humaine, de découvrir le ſyſ-
„ tême des mœurs, de creuſer les fondemens
„ de la vie ſociale? La Philoſophie pour-
„ roit-elle ſe glorifier d'avoir pour adhérans
„ dans une Nation diſſolue, une foule de li-
„ bertins diſſipés & ſans mœurs qui mépri-
„ ſent ſur parole une Religion lugubre &
„ fauſſe, ſans connoître les devoirs qu'on
„ doit lui ſubſtituer? Sera-t-elle donc bien
„ flattée des hommages intéreſſés ou des
„ applaudiſſemens ſtupides d'une troupe de
„ débauchés, de voleurs publics, d'intem-
„ pérans, de voluptueux, qui, de l'oubli

„ de leur Dieu & du mépris qu'ils ont pour
„ ſon culte, concluent qu'ils ne ſe doivent
„ rien à eux-mêmes ni à la ſociété, & ſe
„ croient des ſages, parce que ſouvent en
„ tremblant, & avec remords, il foulent
„ aux pieds des chimeres qui les forçoient à
„ reſpecter la décence & les mœurs (*a*) ?

Nous ne ſommes point garans de la vérité de ce tableau ; c'eſt au Lecteur judicieux d'en faire l'application comme il le trouvera convenable.

CHAPITRE XIV.

Récapitulation de cette ſeconde Partie ; Abrégé du Code de la Nature.

§. I.

UN Ouvrage inſpiré par l'intérêt des paſſions, par une crainte ombrageuſe de la Divinité, par un amour effréné de la liberté & de l'indépendance, par une haine aveugle & furieuſe contre la Religion, ne pouvoit être qu'un tiſſu d'idées diſcordantes, de principes contradictoires, de ſuppoſitions qui ſe détruiſent. Après les aveux que la vérité a tirés de la plume de notre Auteur dans le Chapitre précédent, nous ne pouvons douter que ce ne ſoient-là les motifs

(*a*) Eſſai, ch. 8. p. 181. 182. & 183.

qui ont préſidé à la compoſition du *Syſtême de la Nature* ; nous n'aurions pas oſé les attribuer à un Philoſophe, ſi lui-même n'en étoit convenu en propres termes. Pour achever de mettre le Lecteur en état de porter un jugement impartial ſur le mérite de cet Ouvrage, il ne nous reſte qu'à raſſembler en peu de mots les contradictions que nous avons eu lieu de remarquer dans la ſeconde Partie.

Après avoir reconnu que tous les hommes s'accordent à croire un ou pluſieurs Dieux, il penſe que les divers phénomenes de la Nature ont fait naître cette créance (*a*) ; enſuite il l'attribue à la politique intéreſſée des Légiſlateurs & des Théologiens (*b*). Selon lui, les calamités auxquelles le genre humain a été expoſé dans tous les temps, lui ont fait enviſager la Divinité comme une puiſſance irritée (*c*) ; & , ſelon lui, ce ſont les Prêtres qui ont imaginé un Dieu terrible pour faire trembler les hommes (*d*). Il a d'abord adopté la penſée de Lucrece, que la crainte a enfanté les Dieux (*e*) : & il avoue que l'Athéiſme vient de la crainte importune d'un Dieu bizarre & redoutable (*f*). C'eſt donc la même paſſion qui a créé la Divinité & qui la détruit ; c'eſt un ſentiment naturel qui a inſpiré la Religion,

(*a*) Chap. 1. p. 19.
(*b*) Chap. 3. p. 56. ch. 6. p. 167. & 168.
(*c*) Chap. 1. p. 4.
(*d*) Chap. 2. p. 51. ch. 13. note 1 p. 159.
(*e*) Chap. 1. p. 9.
(*f*) Chap. 13. p. 360.

& la Religion eſt un effet de la fourberie des Prêtres. Selon les principes de l'Auteur, les penchans de la Nature ſont invincibles ; & l'homme a eu tort de ſuivre le penchant qui le portoit à croire un Dieu, à ſe faire une Religion (*a*).

Pour détruire les preuves de l'exiſtence de Dieu, il ſe contente de faire des objections ſur ſon eſſence ; nous raiſonnons mal, en affirmant que Dieu eſt l'*Etre néceſſaire*, puiſque nous ne concevons pas ſon eſſence ; & il raiſonne bien en décidant que la matiere eſt l'être néceſſaire, quoiqu'il ne conçoive pas ſon eſſence (*b*). Dieu ne peut pas être immuable, puiſqu'il doit changer continuellement de volontés ; & la matiere eſt immuable, quoiqu'elle change ſans ceſſe de formes & de combinaiſons. Il défie les Théologiens d'aſſigner le concept eſſentiel, duquel découlent les attributs de Dieu (*c*) ; & il ne connoît pas mieux les attributs eſſentiels de la matiere, puiſqu'on ne peut pas la définir (*d*). Il avoue que nous ne connoiſſons la matiere que par ſes opérations ou par les impreſſions qu'elle fait ſur nous (*e*) : & il ne veut pas convenir que l'on puiſſe connoître l'eſprit par ſes opérations (*f*). Nous ne devons croire, dit-il, que ce qui eſt conſtaté par les ſens (*g*) ; & un aveugle-né raiſon-

(*a*) Ch. 4. p. 135.
(*b*) Chap. 4. p. 136.
(*c*) Chap. 7. p. 195.
(*d*) Tome 1. ch. 3. p. 32. & 33. tome 2. c. 4. p. 107.
(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibid.*
(*g*) Chap. 4. p. 95. & 124.

neroit mal, s'il ne croyoit pas l'exiſtence des couleurs (*a*). Il eſt abſurde de croire ce que nous ne pouvons pas comprendre (*b*); & ſans doute, un aveugle-né comprend ce qu'on lui dit des couleurs.

Il reproche aux Théologiens d'avoir formé la Divinité ſur le modele de l'homme (*c*); & il part de ce préjugé même pour ſoutenir que Dieu ne peut être offenſé ſans que ſon bonheur ſoit troublé (*d*): il compare la bonté & la juſtice de Dieu à la bonté & à la juſtice des hommes, pour conclure que Dieu doit punir le crime en ce monde; récompenſer la vertu ſur la terre; rendre toutes les créatures heureuſes (*e*).

Obligé de renouveller la queſtion, *s'il y a de l'ordre dans l'Univers*, il retombe dans les mêmes abſurdités qu'il a ſoutenues dans la premiere Partie: il répete que la Nature eſt *induſtrieuſe*, & qu'elle n'eſt pas *intelligente* (*f*): que rien dans la Nature ne ſe fait au haſard (*g*), & que l'homme naît par le concours néceſſaire de quelques élémens, ſans qu'aucune intelligence préſide à ſa formation (*h*): c'eſt au mouvement *ſeul* que ſont dues toutes les combinaiſons de la matiere (*i*); mais ſes molécules ſont des *dés pipés* (*k*), ou préparés à deſſein pour rece-

(*a*) Ch. 4. p. 126.
(*b*) Ch. 3. p. 57.
(*c*) Chap. 2. p. 40.
(*d*) Ch. 3. p. 65.
(*e*) *Ibid.* p. 67. & 71.
(*f*) Ch. 5. p. 158.
(*g*) *Ibid* p. 163.
(*h*) *Ibid.*
(*i*) Chap. 5. p. 164. & 165.
(*k*) *Ibid.* p. 162.

voir une combinaiſon déterminée. Un Poëme ne peut ſe faire ſans germes intellectuels conçus dans le cerveau d'un Poëte (*a*) ; le genre humain ne ſe développe point au haſard ; il ne peut être conçu ni formé que dans le ſein d'une femme (*b*) : mais cela ne prouve point qu'il y ait dans la Nature un but, un plan raiſonné, ni des loix preſcrites par un être intelligent.

Lorſqu'il eſt queſtion d'examiner les effets de la Religion, l'Auteur fait paroître la même juſteſſe & la même ſagacité. Il poſe pour principe que l'utilité eſt la ſeule regle pour juger des opinions (*c*), mais c'eſt après avoir remarqué que l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine (*d*). Souvent il répete que les maux du genre humain ſont dûs à ſes erreurs (*e*) ; &, ſelon ſa maxime, ce ne ſont point les opinions qui font agir les hommes, ce ſont les paſſions ; elles ſont plus fortes que la Religion même (*f*). Tantôt c'eſt la Religion qui rend les hommes inſenſés & méchans (*g*), tantôt les hommes ſont méchans en dépit de la Religion & des idées Théologiques (*h*).

Si l'homme commet des injuſtices & des cruautés envers ſes ſemblables, eſt-ce parce qu'il adore un Dieu injuſte, cruel, fantaſ-

(*a*) Page 163.
(*b*) Page 162.
(*c*) Ch. 8. p. 233.
(*d*) Chap. 7. p. 201. & p. 229.
(*e*) Chap. 12. p. 356. &c.
(*f*) *Ibid.* p. 343.
(*g*) Chap. 8. p. 257.
(*h*) *Ibid.* p. 254.

que, jaloux ? L'Auteur le ſoutient dans un Chapitre entier (*a*) : dans un autre, il convient que ſi certains hommes ſe forment cette idée bizarre de Dieu, ce ſont des tempéramens mélancoliques, des caracteres portés à la méchanceté (*b*). Leur méchanceté eſt donc tout-à-la-fois la cauſe & l'effet de leurs fauſſes idées ſur la Divinité. Il ne ceſſe de déplorer les ſuites funeſtes de nos erreurs ; mais il a ſoin de nous avertir que ces erreurs ſont l'effet néceſſaire de l'organiſation & du tempérament (*c*). Ainſi en derniere analyſe c'eſt la nature & le tempérament qui ſont la cauſe de tous les maux, & la Religion eſt juſtifiée par ſon propre accuſateur.

Un des plus grands reproches qu'il lui fait, c'eſt de cauſer des diſputes (*d*) ; & il en fournit l'aliment lui-même, en ſoutenant un ſyſtême ſur lequel on diſpute déja depuis deux mille ans. Les hommes, dit-il, ne diſputent point ſur les matieres évidentes, telles que les propoſitions de Géométrie (*e*) ; mais il obſerve que ſi les hommes y avoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des Elémens d'Euclide (*f*) ; & il poſe pour principe que les hommes ne peuvent avoir les mêmes opinions, à moins qu'ils n'aient la même organiſation (*g*). Si le con-

(*a*) Ch. 8.
(*b*) Chap. 7. p. 213. & 215.
(*c*) Chap. 10. p. 301. & Tuiv.
(*d*) Chap. 3. p. 84. c. 8. p. 237. &c.
(*e*) Chap. 7. p. 193.
(*f*) Chap. 4. note, p. 127.
(*g*) Tome 1. ch. 10. p. 181. tome 2. ch. 10. p. 309.

ſentement de tous les hommes ſur un dogme eſt une preuve certaine de ſon évidence, il s'enſuit clairement que l'exiſtence de Dieu eſt une vérité évidente, & le Matérialiſme une abſurdité.

Mêmes contradictions ſur la Politique & ſur la Morale. D'un côté c'eſt la Religion qui change les Souverains en deſpotes & en tyrans (*a*); de l'autre, la Religion met des bornes à l'autorité des Rois, en enſeignant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (*b*). Puiſqu'il y a des Chrétiens vicieux, c'eſt une preuve que la Morale religieuſe ne vaut rien : mais quand un Athée eſt vicieux, cela ne prouve pas que ſa morale ſoit fauſſe ou défectueuſe (*c*). Un des principes de cette morale eſt que l'homme ne peut être heureux ſans la vertu (*d*) : un autre principe eſt que dans des ſociétés corrompues il faut ſe corrompre pour devenir heureux (*e*).

La Logique de notre Philoſophe ne brille pas moins dans l'apologie des Athées. Il faut être déſintéreſſé, dit-il, pour juger ſainement des choſes (*f*); mais cela n'empêche pas que les Athées ne jugent ſainement de la Religion, quoiqu'ils en jugent par intérêt (*g*) : les Prêtres ſont ſuſpects,

(*a*) Chap. 8. p. 241. & ſuiv.
(*b*) *Ibid.* pag. 253.
(*c*) Chap. 12. p. 342.
(*d*) Tome 1. titre du ch. 15.
(*e*) Tome 2. c. 9. p. 279.
(*f*) Chap. 13. p. 366.
(*g*) *Ibid.* p. 363.

parce qu'ils ſoutiennent la Religion par intérêt (*a*) : les Athées ne le ſont point quoiqu'ils attaquent la Religion par un intérêt oppoſé. Il n'appartient qu'à l'homme de bien, d'examiner les preuves de l'exiſtence de Dieu & les principes de toute Religion (*b*) : ainſi, avant d'ajouter foi au Syſtême de la Nature, il faudroit ſçavoir ſi l'Auteur étoit homme de bien.

Faut-il donc détruire la Religion ? C'eſt ſans doute le vœu des Athées ; mais quand on en viendroit à bout, elle renaîtroit bientôt de ſes cendres : les hommes ignorans & malheureux ſe feront toujours des Dieux (*c*). D'ailleurs l'Athéiſme n'eſt pas fait pour le peuple (*d*) ; cependant la vérité eſt faite pour l'homme ; l'Auteur le décide ainſi (*e*) : il faut donc que l'Athéiſme ne ſoit pas la vérité. La Religion néanmoins n'eſt pas néceſſaire au peuple (*f*) ; ainſi le peuple n'eſt fait ni pour l'Athéiſme ni pour la Religion.

Ramenerons-nous le peuple *aux Autels de la Nature* (*g*) ? Non ; il ne doit point adorer une Nature ſourde & qui agit néceſſairement (*h*). Cependant on nous dit que la Nature n'eſt point une marâtre ni le Deſtin inexorable (*i*) : le peuple peut donc

(*a*) *Ibid.* note, p. 364.
(*b*) *Ibid.* p. 366.
(*c*) Chap. 10. p. 317. ch. 11. p. 321.
(*d*) Chap. 12. p. 352.
(*e*) Chap. 13. p. 387.
(*f*) Chap. 12. p. 354.
(*g*) Ch. 6. p. 186.
(*h*) *Ibid.* p. 190.
(*i*) Chap. 7. p. 219.

adorer la Nature & le Deſtin, au-lieu d'adorer Dieu : l'Auteur en donne l'exemple ; c'eſt à la Nature ſourde qu'il adreſſe ſes vœux en finiſſant ſon Ouvrage (*a*).

Il ne s'eſt point propoſé, dit-il, d'écrire pour le ſiecle préſent, mais pour la poſtérité (*b*) ; probablement il eſpere que la poſtérité n'aura pas le ſens commun. Il ſe flatte qu'il ſe trouvera un jour des Souverains qui feront adopter ſon ſyſtême (*c*) ; ſans doute, ils commenceront par renoncer à la lumiere naturelle, & par l'étouffer dans leurs ſujets.

On ne peut pas comprendre comment un Ecrivain a pu raſſembler dans un même Ouvrage autant de contradictions & d'abſurdités ; on conçoit encore moins comment un livre conſtruit de cette maniere a pu ſéduire un auſſi grand nombre de Lecteurs.

§. II.

Il eſt aſſez démontré que ce qui eſt faux ne peut être utile aux hommes (*d*) ; que l'erreur eſt, pour ainſi dire, un état contre nature, puiſque la vérité eſt faite pour l'homme ; que ſon eſprit la recherche ſans ceſſe ; que ſon cœur la deſire ; que ſon bonheur la demande à grands cris (*e*) : c'eſt la réflexion

(*a*) Ch. 14. p. 411.
(*b*) Chap. 13. p. 383.
(*c*) Chap. 13. p. 387.
(*d*) Page 398.
(*e*) Page 387.

de notre Philoſophe. Et, comme il eſt prouvé par une expérience conſtante & univerſelle, que les hommes ſont redevables à la Religion de tous les avantages dont ils jouiſſent dans l'état de ſociété; que ſans elle ils ſeroient encore errans dans les forêts, iſolés, ſauvages & malheureux; il n'en faut pas davantage pour conclure avec une certitude entiere que la Religion n'eſt point une erreur.

On ne doit donc pas être ſurpris de l'anathême auquel toutes les Nations ont dévoué les Athées; de la haine qu'elles ſemblent leur avoir jurée; de l'indignation que ce nom ſeul excite dans tous les hommes (*a*). Vainement cette eſpece de Philoſophes, que la Nature forme de temps en temps dans ſa colere, s'écrient qu'ils ſont les bienfaiteurs du genre humain; mille voix raſſemblées à l'inſtant répondent qu'ils en ſont les empoiſonneurs & les ennemis: vainement ils étalent les avantages prétendus de leur doctrine; leurs promeſſes pompeuſes, leur ton enthouſiaſte, leurs preſtiges, ſemblables à ceux des Empyriques qui raſſemblent le peuple autour d'eux, ne font illuſion qu'aux eſprits légers & crédules.

Notre Auteur en gémit, & ces plaintes ne ſont guere propres à exciter la commiſération. „ Le Diſciple de la Nature, dit-il, „ eſt communément reçu de ſes concitoyens

(*a*) Page 399.

„ de la même maniere que l'Oiſeau lugubre
„ de la nuit, que tous les autres oiſeaux,
„ dès qu'il ſort de ſa retraite, pourſuivent
„ avec une haine commune & des cris diffé-
„ rens (a) ". C'eſt que l'Oiſeau de la nuit ne ſort de ſa retraite que pour dévorer ; un inſtinct ſûr anime les autres contre l'ennemi commun : c'eſt la Nature qui les inſtruit. Le cri perçant & lugubre de cet animal ſiniſtre annonce aſſez ſon caractere malfaiſant. Heureuſement il ne peut ſoutenir l'éclat du jour ; au premier lever de l'aurore, il eſt forcé de rentrer dans les ténebres auxquelles la Nature l'a condamné. L'application eſt facile.

Cependant le diſciple de la nature n'a que des *vérités conſolantes* à nous annoncer ; il nous adreſſe une harangue pathétique, pour nous engager à y prêter l'oreille ; Ciceron ou Demoſthene ne pourroient déclamer avec plus de chaleur. *Tout eſt néceſſaire* ; ſi nous ſommes ſages ou inſenſés, bons ou méchans, heureux ou malheureux, nous ſommes tels que la Nature univerſelle nous a faits ; tout finit avec cette vie : ſi la vertu eſt malheureuſe ici-bas, elle eſt ſans eſpérance ; ſi le méchant proſpere, il eſt ſans remords : tels ſont les dogmes conſolans que l'on veut nous faire adopter.

Mais les anciens Orateurs gardoient les bienſéances, & notre Philoſophe commence par les violer ; c'eſt la Nature qu'il fait par-

(a) Page 190.

ier, & la Nature n'eſt que la matiere : Une matiere éloquente eſt un phénomene nouveau ; auſſi raiſonne-t-elle fort mal ; il n'eſt pas beſoin de beaucoup d'eſprit pour réfuter le diſcours de la matiere.

§. III.

„ O vous ! qui, d'après l'impulſion que „ je vous donne, tendez vers le bonheur „ dans chaque inſtant de votre durée, ne „ réſiſtez point à ma Loi ſouveraine (*a*). Et comment y réſiſterions-nous, puiſque nous ne ſommes pas libres, & que tout eſt néceſſaire ? Un pareil début ne nous promet point une harangue raiſonnable.

C'eſt dans mon empire que regne la liberté. La liberté avec la néceſſité ? Voilà un myſtere qui paſſe notre intelligence. *La vérité éclaire mes ſujets* ; cela eſt heureux ; ils en ont très-grand beſoin, pour comprendre les abſurdités que vous leur annoncez.

Ceſſe de contempler l'avenir. Et ſi vous me forcez de le contempler par la maniere dont vous m'avez formé, eſt-ce à moi que vous devez vous en prendre ? Je ſuis votre ouvrage, c'étoit à vous de me former autrement.

Sois heureux ! Très-volontiers ; mais puis-je l'être avec la goute ou la gravelle, quand il vous plaira de me les envoyer ? Puis-je

(*a*) Page 401.

l'être,

l'être, ſi vous m'avez donné un caractere chagrin, bizarre, mécontent des autres & de moi-même? Rendez-moi heureux, ſi vous voulez que je le ſois.

Vis pour tes ſembables; mais il ſeroit beaucoup plus avantageux à mon bonheur qu'ils vécuſſent pour moi: puis-je être heureux en leur ſacrifiant ſans ceſſe mon bien-être & mes intérêts?

Sois juſte & bon: j'y conſens, pourvu que les autres ſoient tels à mon égard; mais s'ils ſont injuſtes & méchans, pourquoi ne me ſeroit-il pas permis de m'en venger & d'uſer de repréſailles? Accordez vos préceptes avec mon bonheur, ou ne m'en parlez pas.

Sois fidele à la tendreſſe de ton épouſe, & qu'elle ſoit fidelle à la tienne: l'avis eſt excellent: mais ſi elle manquoit de fidélité, en ſuccombant à un *penchant néceſſaire*; ſi je venois à y ſuccomber moi-même, aurions-nous droit de nous accuſer?

Eleve tes enfans: je pourrai m'y réſoudre, ſi je puis eſpérer de les voir heureux; mais, ſi je n'ai d'autre héritage à leur laiſſer que des maux & des larmes, le plus grand ſervice que je puiſſe leur rendre eſt de les étouffer à leur naiſſance.

Si mon injuſte Patrie me refuſe le bonheur, je dois m'en éloigner en ſilence (*a*). Et ſi je ne puis la quitter, ſans me rendre plus malheureux encore? Par quelle loi m'eſt-il dé-

(*a*) Page 404.

fendu de me venger de ſes injuſtices ? Le bonheur eſt la Loi ſuprême : j'ai droit de me le procurer à tout prix.

Malgré l'injuſtice des hommes, *je jouirai du contentement intérieur*. Belle reſſource contre les traits de la fortune ! Au-contraire, j'aurai à me reprocher d'avoir renoncé à mon bonheur pour des êtres qui ne méritent que ma haine.

Je vivrai toujours dans l'eſprit de mes amis. Cela n'eſt pas ſûr ; un malheureux n'a plus d'amis ; les morts ſont bientôt oubliés : & de quoi me ſervira le ſouvenir des hommes, quand je ne ſerai plus ?

Garde-toi de te plaindre de ton ſort. Quoi ? en me rendant malheureux, vous me refuſerez encore la triſte conſolation de me plaindre ? C'eſt tout ce que pourroit faire le plus cruel des tyrans.

Je punis, dites-vous, *plus ſûrement que les Dieux tous les crimes de la terre.* 1°. Cela eſt faux : dès qu'un ſcélérat peut braver la honte & les remords, vous ne pouvez rien contre lui : 2°. Vous puniſſez donc vos propres crimes ſur les malheureux que vous entraînez au mal par un penchant invincible.

Ne me parlez ni des remords, ni de la honte, ni de la crainte qui tourmentent l'ame des méchans (*a*) ; c'eſt qu'ils ne ſçavent pas raiſonner : doit-on avoir des remords ou de la honte des actions que nous

(*a*) Pages 406. 407.

n'avons pas pu éviter ? C'eſt à vous, Nature marâtre, de rougir des vices que vous nous avez donnés, ou plutôt, ce qui vient de la néceſſité, peut-il être un vice ou un crime ? Pouvons-nous oublier qu'il n'y a dans la Nature ni ordre ni déſordre, ni bien ni mal, ni vice ni vertu ?

Les motifs de la morale de la Nature, ſont *l'intérêt évident de chaque homme, de chaque ſociété* (*a*) ; cela ſeroit fort bien, ſi l'intérêt de chaque homme & celui de chaque ſociété étoient toujours d'accord ; mais quand ils ſont oppoſés, lequel doit avoir la préférence ? Voilà ſur quoi nous ne ſommes pas encore inſtruits.

Serons-nous aſſez inſenſés pour demander à une Nature ſourde d'écarter l'impoſture qu'elle-même a fait naître (*b*) ; de diſſiper des erreurs où elle nous a fait tomber, & qui ſont un effet de l'organiſation ; de ſoumettre nos cœurs, ſi elle les a rendus incapables de ſoumiſſion ? Conclueront-nous avec les Matérialiſtes qu'il faut *nous ſoumettre à la néceſſité* d'être méchans, s'il plaît ainſi à la Nature ?

O diſciples prétendus de la Nature ! C'eſt déraiſonner trop long-temps ; puiſque la Religion nous adreſſe un langage plus ſenſé, nous ne pouvons plus refuſer de l'entendre.

(*a*) Page 409.
(*b*) Page 412.

§. IV.

Souvenez-vous, dit-elle à l'homme, que vous êtes l'ouvrage, non d'une Nature aveugle, mais d'un Dieu ſage & bon; qu'il eſt votre Créateur & votre pere, qu'il a paîtri de ſes propres mains l'argile dont il vous a formé (*a*); que le ſouffle dont vous êtes animé eſt une émanation de ſon être, une ame ſpirituelle & immortelle (*b*).

Il vous a placé ſur la terre, non pour y vivre eſclave de vos appétits, comme les brutes; mais pour exercer ſur elles & ſur vous-même, l'empire que la raiſon vous donne (*c*). Il a mis devant vous le bien & le mal; pour les connoître, vous n'avez qu'à conſulter votre propre cœur; il a gravé ſa Loi au fond de votre ame, il vous ordonne de la ſuivre, & vous punira ſi vous la violez (*d*).

Deſtiné à une vie immortelle & à un bonheur plus parfait que celui qu'on peut goûter en ce monde, vous ne devez point fixer ici-bas vos deſirs : jouiſſez des biens que le Créateur a deſtinés à vos beſoins (*e*). Mais n'oubliez pas que vous devez lui rendre compte de l'uſage que vous en aurez fait (*f*).

(*a*) *Iſaïe*, 64. 8.
(*b*) *Gen.* 1. 26. 2. 7.
(*c*) *Gen.* 1. 28. 4. 7.
(*d*) *Eccleſ.* 15. 14.
(*e*) *Gen.* 1. 29.
(*f*) *Eccleſ.* 11. 9.

S'il vous ſurvient des afflictions & des malheurs, n'en accuſez ni le ſort bizarre, ni la malice des créatures; c'eſt Dieu qui éleve & qui humilie, qui envoie les richeſſes & la pauvreté, la vie & la mort(*a*); mais ne déſeſpérez jamais de ſa bonté, encore moins de ſa juſtice; il ne frappe que pour guérir, il n'éprouve ici-bas la vertu que pour augmenter ſes mérites, & lui accorder une immortalité plus glorieuſe (*b*).

Regardez tous les hommes comme vos freres, puiſque vous êtes enfans d'un pere commun (*c*); aimez-les comme vous-même, faites-leur du bien, ne rendez point le mal pour le mal, ne gardez point de reſſentiment ni de haine dans votre cœur: ſoyez juſte, ſincere, miſéricordieux, bienfaiſant, c'eſt Dieu qui l'ordonne (*d*)? Secourez les pauvres, faites accueil aux étrangers, reſpectez les vieillards, honorez vos pere & mere, aimez votre épouſe, élevez avec ſoin vos enfans, chériſſez vos concitoyens & vos amis (*e*); & attendez de Dieu ſeul la récompenſe de vos œuvres (*f*).

En vain chercheriez-vous les ténebres, pour faire le mal, l'œil perçant du Seigneur vous ſuit par-tout: il lit au fond de votre ame, & vos penſées les plus ſecretes ne lui ſont point cachées: un deſir injuſte ſuf-

(*a*) 1. *Reg.* 2. 6.
(*b*) *Sap.* 1. 13. *& 15.*
(*c*) *Gen.* 3. 20.
(*d*) *Levit.* 19. 9. *& ſeq.*
(*e*) *Exod.* 20. *Levit.* 19. *Deut.* 5. *&c.*
(*f*) *Pſ.* 17. 21. *& ſuiv.*

fit pour vous rendre coupable ; quand vous tromperiez tous les hommes, vous n'en impoſeriez jamais au Juge ſouverain qui eſt l'arbitre de votre ſort (*a*).

Aimez-le, puiſqu'il eſt votre bienfaiteur ; obſervez ſa Loi, puiſqu'il eſt votre maître ; craignez-le, puiſqu'il eſt votre Juge ; eſpérez en lui, puiſqu'il eſt votre rémunérateur (*b*).

Tel eſt le précis de morale que la Religion de concert avec la nature enſeigna aux Juifs, malgré la groſſiéreté de leurs mœurs, malgré l'ignorance des ſiecles où leur Loi fut rédigée, malgré la barbarie des Nations dont ils étoient environnés. Tel eſt le fond ſur lequel le Fils de Dieu a tracé une morale encore plus parfaite & une Religion plus ſublime ; une morale dont il a donné les lecons & l'exemple, & à laquelle il a ſçu aſſujettir les différens peuples de l'Univers. Tel eſt le code immortel dont Dieu a gravé les notions dans le cœur de l'homme, contre lequel une orgueilleuſe Philoſophie ſe flatte en vain d'opérer la preſcription, auquel elle oppoſe inutilement la voix des paſſions, les titres d'une liberté qui n'exiſta jamais, les clameurs de la calomnie & de la mauvaiſe foi.

Nous ne craignons plus de nous en rapporter au jugement du lecteur ſur le mérite de l'Ouvrage que nous venons de réfuter ; il eſt en état de décider ſi les principes de l'Au-

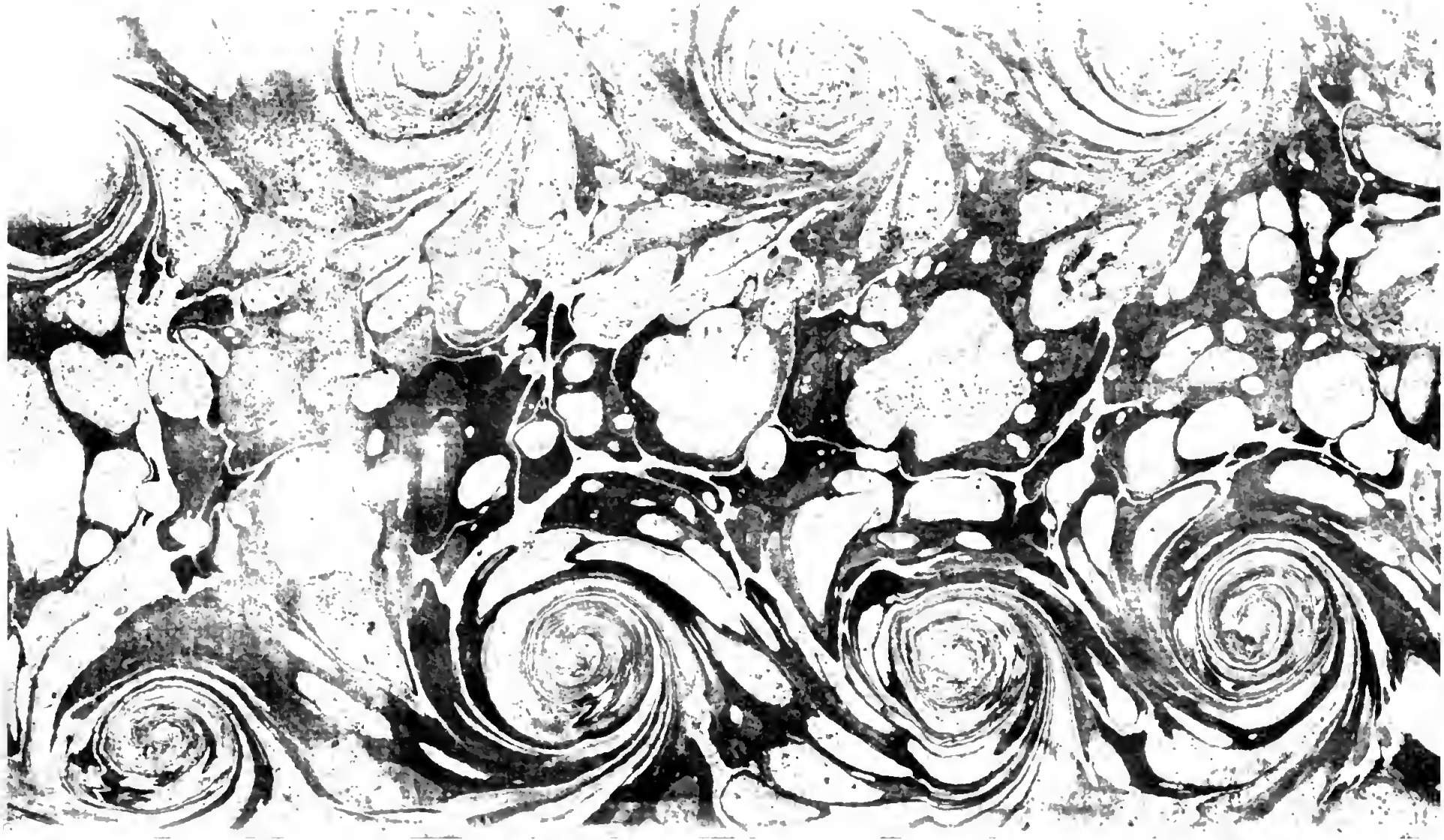
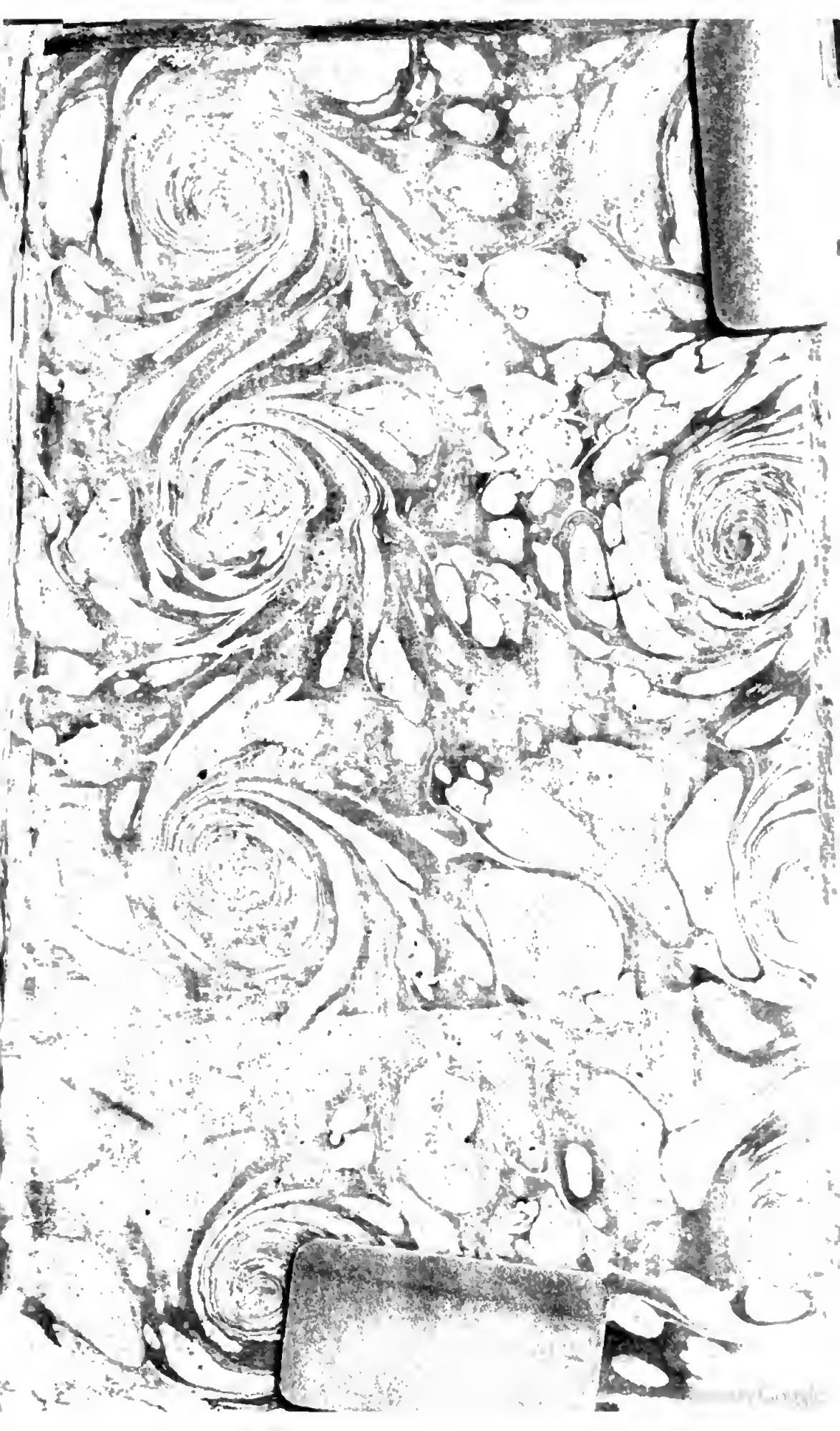
(*a*) *Pſ.* 93. & 138.
(*b*) *Deut.* 6, 5. *Eccleſ.* 12. 13. *Gen.* 15. 1.

teur s'accordent & ſe ſoutiennent, ſi ſes preuves ſont concluantes, ſes objections ſolides, ſa morale raiſonnable & utile, ſes plaintes & ſes déclamations bien fondées. Nous n'héſitons point de renouveller l'obſervation que nous avons faite en finiſſant la premiere Partie, que *le Syſtême de la Nature*, loin de favoriſer les progrès de l'incrédulité, eſt peut-être le coup déciſif qui doit déconcerter ſes projets; que les erreurs monſtrueuſes raſſemblées dans cet Ouvrage ſont un des plus beaux trophées que la Philoſophie ait pu élever à la gloire de la Religion.

Nous croyons avoir rendu aſſez ſenſibles les égaremens de l'Auteur; mais un Livre a peu d'influence ſur les opinions; il peut encore moins opérer ſur les mœurs. C'eſt à celui qui tient les cœurs dans ſa main, & qui les tourne comme il lui plaît, de ramener à lui ceux qui l'ont oublié: & puiſſe-t-il ne leur faire ſentir ſon exiſtence & ſon pouvoir que par des bienfaits! C'eſt le vœu que nous invitons nos Lecteurs à former avec nous.

FIN.

VAL 1533(35

163
L
42

B 1718